

Université de Lausanne

Faculté des Lettres
Session de juin 2008

**La conquête du "désert" argentin (1879) et la fin de
la question indigène**

Etude sur la justification idéologique d'une spoliation

Section d'Histoire
Sous la co-direction
des Professeurs Bouda Etemad
et Aline Helg

Mémoire présenté par
Stéphane Bürgi

- 1. Introduction**
 - 1.1 Le travail d'investigation
 - 1.2 L'historiographie
 - 1.3 Le cadre thématique
 - 1.4 La terminologie
- 2. L'ère coloniale**
 - 2.1 Les deux fondations de Buenos Aires
 - 2.2 Deux mondes et trois siècles de statu quo
 - 2.3 Les explorations australes
 - 2.3.1 Les explorations à la recherche de la mythique Cité des Césars
 - 2.3.2 Les explorations maritimes des côtes de Patagonie et Terre de Feu
 - 2.3.3 Les missions évangélisatrices
 - 2.3.4 Les explorations ethno-géographiques
 - 2.3.5 Les expéditions esclavagistes et punitives
- 3. Le monde indigène**
 - 3.1 Le monde préhispanique
 - 3.2 Le monde indigène à partir du XVI^e siècle : un monde de transformations
 - 3.2.1 Les transformations coloniales
 - 3.2.2 Le complexe équestre et la dissémination bovine
 - 3.2.3 L'araucanisation de la Pampa
 - 3.2.4 Autour de l'araucanisation et de l'acculturation
- 4. Une nation en construction (1810 – 1880)**
 - 4.1 L'ère révolutionnaire (1810 – 1829)
 - 4.1.1 L'indépendance (1810 – 1816) : une période charnière
 - 4.1.2 Guerres civiles et début d'expansion territoriale (1816 – 1829)
 - 4.2 La tyrannie de Juan Manuel de Rosas (1829 – 1852)
 - 4.2.1 Le Restaurateur des lois
 - 4.2.2 La campagne de 1833
 - 4.2.3 Rosas et Calfucurá
 - 4.3 Le libéralisme au pouvoir (1852)
 - 4.3.1 Alberdi : gouverner, c'est peupler
 - 4.3.2 Sarmiento : civilisation et barbarie
 - 4.4 L'Argentine à la veille de la conquête du « désert »
 - 4.4.1 L'alpha et l'oméga
 - 4.4.2 La tranchée d'Alsina
 - 4.4.3 Roca et son plan offensif
- 5. La justification idéologique de la conquête**
 - 5.1 Zeballos et *La conquista de quince mil leguas*
 - 5.1.1 Genèse et objectifs de l'œuvre
 - 5.1.2 Les arguments de la justification
 - 5.1.2.1 La question sécuritaire
 - 5.1.2.2 Le contrôle du commerce
 - 5.1.2.2.1 La question des malons
 - 5.1.2.2.2 Origine, évolution et fonctions du malon
 - 5.1.2.2.3 La question de la propriété du bétail
 - 5.1.2.3 La question de la terre
 - 5.1.2.3.1 La naissance du « désert »
 - 5.1.2.3.2 Société Rurale et opinion publique
 - 5.1.2.3.3 Les conflits limitrophes entre l'Argentine et le Chili
 - 5.1.2.4 Les économies budgétaires
 - 5.2 Le message de Roca au Congrès
- 6. Le déroulement de la conquête**
 - 6.1 La conquête de la Pampa
 - 6.2 La conquête des territoires austraux
- 7. Conclusion**
- 8. Bibliographie**
- 9. Glossaire**
- 10. Annexes**
- 11. Remerciements**

1. Introduction

Ce mémoire est l'aboutissement d'un travail complexe de recherches, de lectures, et d'écriture, qui s'étale sur environ trois ans. L'objectif de cette introduction est ainsi d'amener le lecteur à comprendre comment –à partir d'une perspective d'étude très générale : la dénommée conquête du « désert »- s'est défini la thématique précise de ce travail de mémoire de licence : l'étude de la *justification idéologique* qui a soutenu cette conquête, réalisée en 1879 sous les ordres du général Julio Argentino Roca.¹ Autrement dit, le but est d'exposer au lecteur quels ont été les principaux obstacles rencontrés, les interrogations que ces obstacles ont soulevées, et les choix effectués en conséquence. De même, nous tenterons de décrire les questions survenues une fois le choix de cette thématique effectué, ainsi que les limites qui se sont imposées d'elles-mêmes ou que nous avons dû nous imposer en raison du genre de notre étude : un mémoire de licence.

Pour ce faire, nous décrivons premièrement et brièvement le déroulement de notre travail de recherches. Certains problèmes rencontrés durant l'investigation, mais plus encore ceux issus du résultat de celle-ci, ont en effet fortement orienté la définition de notre thématique. Celle-ci a bien sûr aussi été définie par rapport à la littérature existante sur la question. C'est pourquoi nous nous intéresserons en second lieu à l'évolution historiographique de la littérature traitant de la conquête du « désert ». Parallèlement, nous décrivons et analyserons les principaux ouvrages nous ayant servi de support durant notre travail.

Une fois cela fait, nous pourrions alors revenir sur le cadre thématique. Nous verrons plus précisément comment les interrogations soulevées par ces deux étapes initiales (la recherche et l'étude de l'historiographie sur le sujet) ont contribué à donner certaines limites à notre thématique, ou au contraire comment elles nous ont poussé à dépasser le cadre auquel nous voulions nous tenir primitivement.

Finalement, et en guise d'avertissement au lecteur, nous définirons notre position quant au choix de certains termes utilisés tout au long de ce mémoire, termes qui sont à notre avis aussi importants que récurrents.

1.1 Le travail d'investigation

Lorsque nous sommes partis en Argentine pour y effectuer notre travail de recherches, nous savions bien peu de choses sur la conquête du « désert ». Orienté sur ce sujet par Mme Aline Helg qui nous avait gracieusement prêté le deuxième tome d'un récit de cette conquête écrit par l'un de ses protagonistes, le colonel Racedo,² nous sommes alors partis à Buenos Aires avec comme principal objectif de retrouver le premier tome de ce récit,³ car nous pensions pouvoir baser essentiellement notre mémoire sur ces deux sources. A notre grand bonheur, nous

¹ Cf. 10, Annexes : images 21 et 22.

² Racedo, Eduardo, *La Conquista del Desierto, proyectada y llevada a cabo por el Exmo. Señor Ministro de la Guerra y Marina, General D. Julio A. Roca*, Tomo Segundo, *Memoria militar y descriptiva sobre la campaña de la 3a división expedicionaria*, Buenos Aires : Ostwald y Martinez, 1881.

³ Olascoaga, Manuel J., *La Conquista del Desierto, proyectada y llevada a cabo por el Exmo. Señor Ministro de la Guerra y Marina, General D. Julio A. Roca*, Tomo Primero, *Estudio topográfico de la Pampa y Río Negro*, Buenos Aires : Ostwald y Martinez, 1881 (2nda ed.).

avons rapidement obtenu l'opus recherché, et ceci malgré sa rareté dans le commerce et dans les boutiques spécialisées en livres anciens.

Parallèlement à cela, nous étions aussi partis à la recherche de documents d'archives, ainsi que d'une littérature spécialisée.

La recherche d'archives nous amena à différents endroits de la capitale, tels que la Bibliothèque du Congrès, le Musée Roca (qui est aussi un centre de recherche historique), et les Archives Générales de la Nation. Lorsque nous avons découvert en ce dernier endroit la présence d'un dossier intitulé : « Documentos económicos. Colonización. Indios. Fronteras », ⁴ nous avons alors décidé d'investir la majeure partie de notre temps de recherche dans ces archives. Ce temps nous étant compté, nous avons alors opté pour la numérisation de ces archives. Il nous était en effet impossible de consulter ces nombreuses archives les unes après les autres pour vérifier sur place si elles recelaient bien des informations perspicaces pour notre sujet, et ceci d'autant plus que leurs contenus respectifs étaient très hétéroclites, et que la plupart d'entre elles devaient être *décryptées*, car manuscrites. Nous avons donc constitué notre propre fond d'archives numériques qui contient un peu moins de 1100 photographies. ⁵

La recherche bibliographique s'avéra également assez fructueuse. D'une part, elle nous avait permis de rassembler plusieurs ouvrages spécialisés d'importance, tels que ceux de Vanni Blengino, ⁶ Enrique Hugo Mases, ⁷ David Viñas, ⁸ et Juan Carlos Walther. ⁹ D'autre part, nous avons pu compléter nos sources avec les récits contemporains de Lucio V. Mansilla, ¹⁰ Manuel Prado, ¹¹ et avec d'autres chroniques de la conquête écrites par des acteurs moins importants de celle-ci ¹² ; sans oublier une importante compilation de textes emblématiques de la pensée argentine de la deuxième moitié du XIXe siècle, rassemblés par Tulio Halperín Donghi. ¹³ En outre, nous avons trouvé au Musée Roca deux albums photographiques sur la conquête de la Pampa et de la Patagonie. ¹⁴

⁴ Archivo General de la Nación (Sala VII), Fondo Julio A. Roca : 1383 - Documentos económicos. Colonización. Indios. Fronteras. – Legajo N° 155 – 1833-1914 y SF.

⁵ Cf. 10, Annexes : CD 1 et 2.

⁶ *La zanja de la Patagonia. Los nuevos conquistadores : militares, científicos, sacerdotes y escritores*, Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica de Argentina, 2005.

⁷ *Estado y cuestión indígena. El destino final de los indios sometidos en el sur del territorio (1878-1910)*, Buenos Aires : Prometeo Libros / Entrepasados, 2002.

⁸ *Indios, ejército y frontera*, Buenos Aires : Santiago Arcos Editor, 2003.

⁹ *La conquista del desierto*, Buenos Aires : Círculo Militar, 1964.

¹⁰ *Una excursión a los indios ranqueles*, Buenos Aires : Taller Gráfico de Luis Bernard (2 tomos), 1927.

¹¹ *La guerra al malón*, Buenos Aires : Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1960 ; *Conquista de la Pampa*, Rosario : Editorial Biblioteca, 1969.

¹² Doering Adolfo, Lorentz Pablo G., *La conquista del desierto. Diario de los miembros de la comisión científica de la expedición de 1879*, Buenos Aires : Comisión Nacional Monumento al Teniente General Julio A. Roca, 1939 ; Espinosa, Antonio, *La Conquista del Desierto. Diario del capellan de la expedición de 1879, Monseñor Antonio Espinosa, más tarde arzobispo de Buenos Aires*, Buenos Aires : Comisión Nacional Monumento al Teniente General Julio A. Roca, 1939. Signalons aussi les ouvrages antérieurs à la conquête du « désert » de : García, Pedro A., *Viaje a Salinas Grandes. Navegación del Tercero*, Buenos Aires : Sudestada, 1969 ; Barros, Álvaro, *Fronteras y territorios federales de las pampas del sur*, Buenos Aires : Hachette, 1975(1era ed. 1872).

¹³ *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995.

¹⁴ Pozzo, Antonio, *Album de vistas. Expedición al Río Negro. Abril a Julio 1879*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas ; album fotográfico de Encina, Moreno y Cía, 1883 –

Nous sommes donc rentrés en Suisse avec un matériel de base abondant, qui nous promettait une belle entrée en matière. Malheureusement, plusieurs désillusions nous attendaient à notre retour.

Tout d'abord, l'étude approfondie de nos deux sources principales s'avéra assez décevante.

Ces deux sources sont en effet composées des rapports quotidiens des chefs des cinq divisions ayant participé à la conquête du « désert ». Ecrits à la façon de bilans, ces journaux ne font que signaler répétitivement l'ordre du jour, les missions assignées aux subalternes (dont les rapports sont aussi retranscrits) avec leurs résultats, les particularités topographiques rencontrées, les problèmes liés à la troupe, etc. Lorsque survient un combat avec des Indigènes, l'officier se contente d'en signaler le résultat comptable : mort, capture ou reddition de tel cacique*, total de morts et de prisonniers, nombres de captifs sauvés¹⁵ et de têtes de bétail récupérées.

De façon très logique, il est assez rare de rencontrer des commentaires vraiment personnels dans ces rapports militaires, et lorsqu'il y en a, ils ne sont évidemment pas du genre à remettre en cause l'entreprise à laquelle leurs narrateurs participent. A l'opposé, nous pouvions donc espérer des commentaires élogieux visant à glorifier, sur le mode de l'épopée, cette conquête du « désert » : mais là aussi, les sources se sont avérées peu prolifiques de ce style de prose. Dans l'ensemble des deux tomes, le style télégraphique des journaux militaires ne laissait pas de place aux ornements littéraires, et cela rendait ces sources très opaques à une analyse historique telle que nous la concevions, et donc à l'interprétation.

Outre ces rapports militaires, nous avons aussi en notre possession les récits journaliers des missionnaires et des scientifiques ayant accompagné l'expédition militaire du général Roca.¹⁶ Mais à l'instar de leurs collègues militaires, les hommes d'église et de science ne font que rien d'autre que comptabiliser le nombre de baptêmes effectués ou d'espèces végétales et minérales rencontrées.

Comptablement très riches, l'ensemble de ces sources se révélait paradoxalement assez aride, et nous ne voyions pas vraiment comment les utiliser au sein d'un travail d'envergure.

Ensuite, l'étude des archives numérisées n'apporta pas non plus les résultats escomptés : une fois l'indexation de celles-ci effectuée, leur contenu se révéla trop hétéroclite dans la perspective d'une étude approfondie. Individuellement parlant, ces archives n'étaient pas dénuées d'intérêt, mais -de la même façon que pour les sources précitées- elles ne pouvaient servir de socle suffisamment solide pour la construction de notre mémoire.

Après l'étude de nos principales sources, nous nous retrouvions donc dans l'impasse. La seule possibilité sérieuse d'étude qui s'offrait à nous aurait été de nous lancer dans une étude comptable sur le nombre de prisonniers et de victimes indigènes afin d'essayer de déterminer l'ampleur du génocide perpétré par l'armée argentine. Mais cette tâche était difficile à réaliser depuis la Suisse car il aurait fallu

Expedición al Limay y Neuquén, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas, 2002 ; cf. 10, Annexes : CD 1.

¹⁵ Les captifs étaient les victimes d'un rapt violent effectué lors d'incursions en terres ennemies. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet (cf. 5.1.2.2.2).

¹⁶ Doering Adolfo, Lorentz Pablo G., *op. cit.* ; Espinosa, Antonio, *op. cit.*

pouvoir comparer nos sources à d'autres. De plus, les évaluations chiffrées données ces dernières années n'étaient à notre avis pas à remettre en question.¹⁷

Il nous fallait donc orienter notre étude sur de nouvelles sources, et c'est en lisant ce singulier ouvrage pour l'époque qu'est *Una excursión a los indios ranqueles*¹⁸ que l'idée de travailler sur la *justification idéologique* de cette conquête commença à prendre forme plus nettement dans notre esprit.

Dans ce récit qui précède de quelques années à peine la conquête du « désert », la Pampa prenait subitement vie : elle se remplissait d'Indigènes montant fièrement leurs chevaux, ses fertiles prairies se remplissaient soudainement d'énormes villages -les *tolderías**- (cf. 9. Glossaire), et le faussement dénommé « désert » redevenait ce qu'il avait toujours été : *Tierra adentro* ; la terre intérieure, un territoire indigène libre et surtout peuplé. Au silence et à la comptabilité aride des chroniques précédentes se substituaient donc des Indigènes, à qui le colonel Mansilla avait accordé le privilège rare de la parole. Et à travers la voix de l'Indigène qui répondait aux accusations proférées par ses ennemis (mais aussi à travers les réflexions du narrateur), c'était toute la civilisation occidentale et son droit à dominer les peuples originaires qui se trouvait questionnée, et cela malgré sa supériorité autoproclamée. Contrairement aux auteurs lus jusqu'à lors, Mansilla soulevait donc certaines questions dérangementes, questions qui nourrissaient du même coup notre propre réflexion sur un problème -*la question indigène*- qui n'était pas abordé comme tel dans les sources militaires, missionnaires et scientifiques. L'œuvre de Mansilla faisait ainsi l'impression d'une île isolée au milieu d'un océan sans vague, car la littérature contemporaine était en effet noyée sous les sources qui justifiaient trop simplement cette conquête, ou qui l'acceptaient comme un fait accompli : l'annexion des territoires indigènes était fatale et inévitable. Ce constat général nous incita définitivement à étudier la légitimation de la conquête. En effet, comment pouvait-on réellement -en raison de vols de bétail et au nom du Progrès et de la civilisation européenne- justifier la soumission et l'extermination de peuples entiers ?

De plus, il nous semblait qu'il y avait ici un vide à combler dans la littérature sur la conquête du « désert », car si les auteurs spécialisés abordent le sujet, ils ne le font que superficiellement. Bien sûr, la plupart d'entre eux s'accordent aujourd'hui pour condamner moralement cette entreprise qui a généralement été comprise à l'époque comme une fatalité nécessaire et inévitable, mais encore personne, à notre connaissance, n'a tenté d'analyser systématiquement la légitimation de cette conquête en abordant les arguments des vainqueurs les uns après les autres. C'est

¹⁷ Par ailleurs, l'ampleur de ce génocide reste difficile à déterminer avec précision, du fait que nous ne connaissons pas exactement la population totale du complexe pampéen-patagonique, mais aussi parce que cette politique d'extermination systématique s'étale sur plus d'un demi-siècle. Ainsi, Enrique H. Mases (*op. cit.*, p. 12) estime que pour les seules années 1870 la population totale du complexe (sans la Terre de Feu) devait s'élever à 20'000 ou 25'000 personnes. Parmi ces gens, entre 15'000 et 18'000 termineront prisonniers suite à la campagne de Roca, ce qui nous laisse une fourchette oscillant entre un minimum de 2'000 et un maximum de 10'000 victimes (Mases, Enrique H., *op. cit.*, p. 12). Carlos Martínez Sarasola, dans son étude monumentale (*Nuestros paisanos los indios. Vida, historia y destino de las comunidades indígenas en la Argentina*, Buenos Aires : Emecé, 2005), donne des tableaux récapitulatifs très détaillés qui s'accordent dans leur ensemble avec l'auteur précédent. Cet auteur estime -pour l'ensemble du territoire argentin- qu'au moins 20'000 Indigènes sont morts de façon violente au cours du XIXe siècle (*ibid*, p. 279).

¹⁸ Mansilla, Lucio V., *op. cit.*

donc ce que nous nous sommes humblement proposé de faire au fil des pages de ce mémoire.

Mais pour ce faire, il fallait encore trouver une source suffisamment représentative de l'argumentation générale soutenant la légitimation de la conquête. Et la justification de la conquête, il ne fallait évidemment pas la chercher dans son présent (ce qui revenait à mettre de côté la plupart des sources jusqu'ici étudiées), mais dans son passé : immédiat comme éloigné.

En continuant nos recherches et nos lectures, nous avons alors découvert¹⁹ qu'un des nombreux livres d'Estanislao Severo Zeballos²⁰ sur le thème du « désert », *La conquista de quince mil leguas*²¹ (dont nous connaissions l'existence mais pas le contenu) était en fait une œuvre de commande du général Roca. Cet ouvrage devait notamment servir à faire approuver la conquête par le Congrès, donc à faire œuvre de propagande. Publié pour la première fois en 1878, c'est-à-dire l'année précédant la conquête, cet ouvrage devait obligatoirement contenir tous les arguments nécessaires à la justification de la conquête.

De retour en Argentine, nous nous sommes donc lancé à la recherche de cette source qui, une fois obtenue, confirma toutes nos espérances. Nous avons maintenant le matériel nécessaire pour débiter notre mémoire.

1.2 L'historiographie

La conquête du « désert », et dans son acceptation plus large la *question indigène*, est un thème encore mal étudié de l'histoire argentine. Tout reste en effet à dire -ou plutôt à démentir. Si paradoxalement les sources ne manquent pas, la polémique est longtemps restée noyée sous un discours officiel généralisateur, opaque et obscurcissant. Un discours officiel repris par l'historiographie traditionnelle qui a ainsi fortement contribué à véhiculer et à imposer une image déformée de la conquête, en se contentant simplement de décrire cet épisode de l'histoire comme une glorieuse épopée, et en le dépeçant de toute dimension critique.

Comme nous l'avons expliqué plus haut, il en est ainsi de toutes les sources à notre disposition : aucune (hormis l'œuvre de Mansilla²²) ne remet en cause la conquête ; toutes en font l'apologie. Certaines critiques sont bien sûr émises, mais elles ne vont pas à l'encontre du bien-fondé de l'entreprise.

Ainsi par exemple des récits du commandant Prado²³ qui a participé à la conquête, et qui se lamente, une fois sa carrière militaire terminée, sur le destin des soldats qui se sont héroïquement battus pour arracher ces territoires aux Indigènes, mais qui n'ont finalement pas été récompensés de cette vie de souffrance et de misère. Désenchanté par la répartition des terres qui s'est faite au profit des grands propriétaires terriens, ses critiques visent donc la politique de répartition de l'Etat ;

¹⁹ Très précisément dans le roman de Félix Luna, *Soy Roca*, (Buenos Aires : Debolsillo, 2006) qui est, comme son titre le laisse deviner, une pseudo autobiographie du général.

²⁰ Cf. 10, Annexes : image 23.

²¹ *La conquista de quince mil leguas. Estudio sobre la traslación de la frontera sur de la República al Río Negro*, Buenos Aires : Taurus, 2002 (1^{ère} ed. 1878).

²² *Op. cit.*

²³ *Op. cit.*

non la politique d'extermination physique et culturelle que ce même Etat applique aux peuples originaires.

Durant la plus grande partie du XXe siècle, l'historiographie traitant de la conquête se développa principalement à partir des milieux militaires ou ecclésiastiques²⁴ : ainsi apparurent plusieurs collections, traitant de la conquête, et dont la plus emblématique est certainement celle intitulée « Lucha de fronteras con el indio ».²⁵ Dans cette collection dirigée par le colonel Juan Carlos Walther, apparaissent –en plus des nombreuses sources militaires qui sont rééditées- nombre d'ouvrages qui font l'apologie de la conquête et qui diabolisent en même temps les Indigènes : un bel exemple de cette tendance tient dans l'ouvrage d'Eduardo E. Ramayón, *Ejército guerrero, poblador y civilizador*.²⁶ Dans cet ouvrage au titre extrêmement didactique, il est expliqué au lecteur le noble rôle de l'armée dans ses trois étapes fondamentales : la guerre contre l'Indigène (*Ejército guerrero*) ; la colonisation du « désert » de par la construction de villages fortins (*Ejército poblador*) ; et finalement l'apport des éléments civilisateurs essentiels, à travers par exemple la construction de ponts et d'écoles (*Ejército civilizador*). Ce livre est accompagné d'une série de dessins illustrant l'action de l'armée, dessins dont la trame est retravaillée pour donner l'impression au lecteur d'avoir sous les yeux des photographies. Et pour que ce lecteur soit totalement convaincu du rôle salvateur de l'armée face à la menace indigène, deux illustrations mettent en scène la tentative d'enlèvement d'un enfant par un Indigène, tentative qui échoue grâce à l'intervention des troupes militaires.²⁷

Cette historiographie que nous qualifions de traditionnelle dans ce mémoire, se voit couronnée, en 1947, par la publication de l'ouvrage du colonel Walther, *La conquista del desierto*,²⁸ qui retrace de façon assez complète les trois siècles de guerres contre le « désert ». Au cours des huit cents pages de cet ouvrage, le colonel énumère et décrit les affrontements entre les deux camps depuis l'arrivée du premier conquistador -Pedro de Mendoza- jusqu'à la conquête définitive des territoires indigènes encore libres, sous la présidence de Roca. Cet ouvrage reste aujourd'hui une référence pour qui a besoin d'informations datées ou chiffrées, mais reste très limité en ce qui concerne la dimension critique.

²⁴ Nos recherches nous ont permis de réunir un échantillon (que nous donnons ci-après par ordre chronologique) tout à fait représentatif de cette abondante littérature : Ramayón, Eduardo E., *Las caballadas en la guerra del indio*, Buenos Aires : Eudeba, 1975 (1^{ère} ed. 1920) ; du même auteur, *Ejército guerrero, poblador y civilizador*, Buenos Aires : Eudeba, 1978 (1^{ère} ed. 1921) ; Pechmann, Guillermo, *El campamento 1878. Algunos cuentos históricos de fronteras y campañas*, Buenos Aires : Eudeba, 1980 (1^{ère} ed. 1938) ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.* (1^{ère} ed. 1947) ; Villegas, Conrado, *Expedición al Nahuel-Huapí*, Buenos Aires : Sudestada, 1968 ; Entraigas, Raúl A., *Los capellanes de la expedición al desierto*, Buenos Aires : Don Bosco, 1969 ; Ministerio de Guerra y Marina, *Campaña de los Andes al sur de la Patagonia. Año 1883. Partes detallados y diario de la expedición*, Buenos Aires : Eudeba, 1978 ; Serres Güiraldes, Alfredo M., *La estrategia del gral. Roca*, Buenos Aires : Pleamar, 1979 ; Guerrino, Antonio A., *La medicina en la conquista del desierto*, Buenos Aires : Círculo militar, 1984.

²⁵ Buenos Aires : Eudeba.

²⁶ *Op. cit.*

²⁷ Delrío, Walter M., *Sabían llorar cuando contaban. Campos de concentración, deportaciones y torturas en la Patagonia*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 1^{ère} Jornada, 9 de mayo 2005, « Campaña del desierto y guerra de la triple alianza » ; [web] ; cf. 10, Annexes : images 8 et 9.

²⁸ *Op. cit.*, (1^{ère} ed. 1947).

La vision historique que Walther propose²⁹ est celle d'une série d'affrontements armés qui vont en s'accroissant au fil des siècles. La pression démographique et territoriale à laquelle les Hispanocréoles auraient été progressivement soumis est présentée comme une des principales raisons de cette lutte pour la terre : l'affrontement était donc la conséquence tragique et inévitable d'une situation dont personne n'est réellement responsable. Néanmoins, Walther n'oublie pas de préciser dans sa conclusion que les Indigènes en question –« los salvajes »³⁰- n'avaient pas plus de droits sur ces terres que les Hispanocréoles. De même, si l'affrontement n'a pu être évité, une grande part de responsabilité en revient aux Indigènes qui n'ont jamais accepté la civilisation et ses vertus. Naturellement fainéants et ennemis du travail, les Indigènes n'étaient en effet pas enclins à acquérir les riches enseignements de l'homme civilisé, et se complaisaient dans leurs vices. Prférant une vie faite de pillages et de nomadisme, les Indigènes rendaient les Hispanocréoles responsable de tous leurs maux. Et si par contre la Couronne espagnole et les premiers gouvernements patriotes peuvent endosser une certaine responsabilité du fait de n'avoir pas su régler le problème quand il aurait pu l'être, ce n'est plus du tout le cas du gouvernement libéral bourgeois de la deuxième moitié du XIXe siècle : mis devant une situation insoluble, il s'est vu *obligé* à soumettre ou exterminer les Indigènes.³¹

C'est ce type d'explication qui a prévalu tout au long du XXe siècle. Il faut attendre la décennie des années 1980 pour voir enfin émerger des œuvres au caractère plus critique, c'est-à-dire des ouvrages dénués des habituels préjugés raciaux ; remettant en cause cette vision de l'historiographie traditionnelle qui présentait la conquête comme un glorieux et épique fait d'arme ; et condamnant celle-ci comme un acte génocide.

En ce sens, l'œuvre de David Viñas, *Indios, ejército y frontera*,³² marque une rupture dans l'historiographie de la conquête du « désert ». Nous ne pouvons en effet écrire ces lignes sans nous souvenir de l'impression à la fois libératrice et explosive que nous firent les jets saillants de cet auteur, enfonçant les portes de ce sujet tabou qu'une tradition oligarchique et militaire s'était évertuée à fermer depuis un siècle :

« Porque en lo que a los historiadores canónicos se refiere : ¿ dijeron algo de ese silencio o colaboraron en el borramiento de las huellas que todo eso dejó ? Qué son esos profesionales de la historiografía : ¿ cómplices o afónicos ? Si en otros países de América Latina la “voz de los indios vencidos” ha sido puesta en evidencia, ¿ por qué no en la Argentina ? ¿ La Argentina no tiene nada que ver con los indios ? ¿ Y con las indias ? ¿ O nada que ver con América Latina ? Y sigo preguntando : ¿ No hubo vencidos ? ¿ No hubo violadas ? ¿ O no hubo indias ni indios ? ¿ O los indios fueron conquistados por las exhortaciones piadosas de la civilización liberal-burguesa que los convenció para que se sometieran e integraran en paz ? ¿ Y qué significa “integrarse” ? Pero, me animo a insistir : ¿ por qué no se habla de los indios en la Argentina ? ¿ Y de su sexo ? ¿ Qué implica que se los desplace hacia la franja de la etnología, del folclore o, más lastimosamente, a la del turismo o de las secciones periodísticas de *faits divers* ? Por todo eso me empece en preguntar : ¿ no tenían voz los

²⁹ *Ibid*, pp. 749-54.

³⁰ *Ibid*, p. 750.

³¹ *Ibid*, p. 751.

³² *Op. cit.*, (1era ed. 1982).

indios ? ¿ O su sexo era una enfermedad ? ¿ Y la enfermedad su silencio ? Se trataría, paradójicamente, ¿ del discurso del silencio ? O, quizá, los indios ¿ fueron los *desaparecidos* de 1879 ? »³³

Cet essai critique, qui évite admirablement le piège du manichéisme, brisait ainsi en 1982 un véritable mur du silence autour de la question indigène. Néanmoins, l'œuvre de Viñas reste difficile d'accès à un large public, du fait de l'érudition de son auteur, qui a pour conséquence un style d'écriture malheureusement assez élitiste. D'un point de vue scientifique, l'ouvrage manque aussi d'une certaine rigueur méthodologique (un grand nombre de citations ne sont par exemple pas référencées), défaut qui est probablement à mettre sur le compte de la qualité d'écrivain de l'auteur ainsi que sur le genre de l'œuvre : un essai critique, et non un ouvrage historique.

Quelques années plus tard, Curapil Curruhuinca et Luis Roux collaborent et publient un livre intitulé *Las matanzas del Neuquén : crónicas mapuches*,³⁴ qui relate avec un luxe de détails la conquête du Neuquén du XVIe au XIXe siècle. L'ouvrage se limite hélas à cette région de la Patagonie comprise entre la Cordillère des Andes et les fleuves Limay et Neuquén.³⁵ Si après vérifications, les informations semblent le plus souvent exactes, on peut regretter, à l'instar de Viñas, un manque de méthodologie scientifique, qui amène parfois les auteurs à des affirmations gratuites. Cet ouvrage est de plus pénétré d'un grave défaut, qui provient du parti pris beaucoup trop partisan des auteurs en faveur d'une sorte de *nationalisme* ou de *cause mapuche* qui les aveugle dans certains jugements de valeur. Ils finissent ainsi pas sombrer dans les mêmes erreurs que les chantres de la conquête, en établissant une hiérarchie raciale dans laquelle la culture mapuche prévaudrait sur d'autres cultures indigènes, notamment la culture ranquele ou pampa.

Ces précurseurs peu orthodoxes sont bientôt suivis de Carlos Martínez Sarasola, qui publie en 1992 *Nuestros paisanos los indios*,³⁶ une œuvre monumentale qui est le fruit de plus de quinze ans de recherches sur la question indigène en Argentine. L'auteur présente dans cet ouvrage l'évolution des différentes cultures indigènes depuis les premières traces de présence humaine il y a plus de treize mille ans jusqu'à nos jours, où il soulève les différents problèmes sociopolitiques qui continuent de miner la situation des différentes communautés indigènes en Argentine. Ce vaste ouvrage qui s'étale sur six cents pages d'écriture dense (et qui comprend en outre vingt-quatre tableaux, cinquante-deux cartes, cinq annexes et un grand nombre de photographies) est venu combler un vide dans la littérature argentine : il s'agissait en effet du premier livre à retracer de façon complète *l'Histoire des Indigènes* de ce pays. Mais de par sa nature à la fois encyclopédique et pointue, le livre restait difficilement accessible à un large public. A la demande de certains professeurs et élèves, l'auteur publiait alors en 1998, *Los hijos de la tierra*,³⁷ qui est une synthèse de cette œuvre majeure.

³³ *Ibid*, p. 18.

³⁴ Buenos Aires : Plus Ultra, 1987 (1^{ère} ed. 1984).

³⁵ Cf. 10, Annexes : cartes 7 et 8.

³⁶ *Op. cit.* (1^{ère} ed. 1992).

³⁷ *Los hijos de la tierra. Historia de los indígenas argentinos*, Buenos Aires : Emecé, 2005 (1^{ère} ed. 1998).

Extrêmement riche et académiquement irréprochable, cette œuvre qui milite pour la reconnaissance des droits des Indigènes s'est inévitablement transformée en support d'importance pour notre étude.

A la suite de cette série d'ouvrages parus dans les années 1980, il semble que l'historiographie de la conquête du « désert » ait donc commencé à se renouveler. Les ouvrages portant un regard neuf sur les peuples originaires et le *monde de la frontière* sont en effet de plus en plus nombreux à paraître. Cette rénovation historiographique est à mettre en rapport avec le retour de la démocratie en Argentine. Le nouveau climat politique a favorisé le retour à un contexte académique plus ouvert aux débats, ainsi qu'aux nouvelles propositions thématiques et méthodologiques.³⁸

Le premier tome de la collection *Nueva historia argentina*³⁹ est ainsi entièrement dédié aux peuples originaires.⁴⁰ Néanmoins, nous pouvons regretter le peu de place que prend le thème de la conquête du « désert » dans ce premier tome⁴¹ comme dans les deux tomes consacrés à la deuxième moitié du XIXe siècle.⁴²

En 2002 apparaît l'ouvrage d'Enrique H. Mases,⁴³ qui a pour thème central le sort des Indigènes soumis (volontairement ou non) à l'Etat argentin. Cet auteur se penche sur les différentes propositions ayant été faites au Parlement quant à la politique à appliquer à ces Indigènes dont l'Etat devrait inévitablement s'occuper. A travers les projets de réserves, de colonies militaires et agricoles, et la politique dite de distribution,⁴⁴ Mases démontre magistralement que l'ensemble des parlementaires se préoccupaient principalement de savoir *qui* devrait s'occuper de la question de la soumission des Indigènes ; et *comment* cette personne ou entité devrait le faire : à aucun moment les parlementaires ne se sont demandés *s'il fallait nécessairement* le faire. L'auteur démontre de plus comment le Congrès s'enfoncé dans des débats stériles, finit par ne pas prendre de décisions, et comment la question tombe dans l'oubli une fois la conquête consommée.

Cette brillante étude sur le destin des Indigènes a été complétée il y a peu par l'ouvrage de Walter M. Delrío⁴⁵ qui se base sur les récits des enfants et petits enfants des Indigènes. Les souvenirs des persécutions vécues par les Indigènes sont encore très vivaces dans la mémoire collective de ces peuples, et les témoignages des descendants directs des victimes –qui n'ont plus peur aujourd'hui de raconter–

³⁸ Mandrini, Raúl J., « Estudio preliminar », in : Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 30.

³⁹ *Nueva Historia Argentina*, Buenos Aires : Sudamericana (11 tomos), 1998-2005.

⁴⁰ Tarragó, Myriam Noemí (dir.), « Los pueblos originarios y la conquista », in : *ibid*, Tomo I, 2000.

⁴¹ Un seul article y est spécifiquement consacré : Palermo, Miguel A., « A través de la frontera. Economía y sociedad indígenas desde el tiempo colonial hasta el siglo XIX », in : *ibid*, pp. 343-80.

⁴² Bonaudo, Marta (dir.), « Liberalismo, Estado y orden burgés (1852-1880) », in : *ibid*, Tomo IV, 1999 ; Lobato, Mirta Zaida (dir.), « El progreso, la modernización y sus límites (1880-1916) », in : *ibid*, Tomo V, 2000. Dans le tome V, un article de Susana Bandieri retrace les grandes lignes de la conquête : « Ampliando las fronteras : la ocupación de la Patagonia » (*ibid*, pp. 119-77).

⁴³ *Op. cit.*

⁴⁴ La politique de distribution consistait dans le démembrement des familles indigènes soumises. Les femmes, les enfants et les vieillards, après avoir été séparés de leurs plus proches parents, étaient distribués aux familles de la petite et grande bourgeoisie portègne*. Les hommes étaient envoyés dans les plantations de sucre de l'Intérieur, dans l'armée de terre ou de mer.

⁴⁵ *Memorias de expropiación. Sometimiento e incorporación indígena en la Patagonia (1872-1943)*, Buenos Aires : Universidad Nacional de Quilmes Editorial, 2005.

fournissent maintenant de nouvelles sources à l'historien.⁴⁶ Celui-ci peut alors confronter ces sources avec les sources officielles, pour tenter d'écrire une autre histoire que celle des vainqueurs :

« ¿ Dónde hay imágenes para reconstruir otro tipo de historia ? Obviamente no es en los archivos donde podemos llegar a encontrarlas, ya que vamos a hablar de hechos que no fueron escritos en los partes militares, ni tampoco constan en los informes que las distintas autoridades han tenido que labrar y que forman parte del archivo histórico del estado argentino. »⁴⁷

Comme le souligne bien Delrío, il est nécessaire d'avoir recours à des sources non conventionnelles telles que la *mémoire orale*, si l'on veut sortir des sentiers battus par l'historiographie traditionnelle (ce constat explique d'ailleurs en partie nos difficultés initiales dans ce travail de mémoire). Ainsi, en se basant à la fois sur des sources conventionnelles et sur la voix des vaincus, Delrío démontre l'existence de véritables camps de concentration en Patagonie, confirme la pratique de déportations massives de population, et de politiques de persécutions -pratiques passées sous silence dans l'histoire officielle ou traditionnelle.

En 2005, l'Italien Vanni Blengino publiait en castillan son ouvrage publié deux ans plus tôt dans sa langue natale. *La zanja de la Patagonia*⁴⁸ offre un excellent panorama de la conquête du « désert » à travers l'analyse de ses quatre composantes fondamentales : le militaire ; le religieux ; le scientifique ; ainsi que sur l'imaginaire de la conquête, en se basant sur la mythologie et la littérature patagonienne.

Durant cette même année, Susana Bandieri publiait aussi son *Historia de la Patagonia*.⁴⁹ A la façon de Martínez Sarasola, cet auteur parcourt l'histoire de la Patagonie et de ses habitants originels jusqu'à notre actualité. Une des grandes qualités de cette œuvre consiste dans le fait que Bandieri étudie la Patagonie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une zone géographique et culturelle qui ne connaît pas les frontières des Etats-nations actuels : l'ouvrage offre de cette façon une vision historique complète de la Patagonie et de la question indigène, au Chili comme en Argentine.

Outre ce renouveau historiographique,⁵⁰ il reste à souligner que le retour à l'ordre constitutionnel et à la liberté d'expression en Argentine a également permis aux

⁴⁶ Delrío, Walter M., *Sabían llorar...*

⁴⁷ *Ibidem.*

⁴⁸ *Op. cit.*

⁴⁹ Buenos Aires : Sudamericana, 2005.

⁵⁰ Signalons encore à titre indicatif : Davilo, Beatriz ; Gotta, Claudia (comp.), *Narrativas del desierto, geografías de la alteridad. Viajes de cronistas, misioneros y exploradores de la Patagonia y el Chaco (siglos XVIII y XIX)*, Rosario : UNR Editora, 2000 ; Durán, Juan G., *Namuncurá y Zeballos. El Archivo del Cacicazgo de Salinas Grandes (1870-1880)*, Buenos Aires : Bouquet, 2006 ; du même auteur, *Frontera, indios, soldados y cautivos. Historias guardadas en el archivo del cacique Manuel Namuncurá (1870-1880)*, Buenos Aires : Bouquet Editores ; Facultad Teología UCA, 2006 ; Halperín Donghi, Tulio, *Una Nación para el Desierto Argentino*, Buenos Aires : Prometeo Libros, 2005 ; Inda, Enrique S., *El exterminio de los Onas*, Buenos Aires : Cefomar, 2005 ; Mandrini, Raúl J. (ed.), *Vivir entre dos mundos. Las fronteras del sur de la Argentina. Siglos XVIII y XIX*, Buenos Aires : Taurus, 2006 ; Operé, Fernando, *Historias de la frontera : el cautiverio en la América hispánica*, Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica de la Argentina, 2001.

différentes communautés indigènes de revendiquer plus ouvertement qu'auparavant leur droit à la parole et à l'existence, leurs droits à une culture traditionnelle et à leurs terres ancestrales. Le résultat de pareils efforts transparaît notamment dans l'ouvrage édité par le Groupe International de Travail sur les Affaires Indigènes (IWGIA) sous la direction de Claudia Briones et Morita Carrasco, *Pacta Sunt Servanda*.⁵¹ Cet ouvrage –qui suit la recommandation des Nations Unies d'effectuer un recueil et une analyse à l'échelle mondiale des traités signés entre les peuples originaires et les Etats ou pouvoirs coloniaux- présente notamment seize traités (ou documents exemplaires) signés entre 1742 et 1878 en Argentine. L'objectif de cette démarche est de faire reconnaître à l'Espagne comme aux Etats actuels leurs responsabilités respectives dans la soumission de ces peuples, ainsi que d'obtenir le respect des accords signés. Néanmoins, malgré les efforts développés durant ces deux dernières décennies, la route est encore très longue vers une réelle égalité et vers la reconnaissance des peuples originaires en Argentine.

Finalement, nous ne pouvons conclure cette partie sans mentionner les travaux d'Hebe Clementi,⁵² à qui nous devons beaucoup en ce qui concerne la notion de frontières -intérieures comme extérieures- et celle de « désert ».

1.3 Le cadre thématique

Nous voudrions maintenant aborder d'autres considérations, qui sont liées au cadre thématique du présent mémoire. La conquête du « désert » étant en soi un sujet très ample, l'une des préoccupations constantes que nous avons eu d'emblée, a été de limiter au maximum le cadre de notre étude. Pour ce faire, nous avons tenté de nous focaliser rapidement sur une thématique précise tout en nous assignant des limites spatio-temporelles aussi restreintes que possible, afin de ne pas nous disperser inutilement dans cette immense matière. Néanmoins, au cours de nos travaux nous nous sommes vite rendu compte que les limites avaient –paradoxalement– leurs limitations propres...

La première difficulté nous a été imposée par la thématique choisie : étudier la justification idéologique de la conquête restait un thème très ample. Mais ce choix nous avait été dicté par les résultats de notre travail de recherche, par le type de sources, et par les moyens que nous avons à disposition en Suisse.

Bien sûr, d'autres angles d'attaques auraient pu être choisis : ainsi nous aurions pu, le plus simplement du monde, travailler sur le déroulement de la conquête. Ce choix nous aurait d'ailleurs permis d'utiliser bien plus amplement nos deux sources initiales. Mais cette option nous aurait amené à faire principalement de l'histoire militaire et stratégique, et elle nous aurait poussé invariablement à faire notre propre comptabilité sur le sujet en nous attirant sur le terrain de l'estimation du nombre de victimes. De plus, le déroulement de la conquête a logiquement été l'optique choisie dans beaucoup d'ouvrages sur le sujet, et notamment chez les auteurs traditionnels, qui se sont évertués à décrire cet épisode de l'histoire comme une simple suite de

⁵¹ *Pacta sunt servanda. Capitulaciones, convenios y tratados con indígenas en Pampa y Patagonia (Argentina 1742-1878)*, Buenos Aires : I.W.G.I.A., Documento N°29, 2000.

⁵² « La primera frontera. De la conquista a la independencia », in : *La frontera en América. Una clave interpretativa de la historia americana*, Tomo I, Buenos Aires : Leviatán, 1987.

chocs armés entre deux camps, puis comme l'affrontement final entre la civilisation occidentale et la barbarie indigène.

Une autre possibilité aurait été de travailler sur le sort des Indigènes, sur le destin des survivants de la conquête. Mais pour cela, il aurait fallu pouvoir partir sur la trace de ces survivants qui n'étaient, dans nos sources, que des nombres. Ce travail avait besoin -plus qu'un autre- d'être mené en Argentine, mais il avait aussi et surtout déjà été effectué magistralement par Enrique H. Mases.⁵³

La justification idéologique de la conquête restait par contre un sujet mal étudié : souvent décrite dans ses grandes lignes, la justification n'a pas encore été –à notre connaissance du moins- l'objet d'une étude vraiment approfondie. C'est ce qui a motivé, en ultime instance, notre choix pour cette approche. Mais si l'on voulait donc rester dans le cadre d'un travail de mémoire avec un sujet si ample, il nous fallait essayer de limiter son étude dans le temps et dans l'espace.

Notre première intention a donc été de limiter le mémoire à une zone géographique restreinte : la Pampa. Les troupes expéditionnaires du général Roca traversaient en effet de part en part ce large territoire, et avaient comme point de chute l'île de Choele-Choel sur le fleuve Negro, à l'extrême nord de la Patagonie⁵⁴. Il est cependant vite devenu clair que la problématique du « désert » dépassait largement ce cadre spatial, et que la Pampa ne pouvait être séparée aisément de la Patagonie. De même, au cours de la rédaction, nous nous sommes rendu à l'évidence que l'on ne pouvait étudier le côté oriental des Andes sans tenir compte de son pendant occidental : le travail de mémoire prenait une envergure internationale auquel nous ne nous attendions pas initialement. Néanmoins, cette façon initiale de voir les choses s'effaçait de manière somme toute très logique au fur et à mesure que nous avançons dans l'étude de notre sujet, car elle ressortait d'une conception tronquée de la réalité, conception issue de l'héritage des mentalités positivistes s'inscrivant dans les processus de construction des Etat-nations à la fin du XIXe siècle. Les frontières artificielles qui se dessinent à cette époque entre le Chili et l'Argentine, ne correspondaient en effet aucunement à la réalité sociopolitique et culturelle de cette région qui est désignée aujourd'hui à juste titre par les spécialistes avec le terme de complexe pampéen-patagonique. Diviser cette étude de l'avancée expansionniste de l'Etat argentin en deux aires distinctes, le Chaco au Nord,⁵⁵ et le complexe pampéen-patagonique au Sud, résultait déjà artificiel et injuste : nous ne pouvions décemment pas séparer encore la Pampa de la Patagonie.

De façon similaire, le cadre temporel initial devait avoir comme frontières le XIXe siècle, et plus précisément encore sa seconde moitié. La conquête du « désert » de Roca, dans une acception très large, est un événement que l'on peut circonscrire à une dizaine d'années (1875-1885). L'idéologie qui la sous-tend est une idéologie qui se développe librement lorsque prend fin la dictature de Juan Manuel de Rosas

⁵³ *Op. cit.*

⁵⁴ Cf. 10, Annexes : cartes 9 à 13.

⁵⁵ La conquête des territoires libres du Chaco, moins prioritaire pour l'Etat argentin dans son optique de consolidation du corps de la Nation, sera légèrement postérieure à celle du complexe pampéen-patagonique. La conquête du Nord, qui ne devait être qu'une simple formalité suite à celle du Sud, se transforma vite en épineux problème. Dans le Nord-est, les Tobas et les Pilagas notamment résistent encore très longtemps au XXe siècle : d'importantes rébellions indigènes ont ainsi encore lieu en 1918 et 1919, en 1923, ainsi qu'en 1930, 1933 et 1936. Ce n'est que fin 1938 que l'armée peut annoncer la fin des *opérations de nettoyage* (Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 306-7).

(1852), avec l'accession au pouvoir de l'oligarchie libérale, c'est-à-dire vers la moitié du XIXe siècle. Temporellement parlant, ce phénomène se développe donc sur un gros quart de siècle, qui correspond à ce que l'historiographie argentine a baptisé « l'étape de la construction [ou organisation] nationale ».⁵⁶

Néanmoins, et là encore, nous avons rapidement compris que si l'on voulait analyser le discours de l'oligarchie bourgeoise libérale en place, il fallait remonter beaucoup plus haut dans le temps : aux premières heures de la Conquista espagnole -soit trois siècles plus tôt ! Car cette élite libérale elle-même ne se privait pas, lorsque cela l'arrangeait, de se justifier en se référant très explicitement à des faits datant de plus de trois cents ans. Pour comprendre cette argumentation, il fallait donc préalablement établir un certain nombre de faits historiques, pour pouvoir souligner ensuite les écarts existant entre le discours et la réalité, entre les paroles et les actes. C'est ce qui nous a poussé à consacrer une partie importante de notre mémoire à la période coloniale (XVIe–XVIIIe siècles) ainsi qu'un certain nombre de pages à l'ère révolutionnaire (1810–1829), et à la dictature de Rosas (1829–1852).

Avant de passer aux questions terminologiques, nous aimerions encore signaler une autre des difficultés inhérentes au sujet. Lorsque nous avons abordé la conquête du « désert », nous pensions un peu naïvement avoir affaire à une spécificité argentine. Nous avons bien un lointain référent, la fameuse conquête de l'Ouest nord-américain, mais une langue, une culture, et finalement un continent dans sa globalité séparaient ces deux conquêtes.

Cependant, la spécificité argentine (et nord-américaine) était illusoire. Du moins, si spécificité il y avait, elle ne résidait pas dans la conquête en elle-même, mais dans les modalités que le pays allait lui appliquer. Autrement dit, la spécificité argentine n'était pas dans l'acte, mais dans la façon de faire. Car l'histoire américaine est dans son ensemble une histoire de frontières à conquérir⁵⁷ : des entreprises similaires ont en effet eu lieu partout sur le continent.⁵⁸ Plus encore, le phénomène pouvait aussi

⁵⁶ Bonaudo, Marta, « A modo de prólogo », in : Bonaudo, Marta (dir.), op. cit., p. 13 ; Briones, Claudia ; Carrasco, Morita, op. cit., p. 44.

⁵⁷ « *La tierra por ocupar* es el carácter más sobresaliente del paisaje americano, en dimensión continental, que abarca desde los páramos helados de Canadá a la mesetas pedregosas de Patagonia » ; Clementi, Hebe, op. cit., p. 14.

⁵⁸ Partout sur le continent, les Indigènes se voient spolier leurs terres entre la deuxième moitié du XIXe et le premier quart du XXe siècle. La violence est la caractéristique principale de ce processus, même si celle-ci varie selon les pays. Dans le meilleur des cas, les Indigènes sont soumis puis exploités (le processus transforme alors les Indigènes soit en ouvriers agricoles pour les grands propriétaires à qui les terres appartiennent désormais ; soit en main-d'œuvre extrêmement bon marché pour les plantations ; voire encore en soldats) ; dans le pire des cas, ils sont purement et simplement exterminés, ce qui permet ensuite de les remplacer par des immigrants européens (remplacement motivé généralement par des idéaux à la fois raciaux et économiques). Aucun pays ne fait exception à la règle : ainsi, au Mexique, Porfirio Diaz (1876–1910) soumet à la loi du latifundisme les Yaquis du Sonora et les Mayas du Yucatan ; au Guatemala, le général Justo Rufino Barrios (1873–1885) réduit la population indigène en l'asphyxiant dans de petites réserves, ou l'exténue au travail dans les plantations de café ; au Pérou, c'est Nicolas de Piérola (1895–1900) qui se charge, avec l'aide du *pacificateur* Domingo Parra, d'exterminer les populations indigènes pour les remplacer par des immigrants européens ; au Chili, le colonel Cornelio Saavedra (1867–1882) conquiert l'Araucanie puis déploie son armée contre les Onas et les Yamanas-Alakalufs de la Terre de Feu ; au Brésil (1889-1914), l'armée conduite notamment par le maréchal Floriano Peixoto assume son rang de façon similaire en se mettant au service des grands propriétaires terriens et en effectuant de véritables *safaris* à l'intérieur de la forêt amazonienne. Pour une analyse par pays, cf. Viñas, David, op. cit., pp. 29-51.

être rattaché à l'ensemble des pays ou continents ayant été confrontés à l'expansion européenne :

« toda la historia puede configurarse como una historia de fronteras culturales o físicas, desde la más lejana aparición del hombre histórico. Siempre ha habido *Neapolis* en la historia universal, que marcaron el desplazamiento de núcleos expansivos. »⁵⁹

Il nous a donc fallu le plus souvent naviguer (pour reprendre des termes chers à la philosophie) entre le *particulier* et l'*universel*. Il nous fallait sans cesse distinguer entre ce qui était spécifique à l'Argentine, ce qui pouvait être comparé au reste du continent et du monde colonisé, et ce qui était *tout simplement* universel -c'est-à-dire à tout phénomène traversant l'histoire mondiale et pouvant être rattaché à la nature humaine, à son essence profonde. Nous avons donc dû structurer notre pensée en différentes strates, et constamment garder en mémoire cette verticalité, pour éviter de sombrer dans de banales généralités.

1.4 La terminologie

Avant d'entrer pleinement dans la matière de ce mémoire, il est encore nécessaire de préciser notre position par rapport à l'emploi de certains termes, ou encore par rapport à certaines conventions orthographiques utilisées tout au long de ce travail.

Nous tenons donc d'abord à préciser que l'expression « conquête du "désert" » est appliquée à l'expédition militaire de 1879 dont le général Roca était le concepteur et le meneur. Lorsque nous disons simplement « la conquête » nous faisons toujours référence au même événement. Il est possible que nous nous référions, dans une acceptation plus large, au processus d'avancée de la *frontière intérieure* argentine, processus qui a eu lieu durant le XIXe siècle, plus particulièrement durant sa deuxième moitié. Mais en aucun cas ces deux expressions ne doivent être confondues avec celle de « la Conquista », qui est toujours donnée sous cette forme (en espagnol et avec majuscule) et qui fait obligatoirement référence à la conquête de l'Amérique par les Espagnols au XVIe siècle, et dans une acceptation plus large aux XVIIe et XVIIIe siècles (autrement dit la période coloniale).

Ce dernier terme nous amène à expliquer au lecteur que plusieurs mots d'origine espagnole ont été francisés. Certains de ces substantifs, comme conquistador,⁶⁰ ont déjà été intégrés par l'Académie française et se retrouvent donc dans le dictionnaire. Il en va de même pour péon,⁶¹ ou estancia.⁶² Néanmoins, à l'instar de ces deux derniers mots, lorsque la définition espagnole nous a paru plus précise ou intéressante, elle a été retranscrite dans le glossaire de cette étude (cf. 9). Le fait est alors signalé –lorsque le mot est utilisé pour la première fois- avec une astérisque (*).

⁵⁹ Clementi, Hebe, *op. cit.*, p. 14.

⁶⁰ « Aventurier espagnol parti à la conquête de l'Amérique au XVIe siècle. *Des conquistadors* ou *des conquistadores*. » (*Le nouveau Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, sous la dir. de J. Rey-Debove et A. Rey, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2000, p. 500).

⁶¹ « Paysan pauvre (qui n'a pas de cheval), journalier, manœuvre agricole, pâtre indien en Amérique du Sud » (*Ibid*, p. 1830).

⁶² « Exploitation agricole importante en Amérique latine » (*Ibid*, p. 920).

D'autres mots n'ont par contre pas été intégrés à la langue française et reviennent fréquemment dans ce travail de mémoire. Nous avons donc également pris la liberté de les franciser, pour des raisons évidentes de pratique scripturale et de lisibilité. Il en va ainsi par exemple de « malón » et de son pluriel « malones » qui sont devenus un malon et des malons. Il va sans dire que les définitions de tous ces substantifs qui ne se trouvent pas les dictionnaires courants de la langue française se retrouvent dans le glossaire. Pour des raisons identiques, nous avons également décidé de franciser les noms des différentes cultures ou groupes indigènes : « los Ranqueles » sont ainsi devenus les Ranquels ; « los Querandíes », les Querandis.

A l'inverse, mais toujours pour les mêmes raisons, certains termes sont laissés sous leur forme espagnole originale. Le propriétaire d'une estancia reste ainsi dans notre texte un estanciero : le mot ne fait l'objet d'aucune traduction (et n'est pas non plus signalé par des guillemets étant donné sa récurrence).

De plus, comme le lecteur s'en est certainement déjà rendu compte, le terme de « désert » -lorsqu'il fait partie de l'expression « conquête du "désert" » ; ou lorsqu'il fait expressément référence aux territoires pampéens et patagoniques- est systématiquement retranscrit entre guillemets. Il s'agit évidemment d'un choix délibéré de notre part, choix qui vise à rappeler constamment au lecteur que cette expression est parfaitement erronée et qu'elle fait partie intégrante d'une manière de penser et de parler qui vise aussi bien à justifier la conquête de ce soi-disant désert, qu'à nier l'existence des peuples originaires. Un désert est par définition un lieu inhabité, ou un lieu où les précipitations sont inférieures à l'évaporation.⁶³ Aucune de ces deux définitions ne correspond au complexe pampéen-patagonique : car si cette zone était l'une des régions les moins densément peuplées d'Amérique, cela n'en faisait pas pour autant un lieu inhabité.

Cette région était au contraire bien peuplée, et nombre de traités ont été signés entre des communautés indigènes -parfois des Confédérations- et les autorités coloniales, puis, plus tard, républicaines. Ces traités instaurent la paix et règlementaient des échanges commerciaux entre les deux entités. Par ces relations qu'il faut bien qualifier de diplomatiques, les communautés indigènes étaient donc reconnues *de facto* comme des entités souveraines, avec un gouvernement et un territoire propre.⁶⁴

C'est pourquoi nous pouvons nous permettre de parler d'annexion lorsque nous nous référons à la conquête. Annexer un territoire signifie le faire passer sous sa souveraineté : en ce sens, le mot est synonyme de colonisation ou d'occupation.⁶⁵ Mais pour qualifier la conquête, le mot qui conviendrait à notre avis le mieux reste celui de spoliation. Par spolier, nous entendons « dépouiller (qqn) par violence, par fraude, par abus de pouvoir (en le privant de ce qui lui revenait) ».⁶⁶ Le terme d'expropriation, qui revient beaucoup dans la littérature, est aussi valable, mais il correspond plus au contexte postérieur à la conquête, car exproprier signifie déposséder *légalement* de la propriété d'un bien.⁶⁷ Les victimes de l'expropriation sont donc généralement des petits propriétaires, qui se voient priver de leur bien par une autorité judiciaire au nom d'une certaine utilité publique (la construction d'une

⁶³ *Ibid*, p. 688.

⁶⁴ Briones, Claudia ; Carrasco, Morita, *op. cit.*, pp. 25-37.

⁶⁵ *Le nouveau Petit Robert...*, p. 97.

⁶⁶ *Ibid*, p. 2393.

⁶⁷ *Ibid*, p. 975.

voie de chemin de fer, par exemple). Le terme est moins adapté, par ailleurs, du fait qu'il suppose généralement une indemnisation, ce qui n'est évidemment pas le cas ici.

Il convient maintenant de définir notre position par rapport à la dénomination appliquée aux différentes communautés indigènes. Par respect, nous avons décidé de bannir de ce mémoire les termes à notre avis trop péjoratifs tels que indien, tribu (et ses semblables clan et bande), ou encore ethnies. Le terme de tribu renvoie inévitablement à une notion de primitivité qui est rarement appropriée, comme nous le verrons dans cette étude. Le terme d'ethnie recèle également une connotation négative qui lui provient du contexte colonial : l'ethnie se définissant comme une sorte de nation au rabais, le titre de nation étant par contre généralement appliqué aux Etats civilisés de l'Occident.⁶⁸ De même, si le nom d'indien (qui comme on le sait est fondamentalement déplacé, car basé sur l'erreur de Christophe Colomb qui pensait avoir rejoint les Indes) n'est pas si dévalorisant en français, son pendant espagnol, « indio », reste très dépréciatif et teinté d'une forte connotation raciste. Nous avons donc choisi de le substituer systématiquement par le terme d'indigène qui, s'il ne fait pas pour autant l'unanimité dans les milieux académiques et spécialisés, est à nos yeux plus neutre et surtout plus respectueux envers ces peuples.⁶⁹

De la même façon que nous parlons d'Indigènes, et de peuple ou société indigène, nous acceptons aussi les appellations de peuple ou société originaire, ainsi que celle de culture originaire. Le terme « originaire » semble de plus en plus reconnu et admis dans les milieux académiques concernés et commence apparemment à remplacer celui d'indigène.⁷⁰ La dénomination de culture est par contre plus controversée. Ce terme représente à nos yeux « une entité sociale relativement autonome et complexe ». ⁷¹ Nous suivons en cela le concept lancé par Franz Boas, fondateur de l'anthropologie culturelle nord-américaine (ou culturalisme). Boas a introduit la notion de culture dès la fin du XIXe siècle, en opposition à l'anthropologie traditionnelle dont les fondements étaient trop basés sur les notions de races.⁷² Contre l'évolutionnisme⁷³ et le diffusionnisme,⁷⁴ il démontra que les types prétendus raciaux ne sont pas stables et qu'il est impossible de définir un type biologique ou racial par des moyennes : il aboutit ainsi à une critique radicale de la notion de race et de l'opposition entre primitif et civilisé.⁷⁵ Chaque culture étant par définition unique, elle doit être protégée pour le bien de l'humanité tout entière.⁷⁶

⁶⁸ A. C. Taylor, « Ethnie », in : *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, sous la dir. de Pierre Bonte, Michel Izard, [et al.], Paris : P.U.F., 2002, p. 242.

⁶⁹ Malgré un grand nombre de possibilités, chaque terme jusqu'ici proposé pour qualifier les peuples indigènes a dû essuyer un certain nombre de critiques, et aucun consensus ne s'est dégagé autour de cette problématique. Néanmoins, les termes tels que indigène, amérindien, aborigène, autochtone, natif ou naturel, sont aujourd'hui mieux reçus que les termes dépréciatifs d'indien, primitif, sauvage (etc.) qui pourtant n'ont pas encore totalement disparus.

⁷⁰ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », p. 30.

⁷¹ Galaty, J. ; Leavitt, J., « Culture. 2. Les théories », in : *Dictionnaire de l'ethnologie...*, p. 194.

⁷² Wendling, T., « Amérique du Nord. L'anthropologie nord-américaine », in : *Ibid*, p. 54.

⁷³ « [biol.] Théorie explicative de l'évolution des espèces au cours des âges (=> transformisme) ; [anthropol. ; sociol.] doctrine qui considère que toute culture est le résultat constant d'un processus d'évolution (contr. : Fixisme) » (*Le Nouveau Petit Robert...*, p. 950).

⁷⁴ « Théorie selon laquelle une culture majeure se répand au détriment des autres » (*Ibid*, p. 723).

⁷⁵ Lévi-Strauss, Claude, « BOAS Franz », in : *Ibid*, p. 117.

⁷⁶ Galaty, J. ; Leavitt, J., « art. cit. », in : *Ibid*, p. 194.

Le père du structuralisme, Claude Lévi-Strauss, s'il relativise quelque peu le concept de culture, ne dit pas autre chose : « Nous appelons culture tout ensemble ethnographique qui, du point de vue de l'enquête, présente, par rapport à d'autres, des écarts significatifs. »⁷⁷

Plus proche de nous et de ce mémoire, Carlos Martínez Sarasola définit une culture de la façon suivante :

« una forma integral de vida creada histórica y socialmente por una comunidad a partir de la resolución de las relaciones esenciales que mantiene con la naturaleza, consigo misma como comunidad, con otras comunidades y con lo sobrenatural para dar continuidad a la totalidad de su existencia. »⁷⁸

Au-delà des considérations sur les différentes écoles de pensée, il y a donc à notre avis une certaine continuité et une homogénéité autour du terme de culture : par conséquent, cela légitime l'utilisation de ce mot, même si dans l'absolu ce concept peut être récusé.⁷⁹ Le terme est à notre avis adéquat pour décrire les grands ensembles sociaux du complexe pampéen-patagonique, dominé notamment par les cultures araucanes et tehuelches. Lorsque nous faisons référence à des entités sociales moins grandes, comme les Mapuches (qui appartiennent à la culture araucane) nous préférons utiliser les termes de communauté ou de société. De même, pour désigner la plus petite entité reconnaissable, nous utiliserons le terme de groupe (ce dernier mot étant précisément utilisé pour remplacer les termes péjoratifs de tribu, clans ou bandes). A titre d'exemple, nous dirons donc que le *groupe* des Vorogas fait partie de la *communauté* (ou *société*) mapuche, qui appartient elle-même à la *culture* araucane.

Toutes ces précisions terminologiques ont évidemment un rapport étroit avec la question raciale ; question qui traverse significativement et inévitablement ce travail de mémoire, car « d'un certain point de vue, les relations raciales et le métissage constituent la trame de toute l'histoire de l'Amérique latine. »⁸⁰ Nous tenons donc à rappeler ici au lecteur ce que l'on définit par la notion de races : une subdivision de l'espèce humaine d'après des caractères physiques héréditaires.⁸¹

Une des caractéristiques du XIXe siècle tient dans l'engouement des scientifiques et des intellectuels pour cette notion ; engouement qui débouchera sur la formation d'une des deux idéologies majeures qui s'imposera au XIXe siècle et traversera le XXe : le racisme.⁸² Par racisme, nous entendons très clairement une théorie de la hiérarchie des races, qui conclut à la nécessité de préserver la race dite supérieure de tout croisement, et à son droit de dominer les autres.⁸³ Rappelons ici que le racisme n'a aucune base scientifique, et qu'en dépit de toutes les recherches sur l'indice céphalique, les groupes sanguins et la génétique, rien ne permet de définir la notion de race, sinon des caractères visibles globaux, relatifs et partiels.

⁷⁷ Cité par : Izard, Michel, « Culture. 1. Le problème », in : *Ibid*, p. 191.

⁷⁸ *Nuestros paisanos...*, p. 56.

⁷⁹ Pour une critique du terme, cf. Ortigues, E., « Culturalisme », in : *Dictionnaire de l'ethnologie...*, pp. 188-190.

⁸⁰ Mörner, Magnus, *Le métissage dans l'histoire de l'Amérique latine*, Paris : Fayard, 1971, p. 13.

⁸¹ *Le nouveau Petit Robert...*, p. 2072.

⁸² L'autre idéologie étant le marxisme. Nous suivons sur ce point Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris : Gallimard, 2002, p. 416.

⁸³ *Le nouveau Petit Robert...*, p. 2073.

Entre la notion de race et le racisme, il existe cependant un échelon intermédiaire qui est celui de la pensée raciale : le XIXe siècle en est imprégné dans sa globalité. Mais précisons tout de même ici qu'il est possible de réfléchir en termes raciaux, sans pour autant être à proprement parler raciste. Les scientifiques et les gens de lettres du XIXe siècle pensaient et s'exprimaient en termes raciaux, mais tous ne préconisaient pas pour autant la domination ou l'extermination d'une race par une autre.⁸⁴

Sans surprise, le racisme est étroitement lié à l'extermination des peuples originaires : c'est pourquoi nous utilisons sans aucune hésitation le terme de génocide pour qualifier la politique que l'Etat applique au moins depuis la deuxième moitié du XIXe siècle aux peuples indigènes qui vivaient -et qui pour un certain nombre d'entre eux survivent malgré tout - sur le territoire de l'actuelle Argentine. Le génocide a été défini par l'ONU dans des termes qui correspondent en tous points à la politique indigène de l'Etat argentin,⁸⁵ dans une fourchette minimale allant de sa formation-consolidation dans les années 1850 jusqu'à la fin des années 1930, quand prend officiellement fin la conquête du Chaco. Avant et après ces limites temporelles, les persécutions ne s'évanouissent évidemment pas pour autant.

Par ailleurs, nous aimerions aussi attirer l'attention du lecteur sur des termes qui ressortent du lexique de l'anthropologie. Outre le concept controversé d'acculturation (sur lequel nous reviendrons plus en détail ; cf. 3.2.4), qui désigne les processus complexes de contact culturel au travers desquels des sociétés ou groupes sociaux intègrent, ou se voient imposer, des traits ou des ensembles de traits provenant d'autres sociétés⁸⁶ ; nous aimerions aussi clarifier ici les concepts d'intégration, d'assimilation, et de syncrétisme.

L'intégration et l'assimilation peuvent être considérés comme les deux pôles du processus d'acculturation.⁸⁷ Par intégration, nous entendons donc un processus à travers lequel des éléments étrangers sont incorporés dans le système indigène, qui les soumet à ses propres schémas et catégories. Et même si ces éléments étrangers provoquent des changements dans l'ensemble de la société, ces changements prennent sens dans le cadre des modèles et valeurs indigènes. Un des meilleurs exemples du processus d'intégration tient dans l'adoption du cheval par les Indigènes du complexe pampéen-patagonique ; phénomène sur lequel nous reviendrons (cf. 3.2.2).

⁸⁴ Arendt, Hannah, *op. cit.*, pp. 415-49.

⁸⁵ « Le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) Meurtre de membres du groupe ;
- b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe ;
- c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ;
- d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ;
- e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe. » ;

Art. II. de la 179^e séance plénière de l'Assemblée générale des Nations Unies, le 9 décembre 1948, sur la prévention et répression du crime de génocide (260 [III]) ; [web].

⁸⁶ Baré, J.-F., « Acculturation », in : *Dictionnaire de l'ethnologie...*, p. 1.

⁸⁷ Nous empruntons cette expression, ainsi que les définitions d'intégration, d'assimilation et de syncrétisme, à Nathan Wachtel, « L'acculturation », in : *Faire de l'histoire*, Vol. 1, sous la dir. de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris : Gallimard, 1974, pp. 124-46.

L'assimilation réalise le processus inverse : l'adoption des éléments étrangers a pour résultat l'élimination des traditions indigènes, car il y a soumission aux modèles et valeurs de la société dominante. A la fin de cette évolution, l'identité indigène se trouve donc dissoute au sein de la culture occidentale.

Entre ces deux pôles, il existe plusieurs variantes ou niveaux d'acculturation. Nous retiendrons particulièrement le concept de syncrétisme, qui peut être résumé comme la fusion d'éléments hétérogènes, fusion qui donne alors naissance à un système original.⁸⁸

Finalement, nous terminerons cette introduction par une petite note ayant trait à la bibliographie. Plusieurs textes ayant été obtenus via Internet, nous avons décidé de ne citer en note de bas de page que le titre de ces textes, sans jamais donner leur adresse internet. Ce choix a été fait pour alléger les notes de bas de pages qui sinon auraient été la plupart du temps extrêmement longues. Ces cas sont donc signalés avec l'expression suivante : [web]. L'adresse Internet exacte se trouve cependant dans la bibliographie complète en fin de mémoire (cf. 8).

⁸⁸ Wachtel, Nathan, *Ibid*, pp. 130-2.

2. L'ère coloniale

Comme nous l'avons annoncé dans notre introduction, il est nécessaire pour la bonne compréhension de notre sujet de remonter aux premières heures de la Conquista. Nous établirons ainsi un certain nombre de faits historiques qui nous permettront ensuite d'analyser le système argumentatif mis en place au XIXe siècle pour légitimer la conquête du « désert ».

Nous décrirons donc ici le difficile établissement des premiers colons espagnols dans la région du fleuve de la Plata comme dans le reste du territoire de l'actuelle Argentine. Nous apprécierons ainsi la manière dont se sont configurées les relations entre Indigènes et Espagnols, et comment celles-ci vont se développer jusqu'au XIXe siècle, époque à laquelle les conflits entre ces deux groupes humains s'intensifieront pour déboucher sur un véritable affrontement final.

2.1 Les deux fondations de Buenos Aires

Suite au séjour de Magellan en Patagonie (1520-1521), et après qu'il ait réussi à trouver un passage entre les deux océans en traversant le Détroit qui depuis porte son nom, le Monarque espagnol Charles Quint décide, en 1534, de diviser l'Amérique du sud en quatre grandes zones ou provinces : la Patagonie, le Chili, le Haut Pérou et la région du fleuve de la Plata. Cette dernière région revient à Pedro de Mendoza : en 1536, l'envoyé de la Couronne espagnole pose ainsi le pied sur la terre ferme de ce qui deviendra officiellement l'Argentine trois siècles plus tard.⁸⁹

Beaucoup d'ouvrages survolent trop rapidement cet épisode, ne soulignant au passage que deux faits considérés comme primordiaux, mais qui sous-tendent déjà une dichotomie fondamentale de la culture officielle argentine : d'une part, en arrivant sur cette terre inconnue, Pedro de Mendoza n'y rencontre que de féroces Indigènes qui auront vite fait de mettre à feu et à sang le fort récemment construit de Nuestra Señora de Santa María del Buen Ayre ; d'autre part, avant de se faire violemment rejeter à la mer, Mendoza a le temps de faire débarquer de ses caravelles une centaine de juments et chevaux, animaux alors encore inconnus dans ces contrées, qui, en se reproduisant sur les immenses étendues de l'Argentine amèneront - conjointement aux bovins, également d'importation européenne- la future prospérité de la nation.⁹⁰

D'un côté donc, la barbarie et la destruction ; de l'autre, l'apport d'un progrès civilisateur et fomenteur de richesse.

Néanmoins, si nous nous intéressons de plus près au débarquement de Mendoza et de ses hommes, nous apprenons alors qu'ils débarquèrent affamés après une traversée océanique des plus éprouvantes. Ils ne sont apparemment pas accueillis en ennemis, car ils sont gracieusement fournis en viandes et poissons par des

⁸⁹ L'expédition de Pedro de Mendoza est une des plus grandes qui soit mise sur pied par la Couronne espagnole : plus de dix navires et environ 2'500 hommes la composent ; Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 72. Les trois autres provinces sont octroyées à Francisco Pizarro (Haut Pérou), Diego de Almagro (Chili), et Simón de Alcazaba y Sotomayor (Patagonie) ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 48.

⁹⁰ Rappelons ici que les Espagnols amenèrent aussi -outre les deux animaux précités- porcs, brebis, chèvres et poules dans le « Nouveau Monde ». Bernard, Carmen, « Impérialismes ibériques », in : Ferro, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris : Robert Laffont, 2003, p. 143.

Querandis durant quatorze jours.⁹¹ Pour une raison inconnue, les Indigènes cessent ensuite de ravitailler les Espagnols.⁹² Ces derniers, incapables de survivre sur ces terres par leurs propres moyens, optent alors pour la contrainte. En mars 1536, Diego⁹³ de Mendoza fait exterminer plusieurs milliers de Querandis parce qu'ils se refusaient à nourrir les Espagnols, aux abords d'une rivière qui a conservé jusqu'à aujourd'hui son nom de ce triste épisode : « La Matanza » (La Tuerie).⁹⁴ La famine n'en continue pas moins, et l'hostilité des Indigènes est désormais avérée. Suite à la fondation d'Asunción en 1537, dans une région plus proche des riches terres du Haut Pérou, le *démantèlement* de la petite colonie de Buenos Aires est ordonné : celui-ci sera effectif en 1541.⁹⁵

Il faudra attendre près de quarante ans avant que Juan de Garay n'arrive à son tour sur ces terres qui s'étaient révélées hostiles à Mendoza et ses hommes. A sa grande surprise, il y découvre que les chevaux laissés par son prédécesseur se sont multipliés dans les vertes prairies de la Pampa humide. Ce phénomène donnait ainsi naissance à un processus majeur de transformation de la plus grande partie des cultures indigènes argentines : leurs sociétés allaient dès lors se réorganiser à tous les niveaux (économique, social et politique) autour de la domestication du cheval. A partir de ce moment, les Indigènes et le cheval ne feront plus qu'un.

Garay fonde donc pour la deuxième fois Buenos Aires le 11 juin 1580, sous le nom de Santísima Trinidad qui perdurera officiellement jusqu'à l'Indépendance de 1810. Jorge Lanata relève ironiquement -et aussi anachroniquement- que cette fondation, organisée depuis Asunción,⁹⁶ était très majoritairement composée de Guaranis, faisant ainsi de Buenos Aires une ville *paraguayenne* : en effet, des soixante-cinq colons, seuls cinq étaient Espagnols, alors que le reste étaient de vrais « americanos, "hijos de la tierra", que hablaban guaraní ».⁹⁷

2.2 Deux mondes et trois siècles de statu quo

Parallèlement à la fondation de Buenos Aires, la pénétration des conquistadors espagnols sur le territoire argentin s'effectue aussi depuis l'Ouest et le Nord (c'est-à-dire depuis le Chili et le Pérou),⁹⁸ et débouche rapidement sur le contrôle d'une zone

⁹¹ Lanata, Jorge, « Desde Pedro de Mendoza hasta la Argentina del Centenario », in : *Argentinos*, Tomo I, Buenos Aires : Ediciones B, 2002, p. 25. Les Querandis constituent un groupe de la culture tehuelche septentrionale.

⁹² Néanmoins, au vu de la nature des relations entre Espagnols et Indigènes durant la Conquista sur l'ensemble du sous-continent américain, il ne serait pas raisonnable d'écarter l'hypothèse de mauvais traitements de la part des Espagnols ; ou, dans le meilleur des cas, celle d'une arrogante attitude de supériorité tendant à instaurer une relation de type féodal (de seigneur à serf) : raisons qui auront certainement provoqué une distanciation de la part des Querandis.

⁹³ Le frère de Pedro : ce dernier se décharge rapidement du commandement car il est atteint de syphilis en phase terminale. Il repart pour l'Espagne en avril 1537 (Lanata, Jorge, *op. cit.*, pp. 27-8).

⁹⁴ Selon Lanata (*ibid*, p. 27), 5'000 Indigènes sont exterminés, alors que les Espagnols ne souffrent que 27 pertes ; Walther (*op. cit.*, p. 111) donne des chiffres quelque peu différents, mais les proportions restent approximativement les mêmes : 4'000 morts chez les Indigènes, 35 chez les Espagnols.

⁹⁵ Lanata, Jorge, *op. cit.*, pp. 31-2.

⁹⁶ Asunción, fondée le 15 août 1537 par Juan de Ayolas, s'était accaparée une bonne partie des colons provenus du démantèlement de la première Buenos Aires ; *ibid*, pp. 31 et 39.

⁹⁷ *Ibid*, p. 38. L'auteur ajoute la liste détaillée des soixante-cinq colons (*ibid*, pp. 43-7), qui précise l'origine ethnique de ceux-ci et le destin postérieur de certains d'entre eux.

⁹⁸ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 101.

géographique aux contours assez précis. Grâce à la création d'un certain nombre de bourgs fortifiés, le conquérant espagnol marque son nouveau territoire, qui prend la forme d'une sorte de triangle aux côtés courbes, auquel s'ajoute une excroissance en direction du Nord-est.⁹⁹ La poussée espagnole depuis l'Est va ainsi permettre l'émergence (outre Buenos Aires et Asunción) de Santa Fe, Rosario, et Corrientes. Depuis le Nord-ouest et l'Empire Inca, les Espagnols s'implantent à Jujuy, Salta, Tucumán, Santiago del Estero, et Córdoba. Cette lignée de places fortes permet de faire la jonction avec l'Atlantique et offre l'avantage d'ouvrir ainsi un autre débouché pour le rapatriement des métaux précieux du Haut Pérou sur l'Espagne. A l'Ouest, les bourgades de Mendoza, San Luis, San Juan et La Rioja permettent le contrôle de la précieuse région de Cuyo et établissent la communication transandine entre le Chili et les autres régions d'Argentine.

En conséquence, la région centrale de la Pampa (située dans le creux d'un arc de cercle formé par les villes de Buenos Aires, Santa Fe et Mendoza), les régions plus australes de Patagonie et Terre de Feu, ainsi que le triangle du Chaco (couvrant quasiment tout le Nord, de l'Ouest depuis Salta jusqu'à l'Est à hauteur de Corrientes) restent libres du joug espagnol.¹⁰⁰

Dans les faits, deux mondes distincts se constituent rapidement et vont perdurer durant trois siècles : le monde indigène libre et le monde hispanocréole.¹⁰¹ Nous généralisons ici quelque peu dans le but de clarifier la situation et notre propos : si le monde hispanocréole a une unité politique bien définie de par son allégeance à la Couronne d'Espagne, le monde indigène n'est de loin pas homogène. Il se compose de différentes cultures qui sont souvent en conflit. Il n'en reste pas moins que les cultures indigènes, au-delà de leurs traditionnelles rivalités, se considèrent -et sont à la fois considérées par les Espagnols- comme un tout : ce sont les natifs, les *filis de la terre*, et ils s'opposent en cela aux étrangers qu'ils qualifient généralement par le terme englobant de *wincas**, c'est-à-dire les blancs.¹⁰²

Ces deux mondes sont ainsi séparés par des frontières qui n'évoluent que très peu malgré les périodes de guerre, en raison, d'une part, de la façon qu'ont les Indigènes de faire la guerre. Les Indigènes effectuent des *malones**, sortes d'attaques planifiées ou razzias visant les villages de la ligne de frontière. Après l'attaque, ils se retirent immédiatement à l'intérieur des terres avec leur butin. Le *malón* n'a donc pour ainsi dire aucune incidence sur la frontière, si ce n'est celle d'empêcher ou de retarder l'avancée des colons.¹⁰³ D'autre part, les conquistadors se trouvent vite dans l'impossibilité de continuer leur expansion à cause de leur nombre limité et parce que le principal obstacle à la poursuite de la Conquista était précisément l'immensité des nouveaux territoires.¹⁰⁴

Lesdites *frontières intérieures* qui s'instaurent au XVI^e siècle ne se verront ainsi pratiquement pas modifiées jusqu'à l'ère révolutionnaire du début du XIX^e siècle,¹⁰⁵

⁹⁹ Cf. 10, Annexes : carte 1.

¹⁰⁰ Cf. 10, Annexes : cartes 2 et 3.

¹⁰¹ Le Créole (*Criollo**) est par définition un Espagnol né en terre américaine. Par conséquent, nous qualifierons la société coloniale espagnole de société hispanocréole.

¹⁰² Ou *huincas**.

¹⁰³ Cf. 10, Annexes : images 4 à 7. Nous reviendrons sur les malons (cf. 5.1.2.2)

¹⁰⁴ Clementi, Hebe, *op. cit.*, p.16.

¹⁰⁵ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », p. 11. A cet égard, il est révélateur de comparer les cartes 1 et 3 des Annexes (cf. 10).

et n'évolueront ensuite que partiellement en faveur du gouvernement argentin jusqu'à la conquête définitive du « désert » en 1879. La société hispanocréole et les différentes cultures indigènes vont donc cohabiter -alternant périodes de paix et de guerre selon les contextes sociopolitiques du moment-, et la situation territoriale va se cristalliser dans le statu quo.

Cette situation de statu quo se voit renforcée du fait que ces deux mondes antagonistes se reconnaissent très tôt comme des entités politiques souveraines.¹⁰⁶ Ce phénomène est perceptible notamment à travers les très nombreux accords et traités qui sont contractés oralement (au XVIe siècle) ou mis sur papier (à partir du XVIIe siècle), jusqu'au XIXe siècle -et ceci à la veille même de la conquête du « désert ».¹⁰⁷

En clair, ce qui est fondamental à cette hauteur de notre étude, c'est de comprendre qu'il existe durant trois siècles en Argentine un monde indigène *libre et souverain* confronté à un monde hispanocréole qui tend à l'expansion territoriale sans avoir les moyens d'y parvenir : entre ces deux mondes, une zone tampon fait office de frontière.

Nous tenons encore à préciser ici deux aspects liés à la thématique de la frontière et du statu quo.

Premièrement, il est nécessaire d'insister quelque peu sur la notion de frontière. Depuis plusieurs années, le concept de *zone frontalière* tend à remplacer à très juste titre l'ancien concept de frontière : celui d'une frontière comprise comme une ligne militaire bien délimitée, qui diviserait deux mondes totalement clos et fermés l'un à l'autre. Les dernières recherches sur le thème des *frontières intérieures* ont démontré la richesse et la fréquence des échanges, non seulement commerciaux et militaires, mais aussi humains et politiques, entre les deux mondes.¹⁰⁸

De même, il est aussi important de souligner que si le statu quo est né avec la colonisation hispanique, il ne se termine pas pour autant avec l'Indépendance en 1810. Le statu quo se prolonge en effet près de trois-quarts de siècle après la révolution. Englobant donc près de trois siècles, la fin du statu quo prend le caractère d'une véritable rupture ; rupture souvent négligée au profit d'une interprétation qui place la conquête du « désert » au sein d'une entreprise *constructrice*, celle du fameux processus de construction nationale.

2.3 Les explorations australes

Bien que le statu quo ait donc été en vigueur durant trois siècles, la Pampa et la Patagonie ne cessèrent pas moins d'attiser la convoitise des particuliers comme des différentes puissances coloniales européennes. Ainsi, durant toute la période coloniale, ces régions encore imprégnées de mystère vont être le théâtre d'un grand nombre d'explorations, à la fois maritimes et terrestres.¹⁰⁹ Ces incursions en terre

¹⁰⁶ Briones, Claudia ; Carrasco, Morita, *op. cit.*, p. 37.

¹⁰⁷ *Ibid*, p. 32.

¹⁰⁸ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », pp. 29-31. Nous reviendrons sur ce sujet (cf. 3.2).

¹⁰⁹ Les principales références géographiques de cette partie peuvent être visualisées sur les cartes 6 à 9 des Annexes (cf. 10).

indigène revêtent un intérêt particulier pour notre sujet, car elles permettent de nous éclairer sur la nature des conflits qui vont éclater dans cette région.

Les explorations peuvent être divisées en cinq catégories, conformément à leurs objectifs : les explorations à la recherche de la mythique Cité des Césars ; les explorations maritimes des côtes de Patagonie et Terre de Feu ; les missions évangélisatrices ; les explorations ethno-géographiques ; et les expéditions esclavagistes et punitives.

2.3.1 Les explorations à la recherche de la mythique Cité des Césars

Longtemps durant, la Patagonie va rester pratiquement inexplorée, et donc empreinte de mystère. Les premières explorations, qu'elles partent du Chili ou des côtes atlantiques, vont se confronter à des obstacles d'une telle ampleur qu'elles décourageront la poursuite de celles-ci et donneront à la Patagonie la réputation de terre maudite. Il faudra ainsi attendre la fin du XIXe siècle et la conquête du « désert » pour que le voile de mystère qui l'entoure soit graduellement levé au fil des explorations et des conquêtes.

En fait, depuis le tour du monde de Magellan (1519-1522) et la parution du récit de son chroniqueur Antonio Pigafetta, la Patagonie abritait plusieurs légendes. Elle tenait d'ailleurs son nom de la plus célèbre d'entre elles, qui était celle d'être une contrée habitée d'un peuple de géants, les Patagons.¹¹⁰ Durant des siècles, nombre de cartes européennes sur l'Amérique du sud auront comme inscription, en lieu et place de « Patagonie », *Hic sunt gigantes*.¹¹¹

Une autre légende fameuse situait en Patagonie une ville merveilleuse appelée Trapalanda ou Cité des Césars.¹¹² Cet avatar austral de l'*El Dorado* est certainement à la base d'un nombre considérable d'expéditions. Selon Roux et Curruhuinca,¹¹³ tous les gouverneurs du fleuve de la Plata -en commençant par Juan de Garay- auraient tenté de trouver d'une manière ou d'une autre cette ville aux murs et coupes dorées¹¹⁴ abritant la jeunesse éternelle.¹¹⁵ Sans nous laisser aller à pareille généralisation, nous pouvons mentionner avec certitude que le gouverneur de Buenos Aires Hernando Arias de Saavedra -dit Hernandarias- (en 1604), puis le gouverneur de Córdoba Jérónimo Luis de Cabrera (1620) partirent en quête de l'utopique cité. Tous deux semblent être arrivés à la hauteur du fleuve Negro ; et si le premier rentre bredouille après six mois de pérégrinations dans le « désert », il semble que le deuxième ait dû revenir en raison de l'attitude hostile des Indigènes.¹¹⁶

¹¹⁰ Les Indigènes rencontrés par Magellan -qu'il a lui-même baptisé Patagons pour des raisons encore obscures- étaient des Tehuelches. Pigafetta relate ainsi la rencontre : « Llegado a la suya y a nuestra presencia, el gigante había manifestado un gran estupor e indicó el cielo, creyendo que hubiésemos llegado desde allí. Era tan grande, aunque bien proporcionado, que le llegábamos apenas, a la cintura. Su cara grandota estaba toda pintada de rojo, y amarillo era el contorno de los ojos ; sus mejillas tenían dos corazones pintados y sus cabellos ralos estaban teñidos de blanco » ; cité par Blengino, Vanni, *op. cit.*, p. 88.

¹¹¹ Romano, Ruggiero, « Prefacio », in : *ibid*, p. 12 ; cf. 10, Annexes : image 1.

¹¹² Les noms se rapportant à cette cité mythique abondent. Citons encore : Trepananda, Linlin, Yungulo, Elelin ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 53.

¹¹³ *Op. cit.*, p. 44.

¹¹⁴ Romano, Ruggiero, « art. cit. », p. 9.

¹¹⁵ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 53.

¹¹⁶ Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 44 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 52-3.

L'origine d'une telle légende dans le contexte particulier de la Patagonie reste à ce jour sujette à discussion, et les interprétations les plus diverses circulent encore à ce propos. Si l'on en croit Zeballos, la légende aurait pour origine l'expédition de Francisco de Villagra vers 1551. Parti du Chili, il se serait arrêté aux abords du fleuve Salado (ou Chadileuvú) –en plein « désert » – où il aurait fondé une ville avant de repartir pour le Chili.¹¹⁷ Selon Roux et Curruhuinca, la légende aurait été propagée par des Indigènes à un certain Francisco César qui faisait partie de l'expédition de Sebastian Cabot (qui remonta le fleuve Paraná en 1527) : les Indigènes auraient fait référence à Cusco, la capitale de l'Empire Inca. Les voyageurs, mal orientés par César, la cherchèrent à l'Ouest et au Sud de Buenos Aires, et la mystérieuse cité hérita alors son nom de son mauvais guide.¹¹⁸ Susana Bandieri confirme à peu près cette version qui est la plus vraisemblable, et en signale d'autres, telle celle des naufragés de l'expédition de l'évêque de Plaisance en 1541, qui auraient découvert une cité indigène nommée Trapalanda au bord d'un lac souvent identifié comme étant le Nahuel Huapi.¹¹⁹ Quant à Romano, il ne donne hélas pas son opinion sur l'origine de la légende. Il souligne néanmoins que celle-ci occupe une place particulière au sein de la grande famille mythologique de l'El Dorado, de par le fait qu'elle serait une ville *blanche* peuplée de naufragés européens à la taille supérieure à la moyenne. Ce dernier détail lui permettant de relier la légende de Trapalanda avec celle des géants Patagons.¹²⁰

Si l'origine du mythe n'est pas identifiable, il est par contre très vraisemblable que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la majeure partie des explorateurs à s'introduire dans le complexe pampéen-patagonique aspirait à retrouver la fabuleuse cité. Les missionnaires semblent avoir été particulièrement assidus dans la recherche de cette cité : c'est le cas par exemple du Père Francisco Menéndez, à qui reviendra le triste privilège de mettre fin à la légende. Le Franciscain n'effectue pas moins de quatre voyages entre 1791 et 1794 dans le but déclaré de retrouver la cité perdue, et c'est lors du quatrième de ses périple que des Indigènes lui font comprendre que la riche cité n'est selon eux rien d'autre que Carmen de Patagones¹²¹...Au XIX^e siècle, plus personne ne croit sérieusement à l'existence d'une telle ville.

2.3.2 Les explorations maritimes des côtes de Patagonie et Terre de Feu

Lorsque Charles Quint divise l'Amérique du Sud en quatre provinces, il attribue la plus australe à Simón de Alcazaba y Sotomayor, et lui donne le nom de « *Gobernación del Estrecho o Nueva León* ». ¹²² Alcazaba y Sotomayor débarque donc en Patagonie le 9 mars 1535 (un peu avant Pedro de Mendoza sur le fleuve de la Plata), non loin de l'actuelle Camarones : il s'agit de la première tentative de colonisation de la Patagonie. Le nouveau gouverneur lance alors l'exploration de l'intérieur des terres, mais durant celle-ci se produit une mutinerie qui se termine avec la mort d'Alcazaba, mettant ainsi prématurément fin à l'initiative colonisatrice. A

¹¹⁷ *Op. cit.*, p. 93

¹¹⁸ *Op. cit.*, p. 43.

¹¹⁹ *Op. cit.*, p. 53.

¹²⁰ « Art. cit. », pp. 10-1.

¹²¹ Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 45 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 56-8. Cf. 10, Annexes : carte 6, 7 ou 9.

¹²² *Ibid*, p. 48.

l'instar de celle de la Plata, la tentative de colonisation de la Patagonie tournait court...

Néanmoins, à partir de 1580, les affrontements entre Anglais et Espagnols font rage le long des côtes patagoniques et du Déroit de Magellan : le corsaire Francis Drake persécute les galions espagnols en provenance du Pacifique. C'est une des raisons qui pousse la Couronne espagnole à vouloir reprendre le contrôle de la zone en fortifiant les côtes patagoniques¹²³ : Sarmiento de Gamboa fait donc une nouvelle tentative en 1584 à l'entrée est du Déroit du Magellan (Punta Dungeness), mais la colonie périclité à cause des rigueurs du climat et de la faim. En 1586, le marin anglais Thomas Cavendish, en faisant le troisième tour du monde de l'histoire de la navigation, découvre la colonie où il ne reste plus que trois survivants.¹²⁴ En parcourant le site, il y rencontre nombre de détails sordides, dont les cadavres du reste des colons gisant encore dans leurs lits de branches. Ce triste spectacle le pousse alors à rebaptiser le lieu *Port Famine* (Puerto Hambre), et à partir de ce moment la Patagonie acquiert la notoriété de terre maudite impossible à coloniser.¹²⁵ C'est sans doute à cause de cela qu'il faudra attendre la fin du XVIIIe siècle et la publication en 1774 du livre du Père anglais Thomas Falkner, la *Descripción de la Patagonia y de las partes contiguas de la América del Sur*, pour que la Couronne espagnole se décide à remettre sur pied de nouvelles entreprises colonisatrices des côtes patagoniques.¹²⁶ Le livre de ce jésuite ayant voyagé durant une quarantaine d'années en Amérique fit l'effet d'une bombe à Madrid, car certaines considérations géopolitiques et militaires mettaient à jour les carences de l'Empire espagnol dans ces régions australes et soulignaient tous les avantages que la Couronne britannique obtiendrait si elle arrivait à contrôler ces contrées :

« La gente de estos países, no son gran cosa como soldados y tan descontenta se halla con el gobierno español, mal estado de los negocios, carestía de las mercaderías de ultramar y lo que es peor, impuestos exorbitantes, etcétera, que de buen grado se verían súbditos de cualquiera otra nación que los libertara de la opresión en que se hallan sumidos. Y todo esto, no obstante, el país entero está sin más defensa que una poca tropa veterana en Buenos Aires y Montevideo ; y bastaría tomar a estas dos plazas para que todo el país se sometiera con sólo hacer un paseo militar por él ; por que los criollos se harían uno con el enemigo, cualquiera que fuese. La pérdida de estas dos plazas despojaría a la España de los únicos puertos que posee en estos mares para socorrer a las embarcaciones que han de pasar por el cabo de Hornos al mar del Sud... »¹²⁷

Pour pallier à ces graves défauts, le Vice-roi Juan José de Vértiz charge donc Juan de la Piedra et Francisco de Viedma d'occuper et de coloniser les côtes patagoniques. En 1779, le premier fonde la petite colonie de San José (sur l'actuelle

¹²³ *Ibid*, pp. 48-9.

¹²⁴ D'après Hebe Clementi (*op. cit.*, p. 70), l'expédition comptait 23 embarcations et 4'000 membres d'équipage.

¹²⁵ Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 49-50.

¹²⁶ Le renouvellement de l'intérêt pour ces régions est aussi à mettre sur le compte du renouvellement des mentalités qui s'opère dans le Royaume d'Espagne sous la maison des Bourbons. La création du Vice-royaume du fleuve de la Plata en 1776, dans le cadre desdites *Réformes des Bourbons*, va entièrement dans ce sens. Bandieri (*ibid*, p. 61) explique ainsi que le livre du Père Falkner a donné une impulsion décisive à la rapide création dudit Vice-royaume.

¹²⁷ Cité par Juan Carlos Walther, *op. cit.*, pp. 142-3.

Péninsule Valdés),¹²⁸ alors que le deuxième fonde Carmen de Patagones, sur l'embouchure du fleuve Negro. Le frère de Francisco, Antonio de Viedma, pousse les explorations plus au Sud et fonde successivement en 1780 les colonies de Puerto Deseado et de Florida Blanca (sur la baie de San Julián).¹²⁹ Il atteint ensuite le fleuve Santa Cruz, mais doit renoncer à la colonisation de cet endroit parce que son équipage est atteint de scorbut.¹³⁰ Finalement, Alejandro Malaspina est chargé de parcourir la totalité des côtes patagoniques dans le but de créer une carte complète du Sud du continent : c'est après avoir rempli sa mission, en 1789, que la Couronne espagnole sera définitivement convaincue de l'importance de coloniser la Patagonie au Sud de Carmen de Patagones.¹³¹

2.3.3 Les missions évangélisatrices

Plus que pour n'importe quel autre sujet, les divergences entre auteurs sont fréquentes lorsqu'il s'agit des explorations missionnaires. Ainsi, les informations diffèrent déjà à propos du premier missionnaire à s'être aventuré dans la Patagonie : Bandieri cite en premier lieu Diego de Rosales, mais sans préciser s'il s'agit effectivement du premier à l'avoir fait ;¹³² pour Roux et Curruhuinca il s'agit du franciscain Martín de Pozas, mais les auteurs ne donnent pas l'année de son incursion ;¹³³ Zeballos opte quant à lui pour Nicolás Mascardi ;¹³⁴ et Walther ne fait que donner en vrac une liste de réductions jésuites et de *martyrs de la foi*, sans approfondir le sujet.¹³⁵

A partir du XVII^e siècle, des missionnaires –jésuites le plus souvent, et franciscains parfois- vont entreprendre l'exploration de la Patagonie en quête d'âmes à sauver de la damnation. Deux tendances sont perceptibles dans les mouvements missionnaires : le premier tend à partir depuis le Chili et à traverser la Cordillère pour tenter de s'installer dans le *Triangle du Neuquén*.¹³⁶ Le deuxième mouvement, moins important, part du fleuve de la Plata et tend à s'interner dans la Pampa. Le fait que ce dernier soit moins important est principalement dû à l'extraordinaire développement des réductions guaranis dans la province jésuite du Paraguay, durant tout le XVII^e et le XVIII^e siècle. Les Jésuites qui débarquaient à Buenos Aires se dirigeaient généralement vers les collèges jésuites de Córdoba ou d'Asunción, ou partaient directement dans les réductions où ils étaient impatientement attendus. Le

¹²⁸ Cette colonie se languira durant une trentaine d'année et sera finalement détruite par une attaque d'Indiens vers 1810. Walther, Juan Carlos, *ibid.*, p. 145 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 62.

¹²⁹ Ces deux colonies ne résisteront pas non plus à l'épreuve du temps : des quatre colonies citées ci-dessus, seule Carmen de Patagones réussira à survivre (*ibid.*, p. 63 ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 146-7).

¹³⁰ *Ibidem.*

¹³¹ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 64.

¹³² *Ibid.*, p. 57.

¹³³ *Op. cit.*, p. 57.

¹³⁴ *Op. cit.*, p. 90.

¹³⁵ *Op. cit.*, pp. 141-2. Pour toute cette partie sur les explorations évangélisatrices, nous avons donc énormément dû procéder par recoupements : les informations dans le texte sont donc des informations confirmées par deux auteurs. Lorsqu'il y a –comme ici- totale divergence entre les auteurs, le fait est signalé en note de bas de page.

¹³⁶ Le *Triangle du Neuquén* est une zone limitée par la Cordillère des Andes et les fleuves Neuquén et Limay. Au bout de ce dernier se trouve le lac Nahuel Huapi (cf. 10, Annexes : carte 7). Ce territoire, aussi appelé parfois le *Pays des Pommes*, était le domaine de la culture Pehuenche.

succès -en dehors de toute attente- des réductions jésuites avait en effet rapidement provoqué une « pénurie de jésuites »¹³⁷ au Paraguay, ce qui eu évidemment des répercussions sur l'action missionnaire de ceux-ci dans les régions adjacentes telles que la Pampa et la Patagonie.

Issu de la première tendance, le Père Diego de Rosales aurait effectué plusieurs voyages dans la région du Neuquén dans la première moitié du XVIIe, et serait arrivé aux abords du lac Nahuel Huapi.¹³⁸ Fait certain, la première mission patagonique a été établie sur les bords de ce même lac par le jésuite Nicolás Mascardi, en 1670.¹³⁹ On lui attribue le bienfait d'avoir semé des graines de pommiers : ceux-ci abonderont tellement par la suite que cette terre prendra le nom de « País de las Manzanas ».¹⁴⁰ La mission de Mascardi fonctionnera quelques années jusqu'à ce qu'il meurt assassiné par des Indigènes.¹⁴¹ Elle est ensuite reprise par le jésuite Felipe van der Meeren (aussi connu sous le nom de Padre Laguna) en 1703. Ce dernier est bientôt rejoint par son frère, le Père José Guillermo. Ce dernier se fera empoisonner à la chicha* car il recherchait obsessionnellement un passage des Andes bien gardé des Indigènes –le col des Vuriloches- et qu'il s'était de fait transformé en explorateur minutieux. Sa condamnation par les Indigènes semble découler du fait qu'il ait fini par effectivement découvrir le passage secret.¹⁴²

Suite à ces précurseurs, le Franciscain Menéndez tentera de retrouver les ruines de la mission en même temps que la Cité des Césars (1791-4) : il retrouvera la première, mais comme nous l'avons vu auparavant, il essuiera une amère désillusion pour ce qui est de la seconde.¹⁴³ Durant ses recherches, Menéndez va effectuer d'importants relevés des lacs et cols de la Cordillère, qui permettront « a las

¹³⁷ Ezran, Maurice, *Une colonisation douce : les missions du Paraguay. Les lendemains qui ont chanté*, Paris : L'Harmattan, 1989, p. 194.

¹³⁸ Selon Roux et Curruhuinca (*op. cit.*, pp. 57-9), le Père Rosales aurait effectué plusieurs voyages entre 1641 et 1653. Sa connaissance des Indigènes lui aurait permis de remplir une fonction de médiateur suite aux incursions esclavagistes des frères Salazar (sur lesquelles nous reviendrons ci-après) ; Bandieri (*op. cit.*, p. 57) n'aborde pas cette question et ne cite qu'un seul voyage en 1653. Elle coïncide cependant avec les auteurs précédents dans le fait qu'elle affirme que Rosales est violemment rejeté à cause des razzias effectuées par les Chiliens.

¹³⁹ Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, pp. 59-60 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 57. Zeballos (*op. cit.*, p. 90) et Walther (*op. cit.*, p. 142) donnent la date de 1690.

¹⁴⁰ Le Pays des Pommes et la région du Nahuel Huapi détiennent une place à part dans la littérature sur la conquête du « désert » : il s'agit du *locus amoenus* de la Patagonie, un véritable paradis perdu convoité du XVIe au XIXe siècle. Le dernier cacique à y régner était le puissant Valentin Sayhueque, qui se faisait dénommer *Gobierno de las Manzanas* (cf. note 136 ; cf. 10, Annexes : carte 7).

¹⁴¹ Roux et Curruhuinca (*op. cit.*, pp. 59-60) expliquent en détail comment le jésuite serait mort avec des Poyas qu'il avait préalablement convertis. Le missionnaire et ses disciples auraient été attaqués par des Huiliches réfractaires à la foi catholique ; Bandieri ne s'attarde pas sur les conditions de la mort de Mascardi, mais affirme qu'il aurait profité de son séjour pour effectuer quatre explorations à la recherche de la Cité des Césars (*op. cit.*, p. 57). Zeballos (*op. cit.*, p. 90), et Walther (*op. cit.*, p. 142), parlent de Mascardi mais ne donnent aucune précision autour de sa mort.

¹⁴² Bandieri (*op. cit.*, p. 58) affirme que le Père Guillermo rejoint la mission de Laguna accompagné du Père Elguea, et que les deux nouveaux arrivés auraient été empoisonnés ; Roux et Curruhuinca (*op. cit.*, pp. 60-1) mentionnent aussi le Père Elguea, mais pour dire qu'il reprend la mission après la mort de Guillermo jusqu'à ce qu'il soit aussi mis à mort parce qu'il refusait de nourrir des Indigènes ; pour Zeballos (*op. cit.*, p. 91), le Père Laguna aurait été empoisonné avec son frère Guillermo. Elguea n'est pas cité. Pour Walther, « Vender Meren y José Guillermo (1703), del Hoyo y José Elguea » sont tous quatre des « martyrs admirables » (*op. cit.*, p. 142).

¹⁴³ Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 45, pp. 61-2 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 58 ; Zeballos (*op. cit.*, p. 92) ne parle que d'un voyage et donne la date probablement erronée de 1796. Walther ne le cite pas.

autoridades coloniales tener mayor conocimiento de la zona y de las características de la cultura araucana ». ¹⁴⁴

Thomas Falkner fait partie de la deuxième tendance missionnaire, qui, à dire vrai, se limite plutôt à la Pampa (c'est-à-dire au Sud, Sud-ouest de la Province de Buenos Aires) qu'à la Patagonie elle-même, même si le but est aussi d'y parvenir. La *Descripción de la Patagonia* auparavant citée tient d'ailleurs plus à des informations récoltées auprès des voyageurs et des Tehuelches, qu'à Falkner lui-même. Outre la mise en évidence de la faiblesse stratégique espagnole sur le front atlantique, Falkner donne d'importantes informations ethnographiques et toponymiques sur la Patagonie. Le livre est d'ailleurs publié en Angleterre avec une carte contenant toutes les données connues de l'époque. Le Père jésuite émet aussi une importante hypothèse qui motivera plusieurs expéditions scientifiques par la suite. Il croyait en effet possible de trouver un nouveau passage navigable vers l'Océan Pacifique : en remontant les fleuves Negro et Neuquén, Falkner pensait pouvoir déboucher sur le fleuve Tolten au Chili, qui se trouve à la même latitude. ¹⁴⁵

2.3.4 Les explorations ethno-géographiques

Nous venons de voir, avec les cas exemplaires des Pères Falkner, Menéndez, et Guillermo, que les connaissances acquises par des missionnaires servent non seulement à la propagation de la foi catholique, mais aussi des projets de nature expansionniste. La fameuse image liant l'épée et la croix dans la conquête de l'Amérique n'a rien de caricatural : l'évangélisation, qu'elle suive ou précède l'annexion territoriale, est omniprésente et constitue une caractéristique fondamentale de l'expansion hispanique (les autres principales caractéristiques étant la création de bourgs, le travail forcé -sous la forme de l'encomienda*, de la mita* ou du yanaconazgo*- , et le métissage).

Les explorations maritimes de la côte atlantique servent le même dessein expansionniste : car si dans un premier temps le but est de contrôler le front atlantique et d'assurer la sécurité de la route commerciale pour les navires espagnols ; sur le plus long terme, l'objectif est évidemment d'asseoir la souveraineté espagnole à l'intérieur des terres les plus australes du continent. Dans cette même optique, les explorations à la recherche de la Cité des Césars ont permis aux Espagnols d'acquérir une relativement meilleure connaissance du « désert » en arrivant jusqu'au fleuve Negro.

Comme nous l'avons vu, à partir de la *Descripción de la Patagonia* de Falkner et de la création du Vice-royaume de la Plata, de nouvelles colonies espagnoles vont être créées le long de la côte atlantique. Ces colonies vont servir de point d'ancrage à de nouvelles explorations scientifiques et militaires de la Patagonie.

Nous avons précédemment qualifié celles-ci d'explorations ethno-géographiques, car désormais leurs protagonistes vont prendre un soin particulier à annoter (dans des journaux de bord) toutes les données géographiques et topographiques du terrain découvert, et parce qu'ils vont également s'appliquer à mieux connaître et décrire les

¹⁴⁴ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 58.

¹⁴⁵ *Ibid*, p. 60 ; Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 62 ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 142-3 ; Zeballos, Estanislao S. *op. cit.*, pp. 58-9.

différentes cultures indigènes et leurs modes de vie, en essayant –le plus souvent de façon calculée- de se les concilier.

Bien sûr, de telles initiatives ne sont pas nées avec la parution de l'œuvre de Falkner et la création du nouveau Vice-royaume, mais elles partaient plutôt du Chili. Déjà vers 1552, Francisco de Villagra est envoyé du côté oriental des Andes par le Conquérant du Chili, Pedro de Valdivia. Villagra part de Villa Rica, traverse la Cordillère et tente de trouver un fleuve débouchant sur l'Atlantique, mais il s'interne sans succès dans le « désert » et finit, semble-t-il, par fonder une ville avant de revenir au Chili.¹⁴⁶ Deux autres expéditions lui succèdent, mais cette fois avec le but plus humble de procéder à la reconnaissance des régions orientales des Andes : celle de Pedro de Leiva (1563), suivie de celle de Juan Fernández (1620), qui serait le premier européen à être arrivé aux abords du lac Nahuel Huapi.¹⁴⁷

Du côté argentin, les tentatives d'exploration sont plus rares, probablement à cause des échecs initiaux de Simón de Alcazaba y Sotomayor et de Sarmiento de Gamboa. Néanmoins, suite à la reprise de la politique de colonisation des côtes patagoniques entreprise par les Bourbons, un explorateur va permettre de faire une grande avancée dans la connaissance du complexe pampéen-patagonique.

En effet, le pilote de la marine royale Basillio Villarino explore en 1779, 1781 et 1783 l'embouchure du fleuve Colorado.¹⁴⁸ En 1782, il se rend à Carmen de Patagones pour entreprendre une mission qui restera dans les annales des explorations patagoniques : le marin a en effet reçu l'ordre de remonter le plus loin possible le cours du fleuve Negro et de vérifier l'existence du fameux passage qui permettrait de passer la Cordillère par voie navigable, et d'établir ainsi la connexion avec la ville de Valdivia au Chili. Il remonte donc le fleuve jusqu'à son origine, qui se trouve être la confluence des fleuves Limay et Neuquén. Arrivé à cette hauteur, il pousse plus loin ses explorations, mais des Indigènes lui expliquent que le passage n'existe que par voie terrestre. Villarino continue cependant ses recherches, mais il ne peut qu'observer depuis son embarcation les cimes de la Cordillère, qu'il désire franchir par voie d'eau.¹⁴⁹ Il rentre alors à Carmen de Patagones après huit mois d'explorations, qui s'avèreront -malgré l'échec de l'objectif initial- très riches en informations : Villarino ramène en effet un journal de bord que Susana Bandieri décrit comme « un completo registro geográfico, cartográfico y antropológico ». ¹⁵⁰ Villarino va de plus être le premier observateur à insister sur l'importance stratégique de la confluence des fleuves Limay et Neuquén, mais surtout de l'île de Choele-Choel sur le fleuve Negro : carrefour des routes commerciales entre la Pampa et la Patagonie, l'île, riche en fourrage, permet aussi au bétail et aux montures de reprendre des forces après la rude traversée du « désert ». ¹⁵¹ Véritable porte de communication sur

¹⁴⁶ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 54 ; Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, pp. 41-2.

¹⁴⁷ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 55 ; Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 43. Ces derniers auteurs citent à la suite l'expédition de Diego Flores de León, mais sans donner l'année.

¹⁴⁸ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 148 ; Zeballos (*op. cit.*, pp. 94-5) donne l'année 1780 pour la première expédition et affirme que s'il n'a pas poussé plus loin ses explorations, c'est en raison de l'attrait qu'avait sur lui le très proche fleuve Negro.

¹⁴⁹ « Habiendo estado la mañana muy clara, estuve mirando la cordillera tan clara y tan cerca, que si no hubiera venido hecho cargo de esta expedición, solito yo, y a pie como me hallo, me pondría en camino para ella. » ; « La Cordillera está a la vista : desde Valdivia al Portillo, en lo alto de la Cordillera, hay 8 leguas* ; desde el sitio adonde me hallo a la Cordillera habrá 10 a lo sumo ; y según esto, a mi juicio, Valdivia está muy cerca... » ; Cité par Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, pp. 68-9.

¹⁵⁰ *Op. cit.*, p. 64.

¹⁵¹ Cf. 10, Annexes : cartes 9 à 13.

les Andes du Sud de Mendoza (et donc sur le Chili), Choele-Choel est en conséquence étroitement surveillée par les Indigènes : le séjour de Villarino sur l'île, qui y réside quarante-cinq jours en attente de vivres en provenance de Carmen de Patagones et qui y construit des fortifications, va provoquer l'ire des Aucas. Pour s'en préserver, l'Espagnol signe une alliance avec Chulilaquin, cacique d'un groupe rival, et fait une démonstration de force à coups de canon pour dissuader les Indigènes ennemis d'une attaque.¹⁵² En dépit de cet épisode, il semble que l'expédition de Villarino soit restée un périple sans heurts. Mais néanmoins, les plus lucides parmi les Indigènes devaient certainement présager de funestes lendemains : car pour la première fois, les *wincas* avaient atteint l'un des organes vitaux du corps social et commercial de la Pampa et de la Patagonie.

2.3.5 Les expéditions esclavagistes et punitives

L'historiographie a souvent tendance à séparer les expéditions esclavagistes des expéditions punitives, ce qui semble logique étant donné leurs finalités apparemment différentes. Nous avons cependant décidé de les regrouper car nous y voyons un lien de continuité.

Les expéditions esclavagistes répondent en effet à une demande de main-d'œuvre gratuite, main-d'œuvre que les Espagnols ne trouvent plus en suffisance sur les territoires conquis, malgré les *encomiendas*. En réponse aux razzias des chasseurs d'esclaves, les différentes cultures indigènes réagissent en ouvrant elles aussi les hostilités. Les attaques indigènes sont alors qualifiées d'agressions et justifient l'organisation d'expéditions punitives qui permettent à nouveau de combler momentanément la demande en esclaves.

Les premières traces d'expéditions esclavagistes remontent ainsi à 1640. Elles sont destinées à fournir les *estancias** et les mines chiliennes en bras indigènes *no encomendados* que l'on trouve dans un premier temps dans la région de Tucumán, puis dans le plus proche Neuquén.¹⁵³

Alonso de Córdoba aurait ainsi fait une trentaine de razzias en cinq ans dans le Neuquén, capturant le nombre impressionnant de quatorze mille Puelches.¹⁵⁴ Pour son accord tacite sur ces activités normalement proscrites, le gouverneur chilien Juan Henriquez ne reçut rien de moins que huit cent Indigènes.¹⁵⁵ En 1649, un personnage tel que Luis Ponce de León n'hésite pas à briser un traité de paix (la paix dite de Quillín) pour se fournir en esclaves : il s'attaque à des Puelches, faisant plus de deux cent morts et trois cent captifs.¹⁵⁶ Trois ans plus tard, c'est au tour des

¹⁵² Le récit des événements varie selon les auteurs consultés : selon Walther (*op. cit.*, p. 149), Villarino doit repousser un assaut des Indigènes alors qu'il se trouve sur l'île ; Roux et Curruhuinca (*op. cit.*, pp. 69-71) signalent l'alliance entre Villarino et Chulilaquin, ainsi que la menace auca, mais ne relatent aucun affrontement ; Zeballos remarque que « la agitación que estos hechos [la présence des Espagnols sur le fleuve et la construction de fortifications sur l'île] determinaron entre los indios, contribuyeron a acentuar el movimiento reaccionario » (*op. cit.*, p. 62) ; plus loin (*ibid.*, pp. 100-1) il signale le soulèvement des Aucas en raison des fortifications de Choele-Choel et de l'alliance faite avec Chulilaquin, mais ne mentionne aucune attaque ; Bandieri n'aborde pas ce sujet.

¹⁵³ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 56 ; Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 46.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 47 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 56. Les Puelches constituent un groupe de la culture tehuelche septentrionale.

¹⁵⁵ Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 47.

¹⁵⁶ *Ibid.*, pp. 47-8 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 56.

frères Salazar de briser la paix retrouvée.¹⁵⁷ En 1666, Diego de Villaroel explore aussi le Neuquén à la recherche d'esclaves pour les encomiendas chiliennes.¹⁵⁸

Les expéditions esclavagistes semblent avoir eu principalement deux conséquences. D'une part, elles seraient à la base d'un mouvement migratoire des Puelches vers l'Est.¹⁵⁹ D'autre part, elles auraient entraîné -conséquence somme toute normale- un soulèvement général des peuples de l'Araucanie¹⁶⁰ et des environs, dont une des manifestations les plus connues va être l'attaque et la destruction d'une grande partie de la ville de Concepción au Chili en 1655.¹⁶¹

Cette série d'expéditions esclavagistes et de paix brisées, suivies de soulèvements indigènes répétés, instaure dans la région une situation d'insécurité constante. Ces conditions permettent peu à peu aux Espagnols de lancer des expéditions *punitives* en réponses aux *attaques* des Indigènes. Le déplacement lexical est ici déjà révélateur d'un état d'esprit caractéristique de l'opresseur, qui se positionne en victime pour justifier ses conquêtes.

Ainsi, en 1627, Juan Fernandez entre dans le Neuquén pour punir les Pehuenches de leurs invasions au Chili. Il est imité par Juan Mayorga en 1711.¹⁶² En 1769, les Pehuenches se soulèvent à nouveau, ce qui amène Ambrosio O'Higgins (père du héros de l'Indépendance chilienne) à mettre sur pied en 1784 déjà un plan d'extermination qui demande la collaboration du voisin argentin.¹⁶³

De même, José Francisco de Amigorena devient le héros de la ville de Mendoza dont il est le gouverneur, parce qu'il mène quinze expéditions punitives entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle. Susana Bandieri souligne qu'Amigorena pratiquait alternativement une guerre d'extermination et une habile politique de division entre les différents groupes indigènes.¹⁶⁴ Le souvenir d'Amigorena sera encore très présent lors de la conquête définitive du « désert » en 1879 : ainsi, Zeballos le cite en exemple et rappelle combien ses expéditions ont été « fecundas [...] para la Humanidad ».¹⁶⁵

Du côté de Buenos Aires et de la Pampa, le schéma est similaire : attaques et représailles de part et d'autre finissent par réduire le XVIIIe siècle à une série de malons et contre-malons. Walther cite un bon exemple du cercle vicieux qui s'instaure : suite à la mort du cacique Cacapol qui maintenait la région en paix, les Indigènes attaquent, en 1737, les villes d'Arrecifes et Areco. Celles-ci amènent les représailles de Juan de San Martín qui ne retrouve pas les coupables et choisit alors de se venger sur le groupe pacifique du cacique Caleliván. Cette agression a pour

¹⁵⁷ Selon Roux et Curruhuinca (*op. cit.*, p. 48), cette paix avait été retrouvée grâce à la médiation du Père Rosales cité plus haut.

¹⁵⁸ *Ibid*, pp. 48-9.

¹⁵⁹ *Ibid*, p. 47.

¹⁶⁰ Les Puelches, principales victimes des expéditions esclavagistes, auraient ainsi fait appel à leurs alliés araucans ; *ibid*, p. 48 ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 57. Soulignons ici qu'un soulèvement général des Araucans avait eu lieu très tôt au Chili entre 1553 et 1557, sous la houlette des caciques Caupolicán et Lautaro, suivi d'une nouvelle rébellion en 1559, débouchant sur l'abandon des villes du sud du Chili (*ibid*, p. 55). L'état de guerre quasi permanent persistant jusqu'en 1600, la frontière définitive entre Espagnols et Araucans avait été fixée sur le fleuve Bio Bío (*ibidem*).

¹⁶¹ *Ibid*, p. 57 ; Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 50.

¹⁶² Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 55 ; Roux, Luis ; Curruhuinca, Curapil, *op. cit.*, p. 49.

¹⁶³ *Ibid*, p. 51.

¹⁶⁴ Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 69-70.

¹⁶⁵ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 93.

conséquence la création d'une alliance entre Aucas et Picunches, qui attaquent à leur tour Lujan en 1738...¹⁶⁶

La région de la Pampa connaîtra ainsi les actions punitives de Manuel Pinazo (1770),¹⁶⁷ de Francisco Balcarce (1784),¹⁶⁸ et de Juan de la Piedra. Ce dernier offre un exemple semblable à celui de Luis Ponce de León en brisant un traité de paix établi entre les autorités coloniales et les Indigènes : en effet, au mépris des accords signés par le Vice-roi Vértiz avec le cacique Lorenzo Calpiski deux ans plus tôt, il lance en 1784 une action punitive depuis Carmen de Patagones. Il rencontre un premier groupe d'Indigènes (incluant femmes et enfants) qu'il fait égorger ; mais acculé par un nouveau groupe aux ordres de Calpiski, il se voit finalement offrir magnanimement le rétablissement de la paix par le cacique.¹⁶⁹



De cette esquisse de l'époque coloniale et des diverses explorations australes, peuvent se dégager quelques conclusions générales quant aux relations entre Indigènes et Espagnols.

Tout d'abord, il est évident, -mais néanmoins toujours nécessaire de rappeler- que ces relations naissent et se développent à travers la Conquista, qui est un épisode historique dont la caractéristique première est la violence guerrière. Cette violence est visible dès les premiers contacts entre conquistadors et Indigènes sur les bords du fleuve de la Plata, avec le premier massacre de La Matanza.

De la part des Espagnols s'affirme d'emblée une volonté claire de colonisation et d'expansion territoriale -processus nettement perceptible à travers la fondation de cités et à travers les différentes expéditions maritimes et terrestres. La colonisation s'accompagne d'une évidente volonté de domination de l'Indigène. Les Espagnols voient en lui une main-d'œuvre gratuite qui doit leur permettre de s'enrichir rapidement sans travailler, mais ils voient aussi en lui une Altérité qu'ils tolèrent difficilement. Ce processus est cette fois visible à travers les expéditions esclavagistes (domination des corps) et les diverses tentatives d'évangélisation (domination des esprits).

De même, si les diverses recherches de la légendaire Cité des Césars symbolisent caricaturalement la soif d'or et d'argent des conquistadors espagnols, elles démontrent bien souvent une volonté qui est commune à une grande partie des explorations, et plus particulièrement aux expéditions ethno-géographiques : celle d'explorer pour connaître, et de connaître pour ensuite dominer.¹⁷⁰

Du côté des peuples originaires se développe généralement une volonté de résistance à l'envahisseur, résistance qui prendra des formes variées selon les cultures et le contexte historique.

¹⁶⁶ *Op. cit.*, pp. 121-2.

¹⁶⁷ *Ibid*, p. 128.

¹⁶⁸ *Ibid*, pp 150-1.

¹⁶⁹ *Ibid*, pp. 155-6.

¹⁷⁰ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 99.

Une des formes les plus insolites de résistance consistait peut-être dans la propagation d'informations erronées ou exagérées, à propos de cités fabuleusement riches. Face à l'avidité des conquistadors, les Indigènes n'avaient en effet qu'à leur suggérer l'existence d'une telle cité pour qu'ils continuent leur chemin et s'en aillent ailleurs, peut-être chez l'ennemi traditionnel...

Cette résistance qui se basait sur la ruse n'en reste pas moins anecdotique. Car le moyen de résistance le plus important, celui qui va graduellement s'imposer au contact des Espagnols, va être la résistance armée. Ainsi, dans le complexe pampéen-patagonique, l'existence des territoires indigènes libres et la quasi impossibilité à pénétrer ces mêmes territoires va favoriser le développement d'authentiques *cultures de résistance*.¹⁷¹

A propos des diverses explorations de ces territoires, soulignons le fait que les Indigènes étaient dénués de toute naïveté par rapport au danger que celles-ci représentaient, et cela sous n'importe quelle forme : les missionnaires payèrent souvent de leurs vies leurs incursions, et à plus forte raison lorsqu'ils se trompaient de *mission* pour se transformer en explorateurs assidus, comme le Père Guillelmo.

Car il est évident que n'entrait pas qui voulait dans les territoires libres de la Pampa et de la Patagonie : la grande majorité des explorateurs recherchaient généralement l'amitié d'un cacique, qui servait ainsi de passe-droit durant l'exploration. Si une communauté indigène sentait sa souveraineté violée, ou si les étrangers n'obtenaient pas le statut d'invités, alors ils devaient s'attendre à l'affrontement.

C'est pourquoi les Espagnols recherchèrent assez rapidement à obtenir l'appui de certains groupes indigènes en formant des alliances. Celles-ci leur permettaient, d'une part, d'entrer dans les territoires libres et inconnus en prétextant la défense d'un allié ; et d'autre part, de débiliter la puissance indigène sur le long terme en pratiquant une habile politique de division entre les différents groupes indigènes.

A l'opposé, les motivations des Indigènes à s'allier semblaient assez diverses : croyance primitive en la divinité des Espagnols, désir d'établir d'intéressants liens commerciaux, ou volonté de s'unir à un puissant allié contre un rival traditionnel.

Les Espagnols ont en effet parfois bénéficié d'alliances précieuses dans leur entreprise de colonisation : ils vont ainsi recevoir l'appui des Huarpes pour s'établir dans l'Ouest argentin. Ces pacifiques Indigènes, harcelés territorialement par les Diaguitas et les Araucans, vont immédiatement rechercher l'alliance et l'installation des Espagnols : ils participeront même activement à la construction des futures villes de Mendoza (1561), San Juan (1562) et San Luis (1596).¹⁷²

¹⁷¹ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 102-3.

¹⁷² *Ibid*, pp. 118-9.

3. Le monde indigène

Dans ce chapitre, nous tenterons de voir plus en détail ce que nous appelons très génériquement, depuis le début de ce travail, le *monde indigène*. Pour cela nous nous attacherons tout d'abord à exposer ce que nous savons actuellement du monde préhispanique. Une fois cela fait, nous nous pencherons plus précisément sur les différentes transformations que va subir ce monde au contact des Espagnols : tout d'abord en revenant brièvement sur la partie du monde indigène qui va être immédiatement soumise et qui se transformera donc en société coloniale ; et ensuite en nous penchant plus profondément sur les transformations qui vont agiter les territoires indigènes libres.

3.1 Le monde préhispanique

L'arrivée de l'homme en Amérique s'est effectuée il y a environ vingt mille ans : grâce à la congélation du Détroit de Béring, des groupes de chasseurs-cueilleurs en provenance d'Asie allaient progressivement se répandre sur tout le continent. En Argentine, la présence de l'homme se signale il y a au moins treize mille ans sur l'ensemble du territoire et jusque dans sa partie la plus australe, la Patagonie.¹⁷³

Durant plusieurs millénaires, les différents peuples précolombiens se sont développés en étroite relation avec leur habitat géographique ; celui-ci, en retour, allait façonner des communautés indigènes aux traits culturels bien distincts.

Cette caractérisation est certes quelque peu réductrice et schématique, mais notre intention est ici de souligner le rapport existant entre une zone géographique déterminée et un certain *développement culturel* chez l'homme, phénomène qui aboutit à la formation de cultures de montagne et de cultures de plaine. Deux grandes zones géographiques et culturelles prédominent donc depuis plusieurs millénaires sur l'actuel territoire argentin : la montagne et la plaine ; elles cohabitent avec les régions transitionnelles que sont le littoral mésopotamique, l'extrême-Sud, et la région de Cuyo.¹⁷⁴

La région de la montagne comprend le Nord-ouest argentin (traditionnellement appelé NOA) et les sierras^{*175} du centre qui s'étendent de Córdoba à San Luis. La montagne a pour limites la Bolivie au Nord, le Chili à l'Ouest, la Pampa au Sud, et le Chaco à l'Est. Dans le Nord-ouest, les deux cultures principales étaient celles des Diaguitas et des Omaguacas. Les Atacamas, les Lule-Vilelas, et les Tonocotes étaient aussi présents dans cette zone ; les sierras du centre étaient le domaine des Sanavirons et Comechingons.

La région de la plaine, qui est la plus étendue du pays, comprend deux aires séparées : le complexe pampéen-patagonique et le Chaco.

¹⁷³ Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 29-31 ; Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 12-3 ; p. 33.

¹⁷⁴ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 51-3. Nous empruntons à cet auteur la division géographique et culturelle, ainsi que la systématisation des cultures originelles qui suit. Cf. 10, Annexes : cartes 4 et 5.

¹⁷⁵ Le terme espagnol de *sierra*, qui signifie littéralement chaîne de montagne, est à distinguer de celui de cordillère. La distinction se réduit essentiellement à une question de taille : la *sierra* pouvant être comparées à nos Préalpes ou à la chaîne du Jura, la Cordillère aux Alpes.

Le complexe pampéen-patagonique s'étend de la Cordillère des Andes à l'Atlantique, et du Sud de Córdoba et San Luis à la fin du continent. La Pampa proprement dite couvre à elle seule six cents mille kilomètres carrés et correspond au Nord du complexe. La Patagonie englobe la partie du complexe se trouvant au Sud du fleuve Colorado.¹⁷⁶ On oppose généralement (et de façon un peu trop stéréotypée sans doute) ces deux zones de par leur nature : la première est souvent décrite comme une région abritant de fertiles prairies, et la seconde comme une zone aride couverte de steppes désolées battues par des vents violents. Le complexe pampéen-patagonique était le domaine des Tehuelches, dont la culture peut être divisée entre Tehuelches septentrionaux, méridionaux, et Onas.¹⁷⁷ La culture particulière des Pehuenches occupait un territoire à l'Ouest du complexe, au pied de la Cordillère, territoire qui correspondrait à la province actuelle du Neuquén.

Quant au Chaco, il s'agit d'une vaste plaine incluant un grand nombre de forêts, qui se situe au Nord du pays et comprend une bonne partie de l'actuel Paraguay : comme nous l'avons vu précédemment, il s'étend, d'Ouest en Est, de Salta à Corrientes environ. Le Chaco était habité de cultures très nombreuses et variées telles que les Guaikurus, les Mataco-Mataguayos, les Chiriguanos et les Chanés.

La zone de transition dite du Littoral s'articule autour d'un axe hydrographique formé des fleuves Paraná et Paraguay. Il s'agit d'une configuration tout à fait particulière : au Nord de cet axe domine une végétation tropicale qui constitue de fait la fin de l'immense forêt amazonienne ; en son centre abondent lagunes, marais et rivières ; finalement, sa partie sud se trouve être le delta du Paraná, qui fusionne la proche Pampa et l'océan Atlantique. Suite à une migration en provenance de l'Amazonie brésilienne, probablement provoquée pour des raisons d'ordre messianique, les Guaranis s'étaient installés dans cette Mésopotamie argentine relativement peu de temps avant que n'arrivent les Espagnols. Les Guaranis s'installèrent à côté des Chaná-Timbus, des Caingang, et des Charrúas, ces derniers occupant le territoire de l'actuel Uruguay.

La région de l'extrême-Sud est constituée de la Terre de Feu : son statut de transition lui vient du fait qu'elle est, en son Nord, une prolongation de la Patagonie orientale, et en son Sud, une région montagneuse et forestière se rattachant plus à la Patagonie occidentale. Ces régions étaient peuplées de deux peuples différents, mais étant donné leurs nombreuses similitudes, les ethnologues les regroupent généralement sous l'appellation bipartite de culture Yámana-Alakaluf. Signalons aussi qu'à leur côté vivaient quelques Onas ayant traversé le Détroit de Magellan.

La région de Cuyo, quant à elle, est parfois intégrée à la région de la montagne, ou alors, à l'opposé, à celle de la plaine. Nous suivrons Martínez Sarasola en la définissant comme une zone de transition spécifique entre la plaine et la montagne.¹⁷⁸ Cette dernière région de transition était le domaine des Huarpes, qui, comme nous l'avons vu précédemment, se sont pacifiquement assimilés à la société coloniale espagnole.

¹⁷⁶ Cf. 10, Annexes : cartes 6 à 9.

¹⁷⁷ Cette division tripartite reste superficielle. Ainsi, les Tehuelches méridionaux peuvent encore être séparés en deux ramifications, *penken* et *aoniken* (les Tehuelches septentrionaux étant des *guenaken*) ; de même les Onas connaissent deux ramifications : *selknam* et *haus*.

¹⁷⁸ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 51-3.

Le survol des différentes aires géographiques argentines offre donc le panorama d'un grand nombre de cultures. Un relevé général tel que nous venons de l'effectuer, permet ainsi d'en dénombrer une vingtaine. Ces cultures se divisent encore en une multitude de communautés : ainsi par exemple, les Querandis ou les Puelches déjà cités, sont des communautés appartenant à la grande culture tehuelche.

Les estimations sur la population totale du territoire argentin (à l'arrivée des Espagnols) fluctuent entre trois cents mille et un peu plus de cinq cents mille personnes.¹⁷⁹ A titre de comparaison, à la même époque, la population pour tout le continent américain aurait été de plus de treize millions selon les auteurs les plus réducteurs, et de nonante à cent douze millions selon les plus *pessimistes*...¹⁸⁰ En termes de densité démographique, les chiffres concernant l'Argentine sont donc extrêmement bas : cela s'explique par la prédominance des zones de plaines dans cette région. Sur l'ensemble du continent, les cultures originaires ont eu la caractéristique commune de se développer démographiquement -et culturellement- dans les régions montagneuses. Ainsi, les plus célèbres civilisations précolombiennes (Azèques, Incas, Chibchas) sont des civilisations de la montagne. Dans le cas de l'Argentine, et en se basant sur l'estimation la plus faible (trois cents mille), la répartition de la population se diviserait entre deux cents mille habitants en montagne et cent mille en plaine,¹⁸¹ soit les deux tiers de la population sur moins d'un tiers du territoire.

Toutes ces cultures, loin de vivre isolées, entretenaient d'intenses relations entre elles. Le dynamisme et une grande mobilité étaient en effet des caractéristiques fondamentales de ces peuples dont la subsistance se basait en grande partie sur la chasse, la cueillette, et la pêche dans certains cas.¹⁸² Les échanges entre cultures étaient fréquents, que ce soit à travers la guerre, le commerce, ou plus simplement les relations humaines.

L'archéologie a mis à jour de complexes routes de circulation aux lointaines ramifications : l'existence du commerce transandin est attesté il y a déjà huit mille ans, de même que des échanges réguliers entre les côtes (atlantiques comme pacifiques) et l'intérieur de la Patagonie.¹⁸³ Dans le Nord-ouest, les caravanes de lamas faisaient ainsi circuler des produits entre la Puna*, les vallées andines, et les forêts du Chaco. Les échanges effectués à travers ces réseaux prenaient parfois des

¹⁷⁹ *Ibid*, p. 92.

¹⁸⁰ Plus précisément, Rosenblat (1954) propose un total de 13'385'000 indigènes, alors que Dobyns (1966) donne une fourchette allant de 90'043'000 à 112'553'750. Le résultat de Denevan (1992) de 53'904'000 habitants paraît plus proche d'une hypothétique vérité historico-démographique. Sur ce sujet, cf. : Newson, Linda A., « The Demographic Collapse of Native Peoples of the Americas, 1492-1650 », in : Bray, Warwick (ed.), *The Meeting of two worlds. Europe and the Americas 1492-1650*, Oxford : Oxford University Press, 1993, pp. 247-288. Sans doute parce que ces considérations démographiques ne constituent pas le centre de son sujet, Martínez Sarasola (*Nuestros paisanos...*, p. 92) semble ne s'être basé que sur les estimations de Stewart (1949 : 15'590'880) et de Rosenblat, car il donne une fourchette continentale allant de 13 à 15 millions d'individus. Ce choix est très réducteur, car il néglige les estimations plus modernes (estimations revues à la hausse et établies avec des moyens technologiques et méthodologiques plus élaborés) pour se concentrer sur deux auteurs considérés aujourd'hui comme conservateurs au sein de l'histoire démographique.

¹⁸¹ *Ibid*, p. 93.

¹⁸² La maîtrise de certaines formes d'agriculture n'amène pas automatiquement à la sédentarisation d'un peuple, comme on pourrait le croire au premier abord. Ainsi, des cultures comme celle des Chiriguano ou des Guaranis connaissaient l'agriculture, mais restaient cependant des peuples d'une grande mobilité. Les Guaranis, par exemple, pratiquaient l'agriculture sur brûlis. Mais cette façon de faire les poussait à migrer tous les trois à cinq ans en quête de nouvelles terres à défricher.

¹⁸³ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 35.

dimensions surprenantes. Ainsi, des coquilles de mollusques (utilisées de façon rituelle ou décorative) provenant des côtes pacifiques entre le Panama et le Nord du Pérou ont été découvertes à La Rioja, dans la région de Cuyo. De même, des coquillages de provenance aussi diverses que le Chili, les côtes atlantiques uruguayennes et celles du fleuve de la Plata, ainsi que les eaux douces de la Patagonie, ont été retrouvées dans tout le centre et le Nord-ouest argentin (Jujuy, Salta, San Juan, Santiago del Estero, Córdoba, Tucumán et Mendoza) démontrant l'existence de réseaux commerciaux d'une grande ampleur et détruisant l'image traditionnelle d'un isolement des cultures préhispaniques du cône Sud.¹⁸⁴

L'existence de ces intenses échanges est aussi corroborée par les témoignages de certains conquérants de la première heure : en 1537, les Querandis de la plaine de Buenos Aires mangeaient et stockaient en grande quantité du maïs très certainement cultivé par les Guaranis du Littoral.¹⁸⁵ Bien plus tard, au XVIIIe siècle, un explorateur comme Villarino sera encore le témoin de surprenants échanges d'informations qui démontrent une grande communication entre les différentes cultures :

« me quedé admirado de oír hablar a estos indios de nuestras guerras con los ingleses, pues me preguntaron si aún duraban. Y preguntándoles yo por dónde habían sabido de esta guerra, respondieron que en Valdivia lo habían sabido, y que por este motivo valían en aquella plaza todas las cosas más caras, pues no podían pasar las embarcaciones de España para las Indias. »¹⁸⁶

Malgré la date tardive à laquelle se déroule cet épisode, il n'en reste pas moins révélateur d'une situation datant de temps immémoriaux : au XVIIIe siècle, l'information transite toujours très vraisemblablement (à l'intérieur des territoires indigènes libres) par les mêmes routes qu'au XVIe siècle, celles-ci étant ancestrales. Cet échange verbal démontre donc que l'information circulait avec une surprenante facilité entre le Chili, le complexe pampéen-patagonique et le delta de la Plata.

3.2 Le monde indigène à partir du XVIe siècle : un monde de transformations

Avec l'arrivée des conquistadors au XVIe siècle, la vie des Indigènes va subir des transformations qui auront d'importantes répercussions sur les relations entre Espagnols et Indigènes durant les siècles suivants et jusqu'au XIXe siècle. Certaines de ces transformations seront intégrées volontairement par les peuples originaires, d'autres leurs seront imposées par les conquérants. Pour exemplifier ces dernières, nous repasserons brièvement sur la nouvelle société coloniale. Nous reviendrons ensuite dans les territoires indigènes libres, pour traiter des transformations engendrées par le complexe équestre et la dissémination du bétail bovin, ainsi que par la dénommée araucanisation de la Pampa.

¹⁸⁴ Palermo, Miguel A., « art. cit. », pp. 369-70.

¹⁸⁵ *Ibid*, p. 370.

¹⁸⁶ Cité par Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 278.

3.2.1 Les transformations coloniales

Dans les zones où les Espagnols s'établissent, l'apparition de bourgades de style européen change le paysage mais surtout le mode de vie des cultures environnantes. Conjointement à ces nouveaux centres apparaît une des résultantes fondamentale de la Conquista : le métissage entre Indigènes et Espagnols.

En-dehors de ces centres urbains en développement, les Espagnols imposent aux populations soumises une nouvelle forme de travail : l'encomienda, système féodal transposé au Nouveau Monde, et qui a pour conséquence, sous la règle des conquistadors avides de richesses et reconvertis en encomenderos*, une rapide dégénérescence en esclavagisme.

Dans les zones périphériques où la pénétration espagnole est hésitante, tel que le Littoral et certaines zones du Chaco, les transformations continuent sous l'influence des missionnaires jésuites,¹⁸⁷ qui proposent au sein de leurs réductions, une forme de vie nouvelle –chrétienne et communautaire- aux Indigènes volontaires.

Ces trois facteurs (urbanisation, travaux forcés, évangélisation) vont transformer rapidement les cultures indigènes soumises directement aux Espagnols. A cela s'ajoutent encore les ravages que provoquent les épidémies (de variole, rougeole et de typhus, pour ne citer que les plus désastreuses), maladies inconnues au Nouveau Monde et qui trouvent dans les peuples originaires un terrain vierge sur lequel se propager sans fin. Les Indigènes, soumis au régime de travail exténuant de l'encomienda, maltraités et sous-alimentés, séparés de leurs familles, résistent encore moins aux attaques bactériologiques. Dans certaines régions d'Amérique, la chute démographique atteint les proportions inimaginables de septante à nonante pour cent.¹⁸⁸

En Argentine, certaines communautés indigènes -comme celle des Querandis- vont ainsi définitivement disparaître sous l'effet combiné de ces différentes transformations.

3.2.2 Le complexe équestre et la dissémination bovine

Dans les territoires restés libres, les conséquences de l'arrivée des Espagnols allaient aussi se faire ressentir en amenant un certain nombre de transformations : et bien qu'acquises spontanément, certaines d'entre elles n'en allaient pas moins changer radicalement la face du monde indigène libre. Ainsi, dans le complexe pampéen-patagonique tout comme dans le Chaco, l'intégration du cheval allait provoquer une véritable révolution de la façon de vivre de la majorité des peuples originaires. Nous avons vu précédemment que lors de la tentative de colonisation de Pedro de Mendoza, une centaine de chevaux et juments avaient été abandonnés dans la Pampa environnant Buenos Aires. Ces chevaux prolifèrent et se répandent alors rapidement dans la plaine, entrant en contact avec les peuples originaires qui les domestiquent. Ce phénomène est désigné des spécialistes par le terme de

¹⁸⁷ Les franciscains n'étaient pas absents du processus missionnaire et réductionnaire, mais ils laissaient volontiers la place aux jésuites, qui étaient reconnus (au moins dans les premiers temps) comme étant les plus capables. De plus, il est important de souligner que les franciscains avaient comme modèle, dans leurs réductions, l'encomienda classique : ils préféreraient donc logiquement s'installer dans les régions déjà pacifiées.

¹⁸⁸ Parfois, les épidémies arrivent même avant les conquistadors, en suivant les ancestrales routes commerciales qui traversent l'Amérique latine (Newson, Linda A., « art. cit. », p. 256).

complexe équestre (*horse complex*), tant les bouleversements qu'il amène sont importants.

La majeure partie de la culture tehuelche adopte ainsi rapidement le cheval. Les Tehuelches septentrionaux se l'approprient au milieu du XVI^e siècle déjà, et à la fin de ce même siècle, ils sont déjà considérés comme des cavaliers experts. En 1609, un document reconnaît que les prisonniers Pampas (des Tehuelches septentrionaux) qui sont utilisés dans les abattoirs de Buenos Aires sont meilleurs cavaliers que les Espagnols.¹⁸⁹ Ainsi, dans son ensemble, la Patagonie a intégré le cheval dès la moitié du XVII^e siècle¹⁹⁰ -à l'exception des seuls Onas et Yámana-Alakalufs, qui resteront toujours imperméables à toute influence équestre.

Dans l'Araucanie chilienne, la vélocité avec laquelle le cheval est adopté est aussi étourdissante : en 1554 déjà, les Mapuches fondent sur Santiago de Chile avec cinq cents hommes et une dizaine de cavaliers, sous les ordres du fameux cacique Lautaro ; Caupolicán, autre célèbre leader mapuche, apparaissait monté et accompagné de cavaliers en 1557 ; en 1571, les Mapuches pratiquaient l'élevage de chevaux sur leurs terres et disposaient d'un corps de cavalerie ; en 1597, lors d'un affrontement avec les Espagnols, on dénombre, du côté des *filles de la terre*, cinq mille fantassins et trois mille cavaliers...¹⁹¹

Mais c'est dans le complexe pampéen-patagonique, que les effets de ce phénomène sont certainement les plus considérables. De chasseurs pédestres, les Tehuelches deviennent des chasseurs équestres, ce qui a comme conséquence une amélioration des techniques de chasse collective et un agrandissement considérable des terrains de chasse : les Tehuelches septentrionaux acquièrent du coup une plus grande influence sur les parties nordiques et centrales de la Pampa.¹⁹² Les groupes deviennent beaucoup plus mobiles, et ils s'agrandissent aussi numériquement : de quelques familles, ils passent à des tailles atteignant souvent les cinq cent individus.¹⁹³ Des témoignages du XVIII^e siècle décrivent des villages allant généralement de vingt à quatre-vingt tentes (ou toldos*) abritant chacune trois à quatre familles.¹⁹⁴ Si l'on accepte l'hypothèse très limitée d'une famille composée de quatre individus, la population d'un village moyen (toldería*) pouvait alors osciller entre deux cents cinquante et mille trois cents habitants.

Du fait de ces différents agrandissements, la structure sociale se redéfinit à tous les niveaux. L'institution du caciquat, auparavant assez souple, se rigidifie : le pouvoir devient une question de groupe familial car le caciquat est héréditaire. Parallèlement, ce pouvoir qui avant ne dépassait pas le niveau du groupe devient plus général en pouvant s'étendre à de très nombreux groupes : apparaissent alors de plus en plus fréquemment des toquí*, chefs suprêmes qui ont parfois autorité sur des dizaines de milliers d'âmes.¹⁹⁵ Le rôle de la femme au sein de la communauté change aussi. Le

¹⁸⁹ Palermo, Miguel A., « art. cit. », p. 352.

¹⁹⁰ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 43.

¹⁹¹ Palermo, Miguel A., « art. cit. », p. 354.

¹⁹² Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 43.

¹⁹³ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 125.

¹⁹⁴ Palmer, John, « The Indians of Southern South America in the middle of the sixteenth century », in : Bethell Leslie (ed.), « Colonial Latin America », in : *The Cambridge History of Latin America*, Volume I, Cambridge : Cambridge University Press, 1984, p. 115.

¹⁹⁵ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 126 et 128. Précisons que si le caciquat est attesté chez les Tehuelches, l'institution du toquí est issue de la tradition araucane. L'apparition de toquis dans le complexe pampéen-patagonique est donc à mettre en relation avec la dite araucanisation de la Pampa que nous allons aborder ci-dessous (cf. 3.2.3).

cheval la libère notamment du transport des effets de la communauté, qui était traditionnellement à sa charge : dès lors, ses activités vont se concentrer autour de la famille et de l'entretien du foyer.¹⁹⁶

Les techniques guerrières s'améliorent également : les traditionnelles armes offensives (arc, flèches et boleadoras*) sont désormais accompagnées de la lance, qui atteint parfois plusieurs mètres de long. Défensivement parlant, le cuir du cheval permet de confectionner de solides cuirasses.¹⁹⁷

En plus de ces profondes mutations, le complexe équestre va s'associer à un autre phénomène d'importance, qui est celui de la dissémination du bétail bovin. Celle-ci s'effectue un peu postérieurement : les bovins arrivent en effet en Argentine dès 1550 depuis les pays limitrophes.¹⁹⁸ Mais contrairement aux avantages évidents que pouvait amener l'introduction de bétail bovin, son apparition a parfois été vécue comme un véritable fléau, car il envahissait et détruisait les champs cultivés.¹⁹⁹ Dans les régions andines du Nord-ouest par exemple, les bovins étaient consciemment utilisés par les Espagnols comme une arme de conquête : lâchés de nuit sur les champs indigènes, ils détruisaient ceux-ci durant cette même nuit, ce qui obligeait la communauté visée à se retirer ailleurs pour résister, tandis que les conquistadors annexaient un nouveau territoire.²⁰⁰

Dans la Pampa même, les bovins arrivent en 1573 avec les colons en provenance d'Asunción qui fondent la ville de Santa Fe. Dès le début du XVII^e siècle, les vaches qui s'enfuient des estancias non clôturées -les vaches dites cimarrones*- donnent naissance à une énorme quantité de vaches sauvages.²⁰¹ L'introduction incontrôlée de ce bétail fournissait certes une nouvelle ressource aux Indigènes, mais n'en constituait pas moins une forme d'occupation du sol par les animaux : en lâchant délibérément son bétail sur un territoire *neuf*, l'Espagnol prenait déjà symboliquement possession de celui-ci.²⁰² Néanmoins, face à cette irruption du bétail bovin, et à l'instar de ce qui se passe avec le cheval, les Indigènes de la Pampa et du Nord de la Patagonie font preuve d'une énorme capacité d'adaptation : ils se transforment rapidement en véritables « pastores ecuestres, ganaderos y comerciantes ».²⁰³ L'élevage et le commerce des bovins (associé, dans une moindre mesure, au commerce de bétail chevalin et ovin, ce dernier ayant aussi fait son apparition avec les Espagnols) prendront ainsi au fil des siècles une importance grandissante dans l'économie indigène. Au XVIII^e siècle, cette activité est clairement devenue le support principal de l'économie, ainsi que de la structure sociale et politique des communautés indigènes de cette région.²⁰⁴ Des troupeaux de plusieurs dizaines de milliers de têtes de bétail circulent alors dans la Pampa en direction des marchés chiliens où ils ont vendus, à travers un réseau de chemins (les *rastrilladas**) bien articulés et très contrôlés, car ils transitent par des zones stratégiques où se trouvent des pâturages et des points d'eau. En plusieurs de ces endroits, les Indigènes procèdent même à la construction de barrages et de réservoirs d'eau.²⁰⁵

¹⁹⁶ *Ibid*, pp. 125-6.

¹⁹⁷ *Ibid*, p. 126.

¹⁹⁸ Palermo, Miguel A., « art. cit. », pp. 354-5.

¹⁹⁹ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 111.

²⁰⁰ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 68. L'auteur cite notamment le cas des Diaguitas.

²⁰¹ Palermo, Miguel A., « art. cit. », pp. 354-5.

²⁰² Bernand, Carmen, « art. cit. », p. 144.

²⁰³ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 43.

²⁰⁴ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », p. 32.

²⁰⁵ *Ibidem*.

La double question de la propriété du bétail cimarron et de la terre va ainsi devenir une des sources les plus importantes de conflits entre Espagnols et Tehuelches septentrionaux. Car si dans un premier temps le bétail cimarron abonde dans les prairies pampéennes faisant le bonheur de tous ; dans un deuxième temps, la poussée territoriale provoquée par l'agrandissement des zones de chasse tehuelches et par la progressive expansion hispanocréole sous la pression des grands estancieros*, va bientôt provoquer des collisions entre Indigènes et Hispanocréoles sur la zone frontalière. Cette double question sera alors au centre de disputes toujours plus aiguës entre Hispanocréoles et Indigènes. Ces conflits seront encore accentués par la concurrence commerciale toujours plus évidente entre les deux antagonistes. Cette situation conflictuelle débouchera finalement, entre le XVIIIe et le XIXe siècle, sur une véritable *guerre des vaches* durant laquelle la pratique du malon se généralise parmi les Tehuelches septentrionaux. Néanmoins, soulignons ici que si le complexe équestre a touché la quasi totalité de la Patagonie, le malon est longtemps resté l'apanage des seuls Tehuelches septentrionaux. Les Tehuelches méridionaux s'étaient de leur côté spécialisés dans la chasse au cheval sauvage (au dépend de la traditionnelle chasse au guanaco*). Moins pressés territorialement par l'expansion des éleveurs portégnés* il commerçaient pacifiquement avec les colons de Carmen de Patagones.²⁰⁶ Ce développement du malon comme phénomène d'envergure autour de la frontière va pousser l'historiographie traditionnelle à réduire le système économique indigène à une économie de déprédation,²⁰⁷ et à décrire péjorativement l'ensemble des Indigènes comme des vulgaires voleurs de bétail.

Toutefois, en opposition à cette vision dévalorisatrice de l'économie indigène, il a été aujourd'hui démontré que celle-ci ne peut être restreinte à l'activité déprédatrice du malon, et qu'elle englobait au contraire un large spectre d'activités (élevage à diverses échelles, chasse, agriculture, cueillette, artisanat) faisant d'elle une économie à la fois riche et complexe. De plus, cette économie était soutenue par un intense réseau d'échange qui liait les différents groupes indigènes entre eux, ainsi qu'avec la société hispanocréole elle-même.²⁰⁸

Dans une même optique négationniste, la pratique de l'agriculture chez les Indigènes du complexe pampéen-patagonique a souvent été rejetée par l'historiographie traditionnelle, car cette activité ne s'associait pas à l'image du sauvage nomade que cette même historiographie véhiculait couramment. La vision d'un nomadisme des Indigènes de cette région n'est aujourd'hui plus soutenable, et tout au plus, il est possible de parler d'un semi-nomadisme de saison, déterminé par la nécessité de faire transiter les troupeaux de bétail des pâturages d'été à ceux d'hiver.²⁰⁹ Le dynamisme et la haute mobilité des Indigènes, motivés par la circulation du bétail, les nécessités commerciales ou guerrières, ou encore les grandes réunions politiques ou religieuses, ne doivent en effet pas être compris comme du nomadisme.²¹⁰ Nous savons par ailleurs que les populations indigènes étaient fixées en des endroits bien précis où la présence d'eau, de bois, et de pâturages, rendait possible leur établissement. Certains de ces lieux abritaient même de très importantes

²⁰⁶ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 126.

²⁰⁷ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », p. 32.

²⁰⁸ *Ibidem*.

²⁰⁹ *Ibid*, p. 33.

²¹⁰ *Ibidem*.

populations.²¹¹ Ce fait n'est d'ailleurs pas nouveau, et les auteurs contemporains qui décrivaient les Indigènes comme des sauvages nomades, ne se privaient pas du paradoxe de situer avec beaucoup de précision, lorsque cela était nécessaire, la *toldería* de tel ou tel cacique -contradiction qui démontre toute la mauvaise foi, ou l'hypocrisie, du discours hispanocréole sur les Indigènes.

3.2.3 L'araucanisation de la Pampa

Une autre transformation allait aussi s'imposer progressivement aux peuples originaires de la Pampa et de la Patagonie à partir du XVI^e siècle. Un nouveau bouleversement, amené cette fois indirectement par l'arrivée des Espagnols, allait changer le panorama du Sud argentin. De plus en plus régulièrement, des petits groupes d'Araucans commençaient à traverser la Cordillère des Andes.²¹² Au début pour commercer, finalement pour s'installer, en grande partie poussés par la pression territoriale de l'envahisseur espagnol.

Depuis 1536 et la première tentative frustrée de colonisation de Diego de Almagro, les Araucans étaient sur le pied de guerre. En 1540, avec le retour des conquistadors sous la houlette de Pedro de Valdivia, les Araucans se retrouvent à défendre leurs terres. Mais Valdivia et ses troupes buttent sur l'exceptionnelle résistance araucane : les Espagnols ne parviennent en effet pas à franchir le fleuve Maule, tout comme les Incas un demi-siècle auparavant. La tentative incaïque d'annexion s'était en effet arrêtée au même point, préparant du même coup les Araucans à la résistance face à un nouvel envahisseur. Les fiers Araucans passent cependant rapidement de la résistance à l'offensive : commence alors une guerre qui deviendra rapidement l'une des plus cruelles d'Amérique du Sud,²¹³ et qui ne se terminera que trois siècles plus tard avec l'annexion définitive des territoires méridionaux par l'Etat chilien, dans une poussée expansionniste similaire et synchrone à celle qui aura lieu en Argentine.

En dépit de cette opposition, Valdivia réussit à bâtir, en 1550, le fort de La Concepción sur la rive du fleuve Bio Bío, et à soumettre une bonne partie des Indigènes, établissant ainsi sa domination sur le centre du Chili. Les Araucans insoumis continuent cependant la lutte, et le Bio Bío devient ainsi une frontière naturelle, qui perdurera cette fois-ci durant plusieurs siècles, créant un territoire libre sur toute une portion du Sud du Chili. A l'instar de ce qui se passe du côté oriental des Andes, la souveraineté araucane est reconnue des Espagnols qui renoncent - momentanément du moins- à l'annexion du Sud : en 1641, l'Espagne reconnaît

²¹¹ *Ibidem*.

²¹² L'Araucanie est aujourd'hui une région du Sud du Chili (dont la capitale est Temuco), parmi les treize Régions officielles (ou provinces) que compte le pays. Les Araucans sont souvent identifiés aux Mapuches, qui ne constituaient cependant qu'une des communautés de la grande culture araucane. A l'arrivée des Espagnols, la culture araucane s'étendait sur un territoire allant du fleuve Choapa au Nord à l'archipel de Chiloe au Sud, et incluait aussi les communautés Picunches et Huiliches. Les Picunches occupaient les terres les plus au Nord, entre les fleuves Choapa et Maule ; les Mapuches les terres centrales, du fleuve Maule au Tolten ; les Huiliches celles du Sud, du fleuve Tolten à Chiloe. Cf. 10, Annexes : cartes 6, 7, et 8 ; Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 128 ; Palmer, John, « art. cit. », p. 106.

²¹³ La férocité de cette guerre est incarnée par l'exécution de Pedro de Valdivia, qui aurait souffert toutes sortes de tortures, et dont la plus célèbre aurait été de boire de l'or en fusion pour *apaiser sa soif* de richesses ; mais aussi par les instructions qu'avaient reçu les capitaines espagnols de couper nez et oreilles et d'amputer la main droite aux captifs araucans ; Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 55.

officiellement, lors du Parlement de Quillín, l'indépendance des territoires du Sud et accorde le titre de *Nation indigène* au peuple araucan.²¹⁴

Toutefois, les conflits frontaliers continuèrent, et malgré des offensives souvent victorieuses, les Araucans comprenaient que l'envahisseur ne repartirait plus et qu'il faudrait compter avec lui dans le futur. Si le Sud était resté libre, le Nord et une bonne partie du centre des territoires araucans étaient passés aux mains des ennemis, réduisant considérablement l'espace vital araucan. Emprisonné dans cet étroit Sud chilien, morcelé d'innombrables îles dans son extrémité, certains Araucans avides de liberté commençaient à passer de l'autre côté des Andes, là où les plaines s'étendaient à perte de vue.

De plus, depuis l'introduction des bovins, les contacts commerciaux entre Araucans, Pehuenches et Tehuelches s'étaient intensifiés. Dès le milieu du XVIIe siècle, il n'était pas rare de voir des troupeaux de quatre à cinq mille têtes de bétail traverser la Cordillère par les cols les plus bas se situant dans le Triangle du Neuquén. En manque d'espace pour l'élevage de bovins à grande échelle, les Araucans comme les Espagnols devaient recourir à leurs voisins orientaux pour subvenir à leurs besoins, et les Araucans passaient de plus en plus la Cordillère pour aller y chercher eux-mêmes le précieux bétail cimarron.²¹⁵ Certains groupes araucans commencent alors à s'installer définitivement du côté oriental. Ce phénomène d'émigration araucane en terres tehuelches, qui a été baptisé par les spécialistes d'*araucanisation de la Pampa*, commence de façon conséquente à partir du milieu du XVIIe siècle. Du côté tehuelche, ce phénomène migratoire s'ajoute aux transformations issues de l'adoption du cheval et des bovins. Au XVIIIe siècle, les Tehuelches septentrionaux, dont la culture guerrière va en s'accroissant face à la poussée espagnole sur les prairies pampéennes, voient encore s'accroître la pénétration araucane. Les Tehuelches septentrionaux font ainsi face à une double pression. Néanmoins, ils gardent l'autorité sur la Pampa jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, moment vers lequel les Araucans s'imposent définitivement dans la région. Ces derniers auront bénéficié de la disparition d'une série de caciques tehuelches et d'un certain nombre de victoires militaires. Le processus d'araucanisation verra alors son point culminant dans les années 1830 avec l'arrivée au pouvoir du grand toquí Calfucurá (ou Callvucurá), qui symbolisera l'hégémonie araucane sur la Pampa.²¹⁶

Au Sud de la Pampa, l'influence araucane prend aussi le dessus, mais de façon plus pacifique semble-t-il, notamment à cause du métissage qui a été favorisé par le déséquilibre démographique issu des affrontements du Nord. Les vainqueurs araucans ayant pris pour femmes les captives tehuelches, un processus de dissolution de la culture tehuelche aurait alors commencé.²¹⁷

3.2.4 Autour de l'araucanisation et de l'acculturation.

Il convient, à ce stade-ci de la description des peuples originaires, d'intégrer une touche nuancée quant à ce processus d'araucanisation, qui est à notre avis très

²¹⁴ *Ibid*, p. 46.

²¹⁵ Palermo, Miguel A., « art. cit. », p. 356.

²¹⁶ Les trois batailles de Tellien, Langüñeo, et Pietrochofel font date dans cet affrontement et marquent la déroute définitive des Tehuelches septentrionaux face à l'envahisseur araucan. Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 131.

²¹⁷ *Ibidem*.

inspiré du concept d'acculturation développé au milieu du XXe siècle par l'école culturaliste, autour des relations entre colonisateurs européens et peuples originaires.

L'acculturation est un terme qui désigne les processus complexes de contact culturel au travers desquels des sociétés ou des groupes sociaux intègrent, ou se voient imposer, des traits ou des ensembles de traits provenant d'autres sociétés.²¹⁸ Mais comme le souligne bien Nathan Wachtel, le terme revêt une connotation fortement européocentrique qui est due aux premières études du genre :

« les études d'acculturation répondent d'abord aux problèmes de la situation coloniale, et comportent l'idée d'une suprématie de la culture européenne. Relevons que, dans le langage courant, l'adjectif « acculturé » équivaut à celui d'« évolué », comme si le processus correspondait à un progrès au cours duquel l'individu ou la société se rapprocheraient du modèle occidental. »²¹⁹

D'une même manière, l'étude d'un tel processus implique généralement une société dominante (dans notre cas, la société hispanocréole) et une société dominée, phénomène qui se traduit, dans le langage des culturalistes, en « culture source [et] culture cible ».²²⁰ En raison de cette façon pour le moins tendancieuse à appréhender les contacts culturels entre deux sociétés, nous avons donc préféré le terme plus neutre de transformation à celui d'acculturation pour la présente étude. La neutralité du terme permet de prendre en compte plus adéquatement tout changement résultant de la rencontre entre les deux sociétés, et permet surtout de faire le chemin inverse : des cultures indigènes à la culture hispanocréole.

De façon identique, l'araucanisation de la Pampa est un concept qui suppose l'assimilation par une culture défaite, celle des Tehuelches, des traits culturels du peuple l'ayant vaincu ou soumis : les Araucans -en ce sens, l'araucanisation n'est donc qu'une variante spécifique de l'acculturation. Comme pour cette dernière, la conception d'une stricte araucanisation de la Pampa est aujourd'hui relativement contestée, au profit de ce qu'il serait plus correct -mais cependant encore très insuffisant- d'appeler un syncrétisme des cultures tehuelches et araucanes.

Ainsi, Martínez Sarasola ne manque de souligner que, face à la double pression araucane et espagnole, les Tehuelches jouèrent rapidement la carte de la « préservation culturelle »,²²¹ et conclut en remarquant que :

« Llegados a nuestro territorio, los araucanos mantuvieron muchas de sus costumbres principales (la platería, los tejidos, los rituales) pero reemplazaron su original patrón agricultor y pastor por el de cazador, que era tehuelche. Este último hecho me parece lo suficientemente importante como para reflexionar acerca de la tan mentada araucanización. »²²²

De façon similaire, Susana Bandieri met en garde contre l'aspect diffusionniste du concept d'araucanisation et recommande une extrême prudence quant à l'utilisation d'expressions telles que *interne* et *externe* pour faire référence aux peuples

²¹⁸ Baré, J.-F., « art. cit. », p. 1.

²¹⁹ Wachtel, Nathan, « art. cit. », p. 124.

²²⁰ Baré, J.-F., « art. cit. », p. 2.

²²¹ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 131.

²²² *Ibidem*.

originaires, tout en rappelant une fois encore le grand dynamisme existant entre ces peuples à cette période.²²³

De même, l'idée d'une stricte acculturation des peuples originaires, c'est-à-dire de l'assimilation progressive du mode de vie occidental par les Indigènes, est aujourd'hui dépassée par l'état des connaissances sur la réalité des faits. L'idée implicitement véhiculée par ce concept voulait que les apports culturels européens, aussi significatifs soient-ils (roue, araire, armes, aliments et animaux²²⁴) amenèrent graduellement les Indigènes à un *niveau supérieur de civilisation*. Les dernières études montrent à quel point ce concept est insuffisant pour décrire la nouvelle réalité qui se forme en Argentine à partir du XVI^e siècle. Ces études démontrent plusieurs phénomènes qui vont à l'encontre d'une catégorisation si figée de la question culturelle.

Tout d'abord, l'absorption culturelle n'a pas été unilatérale, car les Espagnols ont faits plusieurs emprunts au monde indigène. Dans le domaine agricole par exemple, les *nouveautés américaines* sont vite adoptées par les Européens (maïs, citrouille, haricot, poivrons, tomates, pommes de terre, cacahuètes, cacao et tabac notamment), qui les propagent ensuite dans le monde entier.²²⁵

De plus, il est nécessaire de souligner que tous les apports européens n'ont pas été perçus comme de véritables progrès de la part des Indigènes. Par conséquent, ils choisirent de rejeter certains de ces apports et de persévérer dans leurs traditions ancestrales. Il en va par exemple ainsi de l'araire chez les Guaranis des missions jésuites : constatant que cette nouvelle technologie donnait de moins bons résultats que leur *technique primitive* de culture sur brûlis, ils continuèrent à bêcher les cendres à l'aide d'un bâton pour ensemercer leurs champs.²²⁶

Ensuite, si les Indigènes ont, par la force des choses, intégré une grande partie des traits culturels hispanocréoles, il est remarquable de voir à quelle vitesse ils se sont adaptés à ceux-ci, mais surtout de voir à quel point ils ont été capables d'innovations par rapport aux nouveautés intégrées. Les Indigènes ont ainsi sensiblement amélioré bon nombre des nouveautés espagnoles, prouvant ainsi leur grande capacité d'invention.

Dans le domaine équestre, par exemple, les innovations sont multiples : la selle espagnole est allégée afin d'augmenter la vélocité des chevaux ; les Indigènes confectionnent des pièces de laine pour l'harnachement, des éperons et des bottes (les fameuses *botas de potro* qui sont très prisées des militaires hispanocréoles) ; une façon spéciale de monter est imaginée pour les femmes (au-dessus de la cargaison) ; les Indigènes domptent également les chevaux de façon totalement différente (avec douceur et patience), et les entraînent pour qu'ils acquièrent des aptitudes spécifiques, adaptées au milieu naturel dans lequel ils évoluent (les chevaux des indigènes sont capables de galoper dans les marais ou les sables) ; et

²²³ Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 43-4.

²²⁴ Dans les aliments, nous trouvons notamment les céréales (blé et orge), le sucre, l'oignon et l'ail ; et chez les animaux, outre le cheval et la vache déjà cités, la mule et le porc. Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 81.

²²⁵ Palermo, Miguel A., « art. cit. », p. 346.

²²⁶ *Ibidem*.

finalement, ce sont les Indigènes qui convertissent le cheval en nourriture, chose répugnante à beaucoup d'Espagnols.²²⁷

Le colonel Mansilla, grand connaisseur du « désert » et des Indigènes, ne manquait pas une occasion d'admirer le savoir-faire de ces derniers dans le domaine équestre :

« Cuando nos roban caballos, empiezan por soltarlos en los montes para que aquerencien y *tomen el pasto*. Una vez conseguido esto, hoy ensillan un caballo, mañana otro, y así sucesivamente, y al salir el sol, los galopan fuerte por el campo más quebrado, más arenoso, más lleno de médanos. Nuestros caballos, mediante una segunda educación, cobran un vigor extraordinario. [...] ¡ Cómo han de competir nuestros caballos con los de ellos ! ¡ Cómo hemos de darles alcance, cuando llevándonos algunas horas de ventaja salimos en su persecución ! Es como correr tras el viento. »²²⁸

Dans le domaine ovin, les peuples originaires réussirent même des améliorations de races si significatives -après un processus de sélection sur le long terme, une laine plus longue et une viande plus abondante sont obtenus-, que les Hispanocréoles eux-mêmes le reconnaissaient : lorsque l'élevage ovin à grande échelle sera initié dans la province de Buenos Aires au XIXe siècle, ce sera avec des troupeaux de *race pampa*, expressément achetés aux Indigènes.²²⁹

De même, si les Indigènes ne connaissaient pas le travail du fer avant l'arrivée des Espagnols dans ces contrées, ils s'y adaptèrent rapidement, en bricolant des forges et en improvisant souvent, pour se fabriquer des armes et d'autres objets utiles.²³⁰



Cette rapide description du monde indigène laisse apparaître plusieurs faits d'importance.

Ce qui apparaît en premier lieu, c'est la grande diversité culturelle du monde préhispanique de cette région. Cette diversité n'empêchait pourtant pas une étroite communication entre les différentes cultures, notamment à travers un important réseau de routes commerciales qui unissait entre elles non seulement les différentes zones de l'Argentine actuelle, mais aussi des régions très éloignées au Nord du continent sud-américain, et cela depuis des temps immémoriaux.

Ce qui apparaît ensuite, c'est à quel point ce monde indigène est éloigné des stéréotypes habituellement véhiculés à son encontre. Trop souvent décrits comme de simples « indiens nomades, chasseurs et collecteurs »,²³¹ le mode de vie des peuples originaires ne peut être réduit aux seules activités nomades de la chasse et la cueillette : ce mode de vie comprenait aussi généralement l'élevage et l'agriculture (parfois la pêche), activités qui sont associées à un commerce développé à une échelle importante, ce qui démontre finalement l'existence d'une économie beaucoup plus complexe et variée que celle à laquelle l'on pouvait s'attendre au premier abord.

²²⁷ *Ibid*, pp. 353-4.

²²⁸ Mansilla, Lucio V., *op. cit.*, p.28.

²²⁹ Palermo, Miguel A., « art. cit. », pp. 358-9.

²³⁰ *Ibid*, pp. 363-4.

²³¹ Wachtel, Nathan, « art. cit. », p. 127.

Ce qui apparaît encore, c'est le fait que les peuples originaires se montrent à la fois extrêmement souples et résistants à encaisser ce choc des civilisations qu'ils subissent de plein fouet avec l'arrivée des Espagnols.

Car en effet, les Indigènes surprennent de par leur capacité à s'adapter rapidement aux transformations amenées par la colonisation -transformations qui s'apparentent pourtant à de véritables révolutions. Ils surprennent aussi de par leur capacité à innover par rapport à ces transformations, démontrant du même coup leur facilité à s'approprier les nouveautés venues du *Vieux Continent* et à les intégrer dans leur société et leur propre système de valeurs traditionnelles. Ces derniers faits démontrent finalement de façon assez significative que les peuples originaires n'ont pas subi de façon passive une *acculturation venue de l'extérieur*, mais qu'ils ont été au contraire très actifs dans les processus de contacts culturels qui s'établissent entre ces deux mondes antagonistes.

4. Une nation en construction (1810 – 1880)

Le Vice-royaume de la Plata est la première des régions d'Amérique latine à se séparer du régime colonial espagnol pour se constituer en Etat indépendant. Cependant, la transition prendra du temps : il faudra près de septante ans pour que l'Argentine ne se configure définitivement -en termes géopolitiques- sous la forme qui est encore la sienne aujourd'hui. De plus, le changement ne se fera pas sans heurts : ces septante années voient défiler des périodes avec des régimes et des idéaux politiques tout à fait différents quant à la direction à donner à cette nation en construction.

Chacune de ces périodes est donc intéressante pour notre sujet, car chacune d'elles révèle des positions et des mentalités particulières à propos de la question indigène et de la solution à lui apporter. Nous nous attarderons donc dans ce chapitre sur les trois grandes périodes qui vont succéder au colonialisme espagnol : l'ère révolutionnaire ; la tyrannie de Juan Manuel de Rosas (le rosisme) ; et la période du libéralisme bourgeois et conquérant. Nous concluons finalement ce chapitre par la description du contexte précédant immédiatement la conquête définitive du « désert », sous la présidence de Nicolás Avellaneda.²³²

4.1 L'ère révolutionnaire (1810 – 1829)

Ce que nous appellerons l'ère révolutionnaire correspond en réalité à une courte période temporelle (1810-1829) durant laquelle l'Argentine va dans un premier temps passer du statut de colonie espagnole à celui d'Etat indépendant aux contours assez mal définis (du Vice-royaume de la Plata aux Provinces Unies de la Plata). Dans le deuxième temps de cette ère révolutionnaire, l'Argentine va être traversée par une série de crises politiques internes qui lui vaudront une dizaine d'années de guerres civiles. Cette période, souvent qualifiée d'anarchique, débouchera sur l'avènement de Juan Manuel de Rosas, dont la tyrannie –ou dictature– mettra fin au cycle révolutionnaire.

4.1.1 L'indépendance (1810 - 1816) : une période charnière

Comme nous l'avons déjà mentionné, le 25 mai 1810 a lieu à Buenos Aires, depuis le Cabildo* déclaré ouvert, la première proclamation d'Indépendance du continent sud-américain. Le *Cabildo abierto* est en fait convoqué par le Vice-roi Baltasar Hidalgo de Cisneros lui-même le 22 mai, suite aux troubles engendrés par la nouvelle de la prise de la métropole par Napoléon. Une première junta est alors formée d'une majorité de créoles,²³³ mais les plus radicaux parmi ces derniers réussissent à convoquer un nouveau *Cabildo abierto* le 25 mai et, en accord avec les quelques deux cents cinquante participants, élisent à la présidence de la nouvelle

²³² Cf. 10, Annexes : image 20.

²³³ Rappelons ici qu'un créole est, par définition, un Espagnol né en terre américaine. Durant l'ère coloniale, les créoles sont systématiquement exclus des postes administratifs et de tout poste étant lié à l'exercice du pouvoir en général, ceux-ci étant réservés à des officiers espagnols expressément envoyés en Amérique par la Couronne. Cette ségrégation de caste débouche logiquement sur une situation conflictuelle où la bourgeoisie créole, souvent éduquée en Europe et influencée des idéaux révolutionnaires français, réclame avec toujours plus de vigueur l'égalité de droits.

junte Cornelio Saavedra, tout en excluant de celle-ci le Vice-roi Cisneros. Cette proclamation d'indépendance des créoles portègues se verra confirmée formellement six ans plus tard, le 9 juillet 1816, par la rédaction de l'Acte d'Indépendance des Provinces Unies d'Amérique du Sud, lors du Congrès de Tucumán.²³⁴

Conformément au reste de l'Amérique du Sud, la junte du 25 mai se déclare fidèle au souverain espagnol déposé par Bonaparte, Ferdinand VII. Cette *junte gouvernementale provisoire* se positionne par contre en successeur du Vice-roi de la Plata, et prétend, en conséquence, assumer son autorité. Si à Buenos Aires l'on rejette donc l'autorité du Conseil de Régence installé à Cadix, il n'en va pas de même dans le reste du Vice-royaume. Les Intendances du Haut Pérou, du Paraguay, de l'Uruguay et de Córdoba avaient en effet, de leur côté, reconnu le Conseil de Régence espagnol. Buenos Aires va alors tenter d'imposer ses vues par les armes, ce qui débouchera sur le démembrement du Vice-royaume, Córdoba étant la seule à abdiquer militairement face à la future capitale argentine.²³⁵

Pour les peuples originaires, cette période de luttes révolutionnaires représente une époque charnière, car à partir d'ici, leurs relations avec la société hispanocréole vont profondément se modifier, et cela de plusieurs points de vue.

Tout d'abord, parce que les révolutions hispano-américaines sont passablement influencées par les idéaux des Lumières et de la Révolution française. En Argentine, les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité sont clairement revendiqués, du moins dans les premières années révolutionnaires. A titre d'exemple, lorsque Feliciano Antonio Chiclana, Président de la junte intérimaire, reçoit en 1811 à Buenos Aires des caciques indigènes, il s'exprime en termes de fraternité :

« Sin entrar en el examen de las causas que nos han separado hasta hoy día, bástenos saber que somos vástago de un mismo tronco. [...] Amigos, compatriotas y hermanos, unámonos para constituir una sola familia. »²³⁶

Ces idéaux comptent en effet de sincères défenseurs parmi les révolutionnaires créoles de la première heure. Des figures comme celles de Mariano Moreno, Manuel Belgrano, ou encore José de San Martín, militent en faveur d'une complète assimilation des Indigènes.

²³⁴ Lancha Charles, *Histoire de l'Amérique hispanique de Bolívar à nos jours*, Paris : L'Harmattan, 2003, p. 89. Toutes les régions ou provinces de l'ancien Vice-royaume de la Plata étaient invitées à collaborer à la rédaction de l'Acte. Cependant, plusieurs d'entre elles étaient absentes. Certaines provinces étaient déjà, en 1816, retombées aux mains des royalistes (notamment dans le Haut Pérou, c.-à-d. l'actuelle Bolivie). De plus, devant l'attitude centraliste du Directoire portègue, la province du Paraguay s'était déjà déclarée indépendante et avait donc décliné l'invitation. D'ailleurs, pour faire triompher son point de vue au Congrès, le Directoire unitaire de Buenos Aires n'hésita pas à faire emprisonner les députés de quatre des cinq provinces qui s'étaient constituées en Ligue Fédérale dès 1814 : la *Banda Oriental* (c.-à-d. l'Uruguay), Corrientes, Entre Ríos, Misiones et Santa Fe ; seule la cinquième province de la Ligue, celle de Córdoba, réussit à présenter ses députés. Logiquement, le Congrès, formé de trente et un députés envoyés par treize régions, adopta la ligne centraliste qui était majoritairement représentée (Wikipédia, « Independencia argentina » ; [web]). Signalons encore que le Congrès était composé d'une moitié d'avocats et d'une autre d'hommes d'église (Pigna, Felipe, in : *Algo habrán hecho por la Historia Argentina*, producido por Mario Pergolini y Diego Guebel, con la colaboración de Felipe Pigna, Buenos Aires : Cuatrocabezas ; Telefe, 1era temporada (2005), episodio 2, minutos 23-27).

²³⁵ *Ibid*, p. 90.

²³⁶ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 174.

Cette volonté d'assimilation correspond d'ailleurs globalement avec le contexte de ce début de XIXe siècle dans la région de la Plata, contexte qui semble favorable à un rapprochement entre Indigènes et Créoles. Un rapprochement s'était d'ailleurs initié quelques années plus tôt à l'instigation des Indigènes, en 1806-1807, lors des invasions anglaises de Buenos Aires. Durant celles-ci, un grand nombre de groupes tehuelches (représentés par seize caciques) s'étaient unifiés et avaient ensuite tendu la main au gouvernement colonial portègne assiégé en lui proposant leur aide à plusieurs reprises pour repousser les envahisseurs britanniques. Le Cabildo avait néanmoins refusé, probablement à cause d'une certaine méfiance par rapport à ce qu'il considérait comme une proposition d'aide assez surprenante, mais probablement aussi par pur dédain.²³⁷ Durant ces deux années mouvementées, les propositions des caciques avaient amené de nombreuses ambassades tehuelches à se rendre à Buenos Aires même, fait symbolique d'un rapprochement diplomatique certainement inédit pour l'époque.

A la chute du gouvernement colonial, tout dédain semble par contre écarté : la pétition du 25 mai 1810 signée par plus de cent personnes contient la signature de deux caciques,²³⁸ ce qui semble déjà démontrer de la part des Créoles la volonté d'associer les communautés indigènes aux événements en cours, ainsi que l'intérêt de certains caciques à prendre une part active à la création du nouveau régime politique.

Cette volonté de rapprochement est encore plus marquée à la fin de cette même année, lorsque le nouveau gouvernement patriote décide de l'envoi d'une expédition aux Grandes Salines (les *Salinas Grandes*) qui se trouvent en plein territoire indigène, au Sud-ouest de Buenos Aires.²³⁹ Depuis 1770, date à laquelle les Espagnols avaient pris connaissance de l'existence des salines, les Vice-rois y envoyaient régulièrement des expéditions pour l'obtention du sel nécessaire à l'approvisionnement de la ville de Buenos Aires. Mais à chaque fois, il fallait bien sûr négocier avec l'ensemble des caciques dont l'expédition traversait le territoire afin d'obtenir un droit de passage en échange d'une contrepartie. Le périple n'en restait pas moins très dangereux car durant tout le trajet la présence indigène était importante, et les salines étaient elles-mêmes un lieu de très forte concentration de population, qui était toujours hostile à l'intrusion de *wincas* au cœur de leur territoire.²⁴⁰

Le colonel Pedro Andrés García est ainsi choisi pour prendre la tête de l'expédition de 1810. Cependant, ses objectifs ne concernent pas uniquement le sel : l'expédition est surtout le prétexte à une prise de contact avec les différentes communautés indigènes de la Pampa, que le nouveau gouvernement aimerait rallier à la cause révolutionnaire pour pouvoir ensuite tenter leur assimilation au sein de la nouvelle société argentine en formation. Cette prise de contact n'est donc pas dénuée d'arrière-pensées, car si l'assimilation pacifique des Indigènes se révèle être un objectif assez noble en soi, les alliances qui y mènent doivent aussi permettre simultanément l'accalmie de la frontière Sud de Buenos Aires, l'exploitation des salines, et la colonisation progressive de la Pampa.²⁴¹ Au bout du compte, le colonel García remplit sa mission au-delà de toutes les espérances malgré les grands

²³⁷ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 152.

²³⁸ *Ibid*, p. 153. L'auteur précise que l'un des deux se trouvait être « José Minomulle, ex cacique gobernador de Chamballeque en Perú ».

²³⁹ Cf. 10, Annexes : carte 7.

²⁴⁰ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 157.

²⁴¹ *Ibidem*.

dangers encourus et toutes les vicissitudes de l'expédition : il réussit à ramener une pleine cargaison de sel et surtout à former plusieurs alliances d'importance, mais aussi à réaliser de nombreux relevés topographiques et culturels sur une zone pratiquement inconnue, relevés qui permettent d'esquisser un plan de colonisation de grande ampleur.²⁴² De plus, l'opération de séduction porte ses fruits : vers fin 1811, certains caciques pampéens²⁴³ apparemment intéressés par les idéaux de la révolution, effectuent des visites officielles à Buenos Aires, toujours à l'instigation du colonel García. Après avoir été chaleureusement reçus par le gouvernement en place, ils reconnaissent ce dernier et signent des accords de paix.²⁴⁴

Il est important de souligner à cette hauteur que si un rapprochement entre ces deux mondes antagonistes est rendu possible, c'est notamment parce que le gouvernement révolutionnaire reconnaît explicitement que la Conquista n'a été que l'usurpation de la propriété et des droits des Indigènes sur leurs terres.²⁴⁵ Le nouveau gouvernement va ainsi mettre en place, durant les premières années, des mesures dont le but est d'effacer l'image laissée par la Conquista et de modifier la situation de soumission dans laquelle se trouvent les Indigènes.²⁴⁶ Ces idéaux d'égalité se traduisent ainsi concrètement par une série de décrets, lois, et dispositions légales promouvant la complète égalité des Indigènes avec les Hispanocréoles.

Ainsi, en 1811, la junte décrète que des représentants indigènes -élus par leurs pairs- siègent à côté des députés hispanocréoles dans les Congrès de chaque Intendance, « con igual carácter y representación que los demás diputados ».²⁴⁷

Malheureusement, ce décret ne pourra être appliqué en raison du démembrement du Vice-royaume, suite aux défaites militaires que va subir l'armée portègne.

Les nouvelles autorités ne s'arrêtent cependant pas là : dans l'armée, les officiers indigènes qui étaient auparavant intégrés dans les milices de Pardos* et Morenos* sont intégrés dans les régiments créoles, en 1812. La ségrégation entre militaires indigènes et créoles est ainsi supprimée²⁴⁸ et leur égalité proclamée, de même que l'égalité de traitement dans les opportunités d'ascension au sein de la hiérarchie.²⁴⁹

²⁴² *Ibid*, p. 159.

²⁴³ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 174 ; Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 156.

²⁴⁴ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 173-4.

²⁴⁵ *Ibid*, p. 176.

²⁴⁶ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 152.

²⁴⁷ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 176 ; Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 153-4.

²⁴⁸ Mais apparemment pas celle entre Pardos/Morenos et Créoles, du moins dans l'immédiat : nous n'avons aucune information précise quant à l'évolution des milices de Pardos et Morenos. Les Afro-américains constituaient certes une minorité en Argentine, raison qui est peut être à la base d'un retardement de la question de leur statut. Il est tout de même surprenant qu'une telle mesure n'ait pas été appliquée directement à toutes les castes, comme le recommandait le « Plan de Operaciones » (*ibid*, p. 153) de Mariano Moreno du 30 août 1810, qui stipulait déjà : « el Gobierno debe tratar, y hacer publicar con la mayor brevedad posible el reglamento de igualdad y libertad entre las distintas castas que tiene el Estado, [...] es contra todo principio o derecho de gentes querer hacer una distinción por la variedad de colores, cuando son los efectos puramente adquiridos por la influencia de los climas » (*ibidem*). Il est clair que ces directives ne s'appliquaient pas uniquement aux peuples originaires et qu'elles concernaient aussi les Afro-américains, ce qui cadre parfaitement avec la logique égalitaire de la révolution... Soulignons tout de même que cette apparente différence de traitement entre Afro-américains et Indigènes ressort sans doute d'une même logique que celle qui prévalut quelques siècles plus tôt lorsque les Lois des Indes, qui avaient été promulguées suite aux efforts de Las Casas, avaient reconnu une âme aux Indigènes américains -et donc leur statut d'hommes-, mais ne reconnaissaient par contre pas les Africains comme tels. Soulignons également

La junte avait de plus déjà supprimé en 1811 -de par un décret qui est certainement le plus révolutionnaire d'entre tous- le paiement du tribut que payaient les groupes d'Indigènes soumis, qui symbolisait fortement la Conquista et l'assujettissement des Indigènes au Roi.²⁵⁰ Ce décret est ratifié en 1813 par l'Assemblée nationale, qui lui ajoute simultanément l'abolition de tout service personnel des Indigènes, instituant ainsi de fait l'égalité des Indigènes par rapport au reste de la société hispanocréole, et donc leur formelle citoyenneté :

« La Asamblea General sanciona el decreto expedido por la Junta Provisional Gubernativa de estas provincias en 1° de septiembre de 1811, relativo a la extinción del tributo, y además deroga la mita, las encomiendas, y yanaconazgo y el servicio personal de los indios baxo todo respeto y sin exceptuar aún el que presta a las iglesias y sus párrocos y ministros, siendo la voluntad de esta Soberana corporación el que del mismo modo se les haya y tenga a los mencionados indios de todas las Provincias Unidas por hombres perfectamente libres, y en igualdad de derechos a todos los demás ciudadanos que las pueblan, debiendo imprimirse y publicarse este Soberano decreto en todos los pueblos de las mencionadas provincias, traduciéndose al efecto fielmente en los idioma guaraní, quechua y aymará, para la común inteligencia. »²⁵¹

Comme nous pouvons le voir, l'avènement de la révolution a donc comme conséquence principale pour les Indigènes un changement de statut juridique : de *sujets de sa Majesté*, ils deviennent subitement des citoyens comme les autres, en théorie du moins. Car s'ils gagnent l'égalité à titre individuel, ils perdent leurs droits et leurs propriétés collectifs.

Cette véritable fièvre égalitaire semble se prolonger grosso modo jusqu'aux alentours de 1816. Cette année, qui voit la naissance de l'Acte d'Indépendance lors du Congrès de Tucumán, sera l'occasion d'un autre signe concret à l'attention des peuples originaires. Suivant la volonté de plusieurs députés, le Congrès décide de traduire et d'imprimer l'Acte d'Indépendance en différentes langues aborigènes pour attirer les peuples originaires à la cause indépendantiste.²⁵² Le 29 juillet, le Congrès ordonne donc l'impression de l'Acte à hauteur de trois mille exemplaires : mille cinq cents en castillan, mille en quichua et cinq cents en aimará.²⁵³

Cependant, il semble bien qu'il s'agisse ici du dernier acte en faveur d'une assimilation pacifique des Indigènes, car les divisions internes au pouvoir en place vont en s'accroissant autour de questions comme celles du choix entre un système

le fait que Mariano Moreno était sans doute le plus révolutionnaire de tous les membres du gouvernement et que son plan d'opérations n'était certainement pas du goût de tous.

²⁴⁹ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 175 ; Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 153.

²⁵⁰ *Ibid*, pp. 154-5 ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 175. Ce décret, qui condense à lui seul la pensée du nouveau gouvernement, se trouve dans les Annexes (cf. 10).

²⁵¹ Cité par Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 156.

²⁵² Manuel Belgrano, présent au Congrès, souhaitait même aller bien plus loin. Alors que les débats tournaient autour du choix du type de gouvernement à adopter, Belgrano se positionnait (à l'instar de San Martín, qui avait fait connaître sa position sur la question depuis Mendoza) en faveur d'une monarchie parlementaire, et proposait de placer à sa tête un descendant de la maison des Incas. Tournée en dérision par la majorité des députés, cette proposition n'était pas aussi insensée qu'elle pouvait a priori l'avoir l'air : ce choix aurait peut-être permis la reconnaissance rapide du nouveau pouvoir par le concert des nations, et aurait aussi probablement fait basculer la grande majorité indigène de l'ancien Vice-royaume dans le camp des révolutionnaires créoles (Pigna, Felipe, in : *Algo habrán hecho ...*, 1era temporada (2005), episodio 2, minutos 23-27).

²⁵³ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 165.

fédéral ou centralisé. Les questions d'égalité et de fraternité passent alors à l'arrière-plan, phénomène favorisé par la mort ou l'éloignement des plus fervents défenseurs de ces idées,²⁵⁴ ainsi que par la progressive chute du pays dans les guerres civiles. Comme le souligne bien Juan Carlos Walther : « los prejuicios e intereses sociales y comerciales se sobrepusieron al logro de estas hermosas ideas y así las intenciones de los hombres de la Junta de 1810, no pasaron de ser una quimera ».²⁵⁵ Bientôt, à l'instar de ce qui se passe dans le reste de l'Amérique hispanique, « l'égalité [...] se réduisit à un simple concept constitutionnel et n'admit aucune traduction sociale. »²⁵⁶

Il faut ici néanmoins souligner que toutes les mesures décrites ci-dessus ne s'appliquaient qu'aux Indigènes de l'ancien Vice-royaume de la Plata, c'est-à-dire aux Indigènes soumis. Pour les Indigènes du complexe pampéen-patagonique qui refusaient catégoriquement le mode de vie hispanocréole, ces admirables idéaux ne représentaient que peu de choses, car ils ne prenaient une signification que dans le cadre de la société républicaine en formation. Pour les communautés indigènes des territoires libres, l'ère révolutionnaire va ainsi provoquer le développement d'autres phénomènes. En tant que peuples souverains, les peuples originaires sont à partir d'ici souvent appelés à prendre part aux luttes entre Espagnols et Créoles, et donc à former des alliances. Nous avons vu plus haut que des alliances avaient déjà été conclues durant l'ère coloniale, mais celles-ci faisaient partie d'une politique générale de la Couronne espagnole visant à affaiblir la cohésion interne du monde indigène. A partir de la Révolution, les alliances vont devenir plus fréquentes car, d'un côté, Espagnols et Créoles cherchent à rallier les peuples originaires à leur cause respective, alors que de l'autre côté, les Indigènes cherchent à préserver certains acquis obtenus sous le régime colonial. Ces différents jeux d'intérêts vont déboucher sur des situations parfois extrêmement complexes, qui vont être sujettes, durant tout le XIXe siècle, à de nombreux retournements de situation.

La complexité de cette situation se nourrit également du fait que, depuis le début du siècle, de nouvelles forces politiques font irruption sur la scène : l'ancien Empire espagnol se divise désormais non seulement entre révolutionnaires créoles et conservateurs royalistes, mais doit aussi compter avec nombre de petits chefs locaux ou provinciaux, les caudillos*, et avec des puissances étrangères (Angleterre, France, Brésil) dont les interventions se font toujours plus fréquentes dans la région de la Plata. L'irruption de ces forces politiques brise le traditionnel schéma relationnel qui était jusqu'ici basiquement triangulaire (Hispanocréoles – Indigènes *amis* ou soumis - Indigènes libres) qui avait prévalu durant deux siècles et demi.

Comme nous l'avons vu en début de chapitre, la situation qui prévaut initialement du côté du Delta de la Plata est celle d'un rapprochement entre Tehuelches septentrionaux et créoles révolutionnaires, rapprochement qui débouche même sur quelques alliances. Dans l'Araucanie chilienne par contre, les Indigènes du sud du fleuve Bio Bío vont spontanément s'allier aux royalistes du simple fait que la

²⁵⁴ Mariano Moreno est envoyé en mission en Angleterre et meurt durant le voyage, en mars 1811, dans des conditions qui laissent supposer un empoisonnement ; Belgrano est envoyé guerroyer avec une armée fantôme au Paraguay, puis dans le NOA et en Bolivie, et enfin en Uruguay : il meurt en 1820, dans l'abandon le plus total ; San Martín, quant à lui, entreprend, dès 1814, la libération du Sud du continent, sans le moindre soutien des autorités portègnes : il meurt exilé à Paris en 1850.

²⁵⁵ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 177.

²⁵⁶ Lancha, Charles, *op. cit.*, p. 21.

Couronne avait, en 1641, reconnu la souveraineté de leurs terres australes : adhérer à la cause révolutionnaire signifiait prendre le risque de remettre en cause cette souveraineté gagnée dans le sang. Après la défaite des royalistes à Maipú en 1818, de véritables foyers de guérillas se développèrent ainsi depuis le sud du Bio Bío et allaient rapidement se propager à l'Est des Andes.²⁵⁷ Depuis 1819 et jusqu'en 1832, sous la conduite du caudillo Vicente Benavides puis de celle des frères Pincheira, les montoneras* des royalistes chiliens sévissent ainsi sur les deux versants des Andes, avant de s'étendre rapidement à la Pampa argentine, attaquant l'ensemble de la frontière Sud (de Mendoza à Buenos Aires, en passant par San Luis et Córdoba), et en prenant tous les traits du malon. Ceci allait permettre de faire postérieurement l'amalgame entre deux phénomènes ayant pourtant des origines et des causes distinctes. Un autre royaliste, José Miguel Carrera, se réfugiera dans le « désert » pampéen-patagonique, d'où il lancera des attaques avec ses montoneras sur tous les fronts. Soutenus momentanément par certains caudillos²⁵⁸ et plus fidèlement par certains groupes indigènes,²⁵⁹ Carrera se transforma vite en cible majeure pour le gouvernement portègne, qui finira par obtenir sa tête en 1821. Carrera avait acquis un énorme respect chez les Indigènes, qui le surnommèrent *Pichi-Rey* (le petit roi), et il s'était si bien intégré à la vie indigène qu'il en avait adopté la religion : de nombreux témoignages le décrivent parlant au soleil, dans la plus pure tradition araucane. Cette conversion était tellement notoire que lorsque le gouverneur Martín Rodríguez promet de ramener sa tête, il déclare : « Yo juro al Dios, que adoro, perseguir á ese tigre, y vengar á la religión, que ha profanado, á la patria que ha ofendido, á la naturaleza, que ha ultrajado con sus crímenes ».²⁶⁰

Nous voudrions ici attirer l'attention sur le fait que le monde indigène se morcelle, à l'image du monde hispanocréole : les Araucans s'allient aux royalistes ; les Pehuenches semblent divisés entre les deux camps et leurs alliances ; les Tehuelches méridionaux restent neutres dans l'ensemble ; certains Tehuelches septentrionaux s'allient aux Créoles ou aux royalistes, alors que d'autres restent neutres et continuent à pratiquer le malon indépendamment des conflits des *wincas*. Mais cette schématisation est bien insuffisante pour décrire une situation qui peut varier de groupe en groupe, de cacique à cacique. Ainsi, il est risqué de généraliser en déclarant que tous les Araucans se rallièrent aux royalistes et à leurs montoneras. De même, si les Tehuelches méridionaux ont, en général, toujours préféré la neutralité et le commerce pacifique, il ne faut pas oublier que le complexe pampéen-patagonique est en voie d'araucanisation et qu'en conséquence la culture guerrière de ces communautés va en s'accroissant. Il faut donc être extrêmement prudent si l'on veut schématiser la situation à de grands ensembles culturels : car même si nous avons pu entrevoir certains rapprochements au début du siècle avec le cas de certains groupes pampéens, il est difficile de dégager une tendance systématique dans un domaine qui nécessiterait une étude au cas par cas.

En bref, ce qu'il est important de comprendre à cette hauteur, c'est que les Indigènes sont tiraillés entre toutes ces nouvelles forces politiques qui se déchaînent sur

²⁵⁷ Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 81-3.

²⁵⁸ Francisco Ramírez (Entre Ríos) et Estanislao López (Santa Fe) lui donneront momentanément refuge. Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 188-92.

²⁵⁹ Le cacique Pablo, un Voroga, sera son plus fidèle allié. Les Vorogas sont des Araucans de la branche mapuche (*ibidem*).

²⁶⁰ *Ibid*, p. 189.

l'ensemble du cône Sud : ils ne peuvent que difficilement rester neutres et choisissent généralement un camp dans cette *guerre des blancs*. Ainsi, lorsque les montoneras des Frères Pincheira effectuent un malon dans la Pampa, un grand nombre d'alliés indigènes y prennent part ; de même, lorsque San Martín se lance à la conquête du Chili puis du Pérou, son Armée des Andes est aussi formée d'un grand nombre d'Indigènes. Les Indigènes, encore largement majoritaires démographiquement à cette époque, sont logiquement présents partout : dans toutes les luttes et sur tous les fronts.

L'ensemble complexe des questions que nous venons de développer est bien résumé par un épisode entre le général San Martín et les Pehuenches, alliés traditionnels des Araucans. Désirant franchir la Cordillère avec son Armée des Andes pour se lancer dans son entreprise de libération continentale, San Martín se réunit en parlement avec les caciques de cette communauté indigène vivant au Sud de Mendoza, et leur déclare :

« Los he convocado par hacerles saber que los españoles van a pasar del Chile con su Ejército para matar a todos los indios y robarles sus mujeres e hijos. En vista de ello y como *yo también soy indio* voy a acabar con los godos que les han robado a ustedes las tierras de sus antepasados, y para ello pasaré los Andes con mi ejército » [...] « Debo pasar los Andes por el sud, *pero necesito para ello licencia de ustedes que son los dueños del país.* »²⁶¹

Il est intéressant de voir, dans le discours du révolutionnaire argentin, comment celui-ci cherche à créer une alliance et à attirer les Indigènes à la cause révolutionnaire. Il cherche premièrement à se mettre sur un pied d'égalité avec ses interlocuteurs en se déclarant lui-même Indigène.²⁶² Dans un deuxième mouvement, il dénonce l'usurpation de la Conquista, et reconnaît en conséquence la souveraineté des Indigènes sur leurs terres en leur demandant le droit de les traverser.

Ce que révèle ce passage et qui est peut-être particulier à San Martín, c'est qu'il semble reconnaître à *la fois* la souveraineté et l'égalité des Indigènes. Par contre, dans le cas des mesures révolutionnaires prises à Buenos Aires, l'octroi de l'égalité reposait sur une condition implicite avec laquelle on ne pouvait toutefois pas transiger : l'obtention de l'égalité devait nécessairement être précédée de l'incorporation des Indigènes au mode de vie hispanocréole.

4.1.2 Guerres civiles et début d'expansion territoriale (1816 – 1829)

Après le Congrès de Tucumán, la tendance qui promouvait l'assimilation des peuples originaires à la société hispanocréole sombre peu à peu dans l'oubli. Le contexte politique s'obscurcit toujours plus : à la première junte révolutionnaire de 1810 ont

²⁶¹ Cité par Martínez Sarasola, Carlos (*ibid*, p. 164). C'est l'auteur qui souligne ; il emprunte la citation à Ricardo Rojas (*El santo de la espada*, Buenos Aires : Losada, 1940, p. 162) qui donne lui-même comme source les mémoires de Manuel Olazábal, témoin du parlement.

²⁶² Il semble que les créoles aient eu assez facilement recours à cet argument, lorsque la situation l'exigeait. Ainsi, Mansilla déclarait péremptoirement aux Ranquels lors d'un parlement : « pues yo también soy indio. ¿ O creen que soy *gringo* ? [...] eran puros hombres los *gringos* que vinieron, y no traían mujeres ; [...] Los *gringos* les quitaron sus mujeres a los indios, tuvieron hijos con ellas, y es por eso que les he dicho que todos los que han nacido en esta tierra son indios, no *gringos.* » ; Mansilla, Lucio V., *op. cit.* (tomo II), pp. 161-2.

succédé deux Triumvirats et plusieurs Directoires. L'élite de Buenos Aires, partisane d'un système centralisé dont elle prendrait la tête, s'oppose aux revendications des provinces de l'Intérieur qui désirent quant à elles un système de type fédéral. En filigrane à ces débats, se dessine un dérapage imperceptible des idéaux purement révolutionnaires aux intérêts commerciaux particuliers.²⁶³ L'Argentine se divise entre Unitaires (ou Centralistes) et Fédéraux, et le pays -lentement mais sûrement- sombre dans la guerre civile. La bataille de Cepeda, en 1820, marque la rupture définitive entre Buenos Aires et les provinces de l'Intérieur, et cèle le début d'une décennie de sanglante anarchie. La défaite des Unitaires portègues a comme conséquence la dissolution du dernier Directoire et le morcellement des Provinces Unies : la pleine autonomie des provinces est proclamée. Celles-ci sont dominées par des caudillos dont le pouvoir se cimente autour de leur prestige militaire, et qui ne s'accordent entre eux que sur le principe général d'une Fédération par ailleurs très mal définie.²⁶⁴ Leurs idées divergent en effet sur bien des points, et les trahisons ou revirements politiques succèdent sans cesse à d'éphémères alliances entre caudillos.²⁶⁵

Parallèlement à ces bouleversements politiques, une nouvelle figure apparaît sur le devant de la scène, particulièrement dans la province de Buenos Aires. Vers 1820, l'estancier²⁶⁶ portègue devient en effet un personnage toujours plus important de la société post-coloniale argentine : détenteur du pouvoir économique et soutenu en armes par ses gauchos^{*267} généralement illettrés mais dévoués, il acquiert une influence politique grandissante. Rapidement, l'oligarchie terrienne à laquelle il appartient prend le contrôle de l'Etat portègue. Juan Manuel de Rosas, dont le nom commence à se faire entendre vers 1820, en sera le paradigme.

L'apparition de l'estancier portègue coïncide avec une radicalisation de la question de la frontière intérieure. Le gouvernement portègue commence à développer une politique hypocrite envers les communautés indigènes libres de la Pampa et de la Patagonie : d'un côté, les autorités cherchent en effet à entretenir des rapports amicaux avec ces communautés en signant des traités de paix ; alors que de l'autre

²⁶³ Le centre des disputes tournait notamment autour du contrôle de la douane de Buenos Aires. Les Fédéraux revendiquaient le libre accès au marché mondial à travers le fleuve Paraná, et une politique protectionniste pour leurs produits qui souffraient de la concurrence meilleure marché des produits européens. Mais Buenos Aires contrôlait les portes d'accès du pays et n'était pas prête à partager les rentes de la douane qu'elle s'accaparait, alors que les provinces considéraient à juste titre ces rentes comme des revenus nationaux (Herring, Hubert, *Evolución histórica de América Latina*, Tomo II, Buenos Aires : Eudeba, 1972, p. 843).

²⁶⁴ José Gervasio Artigas dirige la *Banda Oriental* (l'actuel Uruguay, où il prend des mesures réellement révolutionnaires sur le plan social) ; Estanislao López domine Santa Fe ; Francisco Ramírez, Entre Ríos ; Juan B. Bustos, Córdoba ; Juan F. Ibarra, Santiago del Estero ; Barnabé Aráoz, Tucumán ; à Buenos Aires, on choisit Manuel de Sarratea comme premier Gouverneur de la Province, suite à la chute du Directoire.

²⁶⁵ Plusieurs historiens remettent en cause l'image classique d'un affrontement entre Fédéraux et Centralistes (et son parallèle entre conservateurs et libéraux), pour donner aux affrontements l'aspect d'une simple lutte pour le pouvoir entre des groupes opposés, mais faisant partie de la même élite. A titre d'exemple, Carlos Rangel (*Du bon sauvage au bon révolutionnaire*, Paris : Robert Laffont, 1976, pp. 108-9) rappelle une célèbre phrase du Fédéraliste vénézuélien Leocadio Guzmán : « "Si nos adversaires s'étaient affublés du nom de fédéralistes, c'est nous qui aurions été des centralistes." », avant de décrire avec raison le Fédéraliste Juan Manuel de Rosas comme « le plus centralisateur de tous les chefs de gouvernement en Argentine » (*ibidem*).

²⁶⁶ Cf. 10, Annexes : image 15.

²⁶⁷ Cf. 10, Annexes : image 16.

côté, elles soutiennent et incitent les colons à s'installer au-delà de la frontière, en terre indigène, pour y créer de nouvelles estancias.

Cette duplicité du gouvernement s'accorde bien avec celle des estancieros, qui, comme le remarque Martínez Sarasola, ont une attitude pour le moins contradictoire :

« porque si bien procuran conquistar nuevas tierras (de la vaquería* se había pasado ya a la estancia) al mismo tiempo no quieren problemas con las comunidades indígenas con las cuales mantienen excelentes relaciones. »²⁶⁸

Rosas, par exemple, s'il se montre toujours favorable à une expansion territoriale, recherche paradoxalement la préservation de relations amicales avec les Indigènes, et n'hésite pas à employer un grand nombre d'entre eux comme péons* dans son *Estancia Los Cerrillos*. Ces péons, qui appellent leur patron *nuestro padre*, servent aussi à la défense de l'estancia lorsqu'elle est visée par un malon.²⁶⁹

Un autre estanciero, Francisco Ramos Mejía, installe même sa principale estancia, l'*Estancia Miraflores*, en plein territoire indigène,²⁷⁰ et entretient des relations de franche amitié avec les Indigènes : le respect qu'il acquiert auprès de nombreux groupes indigènes le transforme rapidement en intermédiaire entre ceux-ci et le pouvoir portègne. Fervent défenseur de la non-violence et des droits des Indigènes, qu'il considérait comme les propriétaires légitimes de la terre,²⁷¹ Ramos Mejía s'attire dès 1821 les foudres du gouverneur Martín Rodríguez, incapable de concevoir pareille position : il l'accusera ainsi d'entretenir un nid d'espions et l'obligera à déloger *Miraflores*.

Jusqu'à 1822, la frontière Sud de Buenos Aires sera symbolisée par la rivière Salado. Néanmoins, dès 1816 des projets visant à dépasser cette limite voient le jour.²⁷² En 1817 par exemple, le gouvernement décrète la création d'une estancia d'Etat vers la lagune de Kakel Huincul, en plein territoire indigène. Cette estancia, qui est destinée à la manutention du bétail gouvernemental, est protégée par un escadron militaire.²⁷³

La volonté d'expansion et l'attitude double des autorités portègnes envers les communautés indigènes sont encore bien exemplifiées par un décret du 2 septembre 1819, dont la finalité est de réorganiser militairement la frontière Sud. Un des articles de ce décret recommande aux chefs militaires, à propos des relations avec les Indigènes, de « mantenerlas en el mejor grado de amistad y cordialidad, inspirándoles [aux Indigènes] en lo posible confianza ».²⁷⁴ Parallèlement, les troupes militaires devront veiller à la protection des établissements qui s'installeront au-delà

²⁶⁸ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 180.

²⁶⁹ *Ibidem* ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 205-7.

²⁷⁰ Cf. 10, Annexes : carte 10.

²⁷¹ Ramos Mejía avait en effet une vision très claire de la complexité de la situation et proposait sans doute la seule alternative viable dans la résolution de celle-ci : « Si los Indios aspiran de hecho y de derecho a la Paz, los Christianos fomentan de hecho y de derecho la guerra ; y viceversa [...] Luego, no hay Patria a favor de los Christianos sin los Indios, ni de los Indios tampoco sin el concurso de los Christianos. » ; Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 465-6, note 55.

²⁷² Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 194-5.

²⁷³ *Ibid*, p. 196 ; pour situer la rivière et la lagune, cf. 10, Annexes : carte 10.

²⁷⁴ *Ibid*, p. 201.

de la ligne de fortins, et, toujours dans cette optique, les chefs militaires « debían paulatinamente fomentar la creación y avance de nuevas estancias ».²⁷⁵

La frontière Ouest est également sujette à pareille logique : Walther mentionne ainsi une tentative de négociations de paix en 1819 avec des Ranquels,²⁷⁶ négociations entreprises selon lui pour ne pas « despertar la natural hostilidad de esa tribu ante un proyectado avance de la línea de fuertes de la zona Oeste de la frontera ».²⁷⁷ Durant le parlement, le négociateur créole n'oublie toutefois pas de rappeler aux caciques que s'ils veulent maintenir la paix avec le nouveau gouvernement, ils ne doivent pas se laisser persuader par les arguments de leurs amis chiliens ; ni abriter, comme ces derniers, des Espagnols parmi eux ; ou encore ne pas laisser les Indigènes chiliens et les Espagnols traverser leur territoire pour qu'ils puissent envahir les frontières portègnes.²⁷⁸ Le parlement se passe dans d'excellentes conditions, les Ranquels acceptant l'ensemble des propositions créoles, jusqu'à ce que l'émissaire aborde la question de l'éventualité d'une avancée de la frontière : à ce moment, les Ranquels mettent fin au parlement...²⁷⁹

C'est dans ce contexte frontalier pour le moins ambigu que Martín Rodriguez est nommé, en 1820, Gouverneur de la province de Buenos Aires. Avec le soutien initial de celui qui n'est pour l'instant qu'un jeune mais néanmoins puissant estanciero, Juan Manuel de Rosas (lui-même soutenu par ses fidèles gauchos, les *Colorados del Monte*), Rodriguez élimine l'opposition et s'installe à la tête de la province. Durant les années suivantes, Rodriguez va se révéler comme un partisan des plus actifs dans la question de l'avancée de la frontière portègne. Il mènera ainsi trois expéditions au Sud du Salado,²⁸⁰ permettant au bout du compte la première avancée significative de la frontière Sud de Buenos Aires. Sous son mandat, les colons arrivent ainsi à s'installer durablement pour la première fois dans la zone des sierras de Tandil,²⁸¹ et lorsque Juan Gregorio de Las Heras lui succède au poste de gouverneur quatre plus tard, la province de Buenos Aires compte quatre mille lieues de terrain en plus.²⁸²

L'attitude de Rodriguez à propos de la question indigène est emblématique d'une tendance qui va, au fil du XIXe siècle, s'imposer toujours plus jusqu'à son aboutissement dans la conquête du « désert » de Roca. Rodriguez est en effet impatient de partir en expédition au-delà de la frontière « a perseguir y castigar "infieles" »,²⁸³ et lorsqu'un gigantesque malon est perpétré sur Salto par *Pichi-rey Carrera*,²⁸⁴ fin 1820, il lance la première de ses expéditions sur les Tehuelches du Sud de Buenos Aires, sans faire de distinction entre groupes indigènes et sans

²⁷⁵ *Ibid*, p. 202.

²⁷⁶ La communauté ranquele provient de la culture tehuelche septentrionale, mais elle a subi le processus d'araucanisation. Les Ranquels occupent, au XIXe siècle, un territoire situé à l'Ouest de Buenos Aires et au Sud de San Luis et Córdoba (cf. 10, Annexes : carte 7).

²⁷⁷ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 197.

²⁷⁸ *Ibid*, p. 198.

²⁷⁹ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 180.

²⁸⁰ En 1820, 1823 et 1824.

²⁸¹ Cf. 10, Annexes : cartes 7 et 10.

²⁸² Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 234-5.

²⁸³ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 185.

²⁸⁴ Carrera mène le malon avec son allié Pablo le Voroga. Leur montonera était composée indistinctement d'Araucans, de Tehuelches, de Pehuenches, et même de Guaikurus en provenance du Chaco (*ibid*, p. 188).

écouter les appels de personnes comme Rosas qui lui assurent que ceux-ci ne sont pas responsables du malon, et que la guerre serait improductive.²⁸⁵ Peu lui importe : Rodriguez frappe à l'aveugle les villages indigènes. Au retour de cette expédition, il fait emprisonner les Indigènes travaillant à l'*Estancia Miraflores* et oblige Ramos Mejía à se retirer de cette zone où il avait réussi à nouer des liens étroits avec les groupes indigènes.

Malgré tout, les trois expéditions qu'il organise n'obtiendront pas les résultats escomptés : seule l'avancée sur Tandil (obtenue lors de la deuxième expédition, en 1823) s'avère fructueuse pour les intérêts portègues. Ces expéditions déchaînent au contraire une série de représailles indigènes, et devant l'échec des tentatives de soumission par la force, Rodriguez en arrive alors à une conclusion qui a devant elle un bel avenir : pour lui, la seule politique viable consiste dans la complète extermination des peuples originaires, d'autant plus qu'il n'y a aucun espoir que ceux-ci s'élèvent un jour au niveau de *civilisation* des Créoles :

« La experiencia de todo lo hecho nos enseña el medio de manejarse con estos hombres ; ella nos guia al convencimiento que la guerra con ellos debe llevarse hasta su exterminio. Hemos oído muchas veces a genios más filantrópicos la susceptibilidad de su civilización e industria, y lo facil de su seducción a la amistad...Era menester haber estado en contacto con sus costumbres, ver sus necesidades, su carácter y los progresos de que su genio es susceptible para convencernos de que aquello es imposible...Veriamos, también con dolor, que los pueblos civilizados no podrán jamás sacar ningun partido de ellos ni por la cultura, ni por ninguna razón favorable a su prosperidad. En la guerra se presenta el único [moyen], bajo el principio de desechar toda idea de urbanidad y considerarlos como a enemigos que es preciso destruir y exterminar... »²⁸⁶

L'avancée de la frontière sur Tandil ne va donc pas sans provoquer des réactions de la part des Indigènes, notamment des Tehuelches septentrionaux. Si certains groupes pampéens tolèrent l'avancée portègue du fait de tractations préalables du gouvernement, ou plus simplement parce qu'ils respectent certains prestigieux estancieros comme Rosas ou Ramos Mejía, une grande majorité de ces groupes sont bien sûr moins conciliants et continuent à s'adonner aux malons.

En réponse à cette avancée, les Indigènes ripostent donc logiquement avec une recrudescence des malons, qui est perceptible jusqu'en 1824.²⁸⁷ Ces malons sont encore plus stimulés par la précarité militaire des fortins et villages de la frontière. Pour calmer la situation frontalière, le gouvernement portègue décide finalement d'envoyer Rosas négocier avec les Indigènes. Vers fin 1825, il parvient à faire signer un traité de paix à trente-neuf caciques et cinquante représentants des populations indigènes pampéennes, preuve que par des moyens pacifiques, une entente était toujours possible.²⁸⁸

Néanmoins, suite à de nouveaux malons perpétrés par d'autres groupes indigènes, le gouvernement décide l'année suivante de l'envoi de forces de répression sous les ordres du colonel Federico Rauch. Avec ce mercenaire prussien, s'institutionnalise une pratique clairement exterminatrice dans la façon de mener la guerre contre l'Indigène. Après s'être exercé à la *lutte contre l'indien* d'innombrables fois à la

²⁸⁵ *Ibid*, p. 184.

²⁸⁶ *Ibid*, p. 186.

²⁸⁷ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 225.

²⁸⁸ *Ibid*, pp. 236-8.

frontière et durant les campagnes de Rodriguez où il se distingue,²⁸⁹ Rauch mène de son propre chef deux expéditions dans la Pampa, en 1826 et 1827, qui sont en fait de véritables *malons blancos* au cœur des villages indigènes et durant lesquels il ne fait pas de quartiers.²⁹⁰ L'aspect sanguinaire de ces malons est bien décrit par Rauch lui-même, qui inscrivait dans ses rapports : « hoy hemos ahorrado balas, degollamos a veintisiete ranqueles ».²⁹¹ Rauch prouve ainsi l'efficacité des attaques surprises sur les villages indigènes et démontre à ses congénères que « el indio atacado sorpresivamente en sus tolderías, era propenso a huir y no a combatir. »²⁹²

Sous le gouvernement de Manuel Dorrego qui succède à Las Heras (en 1827), Rosas est chargé de préparer une nouvelle avancée de la frontière Sud : il s'agit de matérialiser un vieux projet visant à incorporer une large portion de territoire se trouvant à l'Est d'un axe allant de Buenos Aires à la « Bahía Blanca ».²⁹³ Rosas prend alors contact avec un certain nombre de caciques qui autorisent son projet.²⁹⁴ En 1828, la construction de la Fortaleza Protectora Argentina se concrétise dans une illusoire tranquillité : elle donnera bientôt naissance à la ville portuaire de Bahía Blanca.

Avec la fondation de cette colonie, le gain de terres est énorme pour la province de Buenos Aires et ses estancieros. Mais si l'établissement de la colonie a été négocié avec plusieurs caciques, ce qui a permis de le construire sans batailler, il n'est évidemment pas du goût du reste des groupes indigènes qui n'avaient pas été consultés : « ocurría que otras tribus de pampas, ranqueles y otros indios chilenos asediaban a la Fortaleza Argentina queriendo destruirla para rescatar una zona para ellos privilegiada ».²⁹⁵ Néanmoins, malgré ces représailles, la fondation de Bahía Blanca se concrétisait, et avec elle c'était la deuxième avancée majeure de la frontière Sud qui se matérialisait : le tout, en moins de dix ans...



Durant cette période de guerres civiles, la confusion est totale : on ne sait en effet plus qui est avec qui, car les Indigènes participent de l'anarchie de cette décennie. Tout d'abord, il est évident que la pratique du malon n'est pas spécifiquement indigène : le malon devient le lieu d'une étonnante mixité. Il est ainsi pratiqué par des royalistes avec leurs montoneras, fomenté par des caudillos, et il est même pratiqué par des troupes gouvernementales qui lui assignent de plus en plus une fonction exterminatrice. De plus, dans chacun de ces camps apparaissent des Indigènes de groupes et de cultures différentes, ce qui ne simplifie rien à cet imbroglio.

Cependant, ce qui se dégage nettement dans ce paysage mixte et presque indéfinissable, au-delà des alliances qui vont et qui viennent, c'est bien l'éternel et unique objet de la lutte : *la terre*. Une terre sur laquelle se trouve le bétail, une terre

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 217, note 94.

²⁹⁰ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 195.

²⁹¹ Wikipédia, « Federico Rauch » ; [web].

²⁹² Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 242.

²⁹³ Cf. 10, Annexes : cartes 7 et 10.

²⁹⁴ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 244-5.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 251.

qui se profile de plus en plus, aux yeux des Créoles, comme une source de richesse inépuisable, et cela malgré le fait qu'elle soit constamment qualifiée de désertique. C'est donc logiquement que l'on voit apparaître les premières tentatives d'expansion de la frontière, tentatives qui finissent par concrétiser la première avancée importante de la ligne de frontière, après deux cents cinquante ans de statu quo.

Ce qui apparaît aussi nettement dans le chaos de cette situation anarchique, c'est une escalade de la violence qui annonce déjà l'affrontement final vers lequel ces cultures antagonistes se dirigent. Au milieu de cette progression tragique, émergent néanmoins des tentatives d'intégration et de conciliations qui sont lamentablement et invariablement rejetées par les vrais détenteurs du pouvoir : ainsi des premières propositions révolutionnaires, de celles du colonel García, de Ramos Mejía, et même de Rosas dans une certaine mesure.

Le dernier avatar du genre, un plan du gouverneur Manuel Dorrego, n'aura pas le temps d'être mis en application : son créateur est en effet fusillé sans jugement suite à ce qui marque le premier *putsch* de l'histoire argentine. L'auteur du coup d'Etat, le Général Juan Galo de Lavalle, et son allié le colonel Rauch, finissent cependant par subir la loi de Rosas, qui soutenait le gouvernement en place. Défaits militairement (Rauch meurt dans l'affrontement, alors que Lavalle doit s'exiler), ils laissent ouverte une voie royale à Rosas, qui est alors appelé à prendre les rennes du gouvernement pour restaurer l'ordre. Désormais, le proclamé *Restaurateur des Lois* dirigera d'une main de fer la province de Buenos Aires, ainsi que le reste des provinces argentines, et cela pour les trente prochaines années. Avec lui se termine l'anarchie et commence la tyrannie.

4.2 La tyrannie de Juan Manuel de Rosas (1829 – 1852)

Deux phénomènes importants liés à la question indigène vont apparaître durant l'étape historique qui commence avec Rosas.

Tout d'abord, cette étape marque clairement l'accès au pouvoir d'une oligarchie terrienne qui aspire à gagner plus de terres sur le « désert ». Cette aspiration se concrétisera donc par la première opération militaire d'envergure contre les peuples originaires du complexe pampéen-patagonique, la dénommée *campagne de 1883*.

Ensuite, l'époque rosiste va voir l'émergence d'une puissante confédération indigène, la *Confederación de Salinas Grandes*. Celle-ci se fédère sous l'autorité d'un nouveau venu dans la Pampa : le toquí Calfucurá.

4.2.1 Le Restaurateur des lois

Considéré par ses pairs comme le seul homme capable de supprimer l'anarchie, Rosas assume son premier mandat de gouverneur de la province de Buenos Aires entre 1829 et 1832.²⁹⁶ Avec lui, c'est le fédéralisme qui arrive au pouvoir en Argentine. En conséquence, Rosas instaure une politique économique protectionniste qui permet un certain décollage de l'industrie agropastorale naissante et de l'artisanat. Taxant les produits européens bon marché, il s'attire l'antipathie des puissances étrangères, principalement de la France et de la Grande Bretagne. Il se

²⁹⁶ Herring, Hubert, *op. cit.*, p. 842.

positionne du coup en protecteur de la Nation face aux impérialismes étrangers, ce qui lui attire une certaine popularité.

Parallèlement, avec Rosas s'installe au pouvoir une oligarchie terrienne au sein de laquelle les relations de clientélisme sont prépondérantes. Rosas protège en effet jalousement et efficacement ses intérêts d'estanciero et ceux de sa caste, très conservatrice. Personnage charismatique, il est fidèlement soutenu par ses gauchos, les *Colorados del Monte*, qui forment une véritable milice policière. En tant que *Restaurateur des lois*, Rosas ne tolère aucun désordre, et encore moins l'opposition. La répression est sévère et sanguinaire, notamment contre les opulentes et puissantes familles unitaires de Buenos Aires qui s'étaient dressées contre sa politique après ses premiers mois de pouvoirs : une centaine de personnalités sont fusillées, d'autres sont incarcérées, et plusieurs opposants doivent s'exiler.²⁹⁷

Arrivé au bout de son premier mandat, Rosas refuse d'en assumer un autre, car la junte qui l'avait déjà placé à la tête de la province en 1829 n'était pas prête, selon Hubert Herring, « a ampliarle los poderes dictatoriales ».²⁹⁸ Quoi qu'il en soit, Rosas va s'atteler à d'autres activités jusqu'en 1835, où, suite à une série d'intrigues politiques savamment orchestrées par sa femme Encarnación -qui fait tomber les gouverneurs les uns après les autres- il retrouve finalement le sommet de la hiérarchie. Cette fois avec les pleins pouvoirs, qu'il ne lâchera plus jusqu'à 1852.²⁹⁹

4.2.2 La campagne de 1833

Durant les deux ans et demi de cet intermède, Rosas va principalement s'occuper à mener une campagne contre les Indigènes du complexe pampéen-patagonique. Cette campagne, qui restera gravée dans l'histoire argentine comme *la campagne de 1833* marque un profond changement dans la guerre contre l'Indigène, car pour la première fois, des troupes militaires argentines pénètrent profondément dans les territoires libres mettant en déroute de nombreux groupes indigènes. De même, pour la première fois, les victimes indigènes de ce conflit se comptent par milliers en l'espace de quelques mois.³⁰⁰

Cette campagne, soigneusement planifiée par Rosas (notamment grâce aux relevés effectués par Villarino et García³⁰¹), avait deux objectifs principaux. Le premier était de gagner des terres aux estancieros en étendant la frontière sur le fleuve Negro, et d'atteindre ensuite le Triangle du Neuquén pour le soumettre.³⁰² Pour ce faire, Rosas comptait initialement sur l'appui de l'armée chilienne, mais celle-ci dut finalement se désister suite à l'éclatement d'une révolution.³⁰³

Le deuxième objectif était de *soumettre, expulser* ou *détruire* un certain nombre de groupes indigènes, qui, comme le dit bien le colonel Walther : « se opusieran sistemáticamente a la obra civilizadora del gobierno ».³⁰⁴ Nous avons dans cet objectif la quintessence d'une conception clairement exterminatrice de la question

²⁹⁷ *Ibid*, p. 843.

²⁹⁸ *Ibid*, p. 845.

²⁹⁹ « Con "toda la suma del poder público de la provincia, por todo el tiempo que a su juicio fuera necesario" » (*Ibid*, p. 847).

³⁰⁰ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, pp. 203-4.

³⁰¹ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 266.

³⁰² *Ibid*, p. 265 ; 269.

³⁰³ *Ibid*, p. 268.

³⁰⁴ *Ibid*, p. 269.

indigène, conception qui commence à s'imposer à partir de ces années-là : tous les Indigènes qui n'accepteront pas l'assimilation forcée au mode de vie *civilisé* des Créoles, seront impitoyablement chassés de leurs terres ancestrales, ou purement et simplement exterminés. Plus aucune option n'est envisageable en-dehors de cet impitoyable tiercé : soumission ; expulsion ; ou destruction.

Rosas avait ainsi comme objectif la capture ou la mort d'une longue liste de caciques reconnus comme des ennemis irréductibles du gouvernement patriote : le Ranquel Yanquétruz et le Puelche Chocorí étaient les figures les plus convoitées de cette liste.³⁰⁵ Pour obtenir la tête de ces caciques auteurs de nombreux malons, Rosas voulait *balayer* toute la zone comprise entre les fleuves Colorado et Negro, puis traverser ce dernier et avancer jusqu'au Neuquén.³⁰⁶

Ces deux objectifs seront bien synthétisés par le général Ángel Pacheco, alors en pleine expédition :

« La expedición contra los salvajes, puedo yo asegurárselo, tendrá mejores resultados de los qe. el mismo Gral. [Rosas] se habia prometido. El podrá ofrecer a su regreso un oceano de campos utiles pa. la labranza y limpios de Indios, con los datos resultados de reconocim.to practicos. »³⁰⁷

Il s'agit d'une opération militaire sans précédent.³⁰⁸ Les opérations se développent sur un arc de cercle partant de la région de Cuyo jusqu'à celle de Buenos Aires, à l'aide de trois divisions se répartissant quelques trois mille huit cents soldats : la division dite de la droite aux ordres du général José Félix Aldao part de Mendoza et longe les flancs de la Cordillère ; la division du centre, qui est commandée par le général José Ruiz Huidobro, s'interne dans la Pampa centrale ; la division de la gauche qui est dirigée par Rosas s'occupe de la partie orientale de la Pampa et pénètre la vallée du fleuve Negro.

Les deux premières colonnes obtiennent un certain nombre de victoires, quoiqu'en dessous des espérances, car elles doivent finalement rebrousser chemin (pour des raisons logistiques) sans pouvoir consolider leurs positions.

La colonne de Rosas, qui est la plus importante, obtient de son côté des résultats spectaculaires. Elle passe le fleuve Colorado, puis se divise en plusieurs détachements : un de ceux-ci passe le fleuve Negro et continue vers le Sud ; un autre remonte le Colorado, traverse la Pampa d'Est en Ouest et remonte en direction de Mendoza ; alors que le détachement du général Pacheco suit le fleuve Negro, occupe l'île de Choele-Choel et continue en direction des fleuves Neuquén et Limay. Au bout du compte, la division de Rosas peut annoncer fièrement ses résultats : trois mille deux cents Indigènes morts, mille deux cents prisonniers, et mille captifs libérés.³⁰⁹ Mais comme le signale bien à propos Rosas dans une lettre à Juan Facundo Quiroga :

³⁰⁵ La communauté ranquele est issue de la culture tehuelche septentrionale et ne sera que très tardivement araucanisée ; les Puelches sont également des Tehuelches septentrionaux (Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 71 ; 202).

³⁰⁶ *Ibid*, p. 206 ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 323.

³⁰⁷ Lettre du général Pacheco au général Guido, citée par Juan Carlos Walther (*ibid*, p. 311).

³⁰⁸ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 204 ; Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 329.

³⁰⁹ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 207.

« la pérdida que estas tribus han sufrido ha sido mucho mayor que lo que indican los partes, pues considerable número de heridos fueron a morir a gran distancia. »³¹⁰

Outre ce bilan, la campagne de Rosas peut aussi se valoir de la mort, la soumission ou la fuite (et par conséquent la perte d'influence sur la Pampa) d'un grand nombre de caciques, jusque-là très prestigieux ; de la virtuelle fin des agissements des frères Pincheiras, qui souffrent de la débandade d'un grand nombre d'alliés ; de l'extension de la frontière qui gagne alors deux mille neuf cents lieues³¹¹ ; ainsi que de l'établissement d'une paix forcée avec certains groupes, tels les Vorogas des Grandes Salines, qui avaient été consciemment laissés en-dehors des luttes pour des raisons stratégiques et géographiques³¹² : face à l'énorme déploiement de force créole et la détermination à chasser impitoyablement les Indigènes considérés comme irréductiblement réfractaires à la *civilisation*, ces groupes se soumettent et acceptent les conditions de paix que Rosas leur propose. De leur côté, les soldats argentins souffrent aussi de lourdes pertes, le nombre de morts atteignant au moins le millier.³¹³

Mais ce qu'il y a finalement de plus notable dans cet événement, c'est l'aspect *rageur* de l'acte, sa violence gratuite. Martínez Sarasola métaphorise parfaitement l'acte en le décrivant comme un énorme coup de pied dans une fourmilière.³¹⁴ Car en effet, auparavant les conflits se concentraient autour de la pratique du malon, et les luttes se déroulaient le long de l'itinéraire utilisé par les Indigènes. La violence répondait à la violence dans un acte de vengeance continu, « un juego de vaivén intenso y devastador entre los malones y los contramalones [...]. Ataque y revancha ; penetración y rápido desquite ». ³¹⁵ Mais la campagne de 1833 offre l'exemple d'une violence planifiée, généralisée, et gratuite, dans le sens où l'un des objectifs –plus ou moins avoué- a été de semer la terreur et le chaos en effectuant une véritable *chasse à l'indien*. Car si l'un des buts de la campagne était clairement de gagner de nouveaux territoires pour les estancias, il est révélateur de voir que rien n'a ensuite été réellement fait pour consolider la position de force acquise suite à la campagne, hormis quelques traités avec certains groupes indigènes. Une fois la campagne terminée, les communautés indigènes de la Pampa, dispersées et déboussolées, reviendront néanmoins prudemment revivre sur leurs terres.³¹⁶ Comme nous le verrons plus loin, Zeballos interprètera cela comme une grande erreur stratégique de la part de Rosas.

Selon Martínez Sarasola, la campagne de 1833 marque la première étape d'un processus d'extermination qui se conclura avec l'expédition de Roca en 1879 :

³¹⁰ Cité par Carlos Martínez Sarasola (*ibidem*).

³¹¹ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 326.

³¹² *Ibid*, p. 325. Les Vorogas sont un groupe d'Araucans, issus de la communauté mapuche. Leur arrivée dans la Pampa est située aux alentours de 1818, date à laquelle ils s'installent vers les Grandes Salines (Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 199).

³¹³ *Ibid*, p. 468, note 85 ; selon Juan Carlos Walther, (*op. cit.* p. 328), le 50 % de la troupe a disparu, entre morts et déserteurs.

³¹⁴ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 207.

³¹⁵ Viñas, David, *op. cit.*, p. 107.

³¹⁶ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 208. La carte 7 des Annexes (cf. 10) montre bien le résultat très limité de l'avancée obtenue par la campagne de 1833, au regard des territoires qu'elle a balayé. L'avancée de 1824 à 1835 tient en effet plus à la création du fort de Bahía Blanca - négociée par Rosas en 1828- qu'à la campagne de 1833.

« La campaña de 1833 constituye el primer eslabón del proceso de exterminio de las comunidades indígenas libres de la llanura, cuya culminación, la denominada “Conquista del Desierto”, no fue más que el mazazo definitivo sobre culturas agotadas y diezmadas después de más de medio siglo de permanentes conflictos armados. »³¹⁷

Nous ne saurions le suivre totalement sur ce point, car nous avons vu que cette mentalité exterminatrice était déjà bien présente dès le début des années 1820 dans les expéditions de Martín Rodríguez et de Federico Rauch. Néanmoins, il est clair que la campagne de 1833 démontre de façon exemplaire (au niveau de l'ampleur des moyens utilisés, de la tactique et des itinéraires choisis) la marche à suivre pour parvenir à l'extermination des communautés indigènes de la plaine. Le général Roca ne se privera d'ailleurs pas, un demi-siècle plus tard, de citer la campagne de Rosas comme modèle et comme unique solution à la question indigène :

« A mi juicio, el mejor sistema para concluir con los indios, ya sea extinguiéndolos o arrojándolos al otro lado del Río Negro, es el de la guerra ofensiva que fue seguida por Rosas, que casi concluyó con ellos ».³¹⁸

4.2.3 Rosas et Calfucurá

Suite à la campagne de 1833, Rosas retourne donc aux affaires d'Etat, qu'il dirigera d'une main de fer les vingt années suivantes (1835-1852). Parallèlement, le grand coup de balai de la campagne amène une reconfiguration du complexe pampéen-patagonique : car si les groupes persécutés reviennent prudemment dans leurs anciens parages, une nouvelle figure apparaît dans la région des Grandes Salines : celle du cacique araucan Calfucurá.³¹⁹

Calfucurá arrive en 1834 aux Grandes Salines, qui étaient le domaine réservé des Vorogas du cacique Mariano Rondeau. Suite à une attaque surprise, il expulse définitivement ces derniers du lieu : dès lors, il y règnera en maître durant près d'un demi-siècle, réussissant à former une puissante confédération indigène sous son autorité de toquí, confédération qui imposera ses vues sur toute la plaine et jusqu'à Buenos Aires même en s'érigeant en véritable contre-pouvoir.³²⁰

Les raisons de l'arrivée subite de celui qui est considéré comme le cacique le plus important de l'histoire argentine restent à ce jour encore obscures. Plusieurs hypothèses ont été avancées, une des plus plausibles étant celle d'une *vengeance de sang*, qui peut s'expliquer d'une part à cause de la mort du cacique pehuenche Martín Toriano, dont Rondeau aurait été l'instigateur ; et d'autre part en raison de l'alliance contractée entre Rondeau et les troupes expéditionnaires de Rosas en 1833. Néanmoins, il semble que Calfucurá ait donné une autre explication en suggérant que Rosas lui-même l'avait invité à venir s'installer dans la région.³²¹ Cette

³¹⁷ *Ibid*, p. 207.

³¹⁸ Cité par Manuel José Olascoaga, *op. cit.*, p. 32.

³¹⁹ Le nom du légendaire Calfucurá signifie Pierre Bleue (*Piedra Azúl*). Ce futur toquí est issu de la Dynastie des Pierres (*Dinastía de los Piedras*) qui va s'imposer très rapidement comme la plus grande dynastie de la Pampa. L'hégémonie de celle-ci continuera ensuite avec l'un des fils du toquí, Manuel Namuncurá, jusqu'à ce que dernier ne soit vaincu par les colonnes du général Roca en 1879.

³²⁰ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 209.

³²¹ *Ibid*, p. 210.

explication est tout à fait vraisemblable, car elle correspond parfaitement à la politique de dissociation des cultures indigènes qui reste en vigueur au XIXe siècle.³²² D'autre part, Rosas va effectivement négocier et s'allier à Calfucurá. Rosas désirait consolider les territoires gagnés en 1833, et il était plus préoccupé à lutter à l'Ouest contre l'irréductible communauté des Ranquels qui était menée par Yanquetruz, et qui -contrairement à Calfucurá- ne négociait pas la paix.³²³ Il n'était donc pas dans l'intérêt de Rosas de se battre sur deux fronts.

Le calcul s'avéra payant, car l'association de Rosas avec Calfucurá va à la longue déboucher sur un certain isolement et affaiblissement des Ranquels –qui constituaient l'autre communauté indigène prépondérante de la Pampa à cette époque-, et sur la disparition des Vorogas dont les derniers éléments seront absorbés par les Ranquels.

Nous avons vu plus haut que l'arrivée de Calfucurá symbolise l'aboutissement du processus d'araucanisation de la Pampa, et du même coup la disparition de la culture tehuelche. Nous avons cependant aussi vu que ce phénomène n'est pas si facilement explicable, et qu'une fusion des cultures est plus probable qu'une disparition pure et simple de la culture vaincue. Quoiqu'il en soit, Calfucurá prend à partir de ce moment la tête de la *Confederación de Salinas Grandes* sous laquelle il réussit à fédérer la majeure partie de la Pampa, encore très hétérogène culturellement : son prestige sera tel qu'il lui arrivera même d'avoir sous ses ordres les Ranquels, pourtant si jaloux de leur autonomie.³²⁴

Pour parvenir à cette fédération, Calfucurá a certainement profité d'un sentiment généralisé de crainte par rapport aux avancées toujours plus fréquentes de colons en terres indigènes, et par rapport aux expéditions militaires toujours plus agressives et clairement expansionnistes des dernières décennies (celles de Rodriguez et de Rauch, suivies de l'attaque généralisée de 1833). Sous Calfucurá, les Indigènes s'unissent donc de façon sans précédent dans la Pampa, et les affrontements vont gagner en violence et en fréquence, plus particulièrement après la chute de Rosas.

Car en 1852, la bataille de Monte Caseros met fin à la dictature de Juan Manuel de Rosas. Le général Justo José de Urquiza, meneur de la libération, ne peut cependant empêcher un nouveau schisme politique entre Buenos Aires et le reste des provinces. Alors que celles-ci s'unissent en 1853 derrière une nouvelle constitution d'essence libérale, Buenos Aires s'insurge contre certaines modalités qu'elle juge inacceptables. Il faudra ainsi attendre huit ans avant que la réunification ne se fasse et que Buenos Aires ne parvienne à faire accepter au reste du pays les conditions qui lui assurent la prééminence nationale.

En 1852, la situation change donc radicalement : le nouveau gouvernement libéral de Buenos Aires, en plus de se séparer du reste du pays, renonce également à la paix que Rosas avait contractée avec Calfucurá. Ce dernier négocie par contre la paix avec le vainqueur de Rosas, Justo José de Urquiza, qui a pris la tête des provinces unies. En vertu de cette nouvelle configuration politique, le toquí ne se privera alors pas de lancer une série d'attaques sur Buenos Aires entre 1850 et 1870, ouvrant ainsi une nouvelle ère de malons.³²⁵ Cette époque correspond à l'apogée de son pouvoir.

³²² *Ibid*, p. 208.

³²³ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 119.

³²⁴ *Ibid*, p. 129.

³²⁵ *Ibid*, p. 138.

Toutefois, Calfucurá meurt en 1873, peu après la grande bataille de San Carlos (1872). L'on raconte que pour cette bataille, il fut aidé de ses hommes pour monter à cheval afin de diriger les opérations : Calfucurá avait atteint l'âge de cent ans.³²⁶

A partir de la mort du toquí, l'emprise que les peuples originaires avaient sur la Pampa va commencer à décliner rapidement devant les assauts répétés des successifs gouvernements argentins. Encore lucide sur son lit de mort, Calfucurá avait laissé une consigne très claire à l'attention de son peuple :

« No entregar Carhué al huinca ».³²⁷

Pour lui, Carhué faisait partie d'un axe imaginaire composé aussi de Salinas Grandes et de Choele-Choel. Salinas Grandes était le centre du pouvoir politique ; Choele-Choel le passage naturel des troupeaux pour leur commercialisation au Chili ; et Carhué la porte d'entrée des territoires indigènes libres.³²⁸ C'était donc l'ultime bastion qui, une fois tombé, permettrait aux *wincas* d'entrer définitivement dans la Pampa et la Patagonie, ce qui signifierait alors la défaite finale des Indigènes.³²⁹

La mort du toquí fut fêtée dans la plupart des provinces et à Buenos Aires, mais la joie fut de courte durée. Un de ses fils, Manuel Namuncurá³³⁰ (62 ans), reprenait la chefferie de la Confédération des Grandes Salines et relançait les malons.



Avec le rosisme, la classe conservatrice des estancieros accède au pouvoir. Si celle-ci poussait déjà à l'expansion territoriale durant la décennie de l'anarchie, cela ne se traduit que par des expéditions assez impulsives en réaction à des malons, et par conséquent assez hasardeuses (les expéditions de Rodriguez tiennent en effet plus de l'exploration, même si une avancée de la frontière sur Tandil est tout de même obtenue), ou par les *malons blancs* de Rauch qui n'ont d'autre but que l'extermination des Indigènes.

La lutte pour la terre qui se profilait déjà durant la période des guerres civiles est ouvertement déclarée sous le rosisme. Car l'oligarchie terrienne détient désormais les moyens de ses ambitions. Elle devient plus entreprenante et montre ce qu'elle désire réellement. Il ne s'agit pas de faire simplement avancer la frontière sous prétexte d'une pression démographique ou d'un besoin en terres pour l'agriculture et l'élevage du bétail ; il s'agit de contrôler l'entièreté de la Pampa et des territoires indigènes libres. Cette volonté se traduit par la campagne de 1833, qui ne ressemble à rien de connu jusque-là. Soigneusement planifiée, avec ses trois divisions qui doivent *balayer* simultanément l'ensemble de la Pampa, elle annonce déjà la conquête du « désert » du général Roca.

D'un autre côté, la formation de la Confédération des Grandes Salines démontre que suite aux développements des ultimes décennies, les Indigènes pampéens ne se font plus guère d'illusions sur les intentions des différents gouvernements argentins :

³²⁶ *Ibid*, p. 130.

³²⁷ *Ibid*, p. 142 ; cf. 10, Annexes : carte 11.

³²⁸ *Ibidem*.

³²⁹ *Ibid*, pp. 129-30.

³³⁰ Cf. 10, Annexes : image 24.

ils cherchent donc, plus nettement que par le passé, à s'unir face à leur ennemi commun, et les conflits se radicalisent en même temps que se complique le jeu politique.

De plus, si les négociations entre Rosas et Calfucurá avaient permis d'établir une paix relativement solide au Sud de Buenos Aires (l'Ouest de celle-ci et le Sud de Córdoba étant par contre toujours sous la menace permanente des Ranquels) ; une fois la période rosiste terminée, les gouvernements portègues qui succèdent à Rosas vont souvent trembler sur leurs bases face aux assauts désormais associés des Ranquels et des *Salineros*. La Confédération est alors plus forte que jamais.

Cette situation va alors être de plus en plus ressentie par l'élite libérale nouvellement au pouvoir comme une véritable humiliation. En effet, cette élite qui se prétendait progressiste, moderne et civilisée, se voyait paradoxalement acculée sur la défensive et était régulièrement obligée à négocier des trêves ou des accords de paix avec des peuples qu'elle considérait pourtant comme primitifs.

4.3 Le libéralisme au pouvoir (1852)

Durant les années du rosisme, l'opposition au régime s'était en partie développée au sein de salons littéraires. Une nouvelle génération d'intellectuels s'était en effet formée dès 1837 et commençait à combattre le tyran par le biais de poèmes et d'écrits séditieux qui vaudront bientôt l'exil à leurs auteurs.³³¹ Suivront alors des œuvres littéraires plus importantes et engagées, souvent très virulentes. Cette nouvelle génération, qui est restée pour la postérité la « Generación de 1837 »,³³² aspirait à un libéralisme venu tout droit d'Europe et des Etats-Unis. Déjà bien avant que ne tombe le tyran, ces jeunes idéologues débattaient ensemble de ce que devrait être l'Argentine après lui : dès sa chute, ils vont donc tout naturellement s'appliquer à la tâche de construire le pays rêvé qu'ils avaient imaginé depuis de longues années. Chacun des membres de cette génération va ainsi apporter sa pierre à l'édifice libéral en formation. Soulignons le fait que ces différentes contributions à l'élaboration et à la consolidation de cet Etat libéral ont la caractéristique d'être à la fois littéraires et politiques, car à partir de ce moment les domaines de la culture et de la politique commencent à se mélanger de façon plus intensive qu'auparavant.

³³¹ Les exilés furent nombreux suite à la prise de pouvoir de Rosas. Le récit de Sarmiento (*Facundo. Civilización y Barbarie*, Madrid : Cátedra, 1990), s'il est certainement exagéré sur certains points, constitue tout de même un témoignage révélateur de ce qu'a du être la dictature de Rosas. Selon lui, Rosas fit effectuer un recensement des opinions au cours duquel les habitants devaient se déclarer unitaire, fédéral, ou indifférent. Les registres élaborés sur la base de ces informations permirent ensuite à *la Mazorca* (la police politique de Rosas, dont la technique habituelle d'exécution était l'égorgeage), de supprimer les opposants durant les sept années qui suivirent (*ibid*, p. 320). Les Unitaires s'enfuirent donc massivement à Montevideo (*ibid*, pp. 342-3), alors que Buenos Aires était inondée de slogans comme « Mueran los salvajes, asquerosos, inmundos unitarios » (*ibid*, p. 318) et que Rosas annonçait son programme politique en ces termes : « el que no está conmigo es mi enemigo » (*ibid*, p. 315). Rosas instaura à Buenos Aires un climat de terreur (*ibid*, p. 311) auquel concoururent de nombreux assassinats politiques (*ibid*, pp. 313-4), des emprisonnements arbitraires (*ibid*, p. 324), et des séances de coups de fouet (*ibid*, pp. 323-4). Rosas contrôlait aussi bien la presse que la poste (*ibid*, p. 332), et il mit apparemment sur pied un efficace système d'espionnage à travers la communauté afro argentine qui lui était dévouée et dont les membres travaillaient généralement comme domestiques dans les familles de la capitale (*ibid.*, p. 334).

³³² Halperín Donghi, Tulio, *Una Nación...*, p. 35.

Juan Bautista Alberdi³³³ et Domingo Faustino Sarmiento³³⁴ sont sans aucun doute deux des plus importants protagonistes de cette génération qui se dresse face à Rosas.³³⁵

Le premier s'empresse d'écrire depuis le Chili, à la chute du tyran en 1852, un essai politique intitulé *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*,³³⁶ dans lequel il donne sa conception de l'Etat libéral. Les *Bases* d'Alberdi seront ainsi largement utilisées l'année suivante dans l'élaboration de la Constitution.

Le second va tout d'abord, depuis son exil chilien, développer une intense activité journalistique qui débouchera par la suite sur une abondante littérature. Les écrits de Sarmiento influenceront énormément les mentalités argentines, et ceci jusqu'à nos jours. Parmi ses nombreux écrits, l'ouvrage qu'il rédige en 1845, *Facundo. Civilización y Barbarie*,³³⁷ est représentatif de ce fait. Dans cet opus, il fustige le caudillisme à travers la figure de Juan Facundo Quiroga : celui-ci est d'une part décrit comme le paradigme du barbare, et d'autre part comme le père spirituel de Juan Manuel de Rosas, qui n'aurait rien fait d'autre que de systématiser la barbarie sanguinaire du premier. Ce faisant, il façonne une image dichotomique de la société argentine, société dans laquelle s'opposeraient une supposée civilisation et une prétendue barbarie.

Nous tenterons donc de voir premièrement comment Alberdi conçoit l'Etat et quelle place il assigne aux Indigènes. Nous tenterons ensuite d'appréhender avec plus de précision les concepts de civilisation et barbarie chez Sarmiento. A travers les écrits de ces deux personnages emblématiques, il sera alors plus aisé de comprendre le développement de la mentalité bourgeoise libérale qui s'imposera durant cette période, et qui favorisera finalement la résolution de la question indigène selon les méthodes radicales prônées par Roca et les siens. Car comme le signale bien Tulio Halperín Donghi, les valeurs et principes libéraux qui sont mis sur pied par cette génération vont se transformer en un véritable dogme :

« un dogma destinado a ocupar, como inspiración y guía de la conducta individual y colectiva, el lugar que en la Edad Media alcanzó el cristianismo. »³³⁸

4.3.1 Alberdi : gouverner, c'est peupler

Comment réorganiser la République Argentine après la chute du dictateur ? Sur quelles bases constitutionnelles, économiques et sociales doit-on organiser le grand projet national libéral et résoudre définitivement le sempiternel problème de

³³³ Cf. 10, Annexes : image 17.

³³⁴ Cf. 10, Annexes : image 18.

³³⁵ Bartolomé Mitre (futur président, de 1862 à 1868), José Hernández (auteur du fameux poème *Martín Fierro*), ainsi que le poète et écrivain Esteban Echevarría sont autant de figures marquantes de cette génération.

³³⁶ Le titre complet de l'essai est le suivant : « Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina, derivadas de la ley que preside el desarrollo de la civilización en la América del Sur » ; le texte quasi intégral est consultable dans : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, pp.192-233.

³³⁷ *Op. cit.*

³³⁸ *Ibid*, p. 39.

l'unification des provinces ? Et finalement, comment doit-on concrètement construire et développer le pays ?

Pour Alberdi, la base la plus fondamentale à acquérir, si l'on espère construire et développer de façon moderne la nation argentine, c'est la population. A cette époque, l'Argentine détient probablement une des plus faibles densités démographiques au monde.³³⁹ La solution consiste donc à attirer urgemment un maximum d'immigrants européens, à l'instar de ce qui se passe aux Etats-Unis, en Australie ou ailleurs. Pour celui qui est considéré comme un des plus grands intellectuels de sa génération : « Gobernar, es poblar »,³⁴⁰ et ceci en Argentine comme partout ailleurs sur le continent.

Pour Alberdi, l'Argentine n'est en effet rien d'autre qu'un désert : « ¿ qué nombre daréis, qué número merece un país compuesto de doscientos mil leguas de territorio y de una población de ochocientos mil habitantes ? Un desierto. »³⁴¹ Pour résoudre cette situation, la première mesure à prendre est donc de créer une nouvelle constitution qui soit adaptée au problème : « ¿ cuál es la constitución que mejor conviene al desierto ? La que sirve para hacerlo desaparecer ». ³⁴² Néanmoins, une constitution nouvelle et adéquate ne peut être qu'un instrument privilégié, une arme efficace, dans ce qui doit être une volonté politique générale d'expansion et de lutte contre le désert : « Necesitamos constituciones, necesitamos una política de creación, de población, de conquista sobre la soledad y el desierto »³⁴³ ; car c'est bien le désert qui est l'ennemi principal de l'Argentine et des nations américaines dans leur ensemble.³⁴⁴

Pour vaincre ce désert, il faut donc, à travers la constitution et une volonté politique constante, encourager l'immigration et la colonisation subséquente des terres intérieures. Mais pour que cette politique de colonisation fonctionne, la Nation a principalement besoin d'agriculteurs et d'éleveurs qualifiés : l'immigration européenne –dont on imagine qu'elle sera naturellement rompue aux techniques agropastorales les plus modernes- résoudra en grande partie le problème du manque de main-d'œuvre qualifiée.

Néanmoins, il faudra parallèlement aussi penser à instruire le peuple argentin en cette matière. Une autre mesure importante à prendre est donc celle de l'instruction de la population locale. Mais comme cette population est principalement appelée à coloniser le désert, il faut faire attention à ne pas lui dispenser n'importe quelle éducation :

³³⁹ Il est difficile de donner une densité démographique réaliste pour l'époque étudiée étant donnée les changements auxquels sont soumis les frontières jusqu'au début du XXe siècle, moment où le territoire national prendra sa forme actuelle, suite à la conquête du Chaco. Néanmoins, à titre indicatif, il est possible de se référer aux deux premiers recensements nationaux qui nous donnent, en 1869 : 1'737'000 habitants ; et en 1895 : 3'955'000 habitants (Germani, Gino, *La asimilación de los inmigrantes en la Argentina y el fenómeno del regreso en la inmigración reciente : informe preliminar*, Buenos Aires : UBA, 1964, p. 11). Si l'on se met sur le même plan que les idéologues libéraux qui considéraient déjà l'Argentine sous sa forme actuelle, nous obtenons (pour un territoire de 2'778'417 km²), une densité de 0,6 habitants au km² en 1869, et de 1,4 en 1895. A titre comparatif, le territoire argentin correspond à environ cinq fois celui de la France.

³⁴⁰ Alberdi, Juan B., « art. cit. », p. 228.

³⁴¹ *Ibidem.*

³⁴² *Ibidem.*

³⁴³ *Ibid.*, p. 229.

³⁴⁴ Entre autres exemples, cf. la fin du titre de la base XXXII : « - Política contra el desierto, actual enemigo de América » (*ibid.*, p. 230).

« Es un error infelicísimo el creer que la instrucción primaria o universitaria sean lo que puede dar a nuestro pueblo la aptitud del progreso material y de las prácticas de libertad. [...] No es el alfabeto, es el martillo, es la barreta, es el arado, lo que debe poseer el hombre del desierto ».³⁴⁵

Selon Alberdi, l'éducation ne doit donc pas servir à l'émancipation intellectuelle des individus, ce qui serait une erreur grave et dangereuse pour l'ordre républicain. Elle doit être limitée et dirigée très précisément :

« La instrucción primaria dada al pueblo más bien fue perniciosa. ¿ De qué sirvió al hombre del pueblo el saber leer ? Para verse injerido como instrumento en la gestión de la vida política que no conocía. Para instruirse en el veneno de la prensa electoral, que contamina y destruye en vez de ilustrar ; para leer insultos, injurias, sofismas y proclamas de incendio, lo único que pica y estimula su curiosidad inculta y grosera. »³⁴⁶

Ce qu'il propose donc, c'est une éducation à deux volets. D'une part, une éducation pratique, adaptée au désert ; une éducation visant à transformer la population en une sorte de peuple de *pioneers* :

« El tipo de nuestro hombre sudamericano debe ser el hombre apto para vencer al grande y agobiante enemigo de nuestro progreso : el desierto, el atraso material, la naturaleza bruta y primitiva de nuestro continente. [...] La instrucción para ser fecunda ha de contraerse a ciencias y artes de aplicación, a cosas prácticas, a lenguas vivas, a conocimientos de utilidad material e inmediata. »³⁴⁷

D'autre part, pour une minorité qui pourrait être apparentée à une classe moyenne, l'éducation doit servir à former des commerçants et des industriels capables de négocier en anglais avec de futurs partenaires commerciaux :

« El plan de instrucción debe multiplicar las escuelas de comercio y de industria, fundándolas en pueblos mercantiles. [...] El idioma inglés como idioma de la libertad de la industria y del orden, debe ser aún más obligatorio que el latín [...] ¿ Cómo recibir el ejemplo y la acción civilizante de la raza anglo-sajona sin la posesión general de su lengua ? »³⁴⁸

Immigration et éducation dirigée : deux armes fondamentales qui doivent servir à vaincre le désert ; deux armes qu'il faut instituer comme des principes d'Etat dans la constitution. Mais dans l'esprit d'Alberdi, la marche vers le progrès et le développement de la nation argentine s'accompagne bien sûr d'autres mesures libérales telles que la liberté de commerce et le développement de l'industrie, qui vont de pair avec l'amélioration des communications grâce aux chemins de fer et à la navigabilité des fleuves :

« Así como antes colocábamos la independencia, la libertad, el culto, hoy debemos poner la inmigración libre, la libertad de comercio, los caminos de fierro, la industria sin trabas [...] Hoy debemos constituirnos [...] para tener

³⁴⁵ *Ibid*, p. 231.

³⁴⁶ *Ibid*, p. 206.

³⁴⁷ *Ibid*, p. 207.

³⁴⁸ *Ibidem*.

población, para tener caminos de fierro, par ver navegados nuestros ríos, para ver opulentos y ricos nuestros Estados. »³⁴⁹

Voici donc résumé l'ambitieux programme libéral d'Alberdi. Mais nous sommes maintenant en droit de nous demander quelle place Alberdi réserve aux peuples originaires dans ce grand projet d'organisation et de modernisation nationale. Comment perçoit-il et intègre-t-il les Indigènes dans ces enthousiastes projets de peuplement du « désert » ? Alberdi répond de façon on ne peut plus claire à ces questions :

« y el salvaje del Chaco, apoyado en el arco de su flecha contemplará con tristeza el curso de la formidable máquina [la machine à vapeur] que le intima el abandono de aquellas márgenes. Resto infeliz de la criatura primitiva : decid adiós al dominio de vuestros pasados. La razón despliega hoy sus banderas sagradas en el país que no protegerá más con asilo inmerecido la bestialidad de la más noble de las razas. »³⁵⁰

Dans ce passage, les peuples originaires sont présentés comme étant condamné à disparaître telles des espèces animales en voie d'extinction. Face à l'avancée du progrès et de la raison, les Indigènes -vestiges d'un passé définitivement révolu- n'auront en effet bientôt plus d'endroit où se réfugier.

Et s'il fallait encore se convaincre du fait que, dans la vision alberdienne, les Indigènes ne trouveront pas abri au sein d'un projet de société auquel ils pourraient être assimilés, il suffit de se pencher sur la douzième base de son essai : Alberdi y expose très clairement sa perception de la société américaine et argentine. Celle-ci repose sur un européocentrisme des plus purs, qui ne laisse aucune place à la présence indigène :

« Lo que llamamos América independiente no es más que la Europa establecida en América ; y nuestra revolución no es otra cosa que la desmembración de un poder europeo en dos mitades que hoy se manejan por sí mismas. Todo en la civilización de nuestro suelo es europeo. La América misma es un descubrimiento europeo. La sacó a luz un navegante genovés, y fomentó el descubrimiento una mujer de España. Cortés, Pizarro, Mendoza, Valdivia, que no nacieron en América, la poblaron de la gente que hoy la posee, que ciertamente no es indígena. »³⁵¹

La civilisation est donc chez Alberdi un attribut purement européen, qui ne peut être appliqué aux peuples originaires. Depuis cette perspective européocentriste, le continent américain et l'ensemble des cultures qu'il abrite n'acquièrent de véritable existence qu'à partir de leur découverte par Christophe Colomb.

Cet européocentrisme s'exprime aussi à travers l'exaltation du Christianisme ; exaltation qui est évidemment juxtaposée à une dépréciation de la cosmovision indigène :

« Nuestra religión cristiana ha sido traída a América por los extranjeros. A no ser por la Europa, hoy la América estaría adorando al sol, los árboles, las bestias,

³⁴⁹ *Ibid*, p. 203.

³⁵⁰ *Ibid*, p. 221.

³⁵¹ *Ibid*, p. 208.

quemando hombres en sacrificio, y no conocerían el matrimonio. La mano de la Europa plantó la cruz de Jesucristo en América ».³⁵²

En vertu de cette prééminence de la civilisation européenne, Alberdi revendique donc purement et simplement la propriété des terres américaines, propriété « que ciertamente no es indígena ».³⁵³ Pour Alberdi, la question indigène est donc réglée et les territoires libres du Sud argentin sont déjà virtuellement absorbés, avec un quart de siècle d'anticipation : « el salvaje está vencido, en América no tiene dominio ni señorío. Nosotros, europeos de casta y de civilización, somos los dueños de la América. »³⁵⁴ La négation des droits des Indigènes sur leur terre est totale, et Alberdi va jusqu'à contester l'existence même d'une composante indigène au sein de la société hispanocréole :

« Hoy mismo, bajo la independencia, el indígena no figura ni compone mundo en nuestra sociedad política y civil. Nosotros, los que nos llamamos americanos, no somos otra cosa que europeos nacidos en América. Cráneos, sangre, color, todo es de fuera. »³⁵⁵

Dans l'esprit d'Alberdi, l'Indigène n'existe donc littéralement pas. Cette vision de la société hispanocréole, basée sur des notions de sang, de couleur, et sur des données anthropomorphiques –autrement dit sur la race-, n'est cependant absolument pas représentatif de la société de l'époque, qui, comme nous l'avons vu, était extrêmement complexe et variée en raison des nombreux Indigènes déjà assimilés, mais aussi et surtout en raison du métissage déjà avancé de la société. La vision de la société d'Alberdi ne pouvait sans doute s'appliquer qu'à la description de la haute société portègne dont il faisait partie.

Pour Alberdi, la civilisation européenne et chrétienne est irrémédiablement séparée du monde indigène pour des raisons présentées comme *qualitatives* :

« Cuando decimos *confortable*, conveniente, bien, *come* [sic] *il faut*, ¿ aludimos a cosas de araucanos ? [...] ¿ Quién casaría a su hermana o su hija con un infanzón de la Araucania y no mil veces con un zapatero inglés ?
En América todo lo que no es europeo es bárbaro : no hay más división que ésta : 1º-el indígena, es decir el salvaje ; 2º-el europeo, es decir nosotros, los que hemos nacido en América y hablamos español, los que creemos en Jesucristo y no en Pillan (Dios de los indígenas).
No hay otra división del hombre americano. »³⁵⁶

Pour Alberdi, le mariage interracial est donc à exclure : il est en effet mille fois préférable de marier les femmes de son entourage à de simples cordonniers anglais plutôt qu'à des souverains indigènes. La classe à laquelle appartiennent les Indigènes au sein de leur propre société ne suffit pas à dépasser l'obstacle que constitue l'appartenance à la race. Alberdi laisse ici s'exprimer sans entrave sa vision raciale et hiérarchisée de la société, dans laquelle les peuples originaires occupent l'échelon le plus bas.

³⁵² *Ibid*, p. 209.

³⁵³ *Ibid*, p. 208.

³⁵⁴ *Ibid*, p. 211.

³⁵⁵ *Ibid*, pp. 208-9.

³⁵⁶ *Ibid*, p. 209.

Dans la vision d'Alberdi, il y a donc deux mondes clairement séparé en Amérique, deux mondes que rien ne rapproche : un monde indigène, primitif, sauvage, barbare et inférieur, qui a déjà virtuellement disparu ; et un monde européen, civilisé et donc supérieur, appelé à dominer le continent dans son entièreté, en vertu de ce qu'Alberdi décrit comme une sorte de loi universelle de l'expansion :

« La América ha sido descubierta, conquistada y poblada por las razas civilizadas de la Europa, a impulsos de la misma ley que sacó de su suelo primitivo a los pueblos del Egipto para traerlos a la Grecia ; más tarde a los habitantes de ésta, para civilizar las regiones de la península itálica, y por fin a los bárbaros habitantes de la Germania para cambiar con los restos del mundo romano, la virilidad de su sangre con la luz del cristianismo.

Así, el fin providencial de esa ley de expansión es el mejoramiento indefinido de la especie humana, por el cruzamiento de las razas, por la comunicación de las ideas y creencias y por la nivelación de los productos diversos de la tierra. »³⁵⁷

Et si cette loi de l'expansion laisse un instant –bizarrement- supposer un mélange indéfini des peuples et des cultures, dans une sorte de pluriethnicité, l'auteur ne tarde pas à préciser un peu mieux sa pensée sur ce mélange des races :

« El pueblo inglés ha sido el pueblo más conquistado de cuantos existen ; todas las naciones han pisado su suelo y mezclado a él su sangre y su raza. Es el producto de un cruzamiento infinito de castas ; y por eso justamente el inglés es el más perfecto de los hombres, y su nacionalidad tan pronunciada que hace creer al vulgo que su raza es sin mezcla.

No temáis, pues, la confusión de razas y de lenguas. De la Babel, del caos sairá algún día brillante y nítida la nacionalidad sudamericana. »³⁵⁸

Le mélange a donc certaines limites précises : européennes et chrétiennes ; et le mélange a surtout un modèle : le peuple anglais. Celui-ci est effectivement le résultat d'une fusion, mais d'une fusion très représentative des cultures qu'Alberdi rêve de faire immigrer en Argentine : les cultures anglo-saxonnes, françaises, germaniques et scandinaves. De cette vision de la mixité sont bien évidemment exclus les peuples originaires américains.

4.3.2 Sarmiento : civilisation et barbarie

Comme nous l'avons déjà vu plus haut, la justification de la conquête du « désert » repose sur un substrat idéologique qui décrit cette dernière comme l'avancée de la civilisation sur la barbarie. Indépendamment du fait que Sarmiento n'est ni le père, ni l'unique prédicateur de cette idée d'avancée de la civilisation aux dépens des peuples originaires, en Argentine, cette opposition s'est largement propagée à travers son œuvre, le *Facundo. Civilización y barbarie*.³⁵⁹ C'est pourquoi il est indispensable de savoir à quoi Sarmiento se réfère exactement lorsqu'il utilise les termes de civilisation et de barbarie.

³⁵⁷ *Ibid*, p. 192.

³⁵⁸ *Ibid*, p. 220.

³⁵⁹ *Op. cit.*

Sarmiento à une vision très déterministe de la société : pour lui, les hommes sont le produit du milieu dans lequel ils évoluent. Pour cette raison, avant de se lancer dans une critique acerbe des caudillos que sont Facundo Quiroga et Rosas, il décide d'effectuer la description du monde dans lequel ils vivent. En conséquence, il structure son œuvre en deux parties :

« la una en que trazo el terreno, el paisaje, el teatro sobre el que va a representarse la escena ; la otra en que aparece el personaje con su traje, sus ideas, su sistema de obrar, de manera que la primera esté ya revelando a la segunda sin necesidad de comentarios ni explicaciones. »³⁶⁰

Quatre chapitres sont donc employés à la description de ce paysage, ou milieu, censé avoir engendré la figure de Quiroga.³⁶¹ De cette manière, Sarmiento peut alors nous affirmer que si Quiroga est devenu ce qu'il est, un caudillo « ignorant, bárbaro »,³⁶² « un tipo de la barbarie primitiva »,³⁶³ cela n'est pas à cause d'un « accidente de su carácter, sino por antecedentes inevitables y ajenos de su voluntad »³⁶⁴ ; antécédents qui sont à mettre en relation avec « la fisionomía de la naturaleza grandiosamente salvaje que prevalece en la inmensa extensión de la República Argentina ». ³⁶⁵

La barbarie de l'homme est donc le produit d'un environnement : la nature sauvage de la République Argentine. Mais Sarmiento ne tarde pas à généraliser, et cette nature immensément sauvage s'étend rapidement à la campagne, aux provinces agricoles de l'intérieur, aux villages et à leurs habitants qui mènent « la vida primitiva de los pueblos, la vida eminentemente bárbara y estacionaria, la vida de Abraham »³⁶⁶

Par extension, la barbarie se retrouve dans tout ce qui a un lien avec la terre, et c'est finalement le sol américain lui-même, le continent, qui génère la barbarie. Ainsi par exemple, décrivant rapidement la région d'où est issu le plus célèbre des caudillos sud-américains, il déclare « Colombia tiene llanos, vida pastoril, vida bárbara americana pura, y de ahí partió el gran Bolívar ». ³⁶⁷

Cette terre américaine où prédomine la nature sauvage et la campagne, est alors fréquemment comparée au Moyen Age européen et à l'Orient,³⁶⁸ deux lieux distants

³⁶⁰ *Ibid*, p. 50.

³⁶¹ Le titre du premier chapitre est révélateur du déterminisme précité : « Aspecto físico de la República Argentina y caracteres, hábitos e ideas que engendra » (*ibid*, pp. 55-74) ; dans le deuxième chapitre, « Originalidad y caracteres argentinos » (*ibid*, pp. 75-93) , Sarmiento passe en revue les différents *types* de gauchos ; le troisième chapitre, « Asociación » (*ibid*, pp. 95-105) décrit la pulpería* comme le lieu où les gauchos sociabilisent lorsqu'ils stoppent momentanément leurs vagabondages ; finalement, le contexte historique ayant vu l'apparition généralisée du caudillisme en Argentine est abordé dans le chapitre IV, « Revolución de 1810 » (*ibid*, pp. 107-25).

³⁶² *Ibid*, p. 217.

³⁶³ *Ibid*, p. 141.

³⁶⁴ *Ibid*, p. 48.

³⁶⁵ *Ibidem*.

³⁶⁶ *Ibid*, p. 67.

³⁶⁷ *Ibid*, p. 49.

³⁶⁸ Sarmiento parle beaucoup d'Orient, voire d'Asie, mais l'on comprend, notamment à travers des expressions comme celles de « bédouins américains » (*ibid*, p. 69), que ses descriptions et comparaisons orientales tiennent surtout du Maghreb et très précisément de l'Algérie qu'il a eu l'occasion de parcourir, au cours d'un voyage où il a pu apprécier l'œuvre civilisatrice de la France dans cette partie du monde colonial.

dans le temps et l'espace, mais qui illustrent parfaitement la barbarie dans l'esprit de Sarmiento. Les grandes familles campagnardes sont donc identifiées aux grandes familles seigneuriales du Moyen Age,³⁶⁹ alors que les Indigènes se transforment en « beduinos americanos »,³⁷⁰ ou en barons sans châteaux :

« Es, en fin, algo parecido a la feudalidad de la edad media, en que los barones residían en el campo, y desde allí hostilizaban la ciudades y asolaban las campañas ; pero aquí faltan el barón y el castillo feudal. »³⁷¹

Le concept de barbarie ressemble ainsi chez Sarmiento à une sorte de gros récipient où s'amalgament indifféremment et anachroniquement la campagne américaine - avec ses Indigènes, ses gauchos et ses caudillos-, l'Orient contemporain, et le Moyen Age européen.

A cette barbarie générale s'oppose, en parfaite antithèse, la ville qui abrite la civilisation :

« La ciudad es el centro de la civilización argentina, española, europea ; allí están los talleres de las artes, las tiendas del comercio, las escuelas y colegios, los juzgados, todo lo que caracteriza, en fin, a los pueblos cultos. »³⁷²

Mais celle-ci, dans la configuration naturellement hostile de la République Argentine, est un oasis entouré d'un désert qui l'opprime : « el desierto las circunda a más o menos distancia, las cerca, las oprime ; la naturaleza salvaje las reduce a unos estrechos oasis de civilización ». ³⁷³ Ces villes agissent malgré tout comme des foyers diffuseurs de civilisation en tentant d'avancer sur le désert : « Buenos Aires y Córdoba son las que mayor número de villas han podido echar sobre la campaña, como otros tantos focos de civilización y intereses municipales ». ³⁷⁴

A cette opposition ville – campagne correspond donc logiquement un parfait antagonisme entre leurs habitants respectifs : les hommes de la ville sont en effet totalement différents de ceux de la campagne, à tel point qu'ils s'apparentent à des peuples différents :

« El hombre de la ciudad viste el traje europeo, vive de la vida civilizada tal como la conocemos en todas partes : allí están las leyes, las ideas de progreso, los medios de instrucción, alguna organización municipal, el gobierno regular, etc. Saliendo del recinto de la ciudad todo cambia de aspecto : el hombre del campo lleva otro traje, que llamaré americano por ser común a todos los pueblos ; sus hábitos de vida son diversos, sus necesidades peculiares y limitadas : parecen dos sociedades distintas, dos pueblos extraños uno de otro. »³⁷⁵

Le fossé est tel entre ces deux modes de vies, qu'aucune union entre ces deux mondes ne semble possible. La faute en revient principalement à la mauvaise

³⁶⁹ *Ibid*, p. 147.

³⁷⁰ *Ibid*, p. 62.

³⁷¹ *Ibid*, p. 69.

³⁷² *Ibid*, p. 66.

³⁷³ *Ibidem*.

³⁷⁴ *Ibidem*.

³⁷⁵ *Ibidem*.

volonté de l'homme de la campagne qui rechigne à apprendre les bonnes manières de l'homme de la ville :

« el hombre de la campaña, lejos de aspirar a semejarse al de la ciudad, rechaza con desdén su lujo y sus modales corteses ; y el vestido del ciudadano, el frac, la silla, la capa, ningún signo europeo puede presentarse impunemente en la campaña. Todo lo que hay de civilizado en la ciudad está bloqueado allí, proscrito afuera ; y el que osara mostrarse con levita, por ejemplo, y montado en silla inglesa, atraería sobre sí las burlas y las agresiones brutales de los campesinos. »³⁷⁶

Dans cette description de la société argentine que donne Sarmiento, nous rencontrons donc d'une part un fossé entre la ville et la campagne ; et d'autre part un portrait des habitants des deux bords ne désirant pas faire un pas l'un en direction de l'autre -et ceci indépendamment du fait que l'auteur estime que c'est naturellement aux campagnards d'aller dans le sens des citadins.

Comme nous le voyons, il y a donc chez Sarmiento la volonté de signifier un écart insurmontable entre la ville et la campagne, et leurs habitants respectifs ; et, par extension, la mise en place d'une dichotomie absolue entre les termes de civilisation et de barbarie, termes qui sont identifiés à ces deux mondes antagoniques. Cette volonté est d'ailleurs soulignée par le titre original de l'œuvre, « Civilisation ou barbarie »³⁷⁷, dans lequel la présence de la conjonction « ou » marque beaucoup mieux l'intention initiale de l'auteur de séparer radicalement les deux termes. Autrement dit, le titre indique « la mise en place d'une opposition qui dans son déploiement interdit toute possibilité de coexistence entre les deux termes. »³⁷⁸

Pour mieux comprendre cette rhétorique de la dichotomie, il est ici nécessaire de se remémorer le fait qu'elle prend place dans une œuvre militante et qu'elle a par conséquent une fonction précise : celle de servir de « "principe de légitimation politique" du libéralisme conquérant, et [de] stratégie de lutte pour arriver au pouvoir ».³⁷⁹ Vers la fin de sa vie, lançant un regard rétrospectif son œuvre, Sarmiento dira d'ailleurs du *Facundo* :

« El libro que reasume mi pensamiento de hoy es la consecuencia del pensamiento, de otro libro anterior, que figura en la literatura americana hoy como contenido de algunas bellezas literarias ; pero que en su época fue un acontecimiento político, *Civilización y Barbarie*, que pretendió, en medio de la más encarnizada lucha entre unitarios y federales argentinos, que no se querellaban por formas de gobierno ; sino entre la parte civilizada de la ciudades y la parte bárbara de las campañas. La lucha parecía política y era social. »³⁸⁰

L'utilisation de pareille rhétorique avait clairement comme fonction de servir d'arme politique, en vue d'une « acción inmediata y militante ».³⁸¹ Cependant, cette lecture dichotomique de la société argentine se constitue du coup en un véritable « appel à

³⁷⁶ *Ibid*, pp. 66-7.

³⁷⁷ Svampa, Maristella, « Culture et politique en Argentine : le destin de l'image de "civilisation ou barbarie" », in : Collin Delavaud, Anne ; Neffa, Julio César (coord.), *L'Argentine à l'aube du troisième millénaire*, Paris : Editions de l'IHEAL, 1994, p. 41.

³⁷⁸ *Ibidem*.

³⁷⁹ *Ibid*, p. 43.

³⁸⁰ Cité par David Viñas, *op. cit.*, p. 281.

³⁸¹ Sarmiento, Domingo F., *op. cit.*, p. 51.

la rupture et à l'exclusion de l'Autre ». ³⁸² Comme Sarmiento le confirme par ailleurs lui-même dans le passage précédemment cité, la lutte sort ainsi de son cadre politique initial et se transforme alors en véritable problématique sociale.

Mais cet appel à l'exclusion de l'Autre n'est pas l'apanage du seul *Facundo*. De façon obsessionnelle, il traverse toute l'œuvre de Sarmiento ³⁸³ et se cristallise dans un racisme exacerbé qui se nourrit de cette vision manichéenne du social.

La question raciale est en effet omniprésente chez Sarmiento. Selon lui, les races ont des qualités et des défauts bien précis. Nous passerons rapidement sur le haut de sa hiérarchie personnelle, et mentionnerons juste que dans celle-ci, la famille anglo-saxonne est située au sommet, avec toutefois une nette préférence pour sa ramification nord-américaine : « el norteamericano es, pues, el anglosajón exento de toda mezcla de razas inferiores ». ³⁸⁴ Comme chez Alberdi, suivent ensuite les nations de la « civilización europea », ³⁸⁵ « la raza europea pura ». ³⁸⁶

Le peuple argentin est quant à lui le résultat de la fusion des trois grandes races se trouvant sur le sol sud-américain : les races espagnoles et indigènes, auxquelles est venu se greffer plus tardivement la race africaine. Selon notre auteur, il est encore possible à son époque de trouver des spécimens purs des deux premières races : ainsi, « en las campañas de Córdoba y San Luis predomina la raza española pura, y es común encontrar en los campos, pastoreando ovejas, muchachas tan blancas, tan rosadas y hermosas, como querrían serlo las elegantes de una capital » ³⁸⁷ ; alors qu'à Santiago del Estero « el grueso de la población campesina habla aún la *Quichua*, que revela su origen indio ». ³⁸⁸

Malheureusement, dans sa grande majorité, le peuple argentin a souffert du mélange de ces trois races :

« de la fusión de estas tres familias ha resultado un todo homogéneo, que se distingue por su amor a la ociosidad e incapacidad industrial cuando la educación y las exigencias de una posición social no vienen a ponerle espuela y sacarla de su paso habitual. » ³⁸⁹

Face à ce qui est pour Sarmiento, en termes de métissage, un piteux résultat, aucune des races en question –pas même l'espagnole- n'est exempte de critiques. Néanmoins, cette dernière n'est jugée que par rapport à un milieu précis : c'est en

³⁸² Svampa, Maristella, « art. cit. », p. 47.

³⁸³ « A través de medio siglo las ideas de Sarmiento (1811 – 1888) muestran con una nitidez creciente su núcleo generador : es la oposición de dos términos que si, en un principio, se llama ciudad/campaña, luego civilización/barbarie, más adelante gente educada/chusma*, incluso personas honestas/descamisadas, terminará por designarse como blancos/no blancos, sanos/enfermos, razas conquistadoras/razas conquistadas. [...] Diría : Sarmiento termina por no hablar más que de eso » ; Viñas, David, *op. cit.*, p. 275.

³⁸⁴ Cité par David Viñas, *ibid*, p. 63.

³⁸⁵ Sarmiento, Domingo F., *op. cit.*, p. 75.

³⁸⁶ *Ibid*, p. 70.

³⁸⁷ *Ibid*, p. 63.

³⁸⁸ *Ibidem*.

³⁸⁹ *Ibid*, pp. 63-4.

effet seulement lorsqu'elle est confrontée au « désert » qu'elle laisse resurgir ses instincts primaires et qu'elle finit par sombrer dans la barbarie.³⁹⁰

Sans surprise aucune, ce sont donc les composantes africaines et indigènes qui tirent le mélange vers le bas. Sarmiento ne s'attarde que très peu sur les Afro argentins, probablement du fait qu'ils sont peu nombreux et en train de disparaître. Mais contrairement aux Indigènes, la race africaine est encore dotée de certaines qualités, même si elles s'apparentent de très près à celles de la race canine :

« Los africanos son conocidos por todos los viajeros como una raza guerrera, llena de imaginación y de fuego, y aunque feroces cuando están excitados, dóciles, fieles y adictos al amo o al que los ocupa. »³⁹¹

Sarmiento ne se montre toutefois pas mécontent de leur progressive disparition de la société argentine : « felizmente las continuas guerras han exterminado ya a la parte masculina de esta población ». ³⁹² Comme nous pouvions le supposer au vu de ce qui précède, dans cette fusion argentine des races, c'est la composante indigène qui porte le plus gravement préjudice au résultat :

« Mucho debe haber contribuido a producir este resultado desgraciado [l'amour à l'oisiveté et l'incapacité de travailler] la incorporación de indígenas que hizo la colonización. Las razas americanas viven en la ociosidad, y se muestran incapaces, aún por medio de la compulsión, para dedicarse a un trabajo duro y seguido. »³⁹³

Selon les dires de notre auteur, les Indigènes sont ainsi des fainéants et des incapables : ils sont inutiles à double titre. Mais leurs défauts ne se limitent pas à cela. De la même manière que les gens de la campagne, les Indigènes se montrent hostiles à toute civilisation : résultat normal qui découle du fait que tous deux appartiennent au même monde rural, ce « désert » qui engendre la barbarie ; tous deux sont donc des barbares qui, en tant que tels, refusent obstinément le progrès et ses avantages civilisateurs.

Pour Sarmiento, cette situation laisse donc présager un sombre avenir pour les pays sud-américains où la population indigène constitue encore la majorité écrasante :

« ¿ Qué porvenir aguarda a México, al Perú, Bolivia y otros Estados sudamericanos que tienen aún vivas en sus entrañas como no digerido alimento, las razas salvajes o bárbaras indígenas que absorbió la colonización, y que conservan obstinadamente sus tradiciones de los bosques, su odio a la civilización, sus idiomas primitivos, y sus hábitos de indolencia y repugnancia desdeñosa contra el vestido, el aseo, las comodidades y los usos de la vida civilizada ? ¿ Cuántos años, sino siglos, para levantar aquellos espíritus degradados, a la altura de hombres cultos, y dotados del sentimiento de su propia dignidad ? »³⁹⁴

³⁹⁰ *Ibid*, p. 64. Soulignons que ce n'est pas le cas des Allemands et des Ecosseis : « da compasión y vergüenza en la república Argentina comparar la colonia alemana o escocesa del Sur de Buenos Aires, y la villa que se forma en el interior » (*ibidem*).

³⁹¹ *Ibid*, p. 334.

³⁹² *Ibid*, p. 335.

³⁹³ *Ibid*, p. 64.

³⁹⁴ Sarmiento, Domingo F., « Educación popular », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, pp. 246-7.

Pour Sarmiento, cette fusion des races a donc tout d'une fatalité qui hypothèque gravement l'avenir du sous-continent et ses possibilités de développement. Cette vision extrêmement pessimiste se ressent nettement dans certains passages où le ton exaspéré de Sarmiento laisse apparaître son irritation devant une situation qu'il ressent comme inacceptable :

« Cualquiera que estudie detenidamente los instintos, la capacidad industrial e intelectual de las masas en la República Argentina, Chile, Venezuela y otros puntos, tiene ocasión de sentir los efectos de aquella inevitable, pero dañosa amalgama de razas incapaces o inadecuadas para la civilización. ¡ Qué hábitos de incuria, qué limitación de aspiraciones, qué incapacidad absoluta de industria, qué rebeldía contra todo lo que puede conducirlos a su bienestar ; que endurecimiento en fin en la ignorancia voluntaria, en la escasez y en las privaciones de que pudieran si quisieran librarse ; qué falta tan completa de todos los estímulos que sirven de aguijón a las acciones humanas ! »³⁹⁵

Cette dernière phrase est révélatrice du fait que pour notre auteur, tout ce qui n'aspire pas à la civilisation est ressenti comme contraire à la nature humaine. Ce qu'il ressort cependant très nettement de ce passage, c'est que pour Sarmiento, l'amalgame des races est à la base d'une médiocrité des masses argentines comme sud-américaines : par contagion sanguine, celles-ci elles semblent donc incapables d'accéder au niveau de civilisation auquel aspire notre auteur. Pire, elles semblent même ne pas le vouloir.

Après l'Indigène et le gaucho, c'est donc l'habitant miséreux des bidonvilles qui intègre le grand cercle de la barbarie :

« El *huangualí* [bidonville] nuestro es la todería de la tribu salvaje fijada en torno de las ciudades españolas, encerrando para ellas mismas amenazas de depredación y de violencia que aquellas movibles que se clavan temporalmente en nuestras fronteras. A la menor conmoción de la república, a la menor oscilación del gobierno, estas inmundas y estrechas guaridas del hombre degradado por la miseria, la estupidez y la falta de intereses y de goces, estarán siempre prontas a vomitar hordas de vándalos como aquellos campamentos teutones que amenazaban la Europa y la saquearon ».³⁹⁶

A travers l'opposition civilisation / barbarie et cette vision proprement décadente du métissage, Sarmiento en arrive donc finalement à distinguer un grand ensemble dégénéré : les masses. De par ce nouvel amalgame, le racisme de Sarmiento acquiert une coloration particulière : il se transforme ainsi en une sorte de racisme de classe, ou de caste.³⁹⁷

Le racisme de Sarmiento finit ainsi logiquement par s'étendre à peu près tout ce qui a été contaminé par le sang indigène. Seule une couche minoritaire de la société – blanche, citadine et éduquée, cela va de soi – semble avoir échappé à cette contagion sanguine néfaste qui frappe l'ensemble du peuple argentin. En opposition, l'élite à laquelle s'identifie notre auteur tente obsessionnellement de se définir par le

³⁹⁵ *Ibid*, p. 247.

³⁹⁶ *Ibid*, p. 252.

³⁹⁷ Il va sans dire que cette vision de la société se répercute alors logiquement dans la conception de la démocratie de notre penseur de l'organisation nationale : « la démocratie dont nous parlons tant distingue toutefois les couleurs et les classes » (cité par Charles Lancha, *op. cit.*, p. 99)

biais d'une pureté de sang qui est utopique.³⁹⁸ David Viñas remarque très justement à ce propos : « Es un tópico hablar del “montonero* que Sarmiento portaba consigo”. Más iluminador resultaría, quizás, aludir al indio que no quería llevar adentro. »³⁹⁹

Face à cette dégénérescence de la société, Sarmiento critique en plusieurs endroits le modèle de colonisation espagnol, qu'il juge responsable de cette situation décadente parce qu'il a délibérément intégré la population indigène, ce qui a provoqué cette fusion si dommageable pour les pays sud-américains. Prenant exemple des autres modèles de colonisations européens et de celui des Etats-Unis – qu'il interprète comme réussis parce qu'ils ont adopté des méthodes de ségrégation, d'expulsion, ou d'extermination-, Sarmiento en arrive alors à opposer deux civilisations : une première avancée, où prédomine la pureté d'une race ; et une seconde, retardée et bâtarde :

« Todas las colonizaciones que en estos tres últimos siglos han hecho las naciones europeas, han arrollado delante de sí a los salvajes que poblaran la tierra que venían a ocupar. Los ingleses, franceses y holandeses en Norteamérica, no establecieron mancomunidad ninguna con los aborígenes, y cuando con el lapso del tiempo sus descendientes fueron llamados a formar Estados independientes, se encontraron compuestos de las razas europeas puras, con sus tradiciones de civilización cristiana y europea intactas, con su ahínco de progreso y su capacidad de desenvolvimiento [...] Muy de distinto modo procedió la colonización española en el resto de la América. Sin ser más humana que la del Norte, por aprovechar del trabajo de las razas indígenas esclavizadas, acaso por encontrarlas más dóciles también, incorporó en su seno a los salvajes ; dejando para los tiempos futuros una progenie bastarda, rebelde a la cultura, y sin aquellas tradiciones de ciencia, arte e industria [...] No es posible decir cómo se trasmite de padres a hijos la aptitud intelectual, la moralidad, y la capacidad industrial, aun en aquellos hombres que carecen de toda instrucción ordenadamente adquirida : pero es un hecho fatal que los hijos sigan las tradiciones de sus padres, y que el cambio de civilización, de instintos y de ideas no se haga sino por cambio de razas. »⁴⁰⁰

Le facteur primordial de réussite et de développement pour un pays tient donc la pureté de sa race. Dans le cas de cette Argentine métis, une solution s'impose d'elle-même : le changement de race. Sarmiento rejoint donc Alberdi dans sa volonté d'ouverture du pays à l'immigration européenne. Mais dans la perspective de ce changement de race, la pensée de Sarmiento va plus loin que celle de son compère : ce que Sarmiento attend de l'immigration, c'est non seulement qu'elle peuple le désert, mais c'est surtout et avant tout qu'elle *remplace* la population métis par une population blanche. Pour ce faire, il prône donc ouvertement l'extermination préalable des peuples originaires :

³⁹⁸ Chez Sarmiento, la logique d'un sang pur qui se dégénère par le métissage est aussi -à l'opposé- commodément appliquée aux Indigènes : le sang *purement indigène*, aussi imparfait soit-il, a lui-même subi une dégénérescence à travers les siècles de colonisation espagnole : « debe tenerse en cuenta esta gran distinción entre los indolentes y groseros aborígenes, y sus descendientes actualmente degenerados » (cité par David Viñas, *op. cit.*, p. 63.).

³⁹⁹ *Ibid*, p. 62.

⁴⁰⁰ Sarmiento, Domingo F., « art. cit. », p. 246.

« Para nosotros, Colocolo, Lautaro y Caupolicán, no obstante los ropajes nobles y civilizados con que los revistiera Ercilla,⁴⁰¹ no son más que unos indios asquerosos, a quienes habríamos hecho colgar ahora »⁴⁰².

Les diverses instigations au génocide qui parcourent les textes de Sarmiento⁴⁰³ sont de plus dépouillées de tout remord moral, du fait qu'il ne cesse de parer les Indigènes d'attributs animaliers : si les Africains ont tout du chien, les Indigènes ressemblent quant à eux à de véritables tigres. Ainsi, décrivant des Indigènes s'adonnant au malon, il use du champ lexical de la férocité : les Indigènes sont des barbares, des sauvages avides de sang et de pillages, des bédouins américains qui se dédient à égorger les membres des convois s'aventurant dans le « désert ».⁴⁰⁴ La férocité des Indigènes confirme ainsi implicitement leur animalité. Et c'est cette même animalité qui rend non seulement répugnant ces « indios asqueros »,⁴⁰⁵ mais qui les rend aussi tout à fait inaptés à la civilisation :

« Los araucanos eran más indómitos, lo que quiere decir, animales más rehacios, menos aptos para la civilización y asimilación europeas. »⁴⁰⁶

Sarmiento présente donc l'extermination de ces *animaux incivilisables* comme normale, et l'on perçoit même dans ses propos un certain soulagement mêlé à de l'exaspération, face à une décision ressentie comme trop tardive :

« Harto conocimos a Calfucurá, a Catriel, a Manuel Grande y tantos otros jefes araucanos, el terror de nuestras fronteras, hasta que de una vez por todas se resolvieron nuestros generales y gobernantes a destruirlos. »⁴⁰⁷

En accord avec cette vision positive et nécessaire de l'extermination, et tout en préconisant une vision polygéniste de l'humanité –vision postulant commodément l'impossibilité d'une origine commune entre les races-, Sarmiento relativise alors les massacres passés des conquistadors :

« Nous croyons, donc, que nos écrivains ne devraient plus insister sur la cruauté des Espagnols à l'égard des sauvages de l'Amérique, maintenant comme autrefois nos ennemis de race, de couleur, de tendances, de civilisation ; ni faire remonter l'histoire de notre existence à l'histoire des indigènes qui n'ont rien de commun avec nous. »⁴⁰⁸

⁴⁰¹ Alonso de Ercilla (1533–1594) est l'auteur d'un fameux poème, *La Araucana*, qui narre la *Guerre d'Arauco* à laquelle il a participé. Dans ce poème épique, Ercilla célèbre notamment le courage et la résistance du peuple araucan face à l'envahisseur espagnol, à travers les figures de ces trois meneurs emblématiques que furent Colocolo, Lautaro et Caupolicán.

⁴⁰² Cité par David Viñas, *op. cit.*, p. 61. Charles Lancha donne en français une version légèrement différente et un peu plus longue de cette célèbre diatribe: « Pour nous, Colocolo, Lautaro et Caupolicán ne sont que des Indiens répugnants que nous aurions fait pendre et que nous ferions pendre maintenant, s'ils réapparaissaient dans une guerre des Araucans contre le Chili, qui n'a rien à voir avec cette canaille. » (*op. cit.*, p. 98, note 186).

⁴⁰³ Viñas, David, *op. cit.*, p. 64.

⁴⁰⁴ Sarmiento, Domingo F., *op. cit.*, p. 62.

⁴⁰⁵ Cité par David Viñas, *op. cit.*, p. 61.

⁴⁰⁶ Cité par David Viñas, *ibid.*, p. 279.

⁴⁰⁷ Cité par David Viñas, *ibidem*.

⁴⁰⁸ Cité par Charles Lancha, *op. cit.*, p. 98, note 186.

Revenant ailleurs sur les massacres espagnols et la *Légende noire*, Sarmiento affirme que Bartolomé de Las Casas « no comprendió el principio constitutivo de la familia humana »⁴⁰⁹ et sous-entend qu'il se serait ainsi fourvoyé en prenant ardemment la défense des Indigènes américains.

Parallèlement à ses prises de position sur les controverses du passé, Sarmiento ne manque pas non plus de donner son opinion sur les conquêtes du présent : il démontre ainsi qu'il est tout à fait en accord avec les principes du darwinisme social qui postule la survivance des sociétés considérées comme *les plus aptes* aux dépens de celles qui sont étiquetées *moins adaptées*⁴¹⁰ :

« Puede ser muy injusto exterminar salvajes, sofocar civilizaciones nacientes, conquistar pueblos que están en posesión de terreno privilegiado ; pero gracias a esta injusticia, la América, en lugar de permanecer abandonada a los salvajes, incapaces de progreso, está ocupada hoy por la raza caucásica, la más perfecta, la más inteligente, la más bella y la más progresiva de las que pueblan la tierra ; merced a esta injusticia, la Oceanía se llena de pueblos civilizados, el Asia empieza a moverse bajo el impulso europeo, el Africa ve renacer en sus costas los tiempos de Cartago y los días gloriosos de Egipto. Así, pues, la población del mundo sujeta a revoluciones que reconocen leyes inmutables : las razas fuertes exterminan las débiles, los pueblos civilizados suplantán la posesión de la tierra a los salvajes. »⁴¹¹

Comme nous pouvons le voir ci-dessus, les peuples originaires -par définition plus faibles que cette *race caucasienne* qui est transcendée sous la plume de notre auteur- sont destinés à disparaître sous les coups de boutoir de la civilisation occidentale qui se diffuse mondialement. Après leur extermination, qui est à la fois naturelle et inéluctable, la terre devenue vierge -transformée cette fois en véritable désert- pourra alors entrer en possession de ce peuple qui s'autoproclame civilisé. Le gouvernement argentin pourra alors s'atteler pleinement à sa tâche principale, qui est (suivant la consigne d'Alberdi), de peupler le désert à l'aide de l'immigration européenne.

Dans l'esprit de Sarmiento, les vagues d'immigrants européens qui déferleront sur l'Argentine auront ainsi comme principale fonction, outre celle de peupler les immenses territoires vidés, et celle de l'aider à décoller économiquement en fournissant la main-d'œuvre nécessaire au pays ; celle de *régénérer ethniquement* la

⁴⁰⁹ Cité par David Viñas, *op. cit.*, p. 63. Bartolomé de Las Casas (1470-1566) avait décrit de façon véhémement les souffrances des Indigènes dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes* (1542). La polémique suscitée en Europe par cet ouvrage allait déboucher les *Nouvelles Lois des Indes* -qui reconnaissaient notamment une âme aux Indigènes et donc leurs appartenance à la famille humaine-, mais allait aussi contribuer à créer et à nourrir l'image de la *Légende noire*, image dénonçant la politique de colonisation brutale de l'Espagne en Amérique.

⁴¹⁰ Le très mal nommé *darwinisme social* a en fait comme père l'ingénieur et philosophe Herbert Spencer (1823-1903). Pour Spencer, « *la société est un organisme* et évolue comme un organisme » (Tort, Patrick, *Darwin et le darwinisme*, Paris : P.U.F., 2005, p. 69). Dans sa propre loi d'évolution (1858), Spencer emprunte à Darwin le noyau dur de sa théorie sélective pour l'appliquer « non pas tant au domaine où son usage serait légitime (l'évolution des organismes), qu'à un univers au sein duquel Darwin en refuse précisément l'application mécanique : les sociétés humaines. C'est ainsi qu'il emprunte à Darwin, [...] la théorie de la sélection naturelle, rebaptisée "survie du plus apte" afin d'en évacuer les éventuelles connotations anthropomorphiques » (*Ibidem*).

⁴¹¹ Cité par David Viñas, *op. cit.*, p. 65.

race argentine -cette race de gauchos métis- considérée comme incapable de promouvoir le progrès.⁴¹²

Durant son mandat présidentiel (1868-1874), Sarmiento se consacra ainsi principalement à deux tâches qu'il considère comme primordiales : l'éducation et l'immigration. Dans un très rationnel programme d'éducation populaire, Sarmiento en appelait ainsi « al "blanqueo" o reemplazo del indio (y, claro está, del gaucho) a través de la inmigración europea ».⁴¹³ En raison de la Guerre du Paraguay, Sarmiento n'aura pas l'occasion de s'atteler à une autre tâche fondamentale, qui est peut-être la première d'entre toutes à ses yeux : celle de conquérir le « désert » et d'exterminer les peuples originaires qui y vivent encore libres. Cette tâche sera donc abandonnée à son successeur dans le fauteuil présidentiel, Nicolás Avellaneda.



Les écrits et la pensée respective de ces deux pères de l'organisation nationale laissent apparaître plusieurs aspects fondamentaux de la question indigène.

En premier lieu, la conception de l'Etat libéral proposée par Alberdi ne laisse aucune place aux peuples originaires : les territoires indigènes libres ne sont que des « déserts » à peupler avec des immigrants européens.

Ensuite, la pensée de Sarmiento, qui s'articule de façon manichéenne autour des concepts de barbarie et de civilisation, constitue un véritable appel à la rupture avec tout ce qui diffère du modèle occidental civilisé : Indigènes, Afro-argentins, caudillos, gauchos, et masses populaires se rejoignent finalement dans ce grand ensemble de la barbarie.

Nos deux penseurs se rejoignent dans un racisme qui ne souffre d'aucune ambiguïté.

Si Alberdi ne prône pas aussi ouvertement que Sarmiento l'extermination des Indigènes, il fait néanmoins clairement preuve d'un racisme au sens où nous l'avons défini : les races sont hiérarchisées et leur croisement n'est pas souhaitable. Ce racisme s'appuie de plus sur des thèses diffusionnistes qui justifient (mais sans le dire explicitement -et c'est là la principale différence avec Sarmiento), l'extermination des peuples originaires, qu'il préfère ignorer ou qu'il regarde comme déjà disparus.

Sarmiento fait quant à lui preuve d'un racisme à la fois très virulent et complexe. Nous lui découvrons non seulement cette hiérarchisation des races, qui s'appuie apparemment aussi sur une adhésion au polygénisme ; mais nous lui découvrons aussi un élitisme des plus dédaigneux, qui se base sur la croyance en une élite où prédomine une pureté de sang. De plus, cette vision raciste de la société s'appuie également sur des théories diffusionnistes qui vont déboucher plus tard sur une adhésion des plus explicites à l'évolutionnisme de Spencer. La virulence de ce racisme débouche finalement sur des appels répétés à l'extermination pure et simple des cultures originaires.

⁴¹² Lancha, Charles, *op. cit.*, p. 99 ; p. 101.

⁴¹³ Viñas, David, *op. cit.*, p. 63.

Le racisme de Sarmiento est également à la base de sa volonté d'encourager l'immigration massive d'Européens. Si cette volonté répond plus, chez Alberdi, à des préoccupations économiques, elle acquiert chez Sarmiento un caractère ethnique précis. Contrairement au premier qui voit dans l'immigration le moyen de peupler ce territoire considéré vide, et celui d'éduquer -par contagion- la société argentine aux bonnes mœurs européenne ; Sarmiento y voit avant tout le moyen de *régénérer la race argentine des gauchos*, race qui est le produit du désastreux métissage des races espagnoles, indigènes et africaines.⁴¹⁴ A la longue, ce qui est donc attendu, c'est un *blanchiment* de la race argentine.⁴¹⁵

4.4 L'Argentine à la veille de la conquête du « désert »

Avec l'arrivée au pouvoir des libéraux en 1852, le pays sort du protectionnisme auquel Rosas l'avait assigné. L'Argentine s'ouvre donc au commerce sans entraves et aux capitaux étrangers : elle s'intègre ainsi pleinement dans l'économie capitaliste mondiale. Ce capitalisme planétaire est déjà réglementé selon une division internationale du travail, au sein de laquelle les métropoles européennes fournissent des produits manufacturés bon marché aux *Pays neufs*, alors que ces derniers fournissent en échange les matières premières dont ils sont riches, ainsi que les produits agroalimentaires que les métropoles n'arrivent plus à produire en suffisance étant donné la réorientation de leurs économies (qui fait suite aux révolutions industrielles) dans les secteurs secondaires et tertiaires.

Dans ce schéma, l'Argentine est appelée à devenir un des principaux greniers du monde. Les plaines, une fois contrôlées par le gouvernement et cultivées, lui permettront de fournir non seulement du blé et diverses céréales au monde entier, mais aussi et surtout de la viande. Car depuis l'invention du frigorifique, les estancieros argentins entrevoient des bénéfices et une prospérité sans limite. Jusqu'alors, l'industrie agropastorale naissante ne pouvait vendre outre-atlantique que les cuirs et la graisse des bovins, la viande étant réservée à la consommation nationale. Mais en 1876, un premier chargement de viande (sur un bateau à vapeur équipé d'un frigorifique) rallie Buenos Aires à la France, démontrant qu'il est désormais possible de vendre de la viande argentine en Europe sans que le voyage ne la détériore.

Mais si l'Argentine entend se développer avec son commerce extérieur, il va lui falloir toujours plus de terres. Dans la décennie qui précède la conquête du « désert » (1870-1878), la pression autour de la *question Frontières* augmente donc considérablement. C'est ce que nous allons voir maintenant, plus particulièrement durant le mandat présidentiel de Nicolás Avellaneda. Les interventions du président, celles d'Álvaro Barros (le chef de la frontière Sud de la province de Buenos Aires), ainsi que la politique de frontière du Ministre de la Guerre Adolfo Alsina, sont révélatrices de cette pression qui ne cesse d'augmenter. Celle-ci finira par déboucher sur la nomination de Julio A. Roca au Ministère de la Guerre.

⁴¹⁴ Lancha, Charles, *op. cit.*, p. 99.

⁴¹⁵ Viñas, David, *op. cit.*, p. 63.

4.4.1 L'alpha et l'oméga

Lorsque Bartolomé Mitre⁴¹⁶ commence sa présidence en 1862, il instaure immédiatement une politique plus énergique contre les communautés indigènes en lançant une série d'attaques contre les Ranquels, tout en signant des traités quand la possibilité lui en est offerte.⁴¹⁷ Mais la *question indigène* passe au second plan lorsque ce même Mitre lance le pays dans la sanglante Guerre du Paraguay, en intégrant la fameuse Triple Alliance composée aussi du Brésil et de l'Uruguay. De 1865 à 1870, la Triple Alliance va alors dévaster le Paraguay (avec le soutien moral de la Grande-Bretagne), qui était alors le pays le plus avancé de la région, mais qui avait eu l'audace de s'être un peu trop émancipé des règles internationales d'ouverture au *libre-échange*. Cette guerre empiètera encore sur la présidence de Sarmiento (1868-74), ce qui l'empêchera de mener une politique énergique contre les Indigènes. Il se consacre donc à l'éducation et au développement des communications, tout en fomentant des expériences de colonies agricoles en vue d'accueillir les masses d'immigrants européens.

Mais lorsque Nicolás Avellaneda arrive à la présidence en 1874, la guerre est terminée et les finances de la Nation sont au plus bas. La question du « désert » revient alors au centre de tous les débats. Dans une lettre qui sert de prologue au livre du colonel Álvaro Barros sur la question de l'actualité financière de la République, le président écrit :

« La cuestión fronteras es la primera cuestión para todos, y hablamos incesantemente de ella aunque no la nombremos. Es el principio y el fin, el *alfa* y el *omega*. »⁴¹⁸

L'opinion du nouveau président sur les Indigènes ne diffère que très peu de celle de ses prédécesseurs, car pour lui, « suprimir los indios y las fronteras no implica en otros términos sino poblar el desierto »⁴¹⁹ ; de même, peupler le « désert » revient à supprimer les Indigènes, car ils ne sont rien d'autre que les produits de celui-ci : « no suprimiremos al indio sino suprimiendo al desierto que lo engendra. »⁴²⁰

Sur la question de la *suppression* de l'Indigène, le destinataire d'Avellaneda, le colonel Barros, était lui aussi on ne peut plus clair. La suppression des peuples originaires était une condition nécessaire à la préservation de la richesse argentine, et à l'enrichissement futur de la Nation :

« como esencial para la conservación de nuestra amenazada riqueza y para su futuro enriquecimiento :

- 1° -Seguridad y garantías para la propiedad rura l ;
- 2° -Extensión de los campos de pastoreo.

Para llegar a establecer lo primero (garantías para la propiedad rural), es necesaria la supresión de los indios, y la reforma práctica del sistema administrativo en la campaña.

⁴¹⁶ Cf. 10, Annexes : image 19.

⁴¹⁷ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 139.

⁴¹⁸ Avellaneda, Nicolás, « Carta-prólogo a *Actualidad financiera de la República Argentina* de Álvaro Barros », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, p. 499.

⁴¹⁹ *Ibidem*.

⁴²⁰ *Ibid*, p. 500.

Para tener lo segundo (extensión de los campos de pastoreo), es indispensable también la supresión de los indios, a fin de entrar en tranquila posesión de los campos de cuyo dominio ellos nos privan. »⁴²¹

Nonobstant ce soutien appuyé à la suppression des Indigènes, Barros les décrit, au même titre que les gauchos, comme des victimes de la corruption qui gangrène la vie de la frontière. Il cite ainsi le cas d'un gouverneur de Buenos Aires qui, visitant un village de la frontière, est surpris par la réponse d'un Indigène à qui l'on reproche les vols de ses pairs : « -*Si los pulperos no nos comprasen los cueros ajenos, los indios no robaríamos cueros* –contestó el indio ». ⁴²² Interloqué par cette réponse, le gouverneur décide alors de prendre des mesures efficaces contre ce contresens, mais avant qu'il ne puisse le faire, il reçoit une sollicitation écrite des commerçants dudit village qui le supplient de ne rien entreprendre : « "Excmo. señor : Si se prohíbe de una manera absoluta el robo de ganado y de cueros, el comercio de esta localidad será completamente arruinado" ». ⁴²³

Voici donc qu'Álvaro Barros se dresse en défenseur des Indigènes et des gauchos, victimes de leur ignorance et de la cupidité des commerçants de la campagne :

« He ahí, pues, al gaucho y al indio mismo, a quienes consideramos agentes verdaderos y poderosos de nuestra ruina, defendiendo la moral pública y los derechos de la propiedad ; a un número de individuos del comercio de la campaña, a quienes damos crédito cuando se presentan hablando en favor de la moral y de progreso, corrompiendo a los hombres ignorantes, para inducirlos a la destrucción de la riqueza pública, en su provecho personal. »⁴²⁴

A cela s'ajoute encore la corruption des fonctionnaires de la campagne qui s'enrichissent sur le dos des Indigènes et de l'Etat en profitant du système de rations, ⁴²⁵ système censé entretenir la paix entre les deux camps.

Comme nous pouvons le voir, Avellaneda et Barros font preuve du même déterminisme environnemental que Sarmiento : ils détournent la responsabilité de la barbarie, de l'homme au milieu dans lequel il évolue. C'est le « désert » qui est responsable de la sauvagerie des Indigènes : le barbare n'est en réalité que le produit du « désert » qui l'a engendré. Il suffit donc de supprimer ce dernier et le barbare disparaîtra de lui-même. Cette façon de voir est confirmée, chez Barros, par la misère de la campagne et l'état de corruption qui y règne : l'homme occidental lui-

⁴²¹ Barros, Álvaro, « Actualidad financiera de la República Argentina [1875] », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, p. 492.

⁴²² *Ibid.*, p. 495.

⁴²³ *Ibidem.*

⁴²⁴ *Ibidem.*

⁴²⁵ Le système de rations était un des piliers des traités de paix. En échange de la restitution d'un certain nombre de captifs, et pour que les Indigènes n'aient pas à vivre du *vol de bétail*, le gouvernement s'engageait à fournir aux groupes indigènes une quantité déterminée de denrées (vaches, chevaux, yerba mate*, tabac, alcool, sucre, etc.) de façon régulière. Néanmoins, une partie des rations étaient toujours détournée par les intermédiaires chargés de la livraison. Ceux-ci s'enrichissaient donc sur le dos des Indigènes et de l'Etat. Les plaintes des caciques au gouvernement, demandant le *respect des accords*, étaient fréquentes. Mais ce dernier ne semblait pas vraiment vouloir y remédier. Le problème pour les Indigènes était tel, que Namuncurá ira jusqu'à proposer l'établissement d'une personne de confiance à Buenos Aires, afin que celle-ci prenne en charge les rations dès leur livraison par le gouvernement, pour éviter de se faire flouer par les différents intermédiaires (lettre de Manuel Namuncurá à Nicolas Avellaneda, du 7 décembre 1877, citée par David Viñas, *op. cit.*, pp. 220-1).

même, lorsqu'il entre en contact avec le « désert », se transforme peu à peu en barbare... Sarmiento ne disait rien d'autre, et l'on peut déjà percevoir ici l'influence de sa pensée sur ses contemporains.

Du point de vue ethnocentriste de l'élite argentine, la conquête et la colonisation du « désert » se parent d'une fonction hautement sociale : l'avancée de l'Etat-nation permettra l'avènement du progrès et le développement de la civilisation jusqu'au plus profond de la campagne.

Mais la situation n'est pas aussi simple, et l'on peut se demander où se trouve véritablement la différence entre *supprimer les Indiens* et *supprimer le « désert »*. Du point de vue des Indigènes, entre l'élimination physique des membres de leur communauté et l'élimination culturelle du monde qui leur a été légué de leurs ancêtres, la différence est purement rhétorique. Supprimer le « désert » revient à supprimer le mode de vie et la culture pour lesquels ils se sont toujours battus. Devant cette situation, beaucoup parmi eux choisiront donc de lutter jusqu'à la mort : « es preferible morir peleando que vivir como esclavos ».⁴²⁶

Quoiqu'il en soit, les déclarations de Barros et Avellaneda démontrent bien que dès le début des années 1870, la question des terres à annexer devient primordiale pour le gouvernement, pour ne pas dire obsessionnelle. Terminée la Guerre du Paraguay, les frontières intérieures se convertissent en priorité absolue pour une nation financièrement exsangue qui cherche à développer sa principale source de revenus, l'industrie agropastorale, et à s'intégrer pleinement à l'économie mondiale pour y déverser les produits de cette industrie, censée lui amener la prospérité.

4.4.2 La tranchée d'Alsina

Lorsque Namuncurá succède à son père à la tête de la Confédération des Grandes Salines, il lance une première attaque sur Bahía Blanca, en décembre 1873. Cette attaque se double d'une nouveauté qui effraye passablement les Argentins : plusieurs Indigènes sont armés de fusils.⁴²⁷

L'adoption des armes à feu par les Indigènes s'opère quand Adolfo Alsina accède au Ministère de la Guerre. Celui-ci met alors sur pied un plan d'avancée de la frontière sur le fleuve Negro. Alsina comptait faire avancer la ligne de frontière par étapes successives tout en maintenant la paix avec les communautés indigènes, qui s'assimileraient naturellement au fil du temps. L'avancée de la frontière s'accompagnait aussi d'une mesure de protection contre les malons pour le moins originale : une tranchée, véritable muraille de Chine à l'envers, devait en effet être creusée le long de ladite frontière.⁴²⁸ La *zanja de Alsina* était censée empêcher les malons, ou au moins les ralentir en rendant difficile la traversée du bétail volé, ce qui devait permettre aux troupes lancées à la poursuite des Indigènes de les rejoindre et de récupérer le butin.

La politique d'Alsina en matière de frontière représente ainsi la dernière tentative d'assimilation négociée des Indigènes. Si le plan visait clairement une avancée et donc l'annexion de nouveaux territoires à ceux de la nation, il incluait parallèlement

⁴²⁶ Consigne lancée en 1882 par les caciques Sayhueque et Reuque-Curá, face à l'avancée de la *civilisation* sur leurs territoires situés au Sud du fleuve Negro (cité par Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 154).

⁴²⁷ *Ibid*, pp. 142-3.

⁴²⁸ Cf. 10, Annexes : images 10 et 11.

la négociation de traités de paix avec les groupes indigènes pour que l'avancée puisse se faire pacifiquement.⁴²⁹ Malheureusement, la conclusion des traités n'innovait rien par rapport à ceux qui s'étaient faits jusqu'ici, et se faisait donc dans un esprit peu équitable : « en este plan, como en otros anteriores, todas la ventajas eran para el blanco, y todos los costos debía pagarlos el indio ».⁴³⁰

Par ailleurs, aux yeux des Indigènes, la parole des *wincas* n'avait plus beaucoup de crédit à cette époque, et cela malgré le fait qu'elle était juridiquement consignée par écrit.

A cet égard, le soulèvement du cacique Juan José Catriel constitue un épisode exemplaire de la façon dont les traités étaient respectés par les Argentins. Ce *cacique-ami*, allié du gouvernement de longue date, vivait avec sa communauté sur de riches pâturages vers le village d'Azul (c'est-à-dire du côté argentin de la frontière). Le gouvernement décide cependant de le déloger de ses terres pour le déménager vers d'autres terrains -moins fertiles-, afin que les estancieros puissent s'approprier définitivement ceux d'Azul. Cette initiative finit logiquement avec la révolte des *Catrieleros*, qui se retournent contre le gouvernement. Ceux-ci s'allient avec les caciques Pincén⁴³¹ et Baigorrita, mais surtout avec le grand Namuncurá. Ce dernier voyait dans l'expropriation de Catriel la confirmation de ses craintes d'un pillage à grande échelle. Il décide alors d'intensifier les offensives avec ses trois alliés, ce qui débouche sur le dénommé *Malón Grande* de 1875 : trois mille cinq cents Indigènes se lancent à l'assaut de la province de Buenos Aires, ramenant des centaines de captifs et des milliers de têtes de bétail à l'intérieur des terres.⁴³² A Buenos Aires, on craint même que l'objectif ne soit d'entrer dans la ville, tant l'offensive impressionne.

En réponse à cela, en 1876, cinq divisions marchent *tierra adentro* avec quatre mille soldats pour initier l'avancée républicaine selon le plan d'Alsina. Ils fondent des villages et des fortins, puis commencent à creuser la tranchée, qui devait idéalement relier Bahía Blanca au Sud de la province de Córdoba, couvrant ainsi sept cents trente kilomètres de frontière.⁴³³ Malgré une avancée effective de la frontière,⁴³⁴ la tranchée ne sera jamais construite dans son entièreté et son efficacité restera limitée. Les malons continuent malgré elle, les Indigènes faisant preuve de beaucoup d'ingéniosité pour traverser la tranchée avec le bétail.

4.4.3 Roca et son plan offensif

D'un autre côté, la politique alsinienne d'avancée et de tranchée ne suscitait pas que des approbations, notamment de la part de ceux qui désiraient régler une fois pour toute la question indigène en mettant un grand coup de pied dans la fourmilière. Ainsi du général Julio A. Roca, qui après avoir tenté d'imposer ses vues à son Ministre avec la déférence que lui imposait son rang subalterne, laissait néanmoins éclater sa colère dans ses notes personnelles :

⁴²⁹ « "El plan del Poder Ejecutivo es contra el desierto para poblarlo y no contra los indios para destruirlos." » (Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 248).

⁴³⁰ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 143.

⁴³¹ Cf. 10, Annexes : image 25.

⁴³² Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, pp. 143-4.

⁴³³ *Ibid*, p. 144.

⁴³⁴ Cf. 10, Annexes : cartes 7 et 11.

« ¡ Que disparate lo de la zanja de Alsina ! Y Avellaneda lo deja hacer. Es lo que ocurre a un pueblo débil y en la infancia : alejar con murallas a sus enemigos. Así pensaron los chinos, y no se libraron de ser conquistados por un puñado de tártaros, insignificante comparado con la población china. »⁴³⁵

Néanmoins, Alsina meurt en décembre 1877. Le président Avellaneda s'en remet alors logiquement à celui qui était devenu de par ses interventions sur la question, le principal protagoniste de la *question Frontières*.

Julio Argentino Roca, malgré son jeune âge lors de sa nomination comme Ministre de la Guerre (trente-cinq ans) avait déjà accumulé une vaste expérience militaire sur les champs de bataille du Paraguay, et en poursuivant avec succès les derniers caudillos de la République Argentine (Ángel Vicente Peñaloza -dit *El Chacho*-, puis Ricardo López Jordán), ainsi qu'en matant la rébellion du général José Miguel Arredondo, ce qui lui avait valu ses galons de général à l'âge précoce de trente et un ans.⁴³⁶

Avant d'être nommé général, ses inclinaisons politiques lui avaient pourtant valu une affectation à Córdoba, où il avait été nommé chef de la frontière Sud de la province en 1872. Néanmoins, il allait mettre les deux années de cet éloignement de la capitale à profit, en se concentrant de façon assez visionnaire sur la résolution de la *question indigène*, question qui lui ouvrira quelques années plus tard les portes de la présidence de la République. Durant ces années, Roca se plonge dans la problématique de la guerre de frontière et élabore son fameux plan offensif. C'est ce plan qu'il oppose dès 1875 à la politique de son ministre Alsina, et qu'il mettra en pratique dès sa nomination en 1878.



Dans ce long chapitre qui retrace l'étape de la construction nationale, nous avons pu observer plusieurs visions et politiques différentes envers les cultures originaires. Suite au statu quo de l'ère coloniale, apparaît avec l'Indépendance et les idéaux égalitaires qui lui sont associés, une volonté d'assimilation pacifique des cultures originaires -qu'elles soient déjà soumises ou encore libres. Cette volonté (sincère ou non) sera toutefois de courte durée. Des milieux moins révolutionnaires et plus conservateurs prennent le dessus dans le gouvernement portègne, et les bonnes intentions initiales se transforment en volonté d'annexion des territoires libres et de soumission des Indigènes. La lutte pour la terre s'intensifie, parallèlement à la violence des affrontements. Les expéditions à vocation exterminatrice se succèdent, que ce soit de façon aveugle durant l'imbroglie des guerres civiles, ou de façon planifiée avec la campagne de 1833 de Rosas.

Après Rosas, la tendance ne s'inverse pas ; au contraire, elle s'intensifie encore : l'idéologie libérale raciste propagée par les penseurs de l'organisation nationale incite à une résolution des plus radicales de la question indigène.

Mais du fait de la Guerre du Paraguay et de la mobilisation de l'armée pour celle-ci, l'avancée sur le « désert » se voit néanmoins différée. Néanmoins, une fois la guerre

⁴³⁵ Note personnelle de Roca, 1876 ; citée par Viñas, David, *op. cit.*, p. 65.

⁴³⁶ Garrido, Marcela F., *Cronología - "teniente general Julio A. Roca (1843/1914)"*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas, 2001 ; [du même auteur] *Biografía de Julio A. Roca*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas, 2001.

terminée, l'ensemble de l'élite libérale tourne à nouveau ses yeux sur les fertiles plaines du « désert ».

Les années 1870 voient alors l'essor d'une volonté obsessionnelle de résoudre la *cuestión Fronteras*. L'état déplorable du Trésor public, et l'urgence que l'élite libérale manifeste à vouloir intégrer l'économie mondiale, poussent à régler une fois pour toutes cette question.

Avec la mort d'Alsina et l'échec de son plan, disparaît l'ultime tentative d'assimilation négociée des groupes indigènes. Le plan offensif de son successeur, Julio A. Roca, n'inclut aucune négociation : il ne préconise que l'expulsion, la soumission par la force, ou l'extermination de ces mêmes groupes. Néanmoins, avant de pouvoir passer à l'acte, Roca va encore devoir gagner la confiance du Congrès. Il va donc s'y appliquer grâce notamment à l'appui opportun d'un jeune avocat, Estanislao S. Zeballos.

5. La justification idéologique de la conquête

Si la pensée libérale qui se met en place après le rosisme fonctionne comme véritable substrat idéologique à la justification de la conquête du « désert », cette justification va encore passer par deux étapes essentielles. Nous considérons ces étapes comme le cœur de l'entreprise justificatrice, car elles permettent de passer du discours à l'exécution de l'acte.

La première étape tient dans le message que le général Roca va adresser lui-même au Congrès, pour que celui-ci vote une loi qui autorise le transfert de la frontière sur le fleuve Negro⁴³⁷ ; la seconde tient dans la publication du livre de propagande rédigé par Estanislao S. Zeballos, *La conquista de quince mil leguas*.⁴³⁸ Pour des raisons pratiques, nous inverserons ci-dessous la chronologie des événements et commencerons notre analyse avec Zeballos.⁴³⁹

5.1 Zeballos et *La conquista de quince mil leguas*

Estanislao S. Zeballos⁴⁴⁰ était un personnage aux multiples facettes et les différentes activités qui l'occupèrent durant sa vie démontrent bien ce fait : avocat, homme d'Etat, législateur, diplomate, ministre, professeur, écrivain, journaliste, géographe et historien ; autant d'occupations qui allaient logiquement l'amener à prendre une part prépondérante dans la société libérale argentine de la deuxième moitié du XIXe siècle. Né à Rosario le 22 juillet 1854,⁴⁴¹ il reçoit le titre d'avocat et de docteur en Législation et Jurisprudence à Buenos Aires en 1874. Sa passion pour les sciences le pousse à participer à la création de la Société Scientifique Argentine (1872) et de l'Institut Géographique Argentin (1879). C'est lui aussi qui présente le projet de fondation du Musée de Sciences Naturelles de la Plata (1875). Il crée ou dirige également de nombreuses revues scientifiques, mais c'est au sein du journal *La Prensa* (où il occupera les postes de rédacteur en chef et de directeur) que s'intensifiera sa carrière journalistique. Il donne aussi naturellement son soutien aux explorations de Francisco Perito Moreno sur les fleuves Negro et Limay et sur le lac Nahuel Huapí. Une fois la conquête de Roca réalisée, il effectuera plusieurs excursions dans le complexe pampéen-patagonique, qui lui permettront d'écrire une série d'ouvrages sur le « désert » et ses anciens maîtres. Selon Juan G. Durán, c'est cet intérêt pour la Patagonie qui avait poussé Zeballos à écrire *La conquista de quince mil leguas*, en 1878.⁴⁴² Nous allons voir ci-dessous que les raisons de la rédaction de ce livre dépassent quelque peu la simple passion pour cette région géographique, aussi fascinante soit-elle. Parallèlement à cette activité d'écrivain,

⁴³⁷ Roca, Julio A., « Mensaje al Congreso Nacional (Buenos Aires, Agosto 14 de 1878) », in : Olascoaga, Manuel J., *op. cit.*, pp. 32-9.

⁴³⁸ *Op. cit.*

⁴³⁹ Comme nous allons le voir ci-dessous, les deux textes ont été écrits en collaboration et il n'y a pas de divergence quant au contenu. La principale différence tient dans le fait que le texte de Zeballos est un livre : les arguments y sont donc plus profondément exposés que dans le message de Roca au Congrès, qui est plus synthétique. A notre avis, il est plus pratique pour notre propos d'analyser d'abord Zeballos, et de revenir ensuite sur Roca pour étudier les petites différences entre les deux discours -différences qui tiennent surtout dans la forme et qui sont dues à des touches personnelles.

⁴⁴⁰ Les données biographiques sont tirées de : Durán, Juan Guillermo, *Namuncurá...*, p. 380 ; et Mandrini, Raúl J., « art. cit. », pp. 17-22.

⁴⁴¹ Juan G. Durán donne quant à lui 1852 comme année de naissance (*Namuncurá...*, p. 380).

⁴⁴² *Ibidem.*

Zeballos mènera une intense carrière politique et diplomatique, tout en restant fidèle à sa formation juridique (Recteur de la Faculté de Droit, membre du Tribunal International Arbitraire de La Haye, entre autres activités), jusqu'à sa mort à Liverpool en 1923.

5.1.1 Genèse et objectifs de l'œuvre

Ce que nous savons de la genèse de *La conquista de quince mil leguas*, est principalement issu de ce que nous en dit son auteur dans une lettre adressée au général Roca qui figure en tête d'ouvrage et qui sert d'introduction. C'est le général Roca qui aurait invité Zeballos à rédiger ses vues sur la question du transfert de la frontière sur le fleuve Negro :

« Conocedor V. E. de mi consagración al estudio de la cuestión Fronteras, tuvo a bien invitarme a redactar algunos apuntes sobre los antecedentes de la ocupación del río Negro y sobre otros datos históricos y científicos, convenientes para demostrar al país la practicabilidad de aquella empresa, y para proporcionar a los jefes y oficiales del ejército expedicionario un conocimiento sintético de la obra en que van a colaborar. »⁴⁴³

C'est avec un enthousiasme certain que Zeballos accepte l'invitation, repoussant même la rémunération que le gouvernement lui offre pour ce travail⁴⁴⁴ : ce sont en effet des principes moraux qui ont motivé cette œuvre et, nous dit-il encore, « cuando se trata de asuntos de esta naturaleza, las diferencias políticas deben ceder ante los altos intereses de la Nación ». ⁴⁴⁵ Zeballos affirme ainsi passer au-dessus de certaines divergences politiques pour faire primer l'intérêt de la Nation. Nous ne savons pas à quelles divergences Zeballos fait référence, mais elles étaient probablement de moindre importance : car face à la grande problématique des années 1870 –la *question Frontières*- Roca et lui avaient des vues parfaitement identiques. Comme le souligne bien Raúl Mandrini :

« Zeballos era sin duda la persona ideal que Roca necesitaba para avalar su empresa. Por un lado, tenía experiencia pública y agallas para la polémica periodística y era un convencido defensor de sus ideas. Por otro, poseía los conocimientos y las herramientas intelectuales para encarar tal labor. »⁴⁴⁶

En effet, Zeballos militait depuis 1874 déjà, à travers ses articles dans le journal *La Prensa*, pour une telle avancée de la frontière.⁴⁴⁷

La conquista est donc une œuvre de commande qui poursuit des objectifs précis. Les trois principaux objectifs de la rédaction de *La conquista* nous sont donnés par Zeballos dans cette même lettre introductive. Parmi ces objectifs, deux d'entre eux répondent au contexte bouillant de l'année 1878. Premièrement, il s'agit de

⁴⁴³ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 43.

⁴⁴⁴ *Ibidem.*

⁴⁴⁵ *Ibidem.*

⁴⁴⁶ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », p. 19.

⁴⁴⁷ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 291.

démontrer au pays que l'entreprise est faisable.⁴⁴⁸ En second lieu, il faut le faire avant que le Congrès ne termine ses sessions :

« He redactado este libro [...] robando algunas horas al sueño a veces, a fin de que, como V. E. lo deseaba, pudiera ser leído por los miembros del Congreso, antes de terminar sus sesiones ». ⁴⁴⁹

Le troisième objectif, s'il ne répond pas à ce contexte immédiat, ne tient pas moins du court terme : il s'agit de fournir aux militaires de la future expédition (prévue pour le milieu de l'année suivante) les connaissances géographiques nécessaires à sa bonne réalisation.⁴⁵⁰

Les deux premiers objectifs nous démontrent que *La conquista* est un peu plus qu'une œuvre de commande, c'est une œuvre de propagande au sens le plus strict du terme. Zeballos y défend un point de vue précis et partisan, et il recherche l'adhésion du plus grand nombre : celle des membres du Congrès autant que celle de l'opinion publique. *La conquista*, nous dit encore Mandrini :

« no es un libro académico y, en general, no posee la profundidad que caracterizaría una obra científica. Es un ensayo polémico, redactado con premura, que busca dar respuesta a una problemática esencialmente política en la cual Zeballos no es un observador neutral y lejano sino —y aquí emerge su experiencia periodística— un enérgico combatiente en el plano de las ideas. Pero era, en este campo, un combatiente excepcionalmente preparado. »⁴⁵¹

Si donc Roca avait besoin d'un combattant sur le plan des idées, c'est que son projet rencontrait tout de même quelques détracteurs au sein de l'élite politique portègne. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Roca propose en effet un plan offensif qui contraste radicalement avec celui de son défunt prédécesseur au Ministère de la Guerre, le Dr. Adolfo Alsina, qui était partisan d'une avancée graduelle accompagnée d'une assimilation de la population indigène.⁴⁵² Car malgré les déclarations pleines d'assurance de Roca dans la presse :

« No veo, pues, porqué no se ha de apresurar nuestro Gobierno á tomar posesión de la parte Oriental de los Andes, -si nó hasta donde ha alcanzado Chile, por lo ménos hasta el Río Grande ó Neuquén », ⁴⁵³

l'opinion publique et certains députés sont encore indécis quant à l'attitude à adopter, et ils ont probablement encore en mémoire le spectaculaire *Malón Grande* entrepris par la Confédération indigène conduite par Namuncurá qui arriva en 1875 aux portes de la ville de Buenos Aires. Il faut donc faire tomber les ultimes réticences et démontrer au pays que le plan offensif est réalisable.

⁴⁴⁸ « Para demostrar al país la practicabilidad de aquella empresa » ; *ibid.*, p. 43.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁵⁰ « Para proporcionar a los jefes y oficiales del ejército expedicionario un conocimiento sintético de la obra en que van a colaborar » ; *ibid.*, p. 43.

⁴⁵¹ Mandrini, Raúl J., « art. cit. », p. 19.

⁴⁵² *Ibidem.*

⁴⁵³ Lettre de Julio A. Roca (Río Cuarto, 24 avril 1876) au Rédacteur en chef de *La República*, in : Olascoaga, Manuel J., *op. cit.*, p. 30.

Mais ce qu'il ressort le plus largement de ce débat, c'est l'absence de toute dimension éthique : il n'est en effet pas question de savoir *si l'on est en droit* d'annexer les territoires austraux, mais *si cela est possible*. Zeballos répond par l'affirmative : la conquête est faisable, et il est donc dans l'intérêt de la Nation de l'entreprendre. Ceci dit, la véritable question est alors de savoir *comment* l'entreprise doit être réalisée : faut-il poursuivre le système d'avancée graduelle mis sur pied par Alsina, ou faut-il laisser Roca lancer une offensive massive et définitive sur le désert ? Zeballos opte biens sûr pour la deuxième solution, qu'il qualifie régulièrement de « solución definitiva ».⁴⁵⁴

Outre le but propagandiste de *La conquista*, un autre aspect essentiel apparaît dans l'énonciation du deuxième objectif : cet ouvrage a été écrit dans l'urgence, car la propagande qui y est développée devait pouvoir influencer les sessions du Congrès avant qu'elles ne s'achèvent. Le nouveau Ministre de la Guerre propose son plan offensif au Congrès le 14 août 1878, et c'est donc vraisemblablement avant cette date que paraît la première édition de *La conquista*, que Zeballos a écrite « robando algunas horas al sueño ».⁴⁵⁵

Pour Roca, il était en effet indispensable de faire passer la loi qui autoriserait le transfert de la frontière sur le fleuve Negro. Il avait besoin de l'approbation du Congrès non seulement pour donner à l'exécution de cette entreprise la base législative sans laquelle la conquête sortirait du cadre républicain, mais surtout parce que l'action offensive était déjà lancée et qu'il fallait bien la financer. Roca méditait depuis plusieurs années déjà son plan offensif, qu'il avait d'ailleurs soumis infructueusement à Alsina en 1875 suite à des échanges épistolaires :

« Yo me comprometería, Señor Ministro [Alsina], ante el Gobierno y ante el país, á dejar realizado esto que dejo expuesto [son plan offensif], en dos años, uno para prepararme y otro para efectuarlo ».⁴⁵⁶

Suite à la mort d'Alsina, Roca prend ses fonctions de Ministre de la Guerre et reçoit l'ordre du président Avellaneda de faire avancer la frontière : Roca met alors immédiatement à exécution son plan offensif. Avant même de s'adresser au Congrès, il entame son *année de préparation* -année dont l'objet le plus important est la poursuite d'une campagne préliminaire, ou préoffensive. L'armée est donc déjà sur le pied de guerre, alors que le Congrès n'a pas encore statué sur le plan de Roca : de mai 1878 à avril 1879 (date du départ de la conquête définitive), une multitude d'expéditions seront lancées dans la Pampa dans le but de harceler et affaiblir au maximum les groupes indigènes. Dans ces conditions, nous comprenons mieux l'importance que pouvait avoir l'approbation du Congrès, censé légiférer et surtout octroyer les crédits nécessaires à l'ensemble de l'opération.

Cette urgence se ressent donc dans le texte de par certaines répétitions et un manque de structure au niveau des chapitres. Néanmoins, malgré ce désordre, il est possible de dégager trois grandes lignes thématiques au sein des onze chapitres :

⁴⁵⁴ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 62..

⁴⁵⁵ *Ibid*, p. 44.

⁴⁵⁶ Lettre de Julio A. Roca (Río Cuarto, 19 octobre 1875) au Ministre de la Guerre Adolfo Alsina ; in : Olascoaga, Manuel J., *op. cit.*, p. 15.

une ligne ethnographique (chapitre VIII) ; une importante ligne géographique (six chapitres) ; et une ligne justificatrice (chapitres I, VII et X).⁴⁵⁷

La très courte ligne ethnographique ne fait que véhiculer les habituels stéréotypes sur les Indigènes, déjà largement étudiés jusqu'ici.

La ligne géographique correspond au troisième objectif cité, et est de nature tout à fait didactique : l'ouvrage doit servir à renseigner les chefs militaires qui vont bientôt se lancer à la conquête de la Pampa. Sorte de manuel pratique, *La conquista* doit apporter les connaissances géographiques nécessaires à l'entreprise, d'où le nombre important de chapitres dédiés à cette matière. Les chefs expéditionnaires et leurs subalternes doivent connaître le terrain pour s'assurer du bon succès de l'entreprise. Ici, la somme des connaissances acquises au fil des siècles par les explorateurs de l'ère coloniale (Villarino, etc.), puis, plus particulièrement ceux du XIXe siècle (Pedro A. García, George Chaworth Musters, Francisco Perito Moreno, Lucio V. Mansilla, etc.), se révèle d'une immense utilité et marque la culmination d'un système pluriséculaire dont le mécanisme consiste dans un premier temps à explorer pour connaître, et dans un deuxième temps à se servir de cette connaissance pour dominer.⁴⁵⁸ C'est avec une certaine déférence que Zeballos conclut alors la partie introductive de son livre en déclarant :

« dedico a los jefes y oficiales del ejército expedicionario, como un homenaje de estimación, a la vez que como un libro manual, en que pueden hallar datos que les son necesarios y cuya utilidad palparán cuando estén en campaña. »⁴⁵⁹

Pour les besoins du présent mémoire, nous nous sommes bien évidemment concentrés plus particulièrement sur la ligne justificatrice.

5.1.2 Les arguments de la justification

Quatre grands arguments en faveur de l'avancée reviennent de façon répétitive dans *La conquista de quince mil leguas*. Zeballos critique tout d'abord abondamment le système de défense actuel et passé. Notre auteur s'attarde aussi beaucoup sur la question du commerce pampéen, question qui est très liée à celle des malons. De même, le gain de terres à venir est un thème récurrent et primordial dans l'argumentaire de Zeballos. Quant au dernier de ces arguments majeurs, il tourne autour des économies budgétaires, censées découler de la conquête du général Roca.

5.1.2.1 La question sécuritaire

« Estamos en la cuestión Fronteras como en el día de la partida : con un inmenso territorio al frente para conquistar y con otro más pequeño a retaguardia para defender, por medio de un sistema débil y desacreditado. »⁴⁶⁰

⁴⁵⁷ Nous empruntons cette division thématique à Raúl J. Mandrini (« art. cit. », pp. 23-4). Le onzième chapitre, non compris dans la division, consiste en une bibliographie commentée.

⁴⁵⁸ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 99.

⁴⁵⁹ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 52.

⁴⁶⁰ *Ibid*, p. 55.

Ainsi commence le premier chapitre, qui s'intitule « Reseña histórica (1768 – 1878) ».⁴⁶¹ Se voulant donc historique, ce chapitre commence néanmoins par un oubli, celui de deux siècles et demi d'occupation espagnole. Car si Zeballos fait référence au *jour du départ* et à la conquête espagnole, il n'en oublie pas moins, dans le développement historique qui va suivre, les deux siècles et demi qui séparent ce départ du sien (1536-1768). L'histoire que Zeballos soumet au lecteur commence donc à première vue arbitrairement dans les dernières décennies de la période coloniale (1768) pour se terminer dans l'actualité de la publication de *La conquista* (1878). Mais ce choix n'est pas arbitraire, car ce qui importe à Zeballos ce n'est pas tellement de faire l'histoire de la Conquista et de la colonisation, ou encore l'histoire des conflits entre Indigènes et Hispanocréoles, mais de faire *l'histoire du système de défense colonial*, jugé d'entrée faible et sans valeur.⁴⁶² L'année 1768, année de départ de cet exposé, se trouve donc être précisément l'année durant laquelle Zeballos a rencontré les premières critiques de ce système :

« la fe en el sistema español se desvanecía ya en el siglo pasado, pues se sabe que en 1768 algunos exploradores y propagandistas comenzaron a desacreditarlo ».⁴⁶³

En contrepartie à cette critique, Zeballos offre néanmoins une alternative, ou plutôt une solution : l'occupation militaire du fleuve Negro.⁴⁶⁴ La différence entre les deux options est essentiellement de nature tactique : d'un système espagnol décrit comme purement défensif, l'occupation du fleuve Negro s'intègre dans un schéma offensif qui sous-entend la domination de la Pampa dans sa globalité.

L'option offensive étant au moins aussi vieille que les critiques au système de défense, Zeballos va se poser en continuateur d'une ligne de pensée qu'il dépeint comme traditionnelle : le chapitre historique se transforme alors -non pas en histoire du système de défense comme on pouvait premièrement s'y attendre- en *histoire des promoteurs de l'idée d'occupation militaire du fleuve Negro*. Les défenseurs de l'option offensive sont ainsi énumérés tels des autorités antiques : Pedro de Ángelis, le Vice-roi Vértiz, les frères Viedma, Basilio Villarino, Sebastián de Undiano y Gastelú, B. Félix Azara, Francisco Javier de Viana, et finalement Pedro Andrés García.⁴⁶⁵

Zeballos va donc s'attarder sur l'origine du concept d'occupation militaire du fleuve Negro, qui naît avec Basilio Villarino, comme le résultat de son exploration entre 1782 et 1783 impulsée suite aux ordres de la Vice-royauté. Notre auteur nous explique alors que cette idée n'était pas apparue originellement pour se protéger des Indigènes, mais pour se défendre de la politique expansionniste anglaise suite à la parution du livre du Père Falkner.⁴⁶⁶ Comme nous l'avons vu plus haut, la réponse des Bourbons aux visées expansionnistes britanniques avait été de tenter la colonisation des côtes patagoniques, entreprise dont le succès fut mitigé. Dans un premier temps, c'était donc l'embouchure du fleuve Negro qui avait été visée (avec la fondation de Carmen de Patagones), et il avait fallu attendre l'expédition fluviale de

⁴⁶¹ *Ibidem*.

⁴⁶² « Un sistema débil y desacreditado » ; *Ibidem*.

⁴⁶³ *Ibid*, p. 57.

⁴⁶⁴ *Ibidem*.

⁴⁶⁵ *Ibid*, pp. 57-66.

⁴⁶⁶ *Ibid*, p. 57.

Basilio Villarino, pour que l'idée d'occupation du fleuve sur toute sa longueur soit imaginée et exprimée :

« [Villarino] concibió como un resultado incidental de su famoso viaje, la idea que hasta hoy es el fundamento capital de la solución definitiva de la cuestión Frontera. [...] el real piloto sugiere la idea de ocupar Choele-Choel y la confluencia de los ríos Neuquén y Negro, arrebatando así a los salvajes dos pasos indispensables, que les sirven para realizar sus saqueos en la pampas de Buenos Aires. »⁴⁶⁷

Le fleuve sous contrôle (plus particulièrement ces deux points-clés) s'érigera donc telle une véritable barrière naturelle aux incursions indigènes, ce qui devrait ainsi assurer la sécurité intérieure de la République. Ici comme ailleurs, l'option offensive est systématiquement ramenée à une expression défensive : d'abord comme parade à l'expansionnisme anglais, ensuite comme barrière naturelle contre les incursions indigènes.

Plus loin, Zeballos revient plus en détail sur l'importance stratégique du fleuve et notamment de l'île de Choele-Choel, en prenant à témoin ses autorités habituelles. Tout d'abord Villarino, avec qui il explique les raisons de l'importance de l'île. Celle-ci est stratégique car c'est à cette hauteur du fleuve que le « río Colorado se acerca más al Negro »,⁴⁶⁸ ce qui est très important pour les cavaliers entreprenant la traversée de la Pampa, toujours à la recherche d'eau potable et de pâturages revigorants pour les chevaux. Car en effet, une traversée trop longue peut vite devenir très pénible pour l'explorateur ou le voyageur ne connaissant pas les endroits où trouver ces deux éléments vitaux. La maîtrise de ce court itinéraire se révèle donc être un indéniable avantage pour les traversées à cheval, et de plus, au bout du chemin, se trouve une île regorgeant de pâturages fertiles.⁴⁶⁹ Un autre avantage de Choele-Choel consiste dans le fait qu'elle est facilement défendable,⁴⁷⁰ et, comme le souligne aussi le géographe Félix de Azara, avoir le contrôle des gués qui se trouvent à la hauteur de l'île revient à contrôler la Pampa dans sa quasi entièreté : « seríamos dueños de las pampas desde aquí [Buenos Aires] hasta el río Negro ». ⁴⁷¹

Néanmoins, comme nous avons déjà pu le voir plus haut avec l'exploration de Villarino (cf. 2.3.4), l'occupation de Choele-Choel n'ira pas sans provoquer de très vives réactions de la part des Indigènes. En plus de cet épisode, Zeballos cite aussi un exemple plus contemporain ayant eu lieu sous la présidence de Bartolomé Mitre en 1869, où une petite troupe avait été envoyée occuper l'île de manière un peu ingénue, ce qui avait entraîné une réaction immédiate de la confédération indigène sous les ordres de Calfucurá. L'événement avait donné lieu à un échange épistolaire entre Bernardo Namuncurá (un des fils de Calfucurá ayant la charge de secrétaire du toquí), et le chef de la frontière sud de Buenos Aires qui était alors Alvaro Barros. Cet échange est révélateur de la tension engendrée et de l'importance que les Indigènes donnent aussi à ce lieu :

⁴⁶⁷ *Ibid*, p. 62.

⁴⁶⁸ *Ibid*, p. 269.

⁴⁶⁹ *Ibidem*.

⁴⁷⁰ *Ibidem*.

⁴⁷¹ *Ibid*, p. 271.

« Me dice mi general [Calfucurá] que le dé a saber de la venida del hermano Renquecurá, y que ya está en Choele-Choel con 3.500 lanzas sin contar las que vienen todavía en camino, y el motivo de esta venida es por la población que se iba a hacer en Choele-Choel ». ⁴⁷²

L'impressionnante levée d'armes des Indigènes avait obligé le gouvernement républicain à retirer sa troupe, prétextant qu'il s'agissait d'une erreur et que ces gens n'étaient que des commerçants qui venaient négocier avec les Indigènes. ⁴⁷³ Si Zeballos mentionne cet événement récent, c'est donc essentiellement par précaution : pour démontrer l'ampleur que prendrait la réponse indigène à cette annexion. Pour éviter que ce genre de mésaventure ne se reproduise, notre auteur recommande donc la stratégie suivante :

« una división de quinientos veteranos armados a remington ⁴⁷⁴ [...] basta para contener y destruir al ejército más numeroso que pudiera formarse de una extraordinaria e improbable confederación de indígenas. » ⁴⁷⁵

Si Zeballos ne tire de cet épisode qu'un avertissement, pour notre part, notre attention est attirée par la suite de la lettre de Bernardo Namuncurá, qui démontre une volonté de résolution pacifique du conflit de la part des Indigènes :

« Como mi general no tiene ninguna cosa con usted [Á. Barros], quiere que usted se entere de esto, y tenga la bondad de decirle las buenas ideas del señor Gobierno para que el hermano quede enterado de todo, que el vivir bien es lo mejor porque mi general no quiere la guerra ». ⁴⁷⁶

L'importance stratégique de l'occupation du fleuve Negro à des fins sécuritaires étant largement prouvée, Zeballos va aussi s'atteler à démontrer *la faisabilité* de l'option offensive. Pour ce faire, il va s'attarder sur ce qui reste le paradigme de l'offensive contre les Indigènes : la campagne de Rosas de 1833, « primera y única tentativa fundamental de trasladar las fronteras al nuevo teatro, sobre las márgenes del río Negro ». ⁴⁷⁷

Rosas -le Tyran dont le nom est généralement soit conspué soit banni dans tout texte émanant d'auteurs proches de la mouvance libérale-, est ici non seulement cité mais aussi loué pour sa clairvoyance : « iluminado por aquella sagacidad que constituía uno de los rasgos prominentes de su fisionomía moral ». La campagne de 1833 est ainsi montrée en exemple et relatée au fil de nombreuses pages : les itinéraires et objectifs des différentes divisions sont étudiées, les lieux stratégiques

⁴⁷² Lettre de Bernardo Namuncurá, fils et secrétaire du toquí Calfucurá, au colonel Álvaro Barros, chef de la frontière Sud de la province de Buenos Aires, avril 1869, in : *ibid*, p. 276 ; et : Barros, Álvaro, *op. cit.*, p. 80.

⁴⁷³ *Ibid*, pp. 80-1.

⁴⁷⁴ Le fusil à répétition Remington sera une des causes directes de la victoire argentine sur les Indigènes. En plus de pouvoir tirer six coups à la suite, le soldat armé d'un Remington n'avait plus comme avant l'inconvénient de se faire repérer immédiatement à cause de la fumée qui s'échappait du canon. Les assauts indigènes perdirent beaucoup en efficacité suite à l'acquisition du Remington par les troupes argentines (Pigna, Felipe, in : *Algo habrán hecho...*, 2nda temporada (2006), episodio 4, minuto 13).

⁴⁷⁵ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 277.

⁴⁷⁶ *Ibid*, p. 276 ; Barros, Alvaro, *op. cit.*, p. 80.

⁴⁷⁷ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 67.

mentionnés, les batailles décrites, et finalement les erreurs sont analysées et critiquées.⁴⁷⁸

Si la campagne de 1833 échoue dans sa globalité, ce n'est pas dû à Rosas et à la division de Buenos Aires qui remplissent leurs objectifs militaires en atteignant Choele-Choele : la faute en incombe aux deux autres divisions (celle de Mendoza – San Luis et celle de Córdoba), qui se sont retirées sans livrer combat.⁴⁷⁹ Un seul reproche est fait personnellement à Rosas, celui d'avoir laissé à l'intérieur de la Pampa plusieurs groupes indigènes, pendant qu'il avançait sur le fleuve Negro :

« El éxito no justifica los grandes errores militares. Rosas reveló escasa previsión e impericia militar dejando su retaguardia amenazada por cinco mil indios famosos por su arrojo y audacia. Ellos pudieron caer sobre las diferentes divisiones del ejército y hacerlas pedazos una por una. »⁴⁸⁰

Rosas non seulement laisse une inadmissible menace dans son dos, mais il négocie de plus la paix avec ces mêmes groupes indigènes alors qu'il est en position de force après avoir atteint le fleuve Negro : « Eran, puede decirse, esos indios, los enemigos más formidables que quedaban en pie en el desierto. Inició Rosas negociaciones de paz con ellos ». ⁴⁸¹ Rosas négocie en effet la libération de milliers de captifs hispanocréoles en échange de la paix, et l'établissement d'un système de rations pour que les Indigènes n'aient pas à vivre du vol de bétail.⁴⁸²

La critique n'est pas explicite chez Zeballos, mais l'on sent bien qu'il dénigre les choix politiques de Rosas (paix et rations contre captifs). Car les résultats *concrets* étaient en effet excellents : « Gran número de indios fueron muertos en la persecución que se les hizo, y una gran parte se sometió al ejército expedicionario. Cerca de tres mil cautivos fueron libertados ». ⁴⁸³ Selon Zeballos, le seul résultat vraiment intéressant pour la postérité vient du fait que l'expédition de 1833 a amené :

« la certidumbre de que es hacedero el establecer la frontera sobre el Colorado o el Negro, que los indios no pueden resistir a nuestras armas, y que sólo por descuido o incapacidad los salvajes pueden dominar. »⁴⁸⁴

Ce qui est en fait reproché implicitement à Rosas (qui souffre ici de la comparaison à venir avec Roca), c'est de ne pas avoir *nettoyé le désert* alors qu'il en avait les moyens, et de ne pas avoir lancé immédiatement la colonisation des territoires conquis : Rosas a permis au « désert » de rester le « désert », il n'a pas cherché à l'occuper en y laissant des troupes militaires aux points stratégiques ou en y développant des colonies agricoles. Il s'est juste contenté de négocier la paix avec les Indigènes au lieu de les expulser en envoyant des troupes dans la Pampa pour y effectuer « la policía del desierto y acabar con los indios errantes ». ⁴⁸⁵

⁴⁷⁸ *Ibid*, pp. 67-75.

⁴⁷⁹ *Ibid*, p. 75.

⁴⁸⁰ *Ibid*, p. 73.

⁴⁸¹ *Ibid*, p. 71.

⁴⁸² *Ibid*, pp. 71-2.

⁴⁸³ *Ibid*, pp. 70-1. Le chiffre de 3'000 captifs est très exagéré : selon Fernando Operé, (*op. cit.*, p. 112), le nombre de captifs récupérés était de 707.

⁴⁸⁴ Citation de Vicente G. Quesada, in : Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 75.

⁴⁸⁵ *Ibid*, p. 256.

5.1.2.2 Le contrôle du commerce

Le contrôle des routes commerciales traversant de part en part la Pampa est au centre de la *question Frontières*. Ainsi, après avoir démontré l'utilité sécuritaire du concept de transfert de la frontière, il n'est pas rare de voir Zeballos rappeler au lecteur une autre conséquence bénéfique de l'avancée de celle-ci : « las grandes ventajas [...] para el comercio de Cuyo y del sur de Chile ».⁴⁸⁶

Zeballos ajoute ainsi à l'argument sécuritaire un argument de nature économique qui lui est très complémentaire. Notre auteur est en effet persuadé de l'importance que sera amené à prendre le commerce transandin avec le Chili, commerce aujourd'hui aux mains des différentes cultures indigènes du complexe pampéen-patagonique, mais sur lequel lorgnent les puissants oligarques terriens, ainsi que le voisin occidental. Comme preuve de l'urgence qu'il y a à contrôler ces routes, Zeballos cite un article d'un journal chilien (*La Revista del Sur*) qui démontre l'intérêt du voisin pour certaines voies de communication transandines :

« como un argumento más en pro de la urgente necesidad de cerrar esta vía a los indios abriéndola a la civilización, y como nueva revelación de la importancia que le atribuyen los chilenos y de las esperanzas que en ella fundan ».⁴⁸⁷

Néanmoins, ce qui donne certainement le plus de poids à cet argument économique, c'est moins la *menace chilienne* ici esquissée, que le pendant sécuritaire du contrôle de ces routes : Zeballos explique que ces lucratives routes commerciales qui partent des vallées andines et traversent le fleuve Negro, sont les mêmes qui sont utilisées par les Indigènes pour effectuer leurs malons dans la province de Buenos Aires, mais aussi dans les régions de Córdoba et Cuyo.⁴⁸⁸ C'est pourquoi il faut maintenant nous intéresser plus profondément à la question des malons.

5.1.2.2.1 La question des malons

La description de la question des malons donnée par Zeballos est une description stéréotypée dans laquelle les Indigènes vivent uniquement du pillage de la richesse pastorale argentine. Ce pillage s'effectue grâce à ces invasions barbares, dont le butin est ensuite revendu au Chili via les routes commerciales de la Pampa :

« los salvajes que roban ganado en la provincia de Buenos Aires lo arrean inmediatamente por el camino del Colorado y de Choele-Choel para los Andes, después de satisfacer las necesidades y la avaricia de los indios de las tolderías pampeanas. [...] ¿ Cuántos millones costarán a nuestra industria agrícola las correrías de los indios por aquel camino durante cada siglo ? »⁴⁸⁹

De cette façon, les Indigènes (comme les Chiliens) s'enrichissent allègrement sur le dos des Argentins, qui sont victimisés. Selon notre auteur, il ne fait donc aucun doute qu'une fois cette contrebande stoppée, le commerce de bétail sera repris à bon compte par le gouvernement qui en tirera des bénéfices à la fois juteux et légitimes.

⁴⁸⁶ *Ibid*, pp. 62-3.

⁴⁸⁷ *Ibid*, p. 280.

⁴⁸⁸ *Ibid*, p. 282.

⁴⁸⁹ *Ibid*, pp. 279-80.

De même, pour décrire les Indigènes et la pratique du malon, Zeballos ne recule, à l'instar d'un Sarmiento, devant aucun poncif :

« estos indios viven del robo y hacen la guerra al cristiano con crueldad y odio implacables, como si satisficieran una venganza horrible jurada por sus progenitores ante la injusticia con que fueron tratados. Sus invasiones a nuestras tierras dejan huellas teñidas de sangre y marcadas por el incendio y el saqueo ; y en sus mismos toldos hacen sufrir horribles e indescriptibles torturas a los desgraciados prisioneros o cautivos. »⁴⁹⁰

A la barbarie sanguinaire des malons s'ajoute encore la pratique, tout aussi sauvage, des enlèvements (sur lesquels nous reviendrons ci-dessous).

Néanmoins, la situation est loin d'être aussi caricaturale. Les stéréotypes utilisés par Zeballos répondent à un objectif précis : celui de justifier la soumission par la force des groupes indigènes libres. Car en effet, c'est certainement la pratique du malon qui justifie le plus efficacement le droit de soumettre les peuples originaires, puisque c'est dans le malon que s'exprime toute la barbarie de l'Indigène. La question du malon est ainsi soumise à d'intenses influences idéologiques, et cela, quelque soit l'angle sous lequel on attaque la question. Si la pratique du malon est un fait avéré historiquement, son origine, son évolution, et ses différentes fonctions sont des sujets qui portent toujours à controverse.⁴⁹¹ C'est pourquoi il nous faut maintenant étudier plus en détail cette problématique, et nous éloigner quelque peu du discours de Zeballos.

5.1.2.2 Origine, évolution et fonctions du malon

Comme nous venons de le voir, chez Zeballos -comme dans le reste de la littérature contemporaine et dans l'historiographie traditionnelle- le malon est présenté comme une pratique exclusivement indigène, dont le but est de voler le bétail des Argentins, de faire des captifs (plus spécialement des captives) qui serviront ensuite d'esclaves, et de s'adonner à un instinct barbare qui suppose la mise à feu et à sang du village de frontière attaqué.

Cette vision se voit renforcée dans l'imaginaire traditionnel et collectif par de nombreuses représentations (récits, aquarelles, etc.) décrivant le phénomène de façon souvent très spectaculaire, mais toujours depuis la perspective du même

⁴⁹⁰ *Ibid*, pp. 305-6.

⁴⁹¹ Preuve en est la polémique née d'un article de Juan José Cresto (Directeur du Musée Historique National et Président de l'Académie Argentine de l'Histoire), paru dans *La Nación* le 23 novembre 2004, et qui a provoqué le tollé de la communauté scientifique argentine. L'auteur, dans cet article qu'il a intitulé « Roca y el mito del genocidio » s'applique à contredire toutes les recherches scientifiques sérieuses parues ces trois dernières décennies, en revenant à la plus pure tradition historiographique incluant tous les stéréotypes raciaux sur les Indigènes, dans le but de démontrer que Roca était un personnage respectable n'ayant pas commis ce génocide pourtant attesté. Ainsi, à propos des malons et du « désert », il déclare sans la moindre nuance : « la pampa agreste estaba totalmente desierta, [...] El horror del malón se ha descripto repetidas veces, pero hay que recordar que el indio fue temible cuando aprendió a montar el caballo que trajo el europeo, para robar las vacas que también vinieron con los españoles y venderlas a Chile ».

campes, celui-ci étant seul détenteur de ces puissants outils narratifs et descriptifs qui ont permis de laisser un témoignage à la postérité.⁴⁹²

Cependant, si nous voulons dépasser ces représentations traditionnelles et quelque peu superficielles, il est nécessaire de remonter à l'origine du malon. Si nous prenons donc notre dictionnaire d'usage de la langue espagnole, nous rencontrons sous la définition de « malón » :

« (de or. araucano) **1** (Hispan.) m. *Ataque inesperado de los *indios. ≈ Maloca ». ⁴⁹³

Pour plus de précisions, nous nous rendons alors à « maloca* » :

« (del araucano « malocán ») **1** (Hispan.) f. *Incursión en tierra de *indios, con pillaje y exterminio. **2** (Hispan.) *Ataque inesperado de *indios. ≈ Malón ». ⁴⁹⁴

Nous sommes ici face deux définitions quasiment synonymes, et les deux substantifs semblent donc avoir une étymologie commune dans le mot araucan *malocán*. Une distinction est cependant insérée dans la définition de la maloca, qui, si elle est présentée en deuxième position comme un synonyme de malon, fait cependant explicitement référence à une pratique de pillage et d'extermination *en* terre indienne : c'est-à-dire à un acte de violence dont les Indigènes sont les victimes. Le dictionnaire restaure donc apparemment une sorte de parité entre Indigènes et Hispanocréoles dans la pratique du malon,⁴⁹⁵ tout en ajoutant à la pratique hispanocréole une caractéristique : celle de piller et d'exterminer.

Cette définition tournant autour du pillage et de l'extermination est globalement reprise par Martínez Sarasola, mais celui-ci donne au malon une origine précise dans la maloca, qui serait une ancienne coutume espagnole :

« la forma cultural del malón, que como tal no es indígena sino que deriva de la ancestral costumbre española de la “maloca”, basada en la destrucción de los poblados. Entre los tehuelches y los araucanos, el “malón” se superpuso a la antigua práctica de vengar la transgresión de las leyes comunitarias de convivencia. » ⁴⁹⁶

Susana Bandieri va dans le même sens en donnant au malon son origine dans la maloca et en lui donnant comme étymologie l'araucanisme *malocán*. Bandieri situe

⁴⁹² Cf. 10, Annexes : images 4 à 9.

⁴⁹³ *María Moliner : Diccionario de uso del español*, Madrid : Gredos, 1998, tomo II (I-Z), p. 248. Le point 2 fait référence à une expression espagnole qui est ici hors sujet : « **2** Acción que se ejecuta solapada e inesperadamente contra alguien. =>*Jugada. ».

⁴⁹⁴ *Ibidem*.

⁴⁹⁵ La formulation n'est cependant pas exempte d'ambiguïté : il est à notre avis révélateur que lorsque nous nous sommes penchés pour la premières fois sur ces deux définitions –un peu trop hâtivement– nous y avons de purs synonymes. En effet, le mot « indio » s'y trouve trois fois exprimé, alors que bizarrement aucun mot ne qualifie directement la pratique hispanocréole comme telle, ce qui enlève une certaine transparence quant à la paternité de l'acte en soi. Une formulation du type « Incursión *crisiana* en tierra de indios », par exemple, aurait ôté toute ambiguïté car la substance de la définition se serait concentrée autour de l'adjectif « *crisiana* », plus visible, au lieu de tourner autour de la très discrète préposition « en ». Nous ne pouvons pour notre part nous arrêter de nous interroger sur cette formulation.

⁴⁹⁶ Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 460, note 29.

encore plus précisément l'origine du phénomène, en indiquant les expéditions esclavagistes en provenance du Chili (qui touchèrent particulièrement durement les Puelches de la région du fleuve Limay) comme les premières du genre :

« más de treinta redadas contra los pueblos puelches del Limay, capturando 14.000 indios. Estas expediciones llamadas "malocas" (araucanismo que proviene de la palabra *malocan*, sinónimo de malón [...] tenían por objeto apresar indios para venderlos como esclavos a encomenderos y comerciantes que los usaban como mano de obra en los yacimientos y haciendas* chilenas, en tanto que los niños y mujeres se destinaban a servicios personales. »⁴⁹⁷

En résumé, Susana Bandieri et le dictionnaire se rejoignent pour voir dans la maloca (l'expédition esclavagiste) et le malon des synonymes, qui ont une étymologie commune dans le mot auran *malocán*. Il n'est donc pas interdit de voir dans la maloca, comme le font Martínez Sarasola et Bandieri, l'origine même du malon. Les premiers malons du cône Sud semblent donc être le fait de conquistadors à la recherche d'esclaves.

Si Adolfo Colombres ne revient pas sur la lointaine origine de la *maloca-malón*, il souligne néanmoins un aspect ayant trait à l'évolution du malon. Selon lui, le malon (entendu sous la forme qu'il aura au XIXe siècle chez les groupes indigènes) serait une conséquence de l'évolution des techniques de chasse (survenue, comme nous l'avons vu, suite aux transformations nées du contact avec les Hispanocréoles), de la raréfaction du bétail, et de la pression territoriale toujours plus forte des deux côtés de la frontière :

« ¿ Que pasó con los mapuches de Carmen de Patagones y otras partes ? Lo mismo que pasó en Chile. Los colonos los enviaban a cazar ganado mostrenco, que se había mutiplicado y que no pertenecía a nadie, ofreciéndoles una suma fija por cabeza. Los indígenas partían, capturaban una buena cantidad y regresaban para entregarlos y recibir su paga. Pero en cierto momento se acabó ese ganado en estado salvaje, y entonces los mapuches, ya cebados en esa forma de subsistencia y un tanto incentivados por los mismos colonos, dispuestos a hacer la vista gorda, fueron a buscar ese ganado en las estancias que habían proliferado al norte del río Colorado, o sea, un ganado que ya tenía dueño. Estas razzias, cada vez más osadas y hasta sanguinarias, marcarían el origen de los malones. »⁴⁹⁸

Colombres souligne de plus la duplicité de certains colons de la Patagonie argentine qui, à l'instar des estancieros chiliens, fomentait la pratique du malon de façon plus ou moins ouverte en achetant le bétail volé tout en fermant les yeux sur son origine, qui n'avait pourtant rien de mystérieuse.

La chronologie que donne Walther, un auteur pourtant des plus traditionnels, vient confirmer ces diverses interprétations sur l'origine et l'évolution des malons. Cet auteur relève un premier malon sur les villages isolés de la région de Mendoza en 1606, en représailles aux *mauvais traitements* infligés par les conquistadors, et un

⁴⁹⁷ Bandieri, Susana, *op. cit.*, pp. 56-7.

⁴⁹⁸ Colombres, Adolfo, *Políticas indias y políticas indigenistas*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 14 de diciembre 2005, « Políticas indias y políticas indigenistas » ; [web].

second malon sur la frontière Sud de Córdoba en 1609.⁴⁹⁹ Par contre, il faut attendre 1672 pour qu'une attaque sur une estancia soit signalée dans la province de Buenos Aires, soit un siècle après sa seconde fondation.⁵⁰⁰ Ces données semblent donc conforter les hypothèses précédentes qui voient d'une part, dans les régions andines et préandines, l'émergence du malon en réaction aux expéditions esclavagistes (les mauvais traitements auxquels fait allusion Walther) ; et d'autre part, dans la région du fleuve de la Plata, comme le résultat d'un lent processus de transformation dans lequel les questions de propriété du bétail et de la terre sont loin d'être claires et sont soumises à de fortes pressions idéologiques.

Comme le laisse déjà suggérer l'origine des premiers malons, la pratique de celui-ci ne peut être réduite, comme le fait Zeballos, à une activité purement économique basée sur le vol (la fameuse *économie de déprédation*), bien que les profits tirés de cette pratique étaient indéniables.

Le malon pouvait en effet avoir plusieurs fonctions. Les deux principales sont celles qui sont toujours avancées par les Hispanocréoles : à savoir, ramener du bétail et des captifs. Mais la raison de ces vols et enlèvements ne répondait pas toujours à une logique économique, car le malon pouvait en effet aussi avoir un but vindicatif, défensif, ou politique.

La volonté de tirer vengeance des expéditions esclavagistes (*malocas*) était déjà très claire dans les premiers malons, qui naissent apparemment en réponse à ces expéditions. Fernando Operé signale à ce sujet que le malon était coutumièrement entendu par les Indigènes comme une forme de réparation (ou de vengeance) correspondant au double ou au quadruple d'un dommage subi.⁵⁰¹

Le malon pouvait également avoir un objectif défensif : grâce à sa forme semblable à celle de la guerre de guérilla, les Indigènes pouvaient attaquer de façon continue les villages de la ligne de frontière. Ils les plongeaient ainsi dans l'insécurité et décourageaient donc les projets d'avancée des *wincas*.⁵⁰²

De même, un malon d'envergure pouvait avoir une signification politique : le but était alors de démontrer la puissance indigène et de défier le gouvernement en place. Mais contrairement aux actions des gouvernements hispanocréoles, le but n'a jamais été de faire reculer la frontière, mais plutôt de la préserver : lorsque les Indigènes ont eu la possibilité de le faire, comme avec la Confédération des Grandes Salines, ils s'y sont toujours refusé.⁵⁰³

Il est ici nécessaire de signaler qu'un malon pouvait passablement varier en taille. Le malon pouvait être composé d'une poignée d'hommes armés de leurs armes traditionnelles, effectuant une attaque-éclair sur une estancia. Si de la résistance était opposée aux assaillants, le sang pouvait alors être versé. Mais un malon pouvait aussi réunir des milliers de personnes (dont femmes et adolescents, censés récupérer le butin et s'en occuper) et rassembler plusieurs groupes indigènes appartenant à des cultures différentes. Plusieurs villages de frontières pouvaient alors être attaqué dans un laps de temps très court, et parfois l'attaque était donnée simultanément sur plusieurs fronts. Lors de ces attaques, les femmes et les enfants étaient enlevés ; les hommes généralement tués dans l'affrontement. Une fois la

⁴⁹⁹ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, pp. 116-7.

⁵⁰⁰ *Ibid*, p. 115.

⁵⁰¹ *Op. cit.*, p. 106.

⁵⁰² *Ibidem*.

⁵⁰³ *Ibid*, p. 131.

surprise passée, les malons rencontraient de la résistance dans les troupes militaires des fortins les plus proches et les habitants des villages de frontière, qui se joignaient alors aux soldats pour poursuivre les Indigènes se repliant *tierra adentro* avec le butin.⁵⁰⁴

Comme nous l'avons dit ci-dessus, un des principaux objets du malon était de faire des captifs, principalement des femmes. Il convient ici de s'intéresser rapidement à cet aspect du malon, qui selon Fernando Operé, a connu une telle ampleur dans les plaines pampéennes qu'il est inégalé sur le reste du continent.⁵⁰⁵

Dans nos sources, la pratique du rapt est toujours décrite comme répondant à un instinct barbare, dans lequel se mêlent indistinctement la lubricité et l'appât du gain. Ces rapt avaient évidemment d'autres fonctions ; et si les aspects commerciaux et sexuels des rapt ne sont pas discutables, ils n'étaient pas envisagés dans ces termes par les Indigènes.

Dans beaucoup de régions américaines, la pratique des enlèvements était usuelle avant l'arrivée des Espagnols, et répondait à un rituel tribal servant à obtenir une épouse. Selon le consentement ou non des deux parties, ce rapt matrimonial pouvait se faire pacifiquement ou alors impliquer une certaine forme de violence.⁵⁰⁶

Dans d'autres régions, notamment dans le Sud argentin, cette pratique s'est généralisée suite aux razzias des Espagnols qui avaient besoin de main-d'œuvre.⁵⁰⁷

Répondant au rapt par le rapt, les Indigènes commencèrent à enlever des Hispanocréoles qui devenaient des esclaves. La seule différence entre les pratiques européennes et indigènes est donc d'ordre lexical : *indio encomendado* contre *crisiano esclavo*.

Dans les deux sens, le rapt répondait donc à un besoin en main-d'oeuvre, mais il avait aussi une fonction éminemment démographique. Ce dernier aspect explique aussi que les femmes en soient les principales victimes. Leur capacité à reproduire est vite devenu un enjeu majeur pour les deux sociétés. Les femmes vont ainsi enfanter plusieurs générations de métis⁵⁰⁸ : tout d'abord, aux premiers temps de la colonisation, elles vont donner naissance à l'importante caste des métis, au sein de la société hispanocréole ; ensuite, lorsque la tendance démographique se sera inversée, les captives vont assumer dans les territoires indigènes libres un rôle reproductif toujours plus important au sein de sociétés en pleine régression démographique.⁵⁰⁹

Par ailleurs, un certain nombre de captifs parvenaient à s'intégrer à leur nouvelle société : chez les Indigènes, les captifs intégrés allaient jusqu'à participer aux malons. Ces captifs contribuaient ainsi activement au processus de métissage et de transformation culturelle. Beaucoup d'autres ne s'intégraient par contre jamais et étaient traités en esclaves par leurs maîtres.⁵¹⁰ Sur le thème de la vie en captivité, plusieurs témoignages ou exemples particulièrement révélateurs nous sont parvenus : ainsi d'Auguste Guinnard, un jeune Français qui relate sa terrible captivité

⁵⁰⁴ *Ibid*, pp. 106-7.

⁵⁰⁵ *Ibid*, p. 100, note 1.

⁵⁰⁶ *Ibid*, p. 106.

⁵⁰⁷ *Ibid*, p. 17.

⁵⁰⁸ *Ibidem*.

⁵⁰⁹ Fernando Operé (*ibid*, pp. 112-3) signale que la campagne de 1833 de Rosas a permis la libération de 707 captifs : parmi ceux-ci, 389 étaient des femmes, 245 des hommes, et 63 des enfants nés en captivité. L'âge moyen des genres s'avère très intéressant : celui des femmes était de 21,26 ans, celui des hommes de 13,07 ans.

⁵¹⁰ *Ibid*, p. 17.

dans *Trois ans d'esclavage chez les Patagons (1856-1859)*.⁵¹¹ La vie du cacique ranquel Mariano Rosas est également exemplaire du phénomène : enlevé très jeune par les Hispanocréoles, il est éduqué à l'occidentale dans l'estancia de Juan Manuel de Rosas (de qui il hérite son nom, car son maître devient aussi son parrain). Mariano Rosas finit par s'échapper et se transforme alors en un des plus redoutables ennemis du gouvernement libéral en place. Son histoire est notamment relatée par le colonel Mansilla, dont l'ouvrage est truffé d'exemples et d'anecdotes sur des captifs - intégrés comme maltraités.⁵¹²

Une autre fonction des captifs tient dans le fait qu'ils permettaient d'établir des relations entre les deux sociétés en confrontation : la récupération (ou *sauvetage*) des captifs devint avec le temps une pratique commerciale courante dans le monde de frontière.⁵¹³ De même, les captifs occupaient une grande place dans les traités de paix entre les deux camps, car leur valeur était élevée. La reddition d'un nombre important de captifs était une des contreparties du système de rations si souvent décrié par les chantres de la conquête du « désert », qui le dépeignait comme étant abusif et ressortant de l'assistance :

« La paz se hace bajo la condición de que el gobierno les ha de dar aguardiente, vacas, yeguas, telas, prenda de plata, raciones anuales y mucho más, pues nunca cesan de lamentarse de sus miserias y son la gente más pedigüeña que se conoce. »⁵¹⁴

Ce genre d'affirmation oblitère totalement la réciprocité de l'échange entre les deux parties contractantes, et transforme cet échange en une sorte de chantage effectué par des mendiants n'offrant rien d'autre que la paix.

5.1.2.2.3 La question de la propriété du bétail

La question du commerce pampéen est aussi étroitement liée à la question de la propriété du bétail : à qui appartient réellement le bétail qui est revendu par les Indigènes au Chili ? Dans cette *guerre de vaches*, la question est centrale. Comme nous l'avons vu durant cette étude, le bétail qui était aux mains des Indigènes pouvait avoir plusieurs origines : il pouvait être chassé à l'état sauvage, être récupéré après s'être enfuit d'une estancia (bétail cimarron), ou encore être volé à la suite d'un malon. Pourtant, les Argentins négligeaient les deux premières possibilités car ils avaient tendance à considérer l'ensemble du bétail comme étant leur propriété ; et par extension, ils en concluaient que tout le bétail indigène provenait de l'activité des malons.

Cette appropriation du bétail sauvage se basait sur un argument assez cocasse. Pour revendiquer la totalité du bétail, les Argentins n'hésitaient pas à remonter aux premières heures de *la Conquista* et à rappeler aux Indigènes que le bétail avait été importé d'Europe avec les conquistadors, et que par conséquent, les Argentins en

⁵¹¹ Paris : Aubier Montaigne, 1979.

⁵¹² *Op. cit.*

⁵¹³ Operé, Fernando, *op. cit.*, p. 109.

⁵¹⁴ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 306.

étaient les propriétaires légitimes.⁵¹⁵ En revendiquant le bétail dans son ensemble, ils justifiaient ainsi très simplement la guerre faite à l'Indigène.

Juan Carlos Walther, qui qualifie le commerce indigène de « comercio ilícito »,⁵¹⁶ démontre très bien comment s'est développé ce mécanisme d'appropriation du bétail par les Hispanocréoles. Ainsi, il décrit la lente et progressive installation de colons en terre indigène, colons qui se dédient à « la captura de los vacunos o ganado cimarrón, para quitarles sus cueros y otros productos como grasa y cebo, con cuya venta obteníanse buenas ganancias ». ⁵¹⁷ Comme cette occupation constitue la principale richesse de l'époque, le Cabildo de Buenos Aires ne tarde alors pas à la réglementer sous le nom de *vaquería*.⁵¹⁸ Walther insiste sur le fait que cette opération « se basaba en la obtención del ganado que en estado salvaje abundaba por los campos », ⁵¹⁹ qu'elle n'était au début soumise à aucune réglementation, et qu'elle répondait, de part et d'autre, au simple désir de commercer.⁵²⁰ Dans un deuxième temps, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les *vaquerías* et les saloirs vont en augmentant, ce qui pousse « los pobladores a internarse más, día a día, en las tierras indígenas ». ⁵²¹ L'augmentation est telle, que la chasse au bétail sauvage débouche sur une extermination de celui-ci, obligeant les autorités portègues à réglementer la chasse en délivrant des permis.⁵²² Une autre mesure vient compléter cette réglementation en 1748, mesure qui interdit l'abattage des veaux en campagne et concède l'exclusivité de cette activité à la ville de Buenos Aires et à quelques autres établissements autorisés.⁵²³ Parallèlement, « los indios también se agenciaban este ganado, no sólo para proveerse de sustento, sino preferentemente para arrearlo a través de los valles patagónicos hacia Chile, donde lo vendían ». ⁵²⁴ Walther ajoute alors une citation de l'historien Dionisio Schoo Lastra :

« Este tráfico, de apariencia inobjetable en sus comienzos, puesto que se trataba de hacienda alzada⁵²⁵ que los naturales capturaban lo mismo que el yeguarizo, contravenían, del punto de vista de las poblaciones del río de la Plata, una disposición gubernativa que había declarado a dicha hacienda de propiedad comunal. »⁵²⁶

Ici, l'appropriation est parfaitement reconstruite : les Indigènes s'adonnent à la chasse de bétail sauvage, mais un décret de Buenos Aires déclare alors ce même bétail de propriété communale. L'activité commerciale des Indigènes se transforme ainsi en *trafic* : un trafic qui n'avait à ses débuts rien d'objectable *en apparence*, mais qui n'est pas moins devenu -d'un subtil coup de baguette juridique- une activité tout à fait illégale. Une fois cela fait, Walther peut alors -à l'instar de ses contemporains et de Villarino qu'il cite aussi- parler de bétail volé et conclure : « indudablemente, a los

⁵¹⁵ Mansilla, Lucio V., *op. cit.*, pp. 159-163.

⁵¹⁶ *Op. cit.*, p. 119.

⁵¹⁷ *Ibid*, p. 118.

⁵¹⁸ *Ibidem*.

⁵¹⁹ *Ibidem*.

⁵²⁰ *Ibidem*.

⁵²¹ *Ibidem*.

⁵²² *Ibid*, p. 119.

⁵²³ *Ibidem*.

⁵²⁴ *Ibidem*.

⁵²⁵ Synonyme de « cimarrón » (cf. 9, Glossaire).

⁵²⁶ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 119.

indios este comercio ilícito les reportaba, sin mayores sacrificios, buenas ganancias ».⁵²⁷

La question de la propriété du bétail passe donc, schématiquement, par trois étapes distinctes. Une première, où le bétail sauvage abonde et fait la richesse des Hispanocréoles comme des Indigènes ; une seconde, où le bétail se raréfie, ce qui pousse le gouvernement de Buenos Aires à réglementer et à déclarer le bétail sauvage comme propriété communale ; et finalement une troisième, où le commerce indigène devient trafic (ou commerce illicite), car le bétail sauvage ne l'est théoriquement et légalement plus, ce qui permet de traiter les Indigènes en voleurs.

Au vu de ce qui précède, il n'est pas vraiment surprenant de voir Zeballos généraliser sur la question de la propriété du bétail. Chez lui, tout commerce indigène est dénoncé comme étant le produit d'un vol, même si celui-ci n'est pas avéré. A titre d'exemple, il cite notamment l'un de ses témoins favori, Villarino, relatant le passage d'un gué sur le fleuve Negro par un groupe d'Indigènes :

« Al día siguiente Villarino avistó polvaredas y luego grandes arreas de ganado que se dirigían al paso [« El Chichinal »]. “Habiendo logrado el piloto atraer algunos indios a las naves, le dijeron que venían de sierra del Volcán,⁵²⁸ que ha cerca de un año que bajaron a buscar ganados caballar y vacuno, y que con esto hacen trato con los de Valdivia, unas veces llevándolo los indios a dicho pueblo, y otras viniendo los cristianos a comprárselo a sus tierras, el cual cambian por sombreros, cuentas, frenos, espuelas y añil para teñir los ponchos ; véase aquí ya abierto el camino y comunicación por la orilla del río con Valdivia, y entablado una especie de trato por los indios, robando el ganado a Buenos Aires y vendiéndolo a aquel presidio. “Agregan los salvajes que para ir y venir entre Buenos Aires y la cordillera atravesaban el campo desde el Colorado al río Negro por Choele-Choel, y agregaban que todos o casi todos los indios que habitan o residen en las sierras del Volcán y pampas de Buenos Aires, son de este río arriba⁵²⁹ ; y que el motivo de pasar tanto tiempo en aquellos parajes es por la abundancia que hay de ganados, y por la facilidad de mantenimiento ; y que algunos paran dos años, otros más y menos, según les acomoda.” »⁵³⁰

Ce témoignage est intéressant à double titre : outre le fait qu'il démontre l'importance de certaines routes pampéennes et la nature des liens commerciaux existant entre les Indigènes vivant dans la région de Buenos Aires et les commerçants chiliens ; il démontre surtout l'amalgame qui est immédiatement fait entre la vente de bétail au Chili et son vol dans la province de Buenos Aires. Pourtant, les Indigènes disent arriver et séjourner vers la Sierra del Volcán, une région qui n'entra que plus tard dans l'orbite du gouvernement de Buenos Aires, vers 1828, suite aux expéditions de Rodriguez en 1823-1824.⁵³¹ A l'époque des explorations de Villarino (1782-1783), cette zone fait partie des territoires de chasse des Indigènes et rien ne prouve que le bétail en question ait été volé suite à un malon. Au contraire, la fin du témoignage semble démontrer la volonté qu'ont les Indigènes de rechercher le bétail là où il se

⁵²⁷ *Ibidem.*

⁵²⁸ Cf. 10, Annexes : cartes 9 et 10.

⁵²⁹ Dans le langage des Indigènes, des *baquianos** et de toutes les personnes habituées à transiter dans la Pampa, *arriba* signifie à l'Ouest, alors que *abajo* signifie à l'Est ; Mansilla, Lucio V., *op. cit.*, p. 33.

⁵³⁰ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, pp. 277-8.

⁵³¹ Cf. 10, Annexes : carte 10.

trouve à l'état sauvage, ainsi que des endroits pour l'entretenir une fois domestiqué, avant de le diriger vers les marchés chiliens.⁵³²

Aux yeux des Hispanocréoles, tout bétail en possession des Indigènes est donc immédiatement perçu comme du bétail volé ; de même, la capacité des Indigènes à élever eux-mêmes du bétail dans un but commercial leur est systématiquement niée. Mais comme nous l'avons vu, il faut se garder de généraliser comme Zeballos le fait ici et ailleurs, et d'en conclure que tout le bétail vendu au Chili par les peuples originaires était du bétail volé,⁵³³ même si à partir du XIXe siècle la tendance au malon est probablement à la hausse en raison des successives avancées de la ligne de frontière.

5.1.2.3 La question de la terre

Outre le fait de démontrer que le système de défense est largement inadéquat et que le contrôle des routes de la Pampa est capital pour l'avenir commercial du pays ainsi que pour éradiquer les malons, Zeballos a recours à un troisième argument de poids, qui est celui du gain de terres à venir. En effet, la conquête permettra de profiter au mieux des « *inmensos campos que corren desde Buenos Aires hasta el río Negro* ».⁵³⁴

Cet argument qui consiste à mettre en avant le gain de terres nous ramène au titre de notre opuscule –*La conquista de quince mil leguas*–, titre qui démontre l'importance de cette question au sein de l'argumentaire de Zeballos. Comme l'indique donc ce titre, quinze mille lieues sont à conquérir. Cet énoncé est déjà révélateur d'une certaine mentalité ou d'une façon particulière d'appréhender le problème, car il ne s'agit en effet pas de conquérir un territoire souverain et habité de peuples originaires : il est ici uniquement question de conquérir un territoire qui est essentiellement défini par sa superficie... Cette formulation a l'avantage de neutraliser le contenu implicitement violent du terme de conquête : celle-ci se transforme ainsi en simple *prise de possession* d'un territoire qui semble inoccupé. La Pampa est de la sorte vidée de sa substance humaine, et son annexion ne représente plus qu'une opération arithmétique élémentaire -opération qui trahit néanmoins les préoccupations spéculatrices des grands propriétaires terriens intéressés à l'acquisition de ces nouvelles terres. Dans cette optique, le titre colle parfaitement à la conception globale de l'époque qui considère l'ensemble de l'espace pampéen-patagonique comme un « désert ». De façon similaire, le sous-titre –*Estudio sobre la traslación de la frontera sur de la República al río Negro*–,

⁵³² La disparition d'une paire de guillemets fermants dans le témoignage de Villarino (« *Habiendo [...]* *“Agregan”* ») qui nous est d'ailleurs présenté par un obscur narrateur (« *Habiendo logrado el piloto atraer algunos indios* ») laisse apparaître un doute quant à la paternité de la partie du texte faisant l'amalgame (« *véase aquí ya abierto el camino y comunicación por la orilla del río con Valdivia, y entablado una especie de trato por los indios, robando el ganado a Buenos Aires y vendiéndolo a aquel presidio* »). La structure de la phrase laisse néanmoins supposer que cette partie n'est pas de Villarino et qu'il s'agit bien d'une autre voix (à moins que le pilote auquel on se réfère ne soit pas Villarino, ce qui est peu probable). Quoi qu'il en soit –et qu'il s'agisse de la voix de Villarino, de Zeballos ou de Pedro de Angelis (source de Villarino ; Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 380)–, l'amalgame avec le bétail supposément volé ne se justifie dans aucun des cas et reste révélateur d'une tendance à vouloir généraliser des pratiques existantes, mais pas forcément systématiques.

⁵³³ Selon Zeballos, (*ibid.*, pp. 369-70) la Nation *perdrait* ainsi annuellement (en 1878) 40'000 animaux ; et elle en aurait perdu 40 millions depuis le début du siècle (*ibid.*, p. 370, note 3).

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 63.

confirme cette tendance à la désertification de l'espace en décrivant la conquête comme un simple transfert de frontière -un peu plus au Sud...- sur le fleuve Negro.

Comme nous pouvons le voir ici avec le titre et son sous-titre, terre et frontière sont deux notions extrêmement liées. Dans le cas de l'Argentine, parler de frontière revient en effet à parler de terres, et les deux termes se constituent, pour ainsi dire, en véritables synonymes. Mais contrairement à la question des malons, la question de la terre et/ou de la frontière (dans la problématique de la justification de la conquête) pose problème à l'analyse -problème dont la complexité réside paradoxalement dans sa simplicité. Ceci provient du fait que l'annexion de cette terre n'est que très rarement justifiée : on ne fait que signaler ce geste, comme quelque chose de tout à fait normal. A cela s'ajoute le fait que le concept de frontière est entouré d'une espèce de vide, d'une sorte d'indéfinition.⁵³⁵ Face à ce qui se trouve être un virtuel néant discursif, l'analyse historique résiste. C'est parce que nous nous trouvons ici face à un phénomène typiquement américain, qui remonte aux origines de la *découverte* du *Nouveau Monde*, qui traverse les siècles et continue encore de nos jours. Comme le souligne bien Hebe Clementi, l'histoire américaine est une histoire de terres à conquérir :

« La tierra por ocupar es el carácter más sobresaliente del paisaje americano, en dimensión continental, que abarca desde los páramos helados de Canadá a la mesetas pedregosas de Patagonia. Como esas tierras desiertas, o casi desiertas, devienen fronteras, es la historia de América en su sentido más pleno. [...] Y esa cuestión atraviesa las historias coloniales, es heredada por las naciones independientes y configura hoy un sinfín de fronteras interiores residuales. [...] Nada más concreto que la tierra ».⁵³⁶

Le gain de terre est donc un thème problématique à analyser car il est étroitement lié à la conquête de l'Amérique en général : il fait partie intégrante d'une mentalité expansionniste intrinsèque au processus colonisateur, et cela dès la *découverte* du continent américain. L'annexion de la terre se justifie donc rarement : du point de vue de la Couronne espagnole d'abord, puis des élites gouvernantes ensuite, il est considéré comme tout à fait légitime. Et lorsque que l'on estime nécessaire de justifier cette annexion, on la légitime avec le droit colonial espagnol : et cela, même au XIXe siècle, alors que la rupture avec la métropole est totale.

Dans l'optique coloniale espagnole, il n'existait en effet aucun doute quant à la légitimité de l'appropriation de ces terres nouvelles : cette appropriation reposait simplement sur le *droit d'Empire*.⁵³⁷ Ainsi, suite à la *découverte* des Amériques, les juristes espagnols s'étaient empressés d'adjoindre à ce droit quasi divin une série de capitulations* allant dans le sens d'une justification : mais l'objectif de ces écrits juridiques résidait surtout dans la volonté d'écarter la menace des Couronnes concurrentes, comme celle du Portugal. Ce *droit d'Empire* avait de plus été ratifié par des bulles du Pape (dont la plus fameuse est celle de Tordesillas (1494), qui divisait le monde entre ces deux puissances rivales), qui légitimaient les droits de la Couronne espagnole sur le nouveau continent à la face du monde chrétien, dont l'Amérique faisait désormais partie.⁵³⁸

⁵³⁵ Clementi, Hebe, *op. cit.*, p. 14.

⁵³⁶ *Ibid*, p. 22.

⁵³⁷ *Ibid*, p. 53.

⁵³⁸ *Ibidem*.

5.1.2.3.1 La naissance du « désert »

Si nous nous intéressons maintenant à la notion de « désert » si souvent utilisée, nous nous apercevons que cette vision conceptuelle des territoires indigènes découle en partie du fait que la frontière a toujours été considérée comme l'équivalent d'un territoire libre.⁵³⁹ Car si l'on s'intéresse de plus près à l'établissement des premières colonies, l'on s'aperçoit que les Hispanocréoles se sont le plus souvent installés là où les peuples originaires leur en laissaient la possibilité : plus qu'un obstacle à la colonisation, l'Indigène rendait en premier lieu la société hispanocréole possible.⁵⁴⁰ Nous en avons vu de nombreux exemples jusqu'ici : les fondations de Buenos Aires (la deuxième), Mendoza et Asunción ne sont en effet possibles que parce qu'initialement un certain seuil de cordialité, de tolérance, et de collaboration est atteint entre Espagnols et Indigènes. Dans un deuxième temps -très rapproché du premier contact cordial- l'existence d'établissements espagnols passe par la soumission volontaire ou involontaire de grandes concentrations de populations indigènes. Car le fonctionnement de la société hispanocréole reposait entièrement sur la main-d'œuvre indigène. Sans de grands contingents indigènes donc, pas de bourgs hispanocréoles et encore moins de société. En opposition, lorsque les Indigènes se rebellaient massivement ou lorsqu'ils manquaient numériquement, les colonies périssaient et finissaient fatalement par disparaître⁵⁴¹ (comme dans le cas emblématique de la première fondation de Buenos Aires, ou encore avec les tentatives de colonisation des côtes patagoniques, où la famine devint un véritable fléau).

De ce fait dont les Hispanocréoles étaient parfaitement conscients, découle en partie l'image que la frontière est surtout un espace inhabité -donc libre et à occuper-, par opposition aux établissements coloniaux où se trouvaient de grandes populations indigènes. Du point de vue hispanocréole, la difficulté à coloniser les « déserts » consistait plus dans la situation géographique, les accidents du terrain, l'immensité territoriale, les problèmes de ravitaillement, ou encore le manque de moyens techniques,⁵⁴² que dans la présence de groupes indigènes rebelles dont la méconnaissance, ajoutée à un sentiment de supériorité raciale, menait à les considérer comme de simples sauvages nomades.

Cette vision erronée des territoires restés libres a eu pour conséquence le fait que l'avancée de la zone frontalière a toujours été comprise comme l'appropriation d'une terre vierge, ce qui permettait de façon fort arrangeante de légitimer cette entreprise :

« bajo la condición de que la pensamos como tierra de nadie, como tierra cuya apropiación ha sido y es legítima [...] en todos los casos se concibió al espacio como vacío, lícito para la ocupación del pionero, el colono, el fortinero, el soldado, la nación, el estado. »⁵⁴³

Ce faisant, la question indigène a toujours été complètement séparée de celle de la terre et de son appropriation, alors qu'en réalité ces deux questions n'en forment qu'une seule, indivisible et irréductible : la terre a toujours été habitée par les peuples

⁵³⁹ *Ibid*, p. 27.

⁵⁴⁰ *Ibid*, p. 26.

⁵⁴¹ Cf. 10, Annexes : carte 1. Cette carte répertorie les bourgs espagnols ayant disparus.

⁵⁴² Clementi, Hebe, *op. cit.*, p. 27.

⁵⁴³ *Ibid*, p. 46.

originaires, même lorsque l'immensité des plaines pouvait laisser supposer le contraire en donnant l'illusion d'un désert ; et les Indigènes ne peuvent être compris sans leur étroit rapport à la terre, hier comme aujourd'hui. Cette intéressante division thématique est également soulignée par Diana Lenton :

« un repaso a manuales o libros especializados mostrará que se lo separa permanentemente [le thème de l'indien et celui de la terre], y el indio pasa a ser un relato episódico, una circunstancia inesperada, un obstáculo a vencer en la empresa primordial, que es la apropiación de la frontera. »⁵⁴⁴

Cette ébauche d'explication autour de la naissance du « désert », ne doit cependant pas nous faire oublier que d'autres puissants moteurs travaillent à la formation de cette image. Le racisme dont sont victimes les Indigènes tient également un grand rôle dans l'élaboration de cette représentation : ainsi, la bestialisation de l'Indigène en œuvre dans les descriptions caricaturées de l'époque, conforte l'idée d'une absence d'humanité à l'intérieur du « désert ».

De cette vision à un négationnisme ignorant l'existence de cultures indigènes à l'intérieur du complexe pampéen-patagonique, il n'y a qu'un pas qui est rapidement franchi. Comme le remarque bien Myriam N. Tarragó, l'expression *conquête du désert* ne tient pas du hasard :

« La expresión “conquista del desierto”, ampliamente arraigada en nuestro país, no es casual sino que muestra la postura dominante de desconocer la existencia de pueblos originarios en los territorios indígenas y, por ende, afirmar la legitimidad de la ocupación de la tierra. »⁵⁴⁵

Exemplairement, lorsque Sarmiento dissertait sur le devenir de cette Argentine en formation, il parlait simplement de construire « una Nación para el desierto ».⁵⁴⁶ Cependant, il semble bien que ce soit avec Zeballos que la notion de « désert » va prendre sa forme définitive, et pour ainsi dire, dogmatique. Selon Mandrini, Zeballos résume le complexe pampéen-patagonique à :

« un vasto “desierto” de riquezas potenciales, poblado por bandas de salvajes nómadas que saqueaban las fronteras en busca de animales y de cautivos, infligiendo graves daños a las vidas y fortunas de sus moradores. »⁵⁴⁷

Chez Zeballos, le « désert » est en effet décrit comme un territoire recelant un potentiel extraordinaire pour qui saurait l'exploiter. Et même s'il reconnaît que ce territoire se divise entre zones stériles et fertiles,⁵⁴⁸ sa conclusion ne laisse planer aucun doute : « la fertilidad del terreno general de la pampa está fuera de duda. »⁵⁴⁹

Les territoires indigènes libres sont donc bien fertiles, et la civilisation saura en tirer un maximum de profit. Par ailleurs, Zeballos n'hésite pas à rejeter la paternité de

⁵⁴⁴ Lenton, Diana, *La 'cuestión de los indios' y el genocidio en los tiempos de Roca : sus repercusiones en la prensa y en la política*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 14 de octubre 2005, « Genocidios y pueblos indios en los medios de comunicación » ; [web].

⁵⁴⁵ « Prólogo », in : Tarragó, Myriam Noemí (dir.), *op. cit.*, p. 11.

⁵⁴⁶ Halperín Donghi, Tulio, *Una Nación...*, p. 31.

⁵⁴⁷ « Art. cit. », p. 27.

⁵⁴⁸ *Op. cit.*, p. 244.

⁵⁴⁹ *Ibidem.*

l'image du « désert » sur les Indigènes eux-mêmes. Si le doute sur la richesse potentielle des plaines a pu subsister jusqu'à présent, la faute en revient à la malignité des Indigènes, qui se sont évertués à décrire la Pampa de façon repoussante afin d'en éloigner les Argentins :

« El misterio que envolvía la naturaleza de la pampa, acaba de ser iluminado por el sol de la civilización [...] Aquel país desierto [...] acaba de abatir sus montes y sus médanos y de abrir sus lagos dulces y cristalinos al paso triunfante de la bandera [...]

La astucia secular del indio ha sido al fin burlada, y el poder gigantesco que sobre ella reposaba, acaba de caer hecho pedazos.

Nunca habíamos explorado el misterioso seno de la llanura. Era necesario hacer su autopsia a la luz de la ciencia, para conocer aquella organización infernal de la naturaleza del desierto, que parecía rechazar la vida civilizada, produciendo la muerte a su contacto, como las corrientes eléctricas que se chocan para lanzar el rayo.

El indio necesitaba desnaturalizar así sus exuberantes dominios para desorientarnos.

Era menester que su aduar quedara a cubierto de las empresas de una nación, que al fin había de sentir el rostro enrojecido ante el tributo pagado a la barbarie.

[...] Y el indio, tan valiente como astuto, nos hizo comprender que aquellas tierras, jamás exploradas por el geógrafo, eran arenales inhabitables y guadales profundos. »⁵⁵⁰

Maintenant que le mystère est levé et que les territoires indigènes montrent leur véritable potentiel, il ne fait donc plus aucun doute que la civilisation occidentale va pénétrer au cœur même du « désert ». Une fois la conquête du général Roca effective, les avancées technologiques telles que le chemin de fer et le bateau à vapeur⁵⁵¹ (qui symbolisent précisément la supériorité de la civilisation occidentale) permettront à l'immigration et à la civilisation de pénétrer le « désert » pour en faire une terre de cocagne.

5.1.2.3.2 Société Rurale et opinion publique

La terre, en plus de s'offrir au bétail et aux colons européens pour l'élevage et l'agriculture, est aussi vue comme une garantie devant permettre l'attrait des investisseurs européens, toujours dans le but d'accéder, ou d'accélérer, le *progrès* du pays. Ainsi, en 1857 déjà, Sarmiento insistait sur le fait que le seul moyen d'accélérer la création du réseau ferroviaire était de la céder à l'initiative étrangère :

« que debe ser atraída mediante generosas concesiones de esa riqueza que el país posee en abundancia y no puede por el momento utilizar : la tierra, condenada a permanecer insuficientemente explotada mientras falten medios de comunicación. »⁵⁵²

Dans ce contexte, on comprend mieux le rôle fondamental des propriétaires terriens, ainsi que l'intérêt qu'ils portent à ce *projet civilisateur* de domination complète de la

⁵⁵⁰ *Ibid*, pp. 256-7.

⁵⁵¹ Zeballos dédie ainsi un chapitre entier au bateau à vapeur et à la navigation des fleuves (*ibid*, chapitre IX « Navegación de los ríos », pp. 341-356).

⁵⁵² Halperín Donghi, Tulio, *Una nación...*, p. 119.

Pampa. Ainsi, Zeballos s'applique dans de nombreux passages à entretenir l'attrait des estancieros pour ces territoires :

« aquellos campos se verán libres de salvajes, y las estancias de argentinos y de ingleses que ya se acercan a Choele-Choel, prosperarán tranquilas y seguras, sirviendo de base a nuevos centros de población y de trabajo. »⁵⁵³

Cette démarche semble de prime abord quelque peu superflue, car Zeballos est parfaitement conscient que les estancieros sont dans leur ensemble largement favorables à l'avancée de la frontière, et qu'il n'y a nul besoin de les en convaincre. Zeballos cite d'ailleurs deux textes de la Société Rurale⁵⁵⁴ -organe représentant officiellement les intérêts des grands propriétaires terriens- qui prouvent le parfait accord des hacendados* avec les projets d'avancée de la frontière : il ressort de tout ceci l'impression que Zeballos, en faisant cette publicité jubilatoire autour de la terre à acquérir, ne fait au final que prêcher un converti. Mais en arrière-plan, cette attitude démontre que l'on attend des estancieros qu'ils cautionnent non seulement l'entreprise moralement, mais qu'ils la soutiennent également financièrement.

Cependant, si l'on se penche de plus près sur l'articulation du texte, on se rend compte que sa finalité ultime ne réside pas là. Zeballos, en parlant en son nom propre, et en citant les appels à la conquête de la Société Rurale, ne fait que marteler de façon répétitive un discours idéologique précis, qui inonde alors le texte. De cette façon, il tente de persuader le lecteur que ce discours univoque, présenté insidieusement sous différents visages (le sien, celui de Roca, celui des hacendados, etc.), représente la façon de penser de toute la société argentine. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : faire croire que les opinions convergentes de Zeballos, Roca, et de la Société Rurale, s'identifient fidèlement aux désirs d'une *opinion publique*, dont les contours sont d'ailleurs très mal définis.

Cette tendance totalisante cadre très bien avec l'attitude d'une élite libérale triomphante et consciente du fait qu'elle arrive, avec la conquête des territoires austraux, au bout de son fameux processus de construction nationale : une élite qui redessine pour les générations futures une image édulcorée de la réalité de ce processus, qui a pourtant vu trente années de conflits de toute sortes, marquées d'actions et de palabres ultra violentes :

« los protagonistas de la etapa [1850 - 1880] –se nos aseguraba una vez y otra– querían todos sustancialmente lo mismo ; en su versión más adecuada a la creciente popularidad del culto de esos protagonistas como héroes fundadores de la Argentina moderna, sus choques se explicaban (y a la vez despojaban de todo sentido) como consecuencia de una sucesión de deplorables malos entendidos ».⁵⁵⁵

A travers leurs écrits contemporains, les chantres du projet libéral présentent donc à la postérité l'image d'une génération à la fois fondatrice et exceptionnelle, au sein de laquelle tous les acteurs tiraient sur une même corde, vers un seul et même but, même si l'on avoue à demi-mot qu'il y eut tout de même, au passage, de bénignes divergences d'opinions.

⁵⁵³ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, pp. 266-7.

⁵⁵⁴ *Ibid*, pp. 261-2, pp. 262-5.

⁵⁵⁵ Halperín Donghi, Tulio, *Una Nación...*, p. 32.

Dans un mouvement totalisateur similaire, Zeballos s'applique à démontrer dans *La conquista*, que la voix du peuple, celle de la Société Rurale, celle de Roca et la sienne, n'en forment en fait qu'une seule et unique, qui réclame en chœur l'avancée sur le « désert » ; tout cela, sans qu'aucune voix ne s'élève en opposition à la « solución definitiva »⁵⁵⁶ proposée par le clan très radical des roquiens.

Pour démontrer cette adhésion, Zeballos commence donc par rappeler au lecteur les projets d'avancée de la frontière ayant fait suite à la campagne de Rosas en 1833, qui avait démontré la faisabilité de cette avancée. Il évoque ainsi le projet d'avancée du général Wenceslao Paunero sur le fleuve Colorado en 1864 et les prises de positions du sénateur Nicasio Oroño, entre 1864 et 1867, en faveur de l'établissement de la frontière sur le fleuve Negro.⁵⁵⁷ Il mentionne ensuite un projet d'avancée mis sur pied par le Gouvernement de la Province de Buenos Aires en 1870, qui n'avait pu se concrétiser suite au début de la Guerre civile :

« Este proyecto no fue considerado por el Gobierno de la Nación, a consecuencia de la guerra civil que ardía en Entre Ríos ; pero puso en evidencia que la opinión pública, apoyaba con decisión el pensamiento de una solución definitiva de la cuestión Frontera. »⁵⁵⁸

Partant ainsi d'un projet émanant d'une autorité provinciale, Zeballos en déduit que *l'opinion publique* soutient fermement l'idée de ce projet radical. Ce raccourci facile démontre bien comme Zeballos manipule la notion d'opinion publique : l'opinion d'un secteur particulier de la société se transforme ici en opinion publique.

Toujours pour démontrer l'appui inconditionnel de cette *opinion publique*, notre auteur fait à nouveau appel à la Société Rurale : « como una prueba de ello [l'appui inconditionnel de l'opinion publique] copiamos enseguida el voto de adhesión que la Sociedad Rural Argentina dirigió al gobierno de la provincia ».⁵⁵⁹ Suit alors une pétition de la Société Rurale en faveur de l'avancée, avec les signatures des hacendados (au nombre desquels se trouve d'ailleurs le colonel Álvaro Barros) intéressés par l'extension des territoires jusqu'au fleuve Negro.

Cependant, malgré leur poids habituel sur les décisions gouvernementales, les estancieros essuient cette fois un refus de la part des autorités. Ce premier coup dans l'eau ne démoralise pas pour autant la Société Rurale, qui décide en 1871 de remettre la pression sur le Gouverneur portègne, en lui envoyant cette fois un mémorandum : « exponiendo la verdadera situación de las fronteras, y significando claramente que el desiderátum de los hacendados era la expulsión de los bárbaros al sur del río Negro ».⁵⁶⁰

Hormis la démonstration de l'adhésion de la Société Rurale, le mémorandum des hacendados sur la *vraie situation des frontières* retient notre attention car il laisse transparaître les voix d'une opposition, voix qui sont systématiquement étouffées sous la plume de Zeballos. Ainsi, rappelant leurs derniers appels à une intervention militaire contre les Indigènes, les estancieros se plaignent de l'attitude du Ministre de

⁵⁵⁶ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 62.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 260.

⁵⁵⁸ *Ibidem.*

⁵⁵⁹ *Ibidem.*

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 262.

la Guerre en place, qui avait eu le tort de s'opposer à leur vision de la situation à la frontière :

« Al ser interpelado el señor ministro de Guerra, negó los hechos y clasificó los datos de inexactos, afirmando que la frontera está asegurada y mejor garantizada que nunca, y que en la administración anterior no se había hecho nada en obsequio de los hacendados fronterizos. »⁵⁶¹

Face à ces graves déclarations faites « ante el Congreso y ante el país entero por la boca del gobierno nacional », ⁵⁶² la Société Rurale se devait de réagir, ce qu'elle fait en brandissant la menace de prochaines invasions indigènes⁵⁶³ et en critiquant le système de défense en vigueur.⁵⁶⁴ Les hacendados en concluent que la seule solution possible consiste en un « cambio completo, que haga tomar la ofensiva y que arroje a las tribus depredadoras más allá de la línea natural del río Negro ». ⁵⁶⁵ Pour ce faire, la Société Rurale est bien sûr prête à offrir sa plus complète coopération morale et matérielle.⁵⁶⁶

Ce qui rend intéressant ce texte, c'est donc l'apparition d'un certain nombre d'objections émises par un membre représentant l'autorité gouvernementale (et qui plus est un militaire), ainsi que les indications démontrant l'existence d'un débat sur la *question Frontière*. Systématiquement tue par Zeballos, une opposition se dessine donc subrepticement dans la source qu'il cite ; citation dont l'objectif était d'illustrer une fois encore la solidarité de l'opinion publique avec le projet offensif du général Roca.

Les efforts répétés de la Société Rurale et de la tendance radicale finissent cependant par porter leurs fruits. En 1872, le Ministre de la Guerre Gainza répond positivement à la Société Rurale mais en l'exhortant toutefois à plus de patience :

« para ello [la conquête] ha de tomarse el tiempo indispensable, pues no quiere exponerse a que las armas de la civilización retrocedan como otras veces ante la chuzca de la barbarie. »⁵⁶⁷

5.1.2.3.3 Les conflits limitrophes entre l'Argentine et le Chili

Le problème de la terre est encore lié à une autre problématique, qui est celle de l'expansionnisme chilien. Dans un effort similaire, le voisin occidental cherche à résoudre son *problème araucan* et lorgne également sur certaines parties orientales des Andes.⁵⁶⁸ En cette deuxième moitié du XIXe siècle, les deux Républiques

⁵⁶¹ Mémoire de la Société Rurale Argentine adressé à Emilio Castro, Gouverneur de la Province de Buenos Aires, le 14 octobre 1871 ; *ibid*, pp. 262-5.

⁵⁶² *Ibid*, p. 263.

⁵⁶³ « Las tribus que habitan la pampa han sido hace poco reforzadas por más de mil indios chilenos, lo que significa una serie de futuras invasiones » ; *ibidem*.

⁵⁶⁴ « Las deficiencias del sistema tradicional de defensa que tantos desastres han causados » ; *Ibidem*.

⁵⁶⁵ *Ibid*, p. 264.

⁵⁶⁶ « La promesa más formal, que estamos prontos a cooperar moral y materialmente a su realización, con todos aquellos medios y recursos que estén a nuestro alcance » ; *ibidem*.

⁵⁶⁷ *Ibid*, p. 265.

⁵⁶⁸ Rappelons ici que la région de Cuyo faisait initialement partie de la Capitainerie du Chili, avant que les réformes des Bourbons ne la placent dans l'orbite du Vice-royaume de la Plata. De même, à l'instar des Araucans qui avaient traversé la Cordillère, des estancieros chiliens s'étaient installés

balancent donc entre la querelle et la collaboration, mais c'est la rivalité territoriale qui l'emportera finalement.

Les conflits territoriaux argentino-chiliens dévoilent un intéressant changement de mentalité, ou de perspective, par rapport aux territoires austraux. Devant la pression chilienne, une certaine partie de l'élite gouvernementale commence à revendiquer la souveraineté territoriale argentine sur l'ensemble du complexe pampéen-patagonique. Ce faisant, la question des territoires indigènes libres passe ainsi du domaine de la politique extérieure (qui était symbolisée par les nombreux traités signés durant les siècles précédents avec les caciques indigènes, ce qui leur octroyait le statut de chefs d'Etat en même temps que la reconnaissance de leur souveraineté sur leurs territoires) au domaine de la politique intérieure.⁵⁶⁹ Ce changement furtif est bien exemplifié par le cas du député Oroño qui, comme nous l'avons signalé auparavant, militait pour l'établissement de la frontière sur le fleuve Negro. Dans ses *Consideraciones sobre fronteras y colonias de la República Argentina*,⁵⁷⁰ Oroño exprime clairement sa conception de la territorialité argentine :

« ¿ Que puede, en efecto, imarginarse de más atractivo para la inmigración europea que nuestros vastos y dilatados territorios limitados al Oeste por la cadena de los Andes, y bañados al Este por el Atlántico y las aguas del Plata, del Paraná, del Uruguay y del Paraguay, con sus innumerables afluentes que riegan un continente que clama por la industria y por la civilización ? »⁵⁷¹

Si le Sud n'entre pas dans cette description géographique du pays, c'est bien parce qu'il ne se dresse pas en frontière : les seules limites sont les fleuves du Littoral et du Nord-est argentin, l'Océan Atlantique, et la barrière naturelle constituée par les Andes. La territorialité argentine est donc comprise, du moins par Oroño, jusqu'à l'extrême fin du continent : la Terre de Feu. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement dans cette vision de la territorialité, c'est qu'à l'Ouest, les Andes sont clairement entendues comme la limite territoriale entre le Chili et l'Argentine, ce qui est loin d'être évident à l'époque du côté du voisin occidental. Soulignons tout de même que dans ce panorama territorial « los salvajes »⁵⁷² n'entrent évidemment pas en considération, en vertu de la simple « superioridad de la raza blanca ».⁵⁷³

Dans ce contexte de tension territoriale, Zeballos se positionne en partisan d'une collaboration fraternelle entre les deux pays. Il cite en exemple le rapprochement engendré en 1870 entre les deux armées par l'entremise du colonel Manuel

dans la région du Neuquén, plus propice à l'élevage. Les intérêts économiques chiliens étaient donc nombreux à l'Est des Andes, et l'étroitesse du pays incitait presque *naturellement* à un expansionnisme tous azimuts.

⁵⁶⁹ Claudia Briones et Morita Carrasco (*op. cit.*, p. 36) soulignent à ce propos que : « a partir de la segunda mitad del siglo XIX, los poderes coloniales y sus sucesores se basan en el positivismo jurídico para empezar a tratar las relaciones con los pueblos indígenas como asuntos de política doméstica o interior, despojándolos de los elementos que hasta el momento los caracterizaban como entidades soberanas : el territorio, la capacidad para hacer acuerdos entre naciones y sus formas específicas de gobierno ».

⁵⁷⁰ De larges extraits de ce texte se trouvent dans : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, pp. 552-8.

Zeballos fait plusieurs fois référence aux *Consideraciones*, mais il ne retranscrit presque rien du texte.

⁵⁷¹ Oroño, Nicasio, « Consideraciones sobre fronteras y colonias de la República Argentina », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, p. 554.

⁵⁷² *Ibid*, p. 555.

⁵⁷³ *Ibidem*.

Olascoaga et de son homologue chilien Cornelio Saavedra Rodríguez, qui devait permettre que :

« ambas repúblicas, impulsadas por un mismo sentimiento de propia conveniencia y de redención civilizadora, llevarán sus armas combinadas a clavar sus últimos jalones en la colosal tarea de la conquista del desierto ».⁵⁷⁴

L'intérêt commun aux deux nations *civilisées* a ainsi la capacité de faire émerger un embryon de solidarité entre les deux pays rivaux. Néanmoins, les querelles ne tardent pas à resurgir (en raison des disputes territoriales précédemment évoquées) ; et Zeballos de préciser, dans une note de bas de page :

« esto decíamos en la primera edición ; pero después de publicada han ocurrido hechos que comprometen seriamente la paz, a consecuencia de avances cometidos por Chile en contra de la República Argentina. Sin embargo, vuelve a hablarse de arreglos. »⁵⁷⁵

Il est révélateur de voir ici de quelle façon les deux nations, à travers leurs disputes territoriales -qui concernent des régions qui ne sont en réalité pas sous leur contrôle- font fi de la présence des peuples originaires sur ces mêmes territoires et considèrent désormais ceux-ci comme leur appartenant. Les conflits argentin-chiliens démontrent ainsi bien ce changement de perspective, qui fait passer la question de la terre indigène du domaine de la politique extérieure à celui de la politique intérieure : car si les conflits territoriaux entre le Chili et l'Argentine ressortent bien de la politique extérieure, le troisième grand acteur de la région -les peuples originaires- n'est plus considéré comme tel. Sa souveraineté s'est évanouie et ses territoires ancestraux ont déjà été virtuellement absorbés par la *Nation* -qu'elle soit argentine ou chilienne. Il ne reste qu'à effectuer le dernier pas, celui qui permettra d'ancrer cette projection expansionniste dans le réel : l'avancée militaire.

Cependant, malgré les contentieux et le risque imminent de conflit entre nos deux voisins *civilisés*, la possibilité d'une action conjointe et simultanée sur l'ensemble de l'extrême-Sud du continent américain est toujours souhaitée. Au moment où Zeballos rédige la deuxième édition de *La conquista*,⁵⁷⁶ cette possibilité reste ouverte et notre auteur veut croire qu'une collaboration est faisable face à l'ennemi commun : « ¡ Ah ! si la cuestión de límites no fuese hoy un estorbo, el patriotismo y el esfuerzo combinado de ambas repúblicas darían un resultado brillante y grandioso ».⁵⁷⁷ Et c'est non sans orgueil que Zeballos démontre, témoignage à l'appui de l'historien chilien Benjamin Vicuña Mackenna, que la première édition de *La Conquista* est à la base d'une éphémère réconciliation argentino-chilienne :

⁵⁷⁴ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 81.

⁵⁷⁵ *Ibidem*, note 23.

⁵⁷⁶ Les deux premières éditions ont été publiées durant l'année 1878. Nous ne savons pas exactement durant quels mois ces éditions sont parues, mais il est vraisemblable que la première soit sortie durant le premier semestre, alors que la deuxième (sur laquelle nous nous basons), qui a été revue et augmentée, semble avoir été publiée en novembre 1878 seulement (la date de l'« Advertencia a la segunda edición » (*ibid*, pp. 47-53) étant celle du 1^{er} novembre). De la première édition, Zeballos affirme, de manière un peu trop humble : « ha despertado un indulgente interés que yo no esperaba. Ha sido agotada en una semana, habiendo tocado a la ciudad de Buenos Aires en la distribución menos de doscientos ejemplares. » (*ibid*, p. 47).

⁵⁷⁷ *Ibid*, p. 285.

« esta obra llegó a Chile en momentos en que la guerra era inminente a consecuencia del apresamiento de la *Devonshire*⁵⁷⁸ [...]. El general Saavedra [...] impresionado por su lectura y partidario del plan combinado que proponemos a ambas repúblicas, se decidió a hacer un esfuerzo supremo por la paz, esfuerzo que dio por resultado el tratado de 8 de diciembre. De esta manera nuestros estudios sobre la frontera argentina y nuestro nombre han quedado vinculados a la pacificación de los dos países, contribuyendo a promover el arreglo fraternal ».⁵⁷⁹

La lutte contre les peuples originaires réussit donc à rassembler les pays concurrents ; et Zeballos de rappeler la situation commune aux deux nations civilisées : le Chili fait face à un territoire libre, l'Araucanie ; et le Chili a également élaboré un plan de conquête de ses territoires austraux depuis 1877.⁵⁸⁰ Au vu de tant de similitudes,

« consolidada la buena amistad entre las dos naciones, puedan consagrarse de consuno a la empresa de llevar las armas de la civilización a los confines del inmenso imperio de los indómitos araucanos de uno y otro lado de los Andes, consumando la conquista emprendida por las armas de España desde el Descubrimiento. »⁵⁸¹

Pour l'Argentine, cette collaboration est doublement intéressante car -outre le fait de bénéficier de l'appui d'une autre armée régulière-, la pacification de l'Araucanie tient aussi de sa propre sécurité intérieure : « porque mientras haya indios en los territorios chilenos al norte del paralelo del río Negro, existirá el peligro de una confederación para invadir a Cuyo cruzando los Andes ».⁵⁸² Néanmoins, la collaboration ne se fera finalement pas et le Chili avancera seul sur l'Araucanie en 1881.⁵⁸³

Un autre aspect intéressant de cet appel momentané à la fraternité argentine-chilienne tient dans la revendication de racines communes espagnoles : en effet, face à l'ennemi indigène, les Créoles se posent en continuateurs de la conquête commencée par la Couronne espagnole. Comme auparavant, nous sommes ici en présence d'un des rares liens qui soit ouvertement préservé avec l'ancien maître des lieux : alors que toute filiation à l'Espagne est généralement effacée par les Créoles dans le discours patriotique de la nouvelle nation indépendante, la conquête du « désert » fait exception à cette règle. Cette anomalie est d'autant plus frappante quand l'on sait qu'il faudra attendre l'ère péroniste pour que commence à disparaître cette hispanophobie héritée des guerres d'indépendances, et que se redessine une revalorisation de la *mère patrie*. Mais comme nous l'avons vu plus haut, cette *exception espagnole* autour de la conquête du « désert » tient principalement dans son acception juridique.

⁵⁷⁸ Le *Devonshire*, ainsi que le *Jeanne Amélie*, étaient des bateaux qui battaient pavillon argentin. Ils furent arrêtés par la marine chilienne alors qu'ils chargeaient du guano* en *territoire chilien*, dans la région du Détroit de Magellan. Le conflit sera finalement résolu avec l'arbitrage du président des États-Unis (*La Ilustración Española y Americana*, 1879 (1), p. 3 ; [web]).

⁵⁷⁹ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 285, note 19.

⁵⁸⁰ *Ibid*, p. 284.

⁵⁸¹ *Ibid*, p. 286.

⁵⁸² *Ibid*, pp. 285-6.

⁵⁸³ Villalobos, Sergio R., *Breve historia de Chile*, Santiago de Chile : Editorial Universitaria, 2003, p. 151.

5.1.2.4 Les économies budgétaires

Hormis ce triptyque très complémentaire incluant sécurité, commerce et terres, Zeballos fait souvent référence à un quatrième argument qui est celui des économies budgétaires que devra permettre la résolution de la « cuestión Fronteras ».⁵⁸⁴ Notre auteur se penche donc sur les finances de l'Etat et le budget alloué à l'armée. Zeballos nous présente ainsi le budget de la défense comme la principale brèche financière du Trésor public :

« nos estremecemos cada vez que abrimos el libro de los finanzas de la Nación en el capítulo de los gastos de guerra. He ahí el pozo ciego de nuestro sistema financiero. »⁵⁸⁵

Pour corroborer ses dires, Zeballos présente un tableau comparatif des rentes générales de l'Etat et des dépenses du Ministère de la Guerre, récapitulant la période allant de 1863 à 1877.⁵⁸⁶ Il en ressort que les dépenses militaires occupent, dans les meilleures années (1864 et 1872), un tiers des rentes générales ; et dans les moins bonnes (1865, 1866, et 1868), sa quasi-totalité. De façon générale, c'est plus de la moitié des rentes générales qui sont dévorées par l'armée. Dans un deuxième tableau,⁵⁸⁷ il compare les dépenses de l'armée avec celles des autres ministères (pour la même période : 1863-1877). Ces derniers enregistrent chacun des dépenses inférieures. En additionnant finalement les dépenses de tous les ministères, Zeballos démontre que celles-ci sont supérieures aux rentes générales de l'Etat, et qu'un important déficit est enregistré pour cette période temporelle.⁵⁸⁸

Le coupable de cette situation négative est donc tout désigné : l'armée. Plus précisément, Zeballos désigne deux éléments fondamentaux à réformer au sein de l'armée : tout d'abord, son organisation administrative ; et ensuite –c'était prévisible– son système de défense des frontières intérieures.⁵⁸⁹

Le premier point sera une des tâches que le général Roca assumera lorsqu'il recevra la présidence de la République en 1880⁵⁹⁰ ; le second est d'actualité :

⁵⁸⁴ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 55.

⁵⁸⁵ *Ibid*, p. 358.

⁵⁸⁶ *Ibid*, p. 359 ; cf. 10, Annexes : Tabelle 1.

⁵⁸⁷ *Ibid*, p. 360 ; cf. 10, Annexes : Tabelle 2.

⁵⁸⁸ Le déficit est d'environ 62 millions de *pesos fuertes* argentins (*ibidem*). Ce calcul n'est évidemment pas à prendre au pied de la lettre car il ne reflète pas l'état *réel* du Trésor Public. La coupe temporelle (1862-1877) effectuée arbitrairement par Zeballos souligne cependant de façon exemplaire les finances désastreuses d'un pays qui emprunte une pente très savonneuse, contrairement aux déclarations utopiques de son élite libérale qui ne cesse de prophétiser des lendemains prospères. Et si notre auteur pointe du doigt –à raison– les dépenses militaires (120 millions sur les 200 de rentes générales couvrant la période), il néglige par contre totalement dans son développement, les 95 millions du service de la dette... Une dette jeune mais déjà impressionnante, et dont l'accroissement continu (malgré la postérieure conquête du « désert » et les prévisions optimistes de Zeballos) débouchera sur une crise financière en 1890 (baptisée la *crise Baring*, en raison du rôle joué par la banque londonienne Baring Brothers).

⁵⁸⁹ *ibidem*.

⁵⁹⁰ Dans son discours d'investiture, Roca donnera ainsi les deux mots d'ordre de son mandat à venir : « la divisa de mi gobierno será : Paz y Administración » (Roca, Julio A., « Discurso ante el Congreso al asumir la Presidencia, 12 de octubre de 1880 », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, p. 595) ; l'administration étant principalement entendue par Roca comme la réforme de l'armée.

« el segundo paso [le changement radical dans le système de défense] está ya dado, porque el general Roca recibió la cartera de Guerra y Marina, prometiendo llevar la línea de la frontera sur a sus últimos límites : al río Negro. »⁵⁹¹

Selon notre auteur, une fois le fleuve Negro établi comme barrière naturelle, les dépenses de la Défense seront drastiquement réduites. La ligne de frontière, qui nécessite l'entretien d'un grand nombre de fortins et de soldats, sera réduite aux quelques gués et lieux stratégiques du fleuve. Les effectifs de soldats à la frontière seront donc réduits ; et ces effectifs le seront d'autant plus qu'on prévoit d'équiper les soldats avec des fusils Remington.⁵⁹² Mais surtout, la plupart de ces points-clés étant destinés à la colonisation, les militaires assurant leur protection pourront être démobilisés à moyen terme, car ils seront efficacement remplacés par la population.⁵⁹³

Zeballos estime ainsi que les huit mille personnes vivant dans les fortins de la frontière qui dépendent directement de l'armée,⁵⁹⁴ pourront être ramenées à deux mille cinq cents personnes en peu de temps :

« ocupada la línea de los ríos Neuquén y Negro, será posible licenciar 4'000 hombres y 1'500 mujeres, es decir, 5'500 bocas que pesaban sobre el Ministerio de la Guerra y que importan un ahorro de más de millón y medio de duros. »⁵⁹⁵

Si Zeballos promet des économies majeures grâce au futur système de défense, la réorganisation administrative de l'armée devrait aussi permettre d'aller dans ce sens. Zeballos s'attarde donc sur les nombreux maux qui tourmentent l'armée et qui sont appelés à être résolus au plus vite : la désertion, la carence de discipline, l'anarchie entre les supérieurs, le manque de chevaux et de matériel. Le général Roca est alors décrit comme la personne capable de résoudre la situation :

« El general Roca llenará una gran misión, prestará al país un doble servicio reemplando el nervio de la disciplina, regularizando la administración militar y resolviendo de la única manera este problema fundamental : la reducción de los gastos de guerra. »⁵⁹⁶

Si une réforme de l'armée est nécessaire, c'est que celle-ci se trouve effectivement dans un état de délabrement avancé. Constamment mobilisée depuis l'Indépendance en raison des guerres civiles ou de frontières, mais surtout après la Guerre de la Triple Alliance contre le Paraguay (1865–1870), l'armée ne ressemble en effet plus à grand-chose : tout y fait défaut, des fusils aux chevaux ; et les soldats (mal équipés et dépareillés) attendent leurs salaires des mois, voire des années. Les

⁵⁹¹ Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 360.

⁵⁹² « La eficacia del fusil remington sobre los indios, eficacia que permitirá a un batallón de línea poner en derrota al ejército salvaje más poderoso » ; *ibid.*, p. 283.

⁵⁹³ « Porque en Choele-Choel y Carmen de Patagones no habrá necesidad de servicio militar ; la línea, como dijimos, es defendida por la naturaleza y por la población que allí se condensa y condensará cada año más » ; *ibidem.*

⁵⁹⁴ « Para vigilar este inmenso teatro de operaciones la nación sostiene 6'000 veteranos, a los cuales hay que agregar por lo menos 2'000 mujeres, haciendo un total de 8'000 bocas, que pesan sobre el presupuesto de la Guerra » ; *ibid.*, p. 287.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 360.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 363.

désertions sont fréquentes,⁵⁹⁷ et les licenciements sont sans cesse retardés car le recrutement volontaire est presque devenu inexistant, tant la vie à l'armée est réputée misérable.⁵⁹⁸

Le recrutement pour le dénommé *service de frontière*, se faisait d'ailleurs, déjà avant la Guerre du Paraguay, à travers l'incorporation forcée des habitants de la campagne (qui étaient arrachés à leurs foyers et à leurs travaux agricoles), et à travers celle de personnes qualifiées de vagabondes (principalement des gauchos n'ayant pas de patron, ou qui ne pouvaient présenter de *papeleta de conchabo*, un bulletin d'embauche) qui étaient aussi enrôlées de force sur la base des diverses « leyes de vagancia ».⁵⁹⁹ Mais à partir de la Guerre du Paraguay, le recrutement arbitraire s'aggrave et commence même à affecter des secteurs toujours plus haut de la société rurale,⁶⁰⁰ ce qui commence à inquiéter la classe des propriétaires terriens. Ceux-ci vont alors presser les autorités à engager au plus vite des réformes et à trouver des solutions à ces problèmes militaires.

Au vu de la situation, les législateurs du Congrès ne pouvaient donc pas être insensibles à cet argument qui touchait à l'amélioration administrative et financière de l'armée, et qui promettait des économies exubérantes à la Nation toute entière. Car dans la bouche des partisans de l'offensive, le budget de l'armée est en effet sans cesse décrit comme un véritable gouffre financier. Cet argument pèsera donc à notre avis énormément dans la balance au moment de voter la loi de transfert de la frontière sur le fleuve Negro. Aux yeux de Zeballos, le sujet semble en tout cas suffisamment d'importance pour qu'il lui dédie un chapitre dans son intégralité.⁶⁰¹

Néanmoins, ce que ce discours ne dit pas, c'est que si la frontière sera réduite en effectifs, il n'est pas question de réduire les effectifs globaux de l'armée. De plus, si le budget de l'armée est effectivement un gouffre, cela n'est pas dû spécialement au maintien de la frontière contre l'Indigène, mais plutôt à la politique catastrophique de l'élite libérale qui a plongé la République dans une guerre fratricide et sanguinaire contre le Paraguay. Les années les plus dépensières du budget que Zeballos présente sont d'ailleurs logiquement celles de cette guerre⁶⁰² : les problèmes budgétaires ne sont donc pas des problèmes frontaliers ou administratifs -ils sont purement et simplement politiques.

⁵⁹⁷ Selon Zeballos, la désertion représente un 35% de ce qu'il appelle « la guerra de las fronteras » (*ibidem*).

⁵⁹⁸ Pour un récit vivant de la vie de soldat à cette époque, cf. Prado, Manuel, *La guerra... ; et Conquista...*

⁵⁹⁹ Halperín Donghi, Tulio, *Una Nación...*, pp. 135-6. Les différentes lois de répression du vagabondage existaient déjà à l'époque coloniale, mais il semble qu'elles s'intensifient en 1813 et encore davantage en 1815, ce qui permet à l'armée de disposer « de manière rapide et sommaire de chair à canon » (Garavaglia, Juan C., *Les hommes de la Pampa: une histoire agraire de la campagne de Buenos Aires (1700-1830)*, Paris: Editions de l'école des hautes études en sciences sociales ; éditions de la maison des sciences de l'homme, 2000, p. 419). Selon cet auteur, d'autres lois et décrets sont renouvelés en 1822, 1824 et 1825. De même, Félix Frías se félicite en 1857 d'un nouveau décret contre le vagabondage (« Vagancia », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto...*, pp. 158-161). Sur les problèmes liés au recrutement, cf. Hernández, José, « La gran dificultad », in : *ibid*, pp. 501-5 ; « La regeneración de la campaña », in : *ibid*, pp. 505-9 ; « Los jueces de paz. Cuestión grave », in : *ibid*, pp. 509-12 ; « Colonias formadas con los hijos del país », in : *ibid*, pp. 558-61.

⁶⁰⁰ Halperín Donghi, Tulio, *Una Nación...*, p. 130.

⁶⁰¹ Le chapitre X, intitulé assez mal à propos « Consideraciones generales » (*op. cit.*, pp. 357-72).

⁶⁰² Cf. 10, Annexes : Tabelle 1, années 1865-1870.

De plus, ce que Zeballos ne prévoit pas -ou ne veut pas mentionner- c'est qu'une fois la conquête réalisée, les fameuses bouches à nourrir ne seront plus celles des soldats de la frontière, mais celles des prisonniers indigènes qui auront survécu à l'extermination.⁶⁰³ Une fois soumis à l'Etat, ils seront parqués dans de véritables camps de concentrations,⁶⁰⁴ dans l'attente que le gouvernement statue sur leur destin définitif.⁶⁰⁵ Leur prise en charge constituera donc un passif que les économies faites à la frontière ne compensèrent probablement pas... Néanmoins, une fois Roca devenu président, cette prise en charge des Indigènes sera transférée -par une subtile pirouette- du Ministère de la Guerre à celui de l'Intérieur. Les finances de l'armée ainsi assainies, Roca pourra dès lors se dédier à un des objectifs majeurs de son mandat : la modernisation de son armée.

5.2 Le message de Roca au Congrès

Pour avoir un panorama assez complet de la justification de la conquête, il nous reste à voir l'opinion de son principal artisan, le général Julio Argentino Roca. Son point de vue sur la question, il l'exprime notamment dans le débat avec Alsina qui apparaît dans la presse, mais aussi dans le message qu'il adresse au Congrès le 14 août 1878.⁶⁰⁶ A cette occasion, il défend sa position sur la question afin que le Congrès accepte de financer son plan d'offensive militaire.

La loi qui autorise le transfert de la frontière sur le fleuve Negro avait en effet déjà été votée par le Congrès en 1867 (on se rappelle des interventions du député Oroño à cette époque), mais elle n'avait pas pu être appliquée en raison de la Guerre du Paraguay. Outre la reconfirmation de cette loi, ce que demandent donc Roca et Avellaneda au Congrès, ce sont les crédits nécessaires à la mise sur pied du plan offensif du nouveau Ministre de la Guerre.⁶⁰⁷

Le premier paragraphe du message résume à lui seul les grandes lignes de l'argumentaire du général Roca :

« El Poder Ejecutivo cree llegado el momento de presentar á la sancion del Honorable Congreso el proyecto adjunto, en ejecucion de la Ley de 23 de Agosto de 1867, que resuelve de una manera positiva el problema de la defensa de nuestras fronteras por el Oeste y por el Sur, adoptando resueltamente el

⁶⁰³ La majorité des indigènes prisonniers était constituée de ce que les Argentins appelaient péjorativement la chusma, c'est-à-dire l'ensemble des femmes, enfants et vieillards ; par opposition au groupe des guerriers qui étaient dénommés *indios de lanza* ou *indios de pelea*.

⁶⁰⁴ John Daniel Evans, un Gallois de la Colonie 16 de Octubre décrit dans ses mémoires (qui ont été publiées dans le livre *El Molinero*) l'existence à Valcheta (cf. 10, Annexes : carte 8), vers 1888, de parcs entourés de grillages barbelés, dans lesquels les Indigènes étaient détenus et mourraient lentement de faim ; cité par Delrío, Walter M., *Sabían llorar...* ; [web].

⁶⁰⁵ Avant, pendant, et après la conquête, le gouvernement argentin ne cessa de tergiverser sur la question du destin des Indigènes. Hésitant sans cesse entre une politique de réserves (à l'exemple des Etats-Unis), celle dite de distribution, ou encore celle visant à développer la création de colonies militaires agricoles, le parlement s'empêtra dans les débats stériles et finit par ne prendre aucune décision. Si une grande majorité de la chusma fut *distribuée* dans les *bonnes familles* de la capitale, le destin des Indigènes se régle généralement au cas par cas, dans une sorte de confusion semi organisée au sein de laquelle les relations de copinage semblaient prépondérantes. Sur ce sujet, cf. Mases, Enrique Hugo, *op. cit.*

⁶⁰⁶ « Mensaje... ».

⁶⁰⁷ « El Poder Ejecutivo viene hoy simplemente á pedir los recursos necesarios para el cumplimiento de esta ley [de 1867] » ; *ibid*, p. 33.

sistema que desde el siglo pasado vienen aconsejando la experiencia y el estudio, como el único que, á una gran economía, trae aparejada una completa seguridad : la ocupacion del Rio Negro, como frontera de la República sobre los indios de la Pampa. »⁶⁰⁸

En se basant donc sur la loi de 1867, Roca avance donc les même arguments que Zeballos : l'établissement de la frontière sur le fleuve Negro constituera un meilleur système de défense, qui permettra d'instaurer une complète sécurité en bloquant efficacement les malons -le tout de façon très économique. Sécurité et économies sont donc les premiers arguments exposés au Congrès.⁶⁰⁹

Mais les similitudes avec Zeballos ne s'arrêtent pas à ces deux arguments. Le troisième grand argument que Zeballos développe -le gain de terres- est aussi souligné à deux reprises durant le discours.⁶¹⁰ De même, Roca revient aussi sur les promoteurs idéologiques de l'occupation du fleuve (il cite ainsi Falkner, Villarino, Viedma, Undiano y Gastelu, Félix de Azará),⁶¹¹ et insiste sur le fait que cette occupation est voulue de tous : ce qui était chez Zeballos la volonté de « la opinión pública »⁶¹² devient chez Roca « una aspiracion nacional ».⁶¹³

Si les principaux arguments de Roca et Zeballos se rejoignent -ce qui n'a rien d'étonnant étant donné leur étroite collaboration- les deux textes ne sont pas des copies conformes. Le message de Roca, est destiné à être lu devant les membres du Congrès : le ton est bien plus fougueux, l'orateur doit pouvoir impressionner son auditoire. Mais le ton se fait du même coup plus personnel : à travers la verve de son orateur, transparaissent une certaine impatience, face à une situation ressentie comme scandaleuse, mais aussi des considérations de supériorité raciale qui sont associées à un lexique dépréciatif et agressif envers les Indigènes.

Ainsi, lorsque Roca exprime sa conviction dans la nécessité de lancer l'offensive, en opposition au système de son prédécesseur, l'on ressent une impatience certaine :

« es necesario abandonarlo de una vez [le vieux système] é ir directamente á buscar al indio en su guarida, para someterlo ó expulsarlo, oponiéndole en seguida, nó una zanja abierta en la tierra por la mano del hombre, sino la grande é insuperable barrera del Rio Negro ».⁶¹⁴

Cette impatience que démontre Roca à vouloir coloniser les territoires austraux se transforme d'ailleurs en véritable urgence lorsqu'il aborde la problématique des limites territoriales entre l'Argentine et le Chili :

⁶⁰⁸ *Ibid*, p. 32.

⁶⁰⁹ Roca revient bien sûr plus d'une fois sur ces arguments dans son discours. Il revient sur les coûts que le système de frontière en vigueur engendre et sur le fait qu'il est de plus défaillant : « este sistema es contrario á la naturaleza de las cosas y á todo principio militar » (*ibid*, p. 34) ; et comme Zeballos, il promet d'énormes bénéfices pour le Trésor public lorsque la nouvelle frontière sera adoptée : « economia que representará para la Nacion en diez años un capital de diez y seis á diez y siete millones de duros » (*ibid*, p. 35).

⁶¹⁰ *Ibid*, p. 33, p. 35.

⁶¹¹ *Ibid*, p. 33.

⁶¹² *Op. cit.*, p. 260.

⁶¹³ « Militares distinguidos y hombres de Estado eminentes, que despues de la caida de la tiranía [de Rosas], han consagrados esfuerzos laudables á la consecucion de este gran *desideratum* hasta que, al fin, el Congreso de 1867 convirtió en ley lo que, puede decirse con verdad, era una aspiracion nacional. » ; « Mensaje... », p. 33.

⁶¹⁴ *Ibid*, p. 32.

« la importancia política de esta operacion se halla al alcance de todo el mundo. No hay argentino que no comprenda, en estos momentos en que somos agredidos por las pretensiones Chilenas, que debemos tomar posesion real y efectiva de la Patagonia ». ⁶¹⁵

Cette impatience se double d'une certaine indignation face à une situation que Roca juge inadmissible :

« hasta nuestro propio decoro, como pueblo viril, nos obliga á someter cuanto antes, por la razon ó por la fuerza, á un puñado de salvajes que destruyen nuestra principal riqueza y nos impiden ocupar definitivamente, en nombre de la ley del progreso y de nuestra propia seguridad, los territorios más ricos y fértiles de la República. » ⁶¹⁶

Ce sentiment de supériorité dont fait preuve Roca à propos de sa civilisation réapparaît bien évidemment lorsqu'il passe en revue la situation des peuples originaires qui sont destinés à être soumis avec l'offensive. C'est l'occasion pour lui de distiller tous les clichés existant sur les Indigènes. Ainsi des Indigènes qui se trouvent entre l'actuelle ligne de frontière et le fleuve Negro, Roca nous dit (sans faire de distinction entre les groupes) que « se dedican indistintamente á la guerra y al robo, que para ellos son sinónimos de trabajo ». ⁶¹⁷

Le groupe de Namuncurá, persécuté par les troupes militaires, est comparé péjorativement à « un campamento Arabe en marcha á través del desierto », ⁶¹⁸ alors que le cacique Pincén, dont la volonté à ne pas vouloir négocier avec l'envahisseur est devenue légendaire, est décrit comme « el más atrevido y aventurero de los salvajes, montonero intrépido que no obedece á otra ley ni señor que sus propios instintos de rapiña ». ⁶¹⁹

Quant aux peuples originaires du Triangle du Neuquén, s'ils sont moins portés sur le vol et la guerre que les Indigènes pampéens, c'est parce qu'ils ont atteint « un grado de civilizacion bastante elevado, respecto de las otras razas indígenas de la América del sur ». ⁶²⁰ Leur soumission ne devrait donc pas poser de problème, d'autant plus que leur race est en pleine *transformation* et qu'elle sera bientôt complètement *absorbée* :

« su transformacion se opera como estamos viendo todos los dias, de una generacion á otra, [...] Su contacto permanente con Chile y la mezcla con la raza europea, han hecho tanto camino, que estos indios casi no se diferencian de nuestros gauchos y pronto tendrán que desaparecer por absorcion. » ⁶²¹

Pour Roca, il donc temps de sortir de cette humiliante réserve dans laquelle l'Etat argentin s'est cantonné jusqu'ici :

« como se vé, la Pampa está muy lejos de hallarse cubierta de tribus salvajes, y estas ocupan lugares determinados y precisos.

⁶¹⁵ *Ibid*, p. 37.

⁶¹⁶ *Ibid*, p. 34.

⁶¹⁷ *Ibid*, p. 36.

⁶¹⁸ *Ibid* p. 37.

⁶¹⁹ *Ibidem*.

⁶²⁰ *Ibid*, p. 36

⁶²¹ *Ibidem*.

Su número es bien insignificante, en relación al poder y á los medios de que dispone la Nación. Tenemos seis mil soldados armados con los últimos inventos modernos de la guerra, para oponerlos á dos mil indios que no tienen otra defensa que la dispersion, ni otras armas que la lanza primitiva ; y sin embargo, les abandonamos toda la iniciativa de la guerra, permaneciendo nosotros en la más absoluta defensiva, ideando fortificaciones que oponer á sus invasiones, como si fuéramos un pueblo pusilánime, contra un puñado de bárbaros. »⁶²²

Vu le rapport des forces en présence, il est tout simplement incompréhensible pour Roca que l'on ne se soit pas encore lancé à la conquête de ces territoires, c'est donc sur un ton scandalisé qu'il déclare :

« hemos sido pródigos de nuestro dinero y de nuestra sangre en las luchas sostenidas para constituirnos, y no se explica como hemos permanecido tanto tiempo en perpétua alarma y zozobra, viendo arrasarse nuestra campaña, destruir nuestra riqueza, incendiar poblaciones y hasta sitiar ciudades en toda la parte del Sud de la República, sin apresurarnos á extirpar el mal de raíz y destruir esos nidos de bandoleros que incuba y mantiene el desierto. »⁶²³

⁶²² *Ibid*, p. 37.

⁶²³ *Ibid*, p. 38.

6. Le déroulement de la conquête

Le 4 octobre 1878, le Congrès approuve donc la loi n° 947, qui autorise le déplacement de la frontière en ces termes :

« Artículo 1° - Autorízase al Poder Ejecutivo para invertir hasta la suma de un millón seiscientos mil pesos (1.600.000 pesos) en la ejecución de la ley 23 de Agosto de 1867, que dispone el establecimiento de la línea de fronteras sobre la margen izquierda de los ríos Negro y Neuquén, previo sometimiento ó desalojo de los indios bárbaros de la pampa, desde el Rio Quinto y el Diamante hasta los dos rios antes mencionados. »⁶²⁴

6.1 La conquête de la Pampa

Comme nous l'avons plus haut, durant toute l'année 1878 et la première partie de 1879, Roca ouvre donc les hostilités en lançant une campagne préliminaire. De petits contingents se déplaçant rapidement sont chargés de harceler les Indigènes jusque dans leurs villages pour affaiblir au maximum leur force de frappe, pendant que l'expédition finale se prépare à Buenos Aires.

Ainsi, le colonel Nicolás Levalle attaque Namuncurá dans son village par deux fois durant l'année, provoquant la mort de deux cents trente de ses guerriers⁶²⁵ ; Namuncurá reste malgré tout libre et continue la lutte. Ce n'est pas le cas de Juan José Catriel qui, extenué, décide de se rendre vers la fin de l'année. A la même époque, le fameux Pincén est aussi capturé : ce dernier était l'archétype du cacique irréductible ; Pincén était en effet le seul cacique à n'avoir jamais voulu négocier avec l'homme blanc. Finalement c'est au tour du farouche Epumer Rosas de tomber, suivi du cacique Lemor.⁶²⁶

A la fin de la campagne préliminaire, le bilan est des plus favorables pour Roca : outre la capture de ces caciques qui comptaient parmi les plus prestigieux, quatre cents Indigènes avaient trouvé la mort durant les opérations, et quatre mille autres avaient été faits prisonniers.⁶²⁷ Dans les territoires encore libres de la Pampa, seuls les caciques Namuncurá et Baigorrita continuent la résistance, bien que passablement affaiblis par les coups répétés des troupes argentines. Ils constituent désormais la dernière barrière avant la Patagonie proprement dite, sur laquelle règne le grand cacique Valentin Sayhueque⁶²⁸.

Entre avril et mai 1879, Roca lance donc son expédition finale sur la Pampa, celle qui va rester dans l'histoire sous le nom de *Conquête du désert* : six mille soldats équipés avec l'armement le plus moderne sont répartis entre cinq divisions ou colonnes, qui prennent en tenaille toute la zone comprise entre l'arc de cercle

⁶²⁴ Walther, Juan Carlos, *op. cit.*, p. 811.

⁶²⁵ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 150.

⁶²⁶ *Ibidem*.

⁶²⁷ Ces chiffres ronds, aussi surprenants soient-ils, sont aussi bien donnés par Martínez Sarasola (*ibidem*) que par Walther (*op. cit.*, p. 580). Ce dernier se base sur les mémoires du *Departamento de Guerra y Marina*.

⁶²⁸ Cf. 10, Annexes : image 26.

frontalier, les fleuves Negro et Neuquén, et la Cordillère des Andes.⁶²⁹ Les chefs des expéditions ont comme instruction « de hacer *limpieza* de indios ».⁶³⁰

Sous les ordres du colonel Levalle, la deuxième division s'enfonce depuis Carhué dans le cœur de la Pampa. Elle poursuit le groupe de Namuncurá, lui inflige de lourdes pertes mais ne parvient pas à capturer le cacique. Celui-ci se replie sur la Cordillère pensant pouvoir trouver refuge sur les terres de Sayhueque.

La troisième division qui est menée par le colonel Eduardo Racedo part du Sud de Córdoba et se dirige sur Leuvucó, véritable capitale des territoires ranquels, avec l'intention de capturer le deuxième et dernier grand cacique pampéen, Baigorrita ; mais celui-ci, à l'instar de Namuncurá, parvient à fuir tout en déplorant un grand nombre de pertes parmi ses guerriers.

De toutes les colonnes, la quatrième est celle qui a la tâche la plus ardue. Partie depuis Mendoza sous le commandement du lieutenant-colonel Napoleón Uriburu, cette division longe les flancs de la Cordillère pour se rendre finalement à la confluence des fleuves Limay et Neuquén. Le terrain escarpé des abords de la Cordillère et la présence de grands nombres de groupes Indigènes dans cette région rendait son entreprise plus risquée. Les vallées de la Cordillère n'avaient en effet pas été la cible de la campagne préliminaire et avaient toujours servi de refuge privilégié pour les Indigènes en fuite. Malgré plusieurs complications initiales, Uriburu récolte néanmoins les lauriers de la mort de Baigorrita, rencontré alors qu'il fuyait les troupes de Racedo. La mort tragique de Baigorrita, luttant désespérément jusqu'à la fin, exemplifie le bon fonctionnement du stratagème de la tenaille imaginé par Roca.

Quant à la cinquième division, dirigée par le colonel Hilario Lagos, elle s'enfonce légèrement plus tard dans la Pampa pour y effectuer une ultime opération de *balayage* et de *nettoyage* du « désert » et s'assurer que rien n'est passé entre les mailles des filets des deuxième et troisième divisions, tout en essayant de faire la jonction avec celles-ci.

Suite à l'opération de harcèlement effectué durant plus d'une année, le déroulement de la conquête n'est donc plus qu'une formalité. Le plan de Roca se révèle en effet très efficace : les colonnes avancent dans la Pampa sans rencontrer de véritable résistance ; et lorsque résistance il y a, la confrontation tourne inévitablement à l'avantage des militaires, qui sont plus nombreux, mieux équipés et organisés. La majorité des guerriers indigènes, extenués, affamés et gangrenés de petite vérole, tentent de fuir avec leurs familles pour se réfugier dans les territoires encore libres du Sud du fleuve Negro ; beaucoup d'autres préfèrent se rendre et se soumettre sans lutter, au vu l'état de misère qui les frappe après une année de *malones invertidos* ; quant aux derniers irréductibles ayant encore la volonté de se battre, ils finissent par mourir en combattant les policiers du désert, ou sont alors faits prisonniers.

Quant au général Roca, il prend logiquement la tête de la première division expéditionnaire, qui part le 18 avril depuis le village d'Azul, et atteint son objectif, l'île de Choele-Choel, le 24 mai 1879. Savamment orchestrée, cette expédition donne l'occasion à Roca de mettre sur pied ce qui correspondrait de nos jours à une véritable opération médiatique au service d'une campagne présidentielle. Accompagné d'une authentique cour (composée de son état-major, de scientifiques

⁶²⁹ Walther, Juan C., *op. cit.*, p. 151 ; cf. 10, Annexes : cartes 11 et 12.

⁶³⁰ Roca, Julio A., « Instrucciones (á que debe sujetarse el Gefe de la 3a Division del ejército expedicionario [E. Racedo]) », in : Olascoaga, Manuel J., *op. cit.*, p. 271.

venus étudier et relever minutieusement les richesses des territoires conquis, et de missionnaires salésiens en quête d'âmes à sauver), Roca et sa troupe expéditionnaire font plus penser à un défilé militaire à la gloire de son chef, qu'à une troupe militaire partant sur le front.⁶³¹ Roca n'oublie d'ailleurs pas de poser pour la postérité devant les photographes attirés, tout comme il n'avait pas oublié de prendre le soin d'octroyer l'exclusivité de sa campagne à un journaliste du nom de Remigio Lupo, qui envoyait ses comptes-rendus depuis la Pampa à son journal, pour que le grand public puisse suivre les exploits de ce nouvel héros national.

La campagne se révélant peu palpitante -la première division n'a pas à tirer un seul coup de feu⁶³²-, Remigio Lupo se trouve souvent bien en peine de distraire ses lecteurs avec les descriptions très monotones du paysage pampéen conquis. Néanmoins, la monotonie du voyage et la rareté des obstacles rencontrés permettent à Roca de respecter son calendrier : il arrive le 24 mai à Choele-Choel, ce qui lui permet de fêter solennellement la fête nationale le lendemain, sur cette île convoitée depuis plus d'un siècle. Il proclame alors que l'Indépendance commencée le 25 mai 1810 se termine glorieusement le 25 mai 1879 à Choele-Choel, par la conclusion de cette marche victorieuse au cœur du complexe pampéen-patagonique.⁶³³

Le nouveau César ayant atteint son Rubicon,⁶³⁴ il délègue alors le commandement des opérations au colonel Conrado Villegas et repart pour Buenos Aires où il ne tarde pas à se lancer dans la course à la présidence. En 1880, Roca est élu Président, non sans avoir dû préalablement mater dans les rues de Buenos Aires la rébellion de son adversaire Carlos Tejedor qui criait à la fraude électorale.

6.2 La conquête des territoires austraux

Lorsque Napoleón Uriburu part de Mendoza avec la quatrième division, il a en main des instructions très précises de la part de Roca :

« se dirigirá al Cacique Purran y demás caciques importantes de la parte Sud del rio, haciéndoles presentes que la guerra no llegará hasta ellos, si acatan la autoridad del Presidente de la República y se muestran sus leales y fieles amigos: -y con el objeto de arreglar un tratado de amistad, les invitará, especialmente al primero, para celebrar un Parlamento [...] presidido por el Ministro de la Guerra, á cuyo Parlamento se invitará á Chayhueque [Sayhueque] y otros, que concurrirán á firmar la paz con el Gobierno de la República Argentina, que es la patria de todos. [...] Se guardará de ejecutar ningun acto de hostilidad con estos indios, sin ser de algun modo provocado ».⁶³⁵

Malgré ces instructions, Uriburu va initier les hostilités contre les groupes du Sud du fleuve Negro. L'envie évidente d'en découdre avec les Indigènes va pousser le

⁶³¹ Cf. 10, Annexes : CD 1 (Pozzo, Antonio, *alb. cit.*).

⁶³² Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros...*, p. 257.

⁶³³ Les chiffres officiels de cette campagne de deux mois donnent comme résultat un total de 14'152 *baisses* chez les Indigènes, entre morts et prisonniers : 5 caciques principaux prisonniers ; 1 cacique principal mort (Baigorrita) ; 1'271 *indios de lanza* prisonniers ; 1'313 *indios de lanza* morts ; 10'513 *indios de chusma* prisonniers ; 1'049 indigènes réduits (*ibid*, p. 259).

⁶³⁴ Cette image pompeuse est empruntée à Luna, Félix, *op. cit.*, p. 13.

⁶³⁵ Roca, Julio A., « Instrucciones (á que debe sujetarse el Gefe de la 4a Division del ejército expedicionario [N. Uriburu]) », in : Olascoaga, Manuel J., *op. cit.*, p. 278.

militaire à enfreindre les ordres de son supérieur. Mais l'aspect qui est certainement le plus intéressant de cet épisode, c'est que malgré son acte de désobéissance, Uruburu ne recevra aucun blâme pour sa conduite, ni l'ombre d'un reproche. Le silence et la tolérance qui suivent la désobéissance à ces ordres sont symptomatiques (et encore plus quand l'on connaît la susceptibilité des militaires en matière de respect de la hiérarchie et des ordres qui en proviennent) du raisonnement des militaires et du gouvernement, qui envisagent inévitablement un affrontement à plus ou moins court terme avec les Indigènes du Sud du fleuve Negro, et cela malgré les discours officiels qui promettent la paix et la souveraineté sur leurs territoires à ces mêmes Indigènes. Il y a ici la preuve d'un véritable fossé entre les discours et les actes.⁶³⁶

La suite des événements ne démentira pas cette interprétation. Car après avoir laissé à Conrado Villegas et ses homologues le soin de consolider les territoires conquis en y créant des colonies militaires agricoles, Roca, désormais devenu Président, ordonnera la suite des opérations :

« continuaré las operaciones militares sobre el sur y el norte de las líneas actuales de frontera, hasta completar el sometimiento de los indios de la Patagonia y del Chaco, para dejar borradas para siempre las fronteras militares, y a fin de que no haya un solo palmo de tierra argentina que no se halle bajo la jurisdicción de las leyes de la nación. »⁶³⁷

L'exécution de ces nouvelles conquêtes démontre particulièrement vivement la fausseté de tous les discours prononcés auparavant. Car tous les arguments avancés devant le Congrès pour justifier la conquête du « désert » sont devenus caducs : la question de la sécurité de la frontière est devenue obsolète (même si les fortins du Sud de Mendoza essuient quelques attaques désespérées entre 1879 et 1881) ; les estancias pampéennes sont dorénavant à l'abri des malons, et elles ont maintenant des terrains à perte de vue devant elles ; l'ancienne ligne de frontière si coûteuse n'existe plus, car elle a été remplacée par des fortins disséminés le long des fleuves Negro et Neuquén. Seule la soif de conquête et de domination permet donc d'expliquer cette nouvelle avancée de l'Etat argentin.

Le cacique Valentin Sayhueque⁶³⁸ se retrouvait soudainement à lutter pour ses terres et contre l'annihilation de sa culture : opération totalement nouvelle pour lui, car il avait toujours maintenu une politique de bon voisinage avec le gouvernement argentin. Sayhueque suivait en cela la politique et le conseil exprès de son père, le cacique Chocorí : « no meterse con los cristianos ». ⁶³⁹ Cette attitude lui avait jusqu'à présent permis de maintenir son peuple en-dehors de la lutte qui ensanglantait la Pampa. Et c'est aussi en vertu de ces relations amicales que Sayhueque refusera

⁶³⁶ Diana Lenton donne à ce sujet une information qui fait défaut dans nos sources : Uruburu aurait préalablement signé un traité de paix avec Sayhueque, avant de traverser le fleuve Neuquén pour l'attaquer en traître. Lenton cite cet épisode, qu'elle qualifie de « caso conocido », pour exemplifier l'habitude récurrente qu'avaient les Argentins de rompre traîtreusement les accords signés (*La cuestión...* ; [web]).

⁶³⁷ Roca, Julio A., *Discurso...*, p. 594.

⁶³⁸ Sayhueque, le « Gobierno de las Manzanas », était reconnu comme le chef suprême des cinq cultures principales du Sud des fleuves Negro et Neuquén : les Picunches, Mapuches, Huiliches, Tehuelches, et ses Manzaneros (Zeballos, Estanislao, *op.cit.*, p. 326).

⁶³⁹ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, pp. 132-3.

les nombreux appels à la coalition venant de ses frères septentrionaux qui, comme Namuncurá, avait tenté en vain de lui ouvrir les yeux sur une réalité inéluctable : les *wincas* finiraient bien par avancer et le déposséder.⁶⁴⁰

Beaucoup de caciques sous l'autorité de Sayhueque partageaient l'espoir d'une cohabitation pacifique entre les deux peuples, basée sur de bonnes relations commerciales. Le cacique Foyel, par exemple, voyait dans le gouvernement argentin un partenaire commercial indispensable pour écouler ses produits artisanaux tels que les ponchos, cuirs et plumes. Il affirmait de façon très pragmatique : « es de nuestro propio interés mantenernos en buenos términos con ellos ». ⁶⁴¹

Cette volonté de cohabitation pacifique n'était pas dénuée de bon sens, car elle menait à une assimilation progressive des Indigènes, assimilation qui était par ailleurs déjà effective, ou du moins en cours de réalisation, dans bien des domaines.

Malheureusement, les événements démontreront à Sayhueque qu'il avait tort de croire à la cohabitation et à une assimilation pacifique, car la volonté du gouvernement argentin était bien d'en terminer avec eux, fut-ce au prix de la pire des trahisons. Sayhueque est ainsi obligé de prendre les armes pour se défendre de ceux qui s'étaient toujours présentés comme ses alliés. Car entre mars 1881 et janvier 1885, le colonel Villegas prend la tête d'une nouvelle campagne.⁶⁴² Avec mille sept cents hommes répartis en trois brigades, il lance une offensive dont l'objectif est la capture de Sayhueque et de Reuque-Curá (le deuxième plus grand cacique du Sud du fleuve Negro). A la fin de la campagne, la province du Neuquén est annexée, les Indigènes comptent trois cents soixante-quatre morts de plus, et mille sept cents d'entre eux sont faits prisonniers, dont Reuque-Curá.⁶⁴³

La débandade est presque totale : Namuncurá, extenué, finit par se rendre début 1884, alors que Sayhueque, Foyel et Inacayal sont pourchassés par les forces du général Lorenzo Vintter, fraîchement nommé *Gouverneur de la Patagonie*. Isolé après les captures de Foyel et Inacayal fin 1884, Sayhueque décide de se rendre le 1^{er} janvier 1885, avec sept cents guerriers et deux mille cinq cents Indigènes de *chusma*. Vintter peut alors fièrement annoncer à son Président :

« en el Sud de la República no existen ya dentro de su territorio fronteras humillantes impuestas a la civilización por las chuzas del salvaje. Ha concluido para siempre en esta parte la guerra secular que contra el indio tuvo su principio en las intermediaciones de esta capital el año de 1535. »⁶⁴⁴

⁶⁴⁰ Zeballos lui-même (*op. cit.*, p. 329) cite le témoignage de Francisco Perito Moreno, qui a rendu visite à Sayhueque : « he tenido ocasión de leer cartas de Namuncurá (pie de piedra) en que éste le dice que los caciques ranqueles, aunque tienen tratados con el gobierno, no dejan de mandarle trescientos o cuatrocientos hombres cada uno, cuando necesita gente para invadir y se quejaba de que Shayhueque nunca le hubiese enviado ni un solo indio [...] y que sentía mucho que mantuviera buenas relaciones con los cristianos, cuando éstos lo que deseaban era concluir con los indios ».

⁶⁴¹ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 133.

⁶⁴² Cf. 10, Annexes : carte 13.

⁶⁴³ Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p.154.

⁶⁴⁴ Rapport du 20 février 1885 du général Vintter ; cité par Viñas, David, *op. cit.*, p. 53.

7. Conclusion

« -Hermano, cuando los cristianos han podido nos han muerto ; y si mañana pueden matarnos a todos, nos matarán. »⁶⁴⁵

Du cacique Mariano Rosas au colonel Mansilla.

Comme nous l'avons vu au cours de ce travail de mémoire, la justification de la conquête du « désert » se développe principalement à partir de la pensée libérale qui correspond à l'élite gouvernementale dirigeant le pays au moment de l'avancée du général Roca. Néanmoins, la légitimation de l'annexion des territoires indigènes libres ne va pas se faire uniquement par le seul recours à une pensée libérale que l'on pourrait qualifier de dogmatique. Comme dans tous pays, l'Argentine va développer une pensée libérale qui lui est particulière, une pensée teintée de nuances qui lui sont dictées à la fois par un contexte sociopolitique propre, et par un héritage historique singulier.

Ainsi, l'élite gouvernementale bourgeoise libérale qui concrétise l'annexion du complexe pampéen-patagonique a recours à des arguments dont l'origine est aussi lointaine que la Conquista espagnole. Les racines espagnoles sont ainsi fréquemment évoquées par opposition aux races indigènes, et la conquête des territoires austraux est souvent présentée comme le glorieux aboutissement d'une entreprise commencée trois siècles auparavant par les Espagnols. Les conquérants libéraux s'inscrivent ainsi dans la même continuité que les conquistadors. Mais là où l'influence séculaire de la Conquista est peut-être la plus présente, c'est dans cette absence de véritable argumentation : la conquête va de soi, c'est un *Droit d'Empire* - et cette Argentine républicaine, qui s'est affranchie de la Couronne espagnole, ne veut pas pour autant renoncer à son héritage impérial. Dans le discours de ces bourgeois conquérants, la justification de l'annexion des territoires austraux ne souffre ainsi pas de profondes modifications, et l'on pourrait croire que le *Droit d'Empire* a purement et simplement été rebaptisé *Droit de la Civilisation*.

Il y a donc à notre sens une réelle continuité entre les ères coloniales et libérales, une continuité tragique que l'époque révolutionnaire ne parvient pas à infléchir. Car les discours inspirés des idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité, ainsi que les diverses tentatives ou projets d'assimilation pacifique des Indigènes, ne réussissent pas -sur le long terme- à supplanter les intérêts commerciaux particuliers et la pensée raciale existante. Lorsque les menaces de reconquête espagnole auront disparu sur l'Argentine indépendante, réapparaîtront alors les vieux schèmes sociaux du *Nouveau Monde* : une société divisée en castes, au sein de laquelle la lutte pour le pouvoir se révèle acharnée et sanguinaire. La période anarchique verra alors une montée de la violence (inter et intra culturelle) à laquelle s'ajoute une aggravation de la lutte pour la terre : deux phénomènes qui aboutiront finalement sur la tyrannie de Rosas et la prééminence de l'oligarchie terrienne portègne.

Cependant, si Rosas parvient effectivement à restaurer l'ordre, c'est au prix d'une nouvelle surenchère de violence, qui est alors institutionnalisée en principe d'Etat.

⁶⁴⁵ Mansilla, Lucio V., *op. cit.* (tomo II), p. 282.

Néanmoins, cette violence sanguinaire est l'apanage des Unitaires comme des Fédéraux, et elle symbolise par extension tout une époque : car si Sarmiento, depuis son exil chilien, qualifie le régime de Rosas de barbarie, ce n'est pas tant pour ses méthodes répressives que pour son rejet de la civilisation européenne.

A cette oligarchie terrienne conservatrice qui commence déjà à avancer avec succès sur les territoires indigènes libres, succèdera donc une bourgeoisie libérale conquérante, sûre d'elle et de son droit à soumettre les peuples originaires à sa propre définition de la civilisation. Les écrits d'Alberdi et de Sarmiento sont emblématiques de la pensée de cette élite libérale qui accède au pouvoir : ils démontrent à la fois le particularisme argentin, et les grandes lignes de pensée de ce XIXe siècle. Un siècle durant lequel les progrès de la science et les innombrables innovations technologiques ont donné naissance à une véritable passion pour la science, passion qui se transformera, dès le milieu du siècle, en une foi inébranlable : la science se substituera ainsi à la religion et à la philosophie, car désormais on la croira capable de résoudre tous les problèmes qui se posent à l'homme.⁶⁴⁶

Ces progrès scientifiques et techniques rendent ainsi l'homme occidental sûr de sa propre supériorité, et de la valeur de son *œuvre civilisatrice* dans un monde au sein duquel il évolue de plus en plus librement grâce à l'amélioration des communications. En conséquence, *l'homme civilisé* s'imagine qu'il est non seulement de son droit, mais aussi de son devoir de soumettre les peuples qu'il juge moins développés.

Cette vision de la suprématie de la civilisation occidentale s'accompagne d'une pensée raciste qui prend un essor formidable suite à la médiatisation de la théorie de l'évolution de Charles Darwin.⁶⁴⁷ Le détournement de la théorie darwinienne va alors participer de l'élaboration de théories pseudo scientifiques préconisant ouvertement le racisme comme idéologie et comme vision du monde. Parmi celles-ci, l'évolutionnisme d'Herbert Spencer, très improprement qualifié de *darwinisme social*, bénéficiera d'une écoute particulièrement attentive de la part des élites libérales de l'ensemble du continent américain. Sa propre théorie de l'évolution -qui est basée sur une impitoyable sélection naturelle prônant la survie des plus aptes au détriment des plus faibles, qui sont voués à disparaître- permet commodément de justifier les conquêtes coloniales dans leur ensemble.

En Argentine, l'avancée sur le « désert » est en conséquence généralement perçue comme inéluctable, même si l'on reconnaît parfois son caractère tragique : il s'agit d'un mal nécessaire, c'est un tribut qu'il faut payer au Progrès. Les peuples originaires sont voués à la disparition pure et simple, car celle-ci est la conséquence naturelle de leur infériorité.

Avec cette vision du monde bien enracinée dans la société libérale au pouvoir, les arguments de la justification se font alors plus terre-à-terre : la question est alors moins de savoir si l'on est en droit d'avancer, mais si cela est possible, et surtout si cela en vaut la peine. Cette position est particulièrement notable avec Zeballos, chez qui la propagande en faveur de la conquête passe principalement par *les avantages*

⁶⁴⁶ Bernstein, Serge ; Milza, Pierre (dirs.), *Histoire du XIXe siècle*, Paris : Hatier, 1996, p. 219.

⁶⁴⁷ *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* paraît pour la première fois en 1859.

Néanmoins, la théorie de Darwin a un énorme retentissement dès le 1^{er} juillet 1858 suite à la conférence qu'il donne devant la Société Linnéenne de Londres (Tort, Patrick, *Darwin et la science de l'évolution*, Paris : Gallimard, 2000, p. 73).

que celle-ci offre : outre l'avantage de résoudre définitivement le problème sécuritaire lié aux malons, la conquête promet de mettre d'immenses territoires à disposition de la Nation et de ses forces vives ; l'avancée permettra également de contrôler l'entièreté du commerce pampéen-patagonique ; et finalement, la conquête devra assainir le Trésor public. En bref, la conquête est avant tout une *entreprise rentable*.

Néanmoins, ces différents arguments laissent apparaître une série de contradictions, de généralisations et d'omissions, qui masque mal le fait qu'un important travail lexical visant à justifier la conquête a été patiemment mis sur pied.

Il en va ainsi de l'argument sécuritaire qui présente toujours l'avancée sur le « désert » comme une option défensive : de par ce subtil retournement lexical, les oppresseurs se transforment commodément en opprimés. De façon similaire, toute la problématique liée au bétail et à son commerce laisse apparaître des généralisations si simplistes qu'elles surprennent au premier abord : ainsi du fait de revendiquer la propriété de la totalité du bétail parce que sa lointaine origine est européenne. De même, le fait de décrire systématiquement l'ensemble des Indigènes comme des voleurs de bétail barbares et sanguinaires démontre la volonté consciente de diaboliser un groupe culturel pour mieux justifier, a posteriori, son extermination.⁶⁴⁸

Mais c'est sans doute autour de la question de la terre que les contradictions du discours libéral apparaissent le plus clairement : une terre qui est sans cesse décrite comme désertique, voire maudite -lorsque ce discours se réfère aux Indigènes-, mais qui devient à l'opposé -lorsque l'on se réfère aux projets de colonisation et d'immigration- une terre fertile qui amènera la prospérité à la Nation.

A travers ce dernier aspect transparaît également une vision utopique du potentiel du complexe pampéen-patagonique ; vision qui est issue à la fois du vieil imaginaire d'un *El Dorado* au Sud, et d'une foi inébranlable dans le futur de la Nation -un futur proche, qui sera marqué par le développement de la civilisation et du Progrès au cœur même du « désert ».

« Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. Le bon marché de ses produits est la grosse artillerie qui bat en brèche toutes les murailles de Chine et contraint à la capitulation les barbares les plus opiniâtrement hostiles aux étrangers. Sous peine de mort, elle force toutes les nations à adopter le mode bourgeois de production ; elle les force à introduire chez elle la prétendue civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoise. En un mot, elle se façonne un monde à son image. »⁶⁴⁹

⁶⁴⁸ Sarmiento avait bien compris comment fonctionnait une entreprise de diabolisation : il l'avait appris à ses dépens durant la tyrannie de Rosas. Dans le *Facundo* (*op. cit.*, p. 330) il cite un extrait d'une lettre de Rosas au caudillo de Santa Fe, Estanislao López : « Repita usted la palabra *salvaje*, escribía Rosas a López, hasta la saciedad, hasta aburrir, hasta cansar. Yo sé lo que le digo, amigo ».

⁶⁴⁹ Engels, Friedrich ; Marx, Karl, *Le manifeste du Parti communiste*, Paris : Editions sociales, 1976.

8. Bibliographie

• Sources :

ALBERDI, Juan B., « La República Argentina, 37 años después de su Revolución de Mayo », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 117-128.

- « Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina, derivadas de la ley que preside el desarrollo de la civilización en la América del Sur », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 192-233.

ARCHIVO GENERAL de la NACION (Sala VII), *Fondo Julio A. Roca.*

- *Fondo y colección Angel Justiniano Carranza (cont.).*

AVELLANEDA, Nicolás, « Carta-prólogo a *Actualidad financiera de la República Argentina* de Alvaro Barros », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 499-501.

BARROS, Álvaro, *Fronteras y territorios federales de las pampas del sur*, Buenos Aires : Hachette, 1975.

- « Actualidad financiera de la República Argentina [1875] », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 488-499.

BRIONES, Claudia ; CARRASCO, Morita, *Pacta sunt servanda. Capitulaciones, convenios y tratados con indígenas en Pampa y Patagonia (Argentina 1742-1878)*, Buenos Aires : I.W.G.I.A., Documento N°29, 2000.

CONSTITUCION NACIONAL ARGENTINA, Sancionada por el Congreso General Constituyente en mayo de 1853, reformada por la Convención Nacional "ad hoc" el 25 de septiembre de 1860 y con las reformas de las convenciones de 1866, 1898 y 1956, in : <http://www.biblioteca.jus.gov.ar/constitucionargentina1853.html>

DOERING Adolfo, LORENTZ Pablo G., *La conquista del desierto. Diario de los miembros de la comisión científica de la expedición de 1879*, Buenos Aires : Comisión Nacional Monumento al Teniente General Julio A. Roca, 1939.

ENGELS, Friedrich ; MARX, Karl, *Le manifeste du Parti communiste*, Paris : Editions sociales, 1976.

ESPINOSA, Antonio, *La Conquista del Desierto. Diario del capellan de la expedición de 1879, Monseñor Antonio Espinosa, más tarde arzobispo de Buenos Aires*, Buenos Aires : Comisión Nacional Monumento al Teniente General Julio A. Roca, 1939.

ESTRADA, José M., « Una palabra suprimida. La campaña », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 485-488.

FRÍAS, Félix, « Vagancia », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 158-161.

- « Sobre inmigración », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 161-162.

GARCÍA, Pedro A., *Viaje a Salinas Grandes. Navegación del Tercero*, Buenos Aires : Sudestada, 1969.

GUINNARD, Auguste, *Trois ans d'esclavage chez les Patagons (1856-1859)*, Paris : Aubier Montaigne, 1979.

HERNÁNDEZ, José, « La gran dificultad », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 501-505.

- « La regeneración de la campaña », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 505-509.

- « Los jueces de paz. Cuestión grave », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 509-512.

- « Colonias formadas con los hijos del país », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 558-561.

- « Carácter moderno de la industria pastoril y su importancia en la provincia de Buenos Aires », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 580-585.

MANSILLA, Lucio V., *Una excursión a los indios ranqueles*, Buenos Aires : Taller Gráfico de Luis Bernard (2 tomos), 1927.

MINISTERIO de GUERRA y MARINA, *Campaña de los Andes al sur de la Patagonia. Año 1883. Partes detallados y diario de la expedición*, Buenos Aires : Eudeba, 1978.

MITRE, Bartolomé, « Bibliografía. Organización del crédito. Censura previa », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 189-192.

- « El arrendamiento y el enfiteusis », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 540-541.

- « La tierra y el trabajo », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 542-543.

- « Lotes de tierra », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 544-545.

- « Discurso de Chivilcoy », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 568-580.

MITRE, Bartolomé ; SARMIENTO, Domingo F., « Mensaje del Poder Ejecutivo de la Provincia de Buenos Aires sobre creación de centros agrícolas a lo largo del

ferrocarril del Oeste », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 545-552.

OLASCOAGA, Manuel J., *La Conquista del Desierto, proyectada y llevada a cabo por el Exmo. Señor Ministro de la Guerra y Marina, General D. Julio A. Roca*, Tomo Primero, *Estudio topográfico de la Pampa y Río Negro*, Buenos Aires : Ostwald y Martínez, 1881.

OLIVERA, Eduardo, « Nuestra industria rural de 1867 a 1868 », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 522-531.

OROÑO, Nicasio, « Consideraciones sobre fronteras y colonias de la República Argentina », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 552-558.

PECHMANN, Guillermo, *El campamento 1878. Algunos cuentos históricos de fronteras y campañas*, Buenos Aires : Eudeba, 1980.

PRADO, Manuel, *La guerra al malón*, Buenos Aires : Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1960.

- *Conquista de la Pampa*, Rosario : Editorial Biblioteca, 1969.

RACEDO, Eduardo, *La Conquista del Desierto, proyectada y llevada a cabo por el Exmo. Señor Ministro de la Guerra y Marina, General D. Julio A. Roca*, Tomo Segundo, *Memoria militar y descriptiva sobre la campana de la 3a división expedicionaria*, Buenos Aires : Ostwald y Martínez, 1881.

REVISTA DEL PLATA, « Memoria descriptiva de los efectos de la dictadura sobre el jornalero y pequeño hacendado de la provincia de Buenos Aires, escrita a poco tiempo de la jornada de Caseros, bajo la forma de una petición a la honorable legislatura de Buenos Aires », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 512-522.

ROCA, Julio A., « Mensaje al Congreso Nacional (Buenos Aires, Agosto 14 de 1878) », in : Olascoaga, Manuel J., *La Conquista del Desierto, proyectada y llevada a cabo por el Exmo. Señor Ministro de la Guerra y Marina, General D. Julio A. Roca*, Tomo Primero, *Estudio topográfico de la Pampa y Río Negro*, Buenos Aires : Ostwald y Martínez, 1881, pp. 32-39.

- « Discurso ante el Congreso al asumir la Presidencia, 12 de octubre de 1880 », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 591-595.

SARMIENTO, Domingo F., *Facundo. Civilización y Barbarie*, Madrid : Cátedra, 1990.

- « Teorías », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 162-165.

- « En plena Francia », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 165-166.

- « Revolución francesa de 1848 », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 173-177.
- « Estados Unidos », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 233-244.
- « Educación popular », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 244-254.
- « Influencia de la instrucción primaria en la industria y en el desarrollo general de la prosperidad nacional », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 254-265.
- « Carta a Mariano de Sarratea », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 266-267.
- « Sistema de elecciones en Buenos Aires y San Juan », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 531-535.
- « Chivilcoy en los boletos de sangre », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 535-537.
- « la revolución económica », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 537-540.
- « Chivilcoy programa », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 561-568.
- « Carta-prólogo a *Conflicto y armonías de las razas en América*. A Mrs. Horace Mann (1883) », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 587-591.
- « ¡ Siempre la confusión de lenguas ! », in : Halperín Donghi, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995, pp. 620-622.

VILLEGAS, Conrado, *Expedición al Nahuel-Huapí*, Buenos Aires : Sudestada, 1968.

ZEBALLOS, Estanislao S., *La conquista de quince mil leguas. Estudio sobre la traslación de la frontera sur de la República al Río Negro*, Buenos Aires : Taurus, 2002.

- **Ouvrages spécifiques :**

BANDIERI, Susana, *Historia de la Patagonia*, Buenos Aires : Sudamericana, 2005.

BLENGINO, Vanni, *La zanja de la Patagonia. Los nuevos conquistadores : militares, científicos, sacerdotes y escritores*, Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica de Argentina, 2005.

BORRERO, José M., *La Patagonia trágica*, Buenos Aires : Ediciones Continente, 2003.

CLEMENTI, Hebe, « La primera frontera. De la conquista a la independencia », in : *La frontera en América. Una clave interpretativa de la historia americana*, Tomo I, Buenos Aires : Leviatán, 1987.

DAVILO, Beatriz ; GOTTA, Claudia (comp.), *Narrativas del desierto, geografías de la alteridad. Viajes de cronistas, misioneros y exploradores de la Patagonia y el Chaco (siglos XVIII y XIX)*, Rosario : UNR Editora, 2000.

DELRÍO, Walter M., *Memorias de expropiación. Sometimiento e incorporación indígena en la Patagonia (1872-1943)*, Buenos Aires : Universidad Nacional de Quilmes Editorial, 2005.

DURÁN, Juan G., *Namuncurá y Zeballos. El Archivo del Cacicazgo de Salinas Grandes (1870-1880)*, Buenos Aires : Bouquet, 2006.
- *Frontera, indios, soldados y cautivos. Historias guardadas en el archivo del cacique Manuel Namuncurá (1870-1880)*, Buenos Aires : Bouquet Editores ; Facultad Teología UCA, 2006.

ENTRAIGAS, Raúl A., *Los capellanes de la expedición al desierto*, Buenos Aires : Don Bosco, 1969.

GARAVAGLIA, Juan C., *Les hommes de la Pampa: une histoire agraire de la campagne de Buenos Aires (1700-1830)*, Paris: Editions de l'école des hautes études en sciences sociales ; éditions de la maison des sciences de l'homme, 2000.

GARRIDO, Marcela F., *Cronología - "teniente general Julio A. Roca (1843/1914)"*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas, 2001.
- *Biografía de Julio A. Roca*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas, 2001.

GUERRINO, Antonio A., *La medicina en la conquista del desierto*, Buenos Aires : Círculo militar, 1984.

HALPERÍN DONGHI, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Buenos Aires : Ariel Historia, 1995.
- *Una Nación para el Desierto Argentino*, Buenos Aires : Prometeo Libros, 2005.

INDA, Enrique S., *El exterminio de los Onas*, Buenos Aires : Cefomar, 2005.

MANDRINI, Raúl J. (ed.), *Vivir entre dos mundos. Las fronteras del sur de la Argentina. Siglos XVIII y XIX*, Buenos Aires : Taurus, 2006.

MARTÍNEZ SARASOLA, Carlos, *Nuestros paisanos los indios. Vida, historia y destino de las comunidades indígenas en la Argentina*, Buenos Aires : Emecé, 2005.
- *Los hijos de la tierra. Historia de los indígenas argentinos*, Buenos Aires : Emecé, 2005.

MASES, Enrique H., *Estado y cuestión indígena. El destino final de los indios sometidos en el sur del territorio (1878-1910)*, Buenos Aires : Prometeo Libros / Entrepasados, 2002.

OPERÉ, Fernando, *Historias de la frontera : el cautiverio en la América hispánica*, Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica de la Argentina, 2001.

RAMAYÓN, Eduardo E., *Las caballadas en la guerra del indio*, Buenos Aires : Eudeba, 1975.

- *Ejército guerrero, poblador y civilizador*, Buenos Aires : Eudeba, 1978.

ROUX, Luis ; CURRUHUINCA, Curapil, *Las matanzas del Neuquén : crónicas mapuches*, Buenos Aires : Plus Ultra, 1987.

SERRES GÜIRALDES, Alfredo M., *La estrategia del gral. Roca*, Buenos Aires : Pleamar, 1979.

TARRAGÓ, Myriam N. (dir.), « Los pueblos originarios y la conquista », in : *Nueva Historia Argentina*, Tomo I, Buenos Aires : Sudamericana, 2000.

VIÑAS, David, *Indios, ejército y frontera*, Buenos Aires : Santiago Arcos Editor, 2003.

WALTHER, Juan C., *La conquista del desierto*, Buenos Aires : Círculo Militar, 1964.

- **Ouvrages généraux :**

ARENDDT, Hannah, *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris : Gallimard, 2002.

BERNSTEIN, Serge ; MILZA, Pierre (dirs.), *Histoire du XIXe siècle*, Paris : Hatier, 1996.

BETHELL, Leslie (ed.), *The Cambridge History of Latin America*, Volume V (c. 1870 to 1930), Cambridge : Cambridge University Press, 1986.

BLANCKAERT, Claude (dir.), *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique, XVIe-XVIIIe siècles*, Paris : Ed. du Cerf, 1985.

BOURDÉ, Guy, *Urbanisation et immigration en Amérique latine : Buenos Aires (XIXe et XXe siècles)*, Paris : Aubier, 1974.

CACOPARDO, María C., *La familia italiana y meridional en la emigración a la Argentina*, Napoli : Ed. scientifiche italiane, 1994.

CENTRO DE HISTORIA Y PENSAMIENTO ARGENTINOS, *La Inmigración en la Argentina*, Tucumán : Universidad Nacional de Tucumán, 1979.

CLEMENTI, Hebe, *La frontera en América. Una clave interpretativa de la historia americana*, Buenos Aires : Leviatán (4 tomos), 1985-1987.

Convention sur la prévention et répression du crime de génocide, 179^e séance plénière de l'Assemblée générale des Nations Unies (260 [III]), 9 décembre 1948, in : [http://www.un.org/french/documents/view_doc.asp?symbol=A/RES/260%20\(III\)](http://www.un.org/french/documents/view_doc.asp?symbol=A/RES/260%20(III))

EZRAN, Maurice, *Une colonisation douce : les missions du Paraguay. Les lendemains qui ont chanté*, Paris : L'Harmattan, 1989.

FERRO, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVI^e-XX^e siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris : Robert Laffont, 2003.

FLORIA, Carlos A. ; GARCÍA BELSUNCE, César A., *Historia política de la Argentina contemporánea, 1880-1983*, Madrid : Alianza Editorial, 1988.

GERMANI, Gino, *La asimilación de los inmigrantes en la Argentina y el fenómeno del regreso en la inmigración reciente : informe preliminar*, Buenos Aires : UBA, 1964.

GRUZINSKI, Serge, *La pensée métisse*, Paris : Fayard, 2002.

HERRING, Hubert, *Evolución histórica de América Latina*, Tomo II, Buenos Aires : Eudeba, 1972.

LANATA, Jorge, « Desde Pedro de Mendoza hasta la Argentina del Centenario », in : *Argentinos*, Tomo I, Buenos Aires : Ediciones B, 2002.

LANCHA, Charles, *Histoire de l'Amérique hispanique de Bolívar à nos jours*, Paris : L'Harmattan, 2003.

MOERNER, Magnus, *Le métissage dans l'histoire de l'Amérique latine*, Paris : Fayard, 1971.

MURATORI, Lodovico A., *Relation des missions du Paraguay*, Paris : Maspero, 1983.

NUEVA HISTORIA ARGENTINA, Buenos Aires : Sudamericana (11 tomos), 1998-2005.

QUATTROCCHI-WOISSON, Diana, *Un nationalisme de déracinés : l'Argentine, pays malade de sa mémoire*, Paris : CNRS, 1992.

RANGEL, Carlos, *Du bon sauvage au bon révolutionnaire*, Paris : Robert Laffont, 1976.

ROCK, David, *Argentina 1516-1982. From Spanish Colonization to the Falklands War*, London : I. B. Tauris & C°, 1986.

SÁNCHEZ ALONSO, Blanca, *La inmigración española en Argentina, siglos XIX y XX*, Gijón : Jucar, 1992.

TODOROV, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris : Seuil, 1982.

TORT, Patrick, *Spencer et l'évolutionnisme philosophique*, Paris : P.U.F., 1996.
- *Darwin et la science de l'évolution*, Paris : Gallimard, 2000.
- *Darwin et le darwinisme*, Paris : P.U.F., 2005.

VILLALOBOS, Sergio R., *Breve historia de Chile*, Santiago de Chile : Editorial Universitaria, 2003.

- **Romans :**

BORGES, Jorge L., *El Aleph*, Madrid : Alianza Editorial, 1999.

LUNA, Félix, *Soy Roca*, Buenos Aires : Debolsillo, 2006.

- **Articles :**

BANDIERI, Susana, « Ampliando las fronteras : la ocupación de la Patagonia », in : Lobato, Mirta Zaida (dir.), « El progreso, la modernización y sus límites (1880-1916) », in : *Nueva Historia Argentina*, Tomo V, Buenos Aires : Sudamericana, 2000, pp. 119-177.

BENOT, Yves, « La destruction des Indiens de l'aire caraïbe », in : Ferro, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris : Robert Laffont, 2003, pp. 41-51.

BERNAND, Carmen, « Impérialismes ibériques », in : Ferro, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris : Robert Laffont, 2003, pp. 137-179.

BONAUDO, Marta, « A modo de prólogo », in : Bonaudo, Marta (dir.), « Liberalismo, Estado y orden burgés (1852-1880) », in : *Nueva Historia Argentina*, Tomo IV, Buenos Aires : Sudamericana, 1999, pp. 11-25.

CRESTO, Juan J., « Roca y el mito del genocidio », in : *La Nación*, 23 novembre 2004.

KREMER-MARIETTI, Angèle, « Comte Auguste, 1798-1857 », in : *Dictionnaire des philosophies*, dir. par D. Huisman, Paris : P.U.F., 1984, pp. 578-586.

LIDA, Clara E., « Inmigración, etnicidad y xenofobia en la Argentina : la masacre de Tandil », in : *Revista de Indias*, Madrid, 58 (1988), n°214, pp. 541-554.

LÖWY, Michael, « L'affinité élective entre social-darwinisme et libéralisme. L'exemple des Etats-Unis à la fin du XIXe siècle », in : Tort, Patrick (dir.), *Darwinisme et société*, Paris : P.U.F., 1992, pp. 161-167.

MANDRINI, Raúl J., « Estudio preliminar », in : Zeballos, Estanislao S., *La conquista de quince mil leguas. Estudio sobre la traslación de la frontera sur de la República al Río Negro*, Buenos Aires : Taurus, 2002, pp. 09-35.

MOERNER, Magnus, « L'immigration depuis le milieu du XIXe siècle : une nouvelle Amérique latine », in : *UNESCO : Cultures*, 1978, vol. 5, n°3, pp. 56-77.

MONIOT, Henri, « L'Histoire des peuples sans histoire », in : *Faire de l'histoire*, sous la dir. de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris : Gallimard, 1974, vol. 1, pp. 106-123.

NEWSON, Linda A., « The Demographic Collapse of Native Peoples of the Americas, 1492-1650 », in : Bray, Warwick (ed.), *The Meeting of two worlds. Europe and the Americas 1492-1650*, Oxford : Oxford University Press, 1993, pp. 247-288.

PALERMO, Miguel A., « A través de la frontera. Economía y sociedad indígenas desde el tiempo colonial hasta el siglo XIX », in : Tarragó, Myriam Noemí (dir.), « Los pueblos originarios y la conquista », in : *Nueva Historia Argentina*, Tomo I, Buenos Aires : Sudamericana, 2000, pp. 343-380.

PALMER, John, « The Indians of Southern South America in the middle of the sixteenth century », in : Bethell Leslie (ed.), « Colonial Latin America », in : *The Cambridge History of Latin America*, Volume I, Cambridge : Cambridge University Press, 1984, pp. 91-117.

QUIJADA MAURINO, Mónica, « De Perón a Alberdi : selectividad étnica y construcción nacional en la política inmigratoria argentina », in : *Revista de Indias*, Madrid, 1992, vol. 52, n°195-196, pp. 867-888.

ROMANO, Ruggiero, « Prefacio », in : Blengino, Vanni, *La zanja de la Patagonia. Los nuevos conquistadores : militares, científicos, sacerdotes y escritores*, Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica de Argentina, 2005, pp. 07-15.

SCHNEIDER, Arnd, « The two faces of modernity : concepts of the melting pot in Argentina », in : *Critique of anthropology*, London, 1996, vol. 16, n°2, pp. 173-198.

SVAMPA, Maristella, « Culture et politique en Argentine : le destin de l'image de "civilisation ou barbarie" », in : Collin Delavaud, Anne ; Neffa, Julio César (coord.), *L'Argentine à l'aube du troisième millénaire*, Paris : Editions de l'IHEAL, 1994, pp. 41-50.

TORT, Patrick, « La seconde révolution darwinienne », in : Tort, Patrick (dir.), *Darwinisme et société*, Paris : P.U.F., 1992, pp. 01-07.

WACHTEL, Nathan, « L'acculturation », in : *Faire de l'histoire*, Vol. 1, sous la dir. de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris : Gallimard, 1974, pp. 124-146.

- **Conférences :**

BAYER, Osvaldo, *De estatuas y genocidas*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 1^{era} Jornada, 9 de mayo 2005, « Campaña del desierto y guerra de la triple alianza », in : <http://www.poderautonomo.com.ar/historia%20de%20nosotros/primera%20jornada/exposiciones/1osvaldo%20bayer.htm>

BECHIS, Martha, *¿ Exterminio o elaboración identitaria ?*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 1^{era} Jornada, 9 de mayo 2005, « Campaña del desierto y guerra de la triple alianza », in : <http://www.poderautonomo.com.ar/historia%20de%20nosotros/primera%20jornada/exposiciones/4%20martha%20bechis.htm>

COLOMBRES, Adolfo, *Políticas indias y políticas indigenistas*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 14 de diciembre 2005, « Políticas indias y políticas indigenistas », in : <http://www.poderautonomo.com.ar/historia%20de%20nosotros/cuarto%20encuentro/cuarto%20final/ponencia%20indigena%20colombres.htm>

DELRÍO, Walter M., *Sabían llorar cuando contaban. Campos de concentración, deportaciones y torturas en la Patagonia*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 1^{era} Jornada, 9 de mayo 2005, « Campaña del desierto y guerra de la triple alianza », in : <http://www.poderautonomo.com.ar/historia%20de%20nosotros/primera%20jornada/exposiciones/2%20walter%20delrio.htm>

LENTON, Diana, *La 'cuestión de los indios' y el genocidio en los tiempos de Roca : sus repercusiones en la prensa y en la política*, discurso pronunciado en el encuentro « Políticas genocidas del estado argentino », 14 de octubre 2005, « Genocidios y pueblos indios en los medios de comunicación », in : <http://www.poderautonomo.com.ar/historia%20de%20nosotros/tercer%20encuentro/tercera%20final/diana%20lenton.htm>

- **Dictionnaires :**

DICTIONNAIRE DE L'ETHNOLOGIE ET DE L'ANTHROPOLOGIE, sous la dir. de Pierre Bonte, Michel Izard, [et al.], Paris : P.U.F., 2002.

LE PETIT ROBERT DES NOMS PROPRES : alphabétique et analogique, dir. par A. Rey, Paris : Dictionnaires Le Robert, 1999.

LE NOUVEAU PETIT ROBERT : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, sous la dir. de J. Rey-Debove et A. Rey, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2000.

MARÍA MOLINER : diccionario de uso del español, Madrid : Gredos (2 tomos), 1998.

- **Revues :**

« Fiers d'être indiens : politique, identités, culture. De l'Arctique à la Terre de Feu », in : *Courrier International*, Hors-série, Paris : juin-juillet-août 2007.

KIRSCHBAUM, Ricardo (ed.), *La Fotografía en la Historia Argentina (Tomo I)*, Buenos Aires : Clarín – AGEA, 2005.

« Los nuevos dueños del desierto », in : *Polémica*, n°34, Buenos Aires : Centro Editor de América Latina, 1971.

- **Internet :**

Archivo General de la Nación : <http://www.mininterior.gov.ar/agn/>

Biblioteca del Congreso : <http://www.bcn.gov.ar/>

Biblioteca digital del Ministerio de Justicia y Derechos Humanos de la República Argentina : <http://www.biblioteca.jus.gov.ar/>

- Constituciones Argentinas :

<http://www.biblioteca.jus.gov.ar/constituciones-argentina.html>

Biblioteca Nacional de la República Argentina : <http://www.bn.gov.ar/>

Campaña de Autoafirmación Mapuche :

http://hemi.nyu.edu/cuaderno/wefkvletuyin/index_cas.html

Cervantes virtual : <http://www.cervantesvirtual.com/>

- *La Ilustración Española y Americana*, 1879 (1^o) :

http://descargas.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/03698563411414928537857/205258_006.pdf

Cuadernos de la Memoria : <http://elortiba.org/aguanta.html>

- Conquista del desierto : <http://elortiba.org/guedes.html>

Ejército Argentino : <http://www.ejercito.mil.ar/>

El Historiador – Gaceta histórica (dir. por Felipe Pigna) :

<http://www.elhistoriador.com.ar/>

Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas :

<http://www.museoroca.gov.ar/superior.htm>

Noticias de Antropología y Arqueología : <http://www.naya.org.ar/>

Ou : <http://www.arqueologia.com.ar/>

Ou : <http://www.antropologia.com.ar/>

Organisation des Nations Unies : <http://www.un.org/french/>

Centre de documentation : <http://www.un.org/french/documents/index.shtml>

Poder Autonomo : <http://www.poderautonomo.com.ar/>

Summit of the Americas – Information Network :
http://www.summit-americas.org/l_gosites.htm

Wikipédia, l'encyclopédie Libre : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil>

- **Photographies :**

Album fotográfico de ENCINA, MORENO y Cía, 1883 – *Expedición al Limay y Neuquén*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas, 2002.

POZZO, Antonio, *Album de vistas. Expedición al Río Negro. Abril a Julio 1879*, Buenos Aires : Museo Roca – Instituto de Investigaciones Históricas.

- **Reportages télévisés :**

Algo habrán hecho por la Historia Argentina, producido por Mario Pergolini y Diego Guebel, con la colaboración de Felipe Pigna, Buenos Aires : Cuatrocabezas ;Telefe, 2006, 8 episodios (2 temporadas), 2005-2006.

9. Glossaire⁶⁵⁰

- **Baquiano (ou baqueano)** : 1. Connaisseur de sentiers, chemins, etc. 2. Guide pour aller sur ceux-ci.
- **Boleadoras** : arme de jet utilisée en Amérique Hispanique, en particulier en Patagonie, pour chasser ou capturer des animaux en entravant leurs pattes. Elle est formée par deux ou trois pierres ou boules pesantes attachées à l'extrémité de cordes, qui sont réunies entre elles par des liens.⁶⁵¹
- **Cabildo** : conseil municipal d'une localité (ou sa mairie, par métonymie)⁶⁵².
- **Cacique** : chef ou seigneur chez certaines tribus d'indiens d'Amérique Centrale et du Sud.
- **Capitulación (capitulation)** : contrat ou ensemble de conditions relatives à un acte solennel, comme une reddition ou un mariage, qui sont stipulées par écrit entre deux personnes ou parties.
- **Caudillo** : chef qui mène et commande des hommes, particulièrement à la guerre.
- **Chicha** : boisson alcoolisée qui est produite par la fermentation du maïs en eau sucrée, et qui se boit en Amérique hispanique, particulièrement au Pérou et au Chili / le nom s'applique aussi à des boissons produites par la fermentation de distincts jus de fruits ou d'autres parties de plantes : par exemple, au Chili, par celle du jus de raisin ou de la pomme.
- **Chusma** : chez les indiens sauvages, tous les gens qui ne sont pas aptes à la guerre : femmes, vieillards et enfants.
- **Cimarrón (cimarron)** : 1. S'applique à des animaux ou des plantes sauvages pour les distinguer de ceux de même espèce qui sont domestiqués ou cultivés / s'applique aussi à l'animal qui a fuit et est devenu sauvage 2. S'appliquait, en Amérique, à l'esclave qui avait fuit et qui vivait à la campagne
- **Criollo (Créole)** : s'applique couramment aux Hispano-américains nés ou descendants de pères espagnols, et aux choses d'Amérique hispanique.
- **Encomendero** : homme qui tenait une « encomienda » d'indiens.
- **Encomienda** : Village d'indiens qui, au temps de la colonisation de l'Amérique, était assigné à quelqu'un pour qu'il bénéficie du travail des indiens et perçoive les tributs, en échange de les instruire dans la religion catholique et de les protéger / Concessions, accordées à tel ou tel Espagnol, d'un certain nombre d'Indiens dont il est chargé d'assurer la conversion tout en les faisant travailler sur ses terres moyennant un salaire.⁶⁵³
- **Estancia** : ferme (ranch), plus particulièrement celle qui est dédiée à l'élevage.
- **Estanciero** : propriétaire ou responsable d'une « estancia ».
- **Gaúcho** : natif de la Pampa argentine et de l'Uruguay, généralement métis et bon cavalier, qui se dédiait à l'élevage ou à la vie errante.

⁶⁵⁰ La plupart des définitions sont tirées de *María Moliner... (op. cit.)*, et traduites par nos soins.

Lorsqu'une définition provient d'une autre source, le fait est signalé par une note de bas de page.

Lorsqu'un mot a plusieurs sens, nous mentionnons seulement ceux qui ont un intérêt pour notre sujet, ou ceux qui s'appliquent spécifiquement à l'Argentine ou à l'Amérique latine.

⁶⁵¹ *Ibid* ; définition légèrement adaptée à l'aide de Wikipédia, « bolas (arme) » ; [web].

⁶⁵² La parenthèse est nôtre.

⁶⁵³ Yves Bénot, « La destruction des Indiens de l'aire caraïbe », in : Ferro, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris : Robert Laffont, 2003, p. 45.

- **Guanaco** : mammifère ruminant, ressemblant au lama, qui habite les Andes méridionales.
- **Guano** : **1.** Matière excrémenteuse des oiseaux marins qui se trouve déposée en grande quantité sur les côtes péruviennes et chiliennes **2.** Engrais artificiel fabriqué à l'imitation du « guano ».
- **Hacienda** : **1.** Ferme ou ensemble de champs ou fermes que possède une personne. **2.** Bétail / ensemble des troupeaux qu'il y a dans une « estancia ».
- **Hacendado** : **1.** S'applique à celui qui possède une ou plusieurs « haciendas » (propriétaire) **2.** S'applique à celui qui possède du bétail.
- **Huinca** : cf. « winca ».
- **Legua (lieue)** : mesure itinéraire équivalente à environ 5,5 kilomètres / La lieue pouvait varier de façon assez importante selon les pays (en France, 4 kilomètres) ; pour l'Argentine, Juan C. Garavaglia donne les chiffres suivants : 1 lieue = 5'196 mètres ; 1 lieue carrée = 2'700 hectares.⁶⁵⁴
- **Malón (malon)** : Attaque inattendue des indiens (≈ Maloca) / Expédition soigneusement préparée à des fins précises.⁶⁵⁵
- **Maloca** : **1.** Incursion en terres d'indiens, avec pillage et extermination. **2.** Attaque inattendue des Indiens (≈ Malón).
- **Mate** : arbuste propre à l'Amérique du Sud, dont les feuilles, une fois concassées (« hierba » ou « yerba mate »), servent à préparer une infusion du même nom.
- **Mita** : **1.** Répartition par tirage au sort qui se faisait en Amérique, au temps de la colonisation espagnole, pour obtenir le nombre d'indiens qui devaient prendre part aux travaux publics. **2.** Tribut que payaient les indiens du Pérou.
- **Montonera** : bande de rebelles.
- **Montonero** : Individu d'une « montonera » / Guerrillero => personne armée.
- **Moreno** : S'applique à la couleur foncée qui tire vers le noir / Appliqué aux personnes : noir (≈ « mulato »).
- **Mulato** : s'applique au métis, fils de blanc et noir (≈ « grifo », « moreno »)
- **Pardo** : métisse de blanc et de noir (≈ « mulato »).
- **Peón (péon)** : ouvrier qui travaille à des tâches non spécialisées, ou qui sert d'assistant à certains travaux ; particulièrement dans la maçonnerie ou les travaux des champs.
- **Porteño (portègne)** : de Buenos Aires (s'applique et aux choses et aux personnes).
- **Pulpería** : magasin de diverses choses : vins, aliments, mercerie, etc.
- **Puna** : nom donné aux extensions de hautes terres, proches des Andes / En Argentine, synonyme de haut plateau (« Altiplano »).⁶⁵⁶
- **Rastrillada** : ensemble d'empreintes, traces, laissées sur le sol par des personnes ou des animaux.
- **Sierra** : suite de pics montagneux (≈ cordillère).
- **Toldo** : tente des indiens, faite de peaux et de branches.
- **Toldería** : campement d'indiens, formé de « toldos ».
- **Toquí** : chef d'Etat en temps de guerre, chez les anciens Araucans.

⁶⁵⁴ *Op. cit.*, p. 449.

⁶⁵⁵ Bandieri, Susana, *op. cit.*, p. 56.

⁶⁵⁶ Cette définition est nôtre.

- **Vaquería** : activité consistant en la capture de bétail sauvage (bovins), pour en obtenir de la viande, des cuirs et de la graisse, dans un but commercial ; par amalgame, désigne aussi l'endroit où se vendent ces marchandises.⁶⁵⁷
- **Winca** : (mot d'origine araucane) le blanc.
- **Yanaconazgo** : au temps de la colonisation espagnole, corvée obligatoire des Indigènes dans les travaux agricoles.⁶⁵⁸

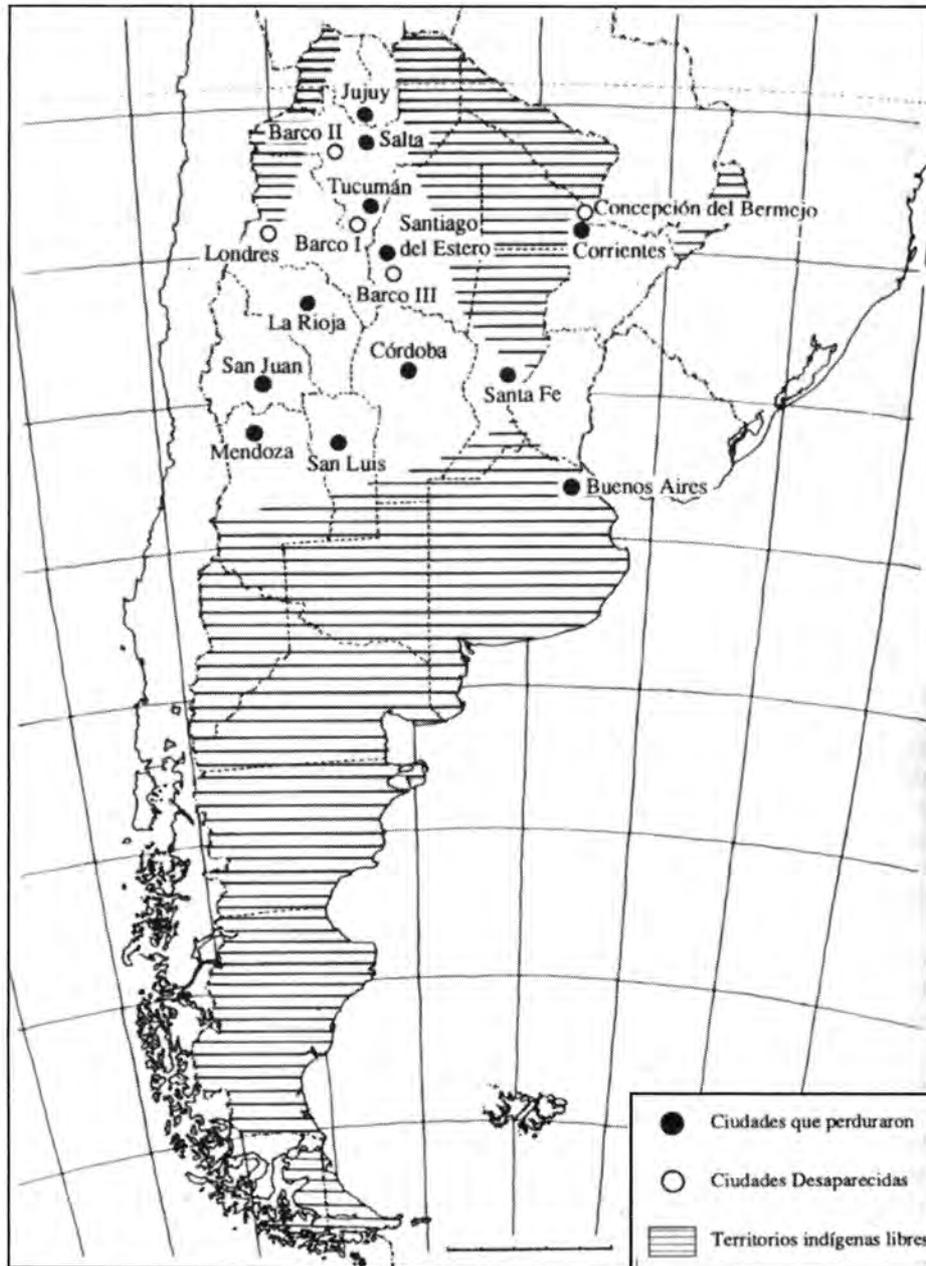
⁶⁵⁷ Basé sur Walther, Juan C., *op. cit.*, p. 118.

⁶⁵⁸ Cette définition est nôtre.

10. Annexes

Carte 1

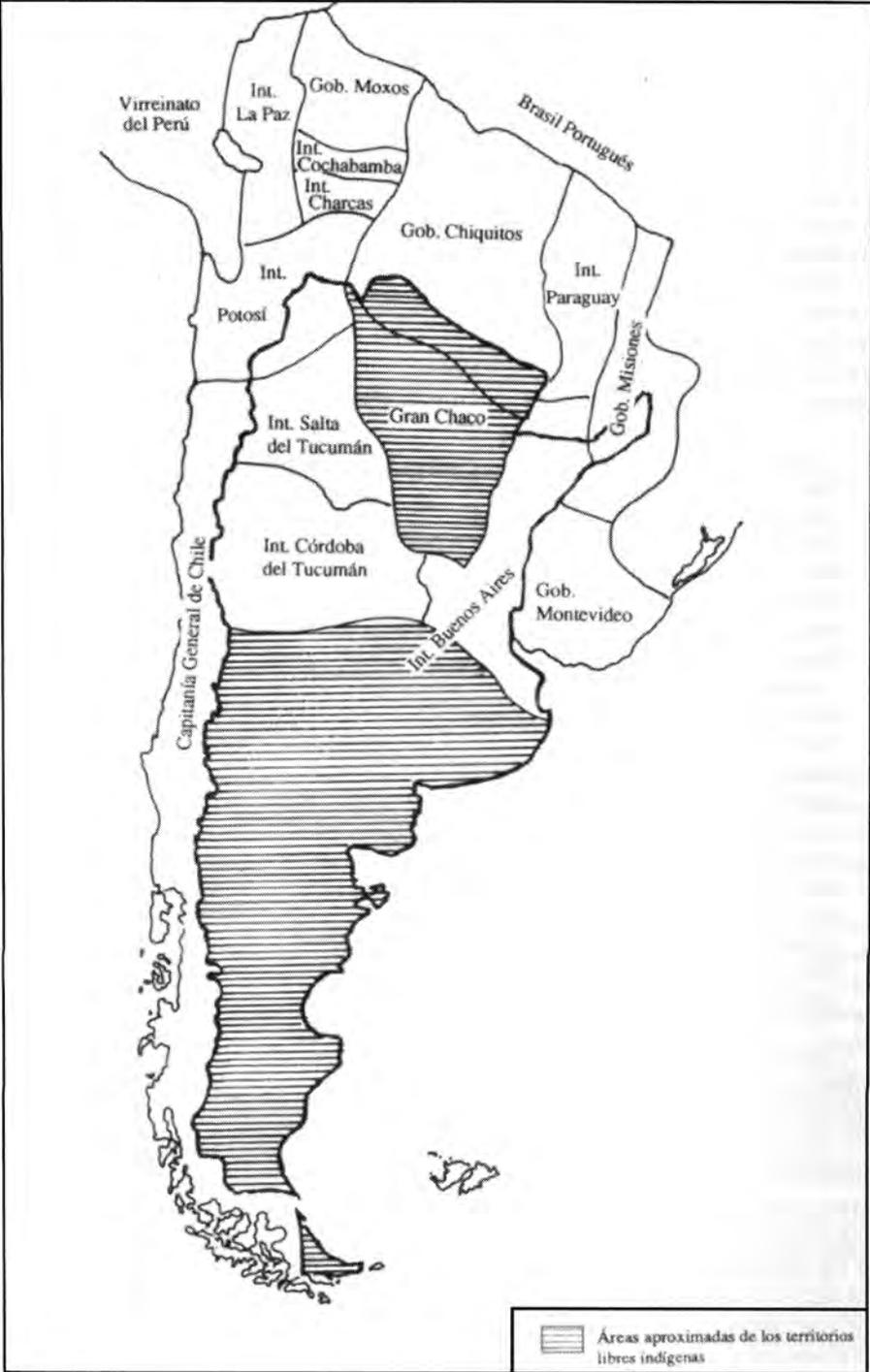
Mapa 12. Territorios indígenas libres
y fundación de ciudades en el siglo XVI



Tiré de : Martínez Sarasola, Carlos, *Nuestros paisanos...*, p. 104.

Carte 2

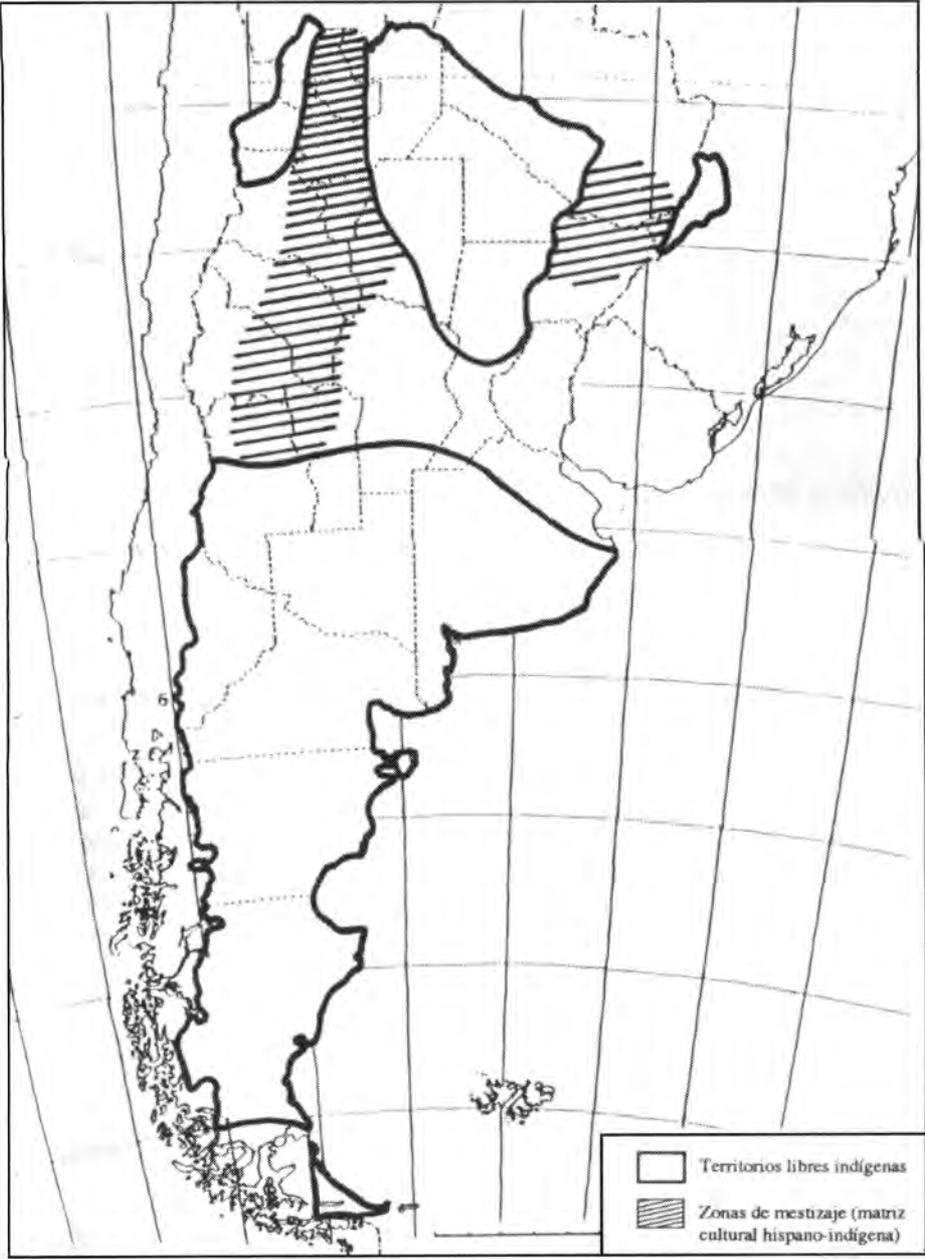
Mapa 16. Virreinato del Río de la Plata y territorios indígenas libres



Tiré de : *ibid*, p. 135.

Carte 3

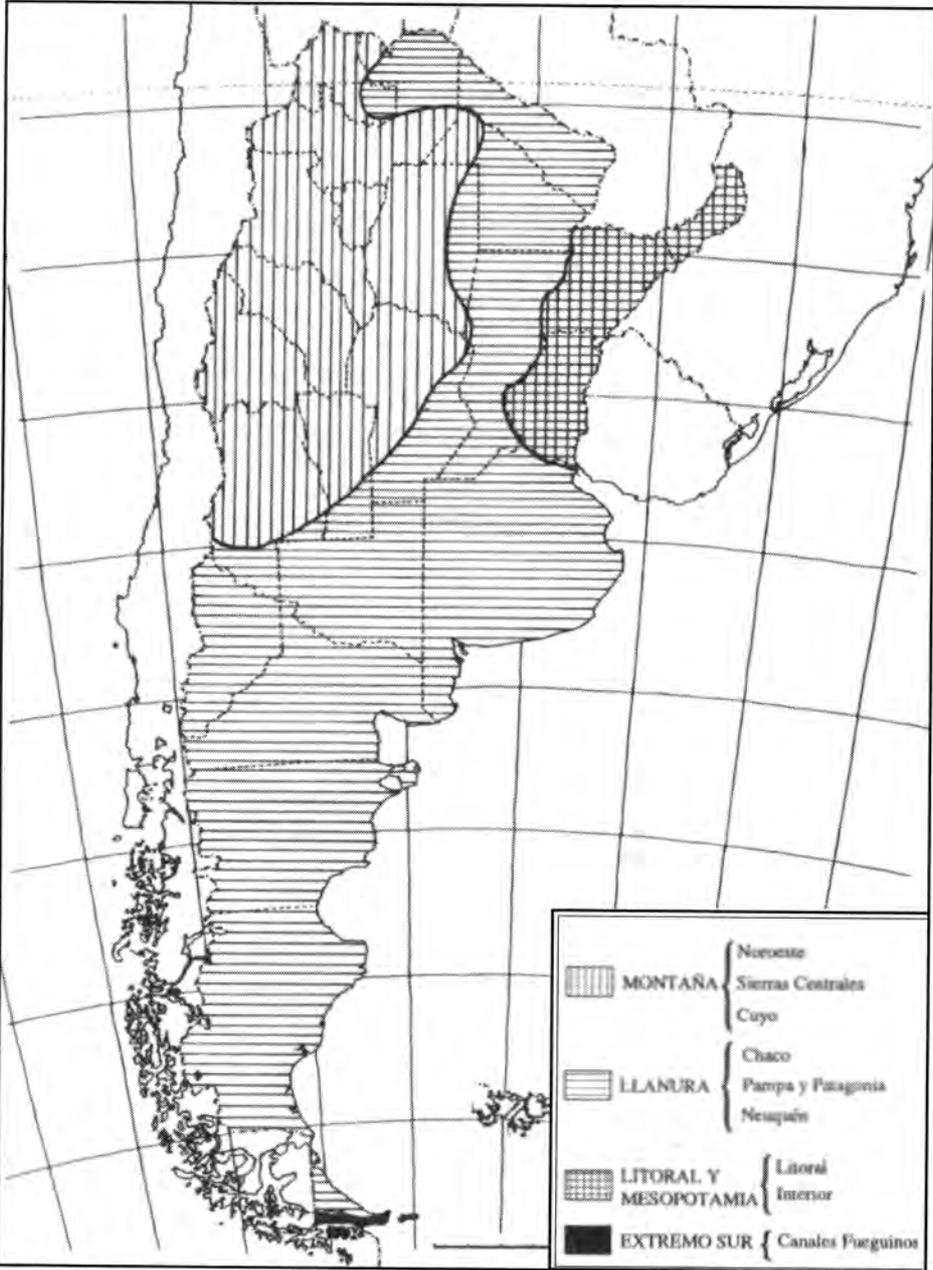
Mapa 18. Territorios indígenas libres y zonas de mestizaje
fines del siglo XVIII



Tiré de : *ibid*, p. 149.

Carte 4

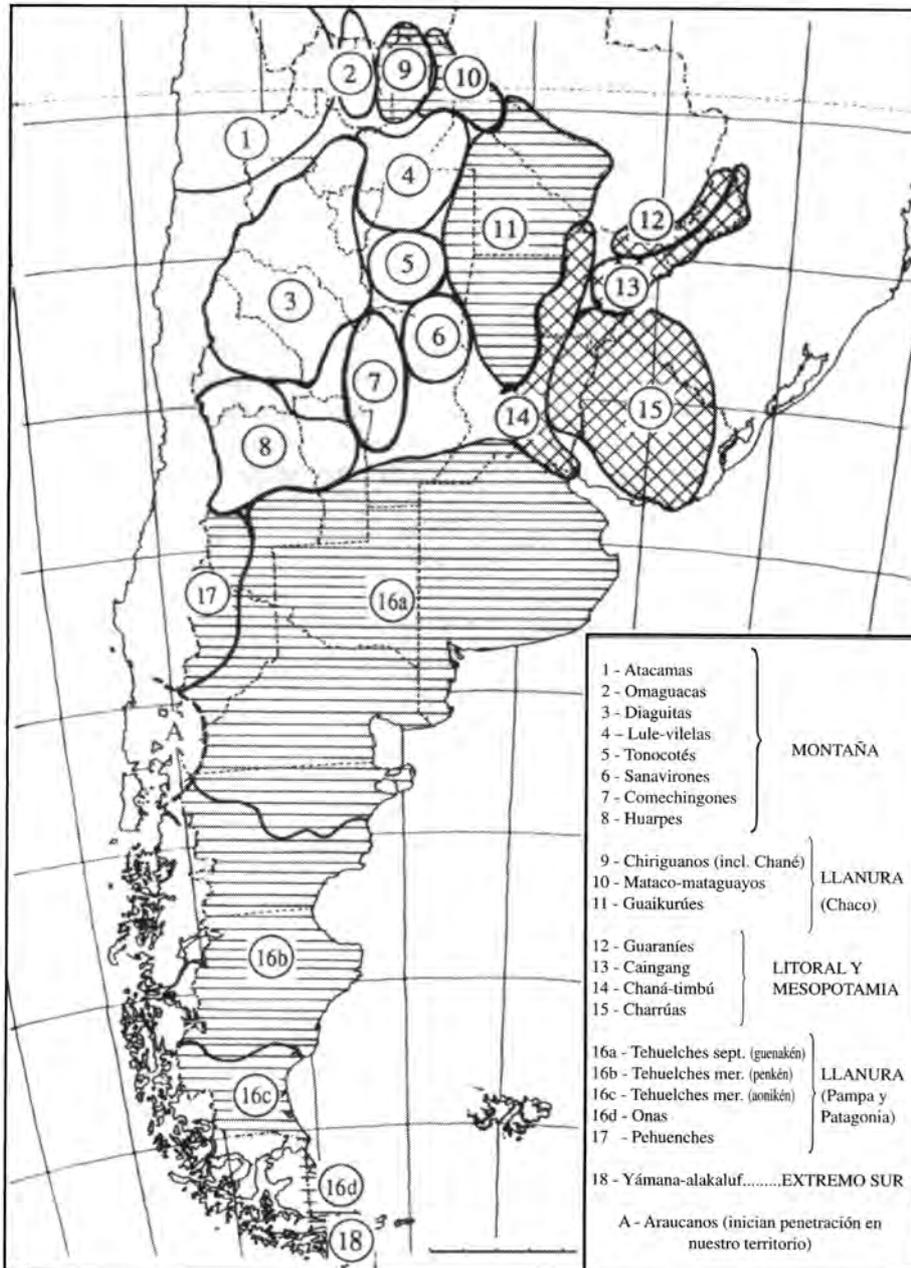
Mapa 4. Las regiones culturales según el esquema trazado para este estudio



Tiré de : *ibid*, p. 52.

Carte 5

Mapa 11. Culturas originarias del actual territorio argentino en el siglo xvi.
Sistematización del autor



Tiré de : *ibid*, p. 93.

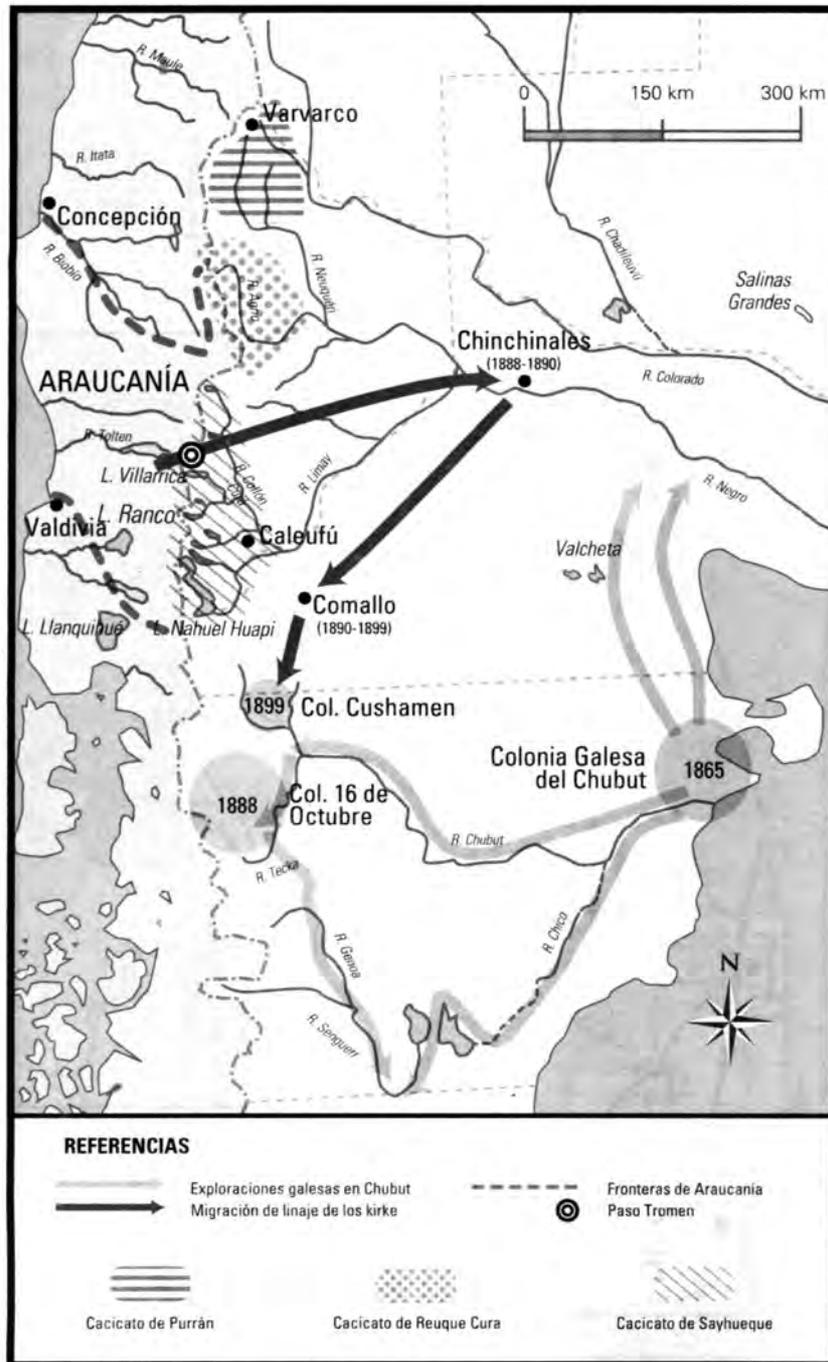
Carte 6



Las tierras meridionales: las rutas de movilidad indígena en las pampas y en la Patagonia.

Tiré de : Mandrini, Raúl J. (ed.), *op. cit.*, p. 18.

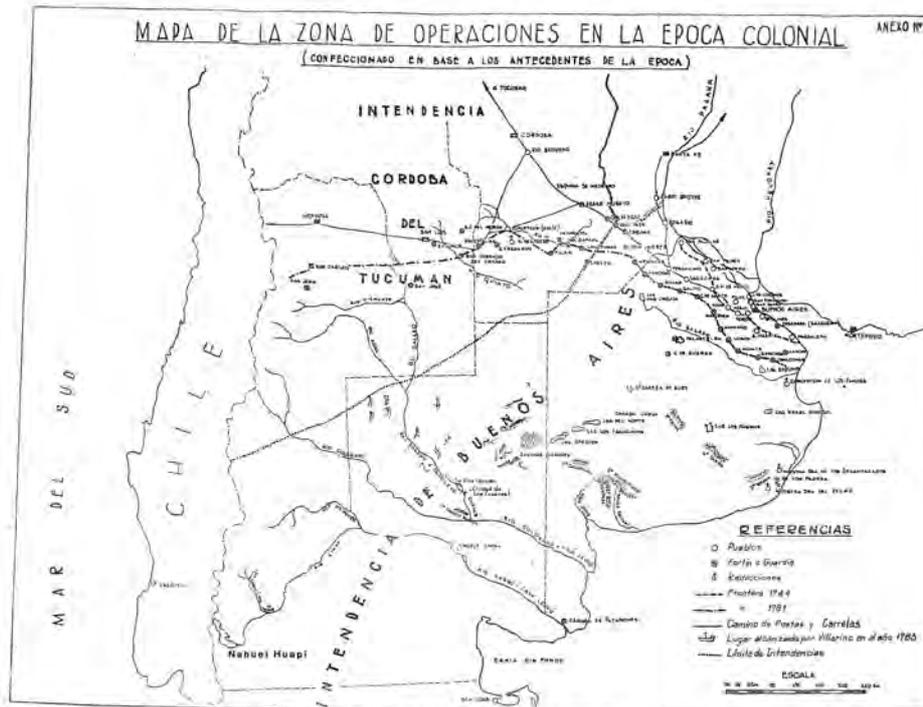
Carte 8



La Patagonia central y septentrional: grandes unidades políticas indígenas y exploraciones galesas.

Tiré de : *ibid*, p. 20.

Carte 9



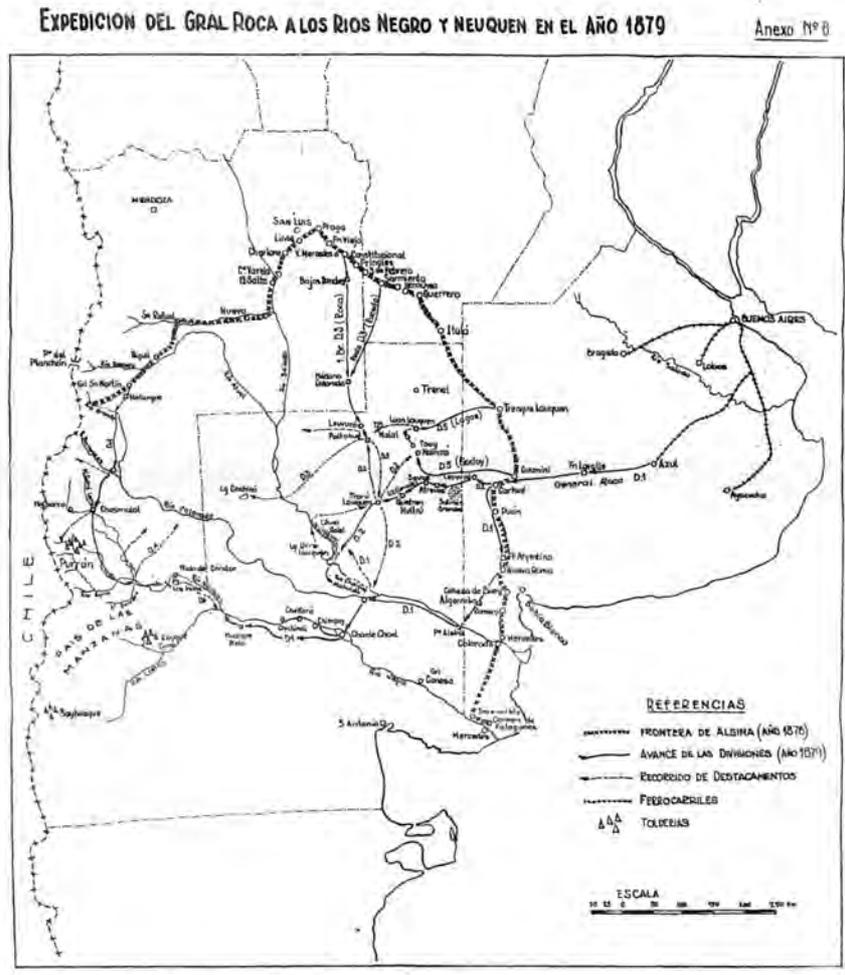
Tiré de : Walther, Juan C., *op. cit.*, Anexo n°1.

Carte 10



Tiré de : *ibid*, Anexo n°2.

Carte 11



Tiré de : *ibid*, Anexo nº6.

Carte 12



La gran campaña de Roca (1879) cuyo resultado fue el inicio de la ocupación de más de 550.000 km² del territorio nacional.

Tiré de : Blengino, Vanni, *op. cit.*, p. 117.

Image 1



JOHN BYRON. Patagones con marinero inglés, grabado, 1764.

Tiré de : Davilo, Beatriz ; Gotta, Claudia (comp.), *Narrativas del desierto, geografías de la alteridad. Viajes de cronistas, misioneros y exploradores de la Patagonia y el Chaco (siglos XVIII y XIX)*, Rosario : UNR Editora, 2000, p. 66.

Image 2



ADOLPHE BAYOT. Grupo de patagones, litografía, 1838.

Tiré de : *ibid*, p. 74.

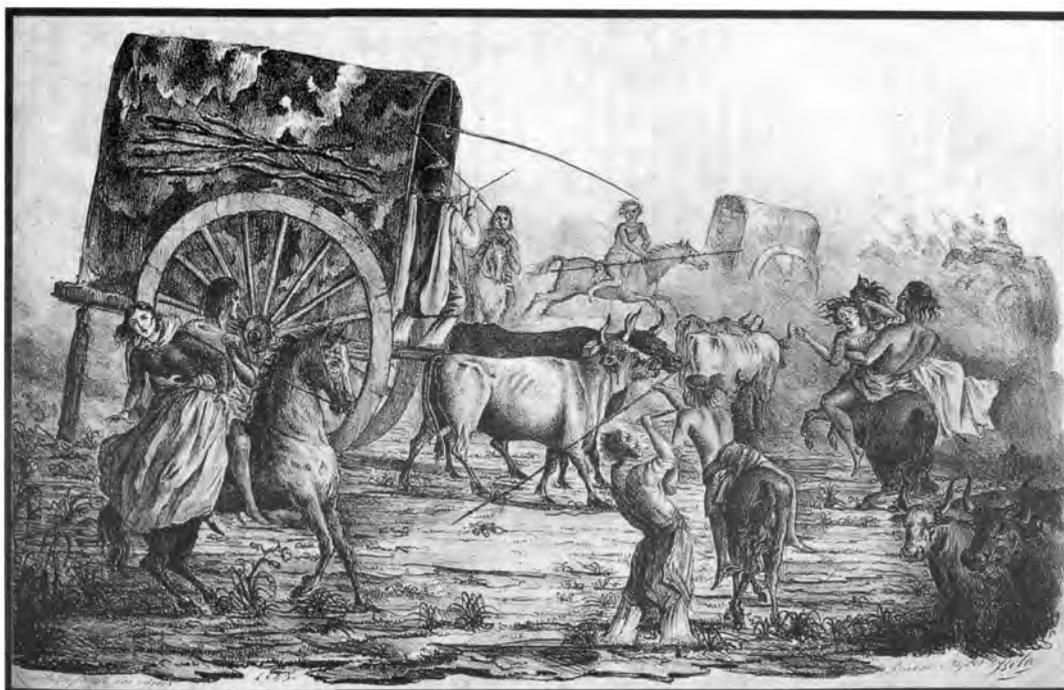
Image 3



FIGURA 5. Indios tehuelches vistiendo pieles de guanaco.

Tiré de : Operé, Fernando, *op. cit.*, Figura 5.

Image 4



ALBERICO ISOLA. *Asalto de indios*, litografía, 1845.

Tiré de : Davilo, Beatriz ; Gotta, Claudia (comp.), *op. cit.*, p. 86.

Image 5



Ángel della Valle, *La vuelta del malón*, 1892.

Tiré de : Operé, Fernando, *op. cit.*, Figura 7.

Image 6



MAURICIO RUGENDAS. *El rapto de la cautiva*, óleo sobre tela, 1845.

Tiré de : Davilo, Beatriz ; Gotta, Claudia (comp.), *op. cit.*, p. 58.

Image 7



FIGURA 6. Juan Mauricio Rugendas, *El rapto. Rescate de una cautiva*, 1848.

Tiré de : Operé, Fernando, *op. cit.*, Figura 6.

Image 8



En violenta carrera el indio arrebata uno de los tres hijos que la madre tiene a su lado.

Tiré de : Ramayón, Eduardo E., *Ejército...*, Láminas.

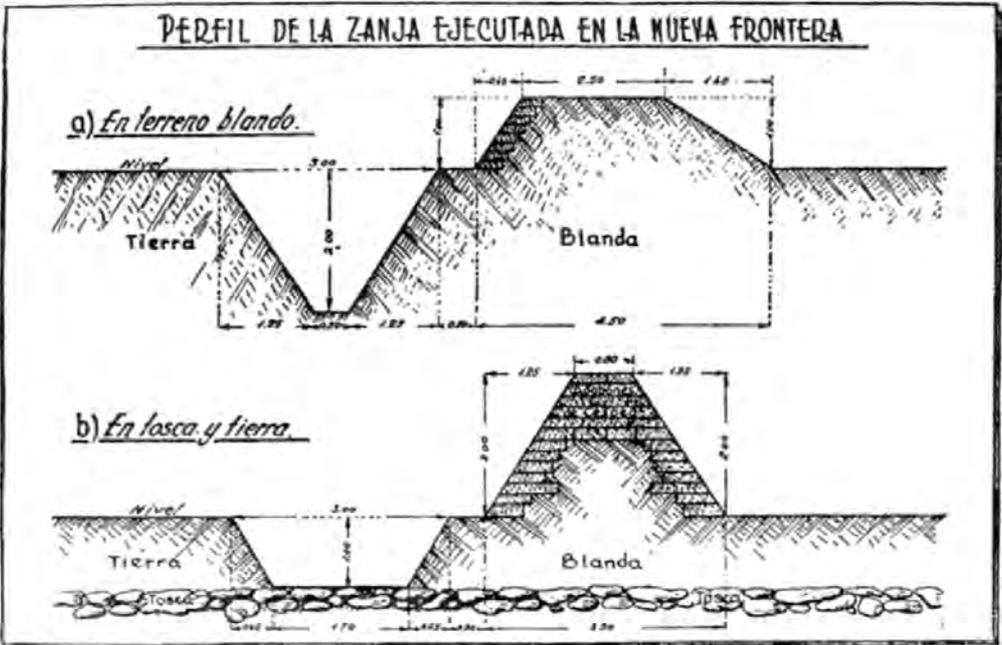
Image 9



Dispara el indio con la moharra de la lanza del mayor Villegas clavada en la espalda. La banderola flota al aire.

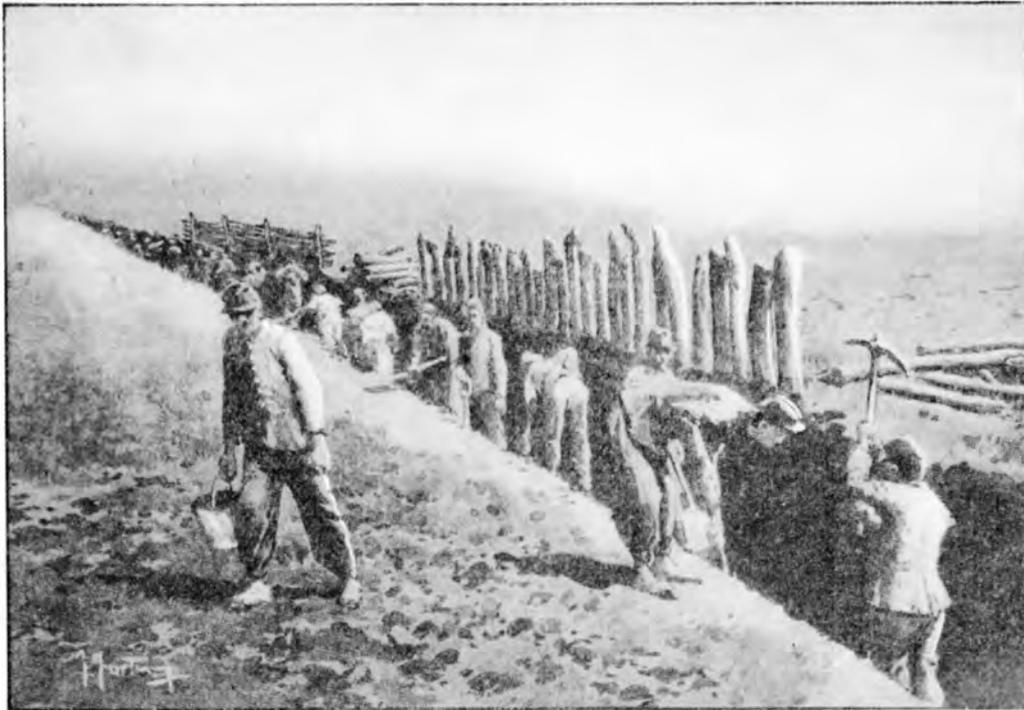
Tiré de : *Ibidem.*

Image 10



Tiré de : Blengino, Vanni, *op. cit.*, p. 18.

Image 11



De Enero a Octubre se trabajan ciento cincuenta mil varas lineales de zanjas, de tres o cuatro de boca y profundidad, con pared de tapia, palo a pique o ramas.

Tiré de : Ramayón, Eduardo E., *Ejército...*, Láminas.

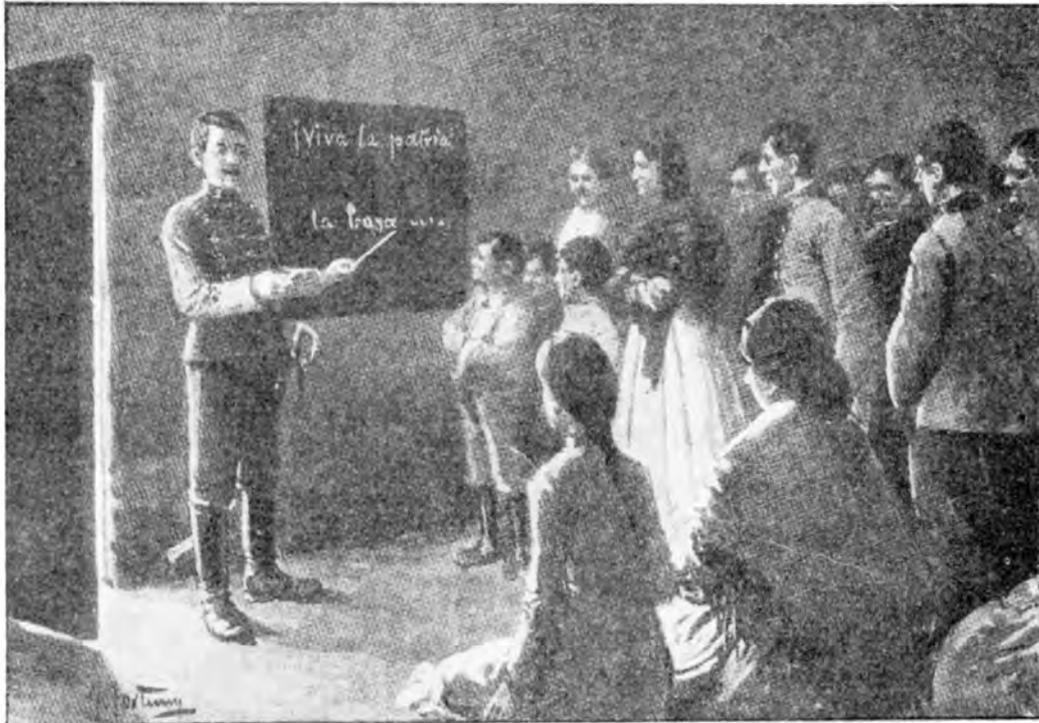
Image 12



Construcción de cuarteles en los territorios del Sud.

Tiré de : *Ibidem.*

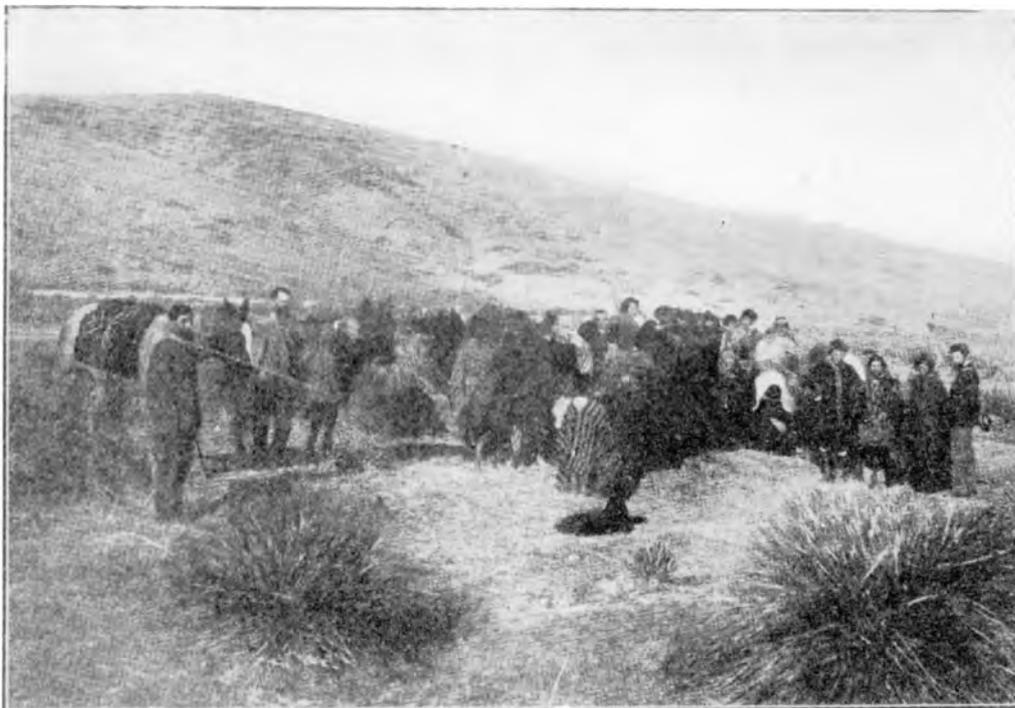
Image 13



El oficial enseña. Considerado acto de servicio militar no se despiende de su espada.

Tiré de : *Ibidem.*

Image 14



Bautismo de indios. Hizo seles ahijados de los jefes y oficiales del ejercito. Ahora llevan sus nombres y apellidos, e igualmente, los de ciudadanos o militares que prestaron grandes servicios a la Patria.

Tiré de : *Ibidem.*

Image 15



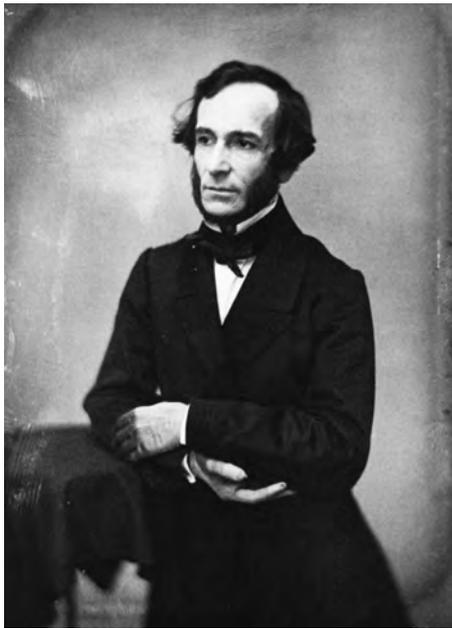
Tiré de : Kirschbaum, Ricardo (ed.), *La Fotografía en la Historia Argentina (Tomo I)*, Buenos Aires : Clarín – AGEA, 2005, p. 41.

Image 16



Tiré de : *ibid*, p. 45.

Image 17



Juan B. Alberdi
Tiré de : *ibid*, p. 23 Juan B. Alberdi

Image 18



Domingo F. Sarmiento
Tiré de : *ibid*, p. 97.

Image 19



Bartolomé Mitre
Tiré de : *ibid*, p. 96.

Image 20



Nicolás Avellaneda
Tiré de : *ibid*, p. 98.

Image 21



Julio A. Roca
Tiré de : *ibid*, p. 99.

Image 22



Julio A. Roca
Tiré de : Luna, Félix, *op. cit.*, couverture.

Image 23



Estanislao S. Zeballos
Tiré de : Durán, Juan G. *Namuncurá...*, p. 382.

Image 24



Manuel Namuncurá en uniforme, entouré de sa famille.
Tiré de : Kirschbaum, Ricardo (ed.), *op. cit.*, p. 81.

Image 25



El cacique Pincén. Fotografía de Antonio Pozzo, 1878.

Tiré de : Martínez Sarasola, Carlos, *Los hijos...*, p. 149.

Image 26



Cacique Sayhueque.

Tiré de : Lobato, Mirta Zaida (dir.), *op. cit.*, p. 136.

Tableau 1

Dépenses du Ministère de la Guerre et Rentes générales de l'Etat argentin (1863 – 1877).

Años	Gastos del Ministerio de la Guerra	Rentas Generales
1863	\$f. 3.342.347,28	\$f. 6.478.682,34
1864	2.983.227,68	7.005.828,15
1865	7.099.276,43	8.295.071,28
1866	8.308.221,16	9.568.554,57
1867	9.292.769,53	12.040.287,12
1868	10.444.732,42	12.496.126,26
1869	8.056.665,70	12.676.680,06
1870	9.259.602,08	14.833.940,90
1871	8.033.617,20	12.682.155,32
1872	6.770.397,93	18.172.379,67
1873	11.004.050,73	20.217.231,87
1874	9.416.837,45	16.526.887,29
1875	10.181.116,46	17.206.746,84
1876	8.089.780,97	13.583.633,44
1877	7.500.000,00	15.000.000,00
Totales.....	119.782.644,02	196.784.205,11
	Total de gastos.....	119.782.644,02
	Sobrante.....	77.001.561,09

Tiré de : Zeballos, Estanislao S., *op. cit.*, p. 359.**Tableau 2**

Dépenses des autres Ministères d'Etat et déficit du Trésor public (1863 – 1877)

Ministerio de Hacienda (servicio de la deuda)....	\$f.	95.379.058,25
Interior.....	\$f.	32.651.853,46
Relaciones Exteriores.....	\$f.	1.209.063,72
Justicia, Culto e Instrucción Pública.....	\$f.	10.078.876,97
Total.....	\$f.	139.318.852,40
Para atenderlas con el sobrante de.....	\$f.	77.001.561,09
Déficit.....	\$f.	62.317.291,31

Tiré de : *ibid*, p. 360.

Décret du 1^{er} septembre 1811

Sur la suppression du tribut que les Indigènes payaient à la Couronne d'Espagne.

« La Junta Provisional Gubernativa de las provincias unidas del Río de la Plata, a nombre del Sr. D. Fernando VII.

Nada se ha mirado con más horror desde los primeros momentos de la instalación del actual gobierno, como el estado miserable y abatido de la desgraciada raza de los indios. Éstos nuestros hermanos, que son ciertamente los hijos primogénitos de la América, eran los que más excluidos se lloraban de todos los bienes, y ventajas que tan liberalmente había franqueado a su suelo patrio la misma naturaleza : y hechos víctimas desgraciadas de la ambición, no sólo han estado sepultados en la esclavitud más ingnomiosa, sino que desde ella misma debían saciar con su sudor la codicia, y el lujo de sus opresores.

Tan humillante suerte no podía dexar de interesar la sensibilidad de un gobierno, empeñado en cimentar la verdadera felicidad general de la patria, no por proclamaciones insignificantes, y de puras palabras, sino por la execución de los mismos principios liberales, a que ha debido su formación, y deben producir su subsistencia y felicidad.

Penetrado de estos principios los individuos todos del gobierno, y deseosos de adoptar todas las medidas capaces de reintegrarlos en sus primitivos derechos, les declararon desde luego la igualdad que les correspondía con las demás clases del estado : se incorporaron sus cuerpos a los de los españoles americanos, que se hallaban levantados en esta capital para sostenerlos ; se mandó que se hiciese lo mismo en todas las provincias reunidas al sistema, y que se les considerase tan capaces de optar todos los grados, ocupaciones, y puestos, que han hecho el patrimonio de los españoles, como cualquiera otro de sus habitantes : y que se promoviese por todos caminos su ilustración, su comercio, su libertad, para destruir y aniquilar en la mayor parte de ellos las tristes ideas, que únicamente les permitía formar la tiranía. Ellos los llamaron por último a tomar parte en el mismo gobierno supremo de la nación.

Faltaba sin embargo el último golpe a la pesada cadena, que arrastraban en la extinción del tributo. Él se pagaba a la corona de España, como un signo de la conquista : y debiendo olvidarse día tan aciago, se les obliga con él a recompensar como un beneficio el hecho más irritante, que pudo privarlos desgraciadamente de su libertad. Y esta sola aflictiva consideración debía oprimirlos mucho más, cuando regenerado por una feliz revolución el semblante político de la América, y libres todos sus habitantes del feroz despotismo de un gobierno corrompido, ellos solos quedaban aún rodeados de las mismas desgracias, y miserias, que hasta aquí habían hecho el asunto de nuestras quejas.

La Junta pues ya se hubiera resuelto hace mucho tiempo a poner fin a esta pensión, y romper un eslabón ignominioso de aquella cadena, que oprimía más su corazón, que a sus amados hermanos que la arrastraban : pero su calidad de provisoria, y la religiosa observancia que había jurado de las leyes hasta el Congreso general, le había obligado a diferir, y reservar a aquella augusta Asamblea, seguramente superior a todas ellas, el acto soberano de su extinción.

Sin embargo hoy, que se hallan reunidos en la mayor parte los diputados de las provincias, y que una porción de inevitables ocurrencias van demorando la apertura del referido Congreso general, no ha parecido conveniente suspender por más

tiempo una resolución, que con otras muchas deben ser la base del edificio principal de nuestra regeneración.

Baxo tales antecedentes, y persuadidos de que la pluralidad de las provincias representadas por ellos, les da la suficiente representación, y facultades para hacerlo ; que ésta es hace mucho tiempo la voluntad expresa de toda la nación, a cuyo nombre deben sufragar en el Congreso general, y baxo la garantía especial que han ofrecido, de que en la mencionada respetable asamblea se sancionará tan interesante determinación, la Junta ha resuelto :

Lo 1º, que desde hoy en adelante para siempre queda extinguido el tributo, que pagaban los indios a la corona de España, en todo el distrito de las provincias unidas al actual gobierno del Río de la Plata, y que en adelante se le reuniesen, y confederasen baxo los sagrados principios de su inauguración.

Lo 2º, que para que esto tenga el más pronto debido efecto que interesa, se publique por bando en todas las capitales y pueblos cabeceras de partidos de las provincias interiores, y cese en el acto toda exacción desde aquel día : a cuyo fin se imprima inmediatamente el suficiente número de exemplares en Castellano y Quichua y se remitan con las respectivas órdenes a las Juntas Provinciales, subdelegados, y demás justicias a quienes debe tocar, Buenos Aires y Setiembre 1º de 1811 – Domingo Mateu – Atanasio Gutiérrez – Juan Alagón – Dr. Gregorio Funes – Juan Francisco Tarragona – Dr. José García de Cossio – José Antonio Olmos – Manuel Ignacio Molina – Dr. Juan Ignacio de Gorriti – Dr. José Julián Pérez – Marcelino Poblet – José Ignacio Maradona – Francisco Antonio Ortiz de Ocampo – Dr. Juan José Passo, Secretario – Dr. Joaquín Campana, Secretario. »⁶⁵⁹

⁶⁵⁹ Publié dans la *Gaceta de Buenos Aires*, le 10 décembre 1811. Cité par Carlos Martínez Sarasola, *Nuestro paisanos...*, pp. 154-5.

11. Remerciements

Ce travail de mémoire n'aurait pu arriver à son terme sans l'aide, directe ou indirecte, d'un grand nombre de personnes. Je les en remercie tous chaleureusement. Plus spécialement, j'aimerais remercier en Argentine :

La Nuchi, pour son accueil, ses attentions quotidiennes, et pour *La conquista de la Pampa*, de Prado ;

Martín Antinori, sa femme et ses enfants, pour leur chaleureux accueil ;

Gabriel Loredo et Silvia, pour leur accueil et leur infatigable disponibilité ;

Ma belle-famille, pour tout.

Nancy, pour *Las Matanzas del Neuquén*, de Curruhuinca-Roux ;

Carina Mengo, Rut Pellerano, Fernando Navarro, et la Faculté d'Humanités de l'Université de Rosario ;

Les différents chercheurs de Centre de Recherche Historique du Museo Roca, qui m'ont aimablement accueilli, informé, et donné accès à grand nombre de sources difficilement trouvables.

En Suisse, j'aimerais aussi remercier tout particulièrement :

Yanina, pour son soutien quotidien, ses lectures et ses critiques ;

Yolande, pour son soutien habituel ;

Damien Thiéry, pour la rampe de lancement ;

Fabien Spychiger, pour le *Courrier International*, l'assistance informatique, et pour son intérêt discret mais constant ;

Serge Petrillo, pour son appartement, son scanner et ses innombrables services ;

Barbara Mistelli et Damien Lagoute, pour leurs lectures et critiques ;

L'Institut Universitaire des Etudes de Développement (IUED) à Genève ;

Le personnel administratif et les étudiants de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, qui m'ont bien accueilli dans le cadre des cours et séminaires de Mme Aline Helg ;

Les participants du *Taller Iberoamericano* de l'Université de Genève, qui m'ont souvent permis de sortir de l'impasse ;

M. Jean Batou et ses proches collaborateurs de la Faculté des Sciences Sociales et Politiques de Lausanne, pour la problématique mise sur pied d'un examen ;

M. François Ruegg de l'Université de Fribourg, pour son accueil en séminaire d'Anthropologie, ainsi que pour la mise sur pied d'un examen spécialement à ma demande ;

Mme Aline Helg, pour son patronage compréhensif durant le travail de mémoire et ces années d'études latino-américaines ;

M. Bouda Etemad, sans qui je n'aurais pas rencontré une partie des personnes citées ci-dessus, ainsi que pour ses conseils avisés ;

Mmes Monique Tanyeri et Lydia Peytrignet de l'Université de Lausanne, pour leur constante bienveillance.

Photo de couverture :
Portrait du cacique Mulato, vers 1900
[photographe inconnu] ; (tiré de : *Catálogo II*,
Libreria anticuaría « Poema 20 », Buenos
Aires).